This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2 9 4

The Marquis of Stafford

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1739

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME QUATRIÉME.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XLI.

UNIVERSITY
- 4 MAR 1987
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE DES PIECES

contenues dans ce

QUATRIÈME VOLUME.

I. LA Comteſſe de Mortane, *par* Md***.
Premiere Partie, pag. 1
Seconde Partie, 95
II. Traité de l'Amitié, *par* LA MARQUISE DE LAMBERT, 145
III. La nouvelle Aſtrée.
Livre premier, 169
Livre ſecond, 189
Livre troiſiéme, 204
Livre quatriéme, 242
IV. La Comteſſe de Tende, *par* LA MARQUISE DE LA FAYETTE, 257
V. Mémoires du Comte de Grammont, *par* ANTOINE HAMILTON.
Epitre à ce Comte, 281

Chap.

Chap. I. *Servant d'Introduction à l'Ouvrage*, 295
Chap. II. *Arrivée du Chevalier* DE GRAMMONT *au Siége de Turin, & son genre de vie*, 298
Chap. III. *Son Education & ses Avantures avant son Arrivée à ce Siége*, 302
Chap. IV. *Son Arrivée à la Cour de Turin, & comment il y passe son tems*, 318
Chap. V. *Son Retour à la Cour de France. Ses Avantures au Siége d'Arras. Ses Réponses au Cardinal* Mazarin. *Il est exilé de la Cour de France*, 345
Chap. VI. *Son Arrivée à la Cour d'Angleterre. Caracteres des Personnes qui composoient cette Cour*, 364
Chap. VII. *Il devient amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton. *Diverses Avantures d'un Bal de la Reine. Voyage curieux de son Valet-de-chambre à Paris*, 384

VI. Malice de l'Amour, 414
VII. Origine de la Fossette du Menton, 416
VIII. Le véritable Amour, 419
IX. Le Mépris des Richesses, 420

LA COMTESSE DE MORTANE,

Par Madame ***

PREMIERE PARTIE.

LA COMTESSE DE MORTANE,

NOUVELLE.

PREMIERE PARTIE.

PENDANT un des derniers Voyages que le Roi fit à Fontainebleau, la Comteſſe de Mortane, qui s'étoit diſpenſée d'en être, alla prendre un jour Madame de Marigue pour aller ſe promener à Ruel. Ces deux Amies ſont très-bien aſſorties.

La Comteſſe eſt belle, jeune, elle a un charme inexplicable dans toutes ſes actions; ſes regards ont une tendreſſe, un feu & une modeſtie dont il eſt difficile de ſe défendre; ſon eſprit a toutes les lumieres naturelles & aquiſes: le reſte de ſa perſonne eſt tel, que ſi on avoit à choiſir un modele, il faudroit le prendre ſur cette divine perſonne.

Madame de Marigue a paſſé la premiere jeuneſſe; mais elle eſt encore parfaitement aimable: les graces ſont nées avec elle, & ne la quitteront

qu'au tombeau. Son esprit est universel, son humeur est égale, sa conversation agréable, son cœur tendre & solide ; & quoiqu'elle soit mal partagée des dons de la fortune pour une femme de qualité; il n'y a personne qui ne la cherche avec empressement.

Ces deux belles Dames firent le chemin de Paris à Ruel sans dire un seul mot. La Comtesse avoit des sujets de rêverie qui l'occupoient si fortement, qu'elle ne songea point à rompre le silence. Madame de Marigue l'aimoit trop pour le trouver mauvais; elle auroit même fait scrupule d'interrompre des pensées, où elle paroissoit être ensevelie. Il y avoit du tems qu'elle la soupçonnoit d'avoir une passion forte & délicate dans le cœur; mais elle ne vouloit point arracher sa confiance, & ce ne fut qu'en arrivant à Ruel qu'elle lui dit en souriant, que si les paroles inutiles étoient criminelles, elles n'avoient rien à se reprocher ce jour-là. Il n'est pas encore passé, répondit tristement Madame de Mortane; croyez-vous que je n'aie rien à vous dire ? Je crois, reprit Madame de Marigue, que vous pourrez me dire bien des choses; mais votre cœur est fermé à double tour. Ah! mon Dieu, s'écria la Comtesse, ne sçauriez-vous deviner ? Ne pouvez-vous du moins me faire des questions? il en est qu'on se fait toujours entre Amies. Pour moi, dit Madame de Marigue, je ne penétre que lors qu'on me fait quelque ouverture sur une matiere, jusques-là .... Ah! interrompit Madame de Mortane, vous êtes trop mauvaise, & vous ne connoissez que trop le sujet dont il s'agit. Eh! quel autre, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, peut interesser comme celui-là? Me voici donc au fait, dit Madame de Marigue; c'est déja quelque-chose: je m'en étois doutée; mais cette vertu scrupuleuse que vous professez, dérangeoit un peu mes préjugez;

gez : à ce que je vois, elle n'eſt pas invulnerable. Mais, quel eſt le Héros, le vainqueur, qui a operé ce grand œuvre ? Peut-on s'y méprendre, reprit la Comteſſe ? Parfaitement bien, dit ſon Amie ; il faut être étrangement prévenue pour ne trouver dans tout l'Univers qu'un ſeul homme digne d'être aimé. Mais pardon, belle Comteſſe, ajouta-t-elle, en voyant une honte cruelle dans ſes yeux : j'ai voulu vous embaraſſer un moment ; & je vais réparer ma faute en vous parlant du Marquis de Rucille. En verité, dit Madame de Mortane, vous aimez trop à me déconcerter : vous ne m'avez pas dit un mot qui ne ſoit propre à mettre la confuſion dans un eſprit. Il n'y en a pas trop mal dans votre cœur, reprit cette aimable Amie : mais à preſent que le ſaut eſt franchi, que je ſçai vos ſentimens, & que je connois qui les cauſe, achevez, & me dites naturellement à quoi vous en êtes ; car, du caractere dont je vous connois, une paſſion vous doit rendre plus malheureuſe qu'une autre.

Madame de Marigue avoit raiſon ; la Comteſſe accordoit tout à ſon cœur aux dépens de ſes ſens : & touchée de la plus vive & de la plus conſtante paſſion qui fut jamais pour un homme parfaitement aimable, elle nourriſſoit ſes feux en fuyant celui qui les allumoit ; d'autant plus malheureuſe, que cheriſſant également ſon amour & ſa gloire, haïſſant un Mari haïſſable, avec qui elle vivoit parfaitement bien, elle n'avoit encore ouvert ſon cœur à perſonne, & languiſſoit ſans aucun ſoulagement. Elle ſe trouva préciſément le jour de la promenade de Rueil dans cette ſituation, où on ne peut plus digerer ſeule ſes chagrins & ſes troubles : abſente de ſon Amant qui étoit à Fontainebleau, importunée de ſon Mari qui ne l'abandonnoit preſque point, elle regretoit un homme qu'elle évitoit, & ne pouvoit plus endurer un Epoux dont elle ne ſe ſéparoit cependant que le moins qu'il

lui étoit poſſible. Il étoit parti depuis deux jours pour aller faire ſa cour; & cette petite abſence lui donnant quelque relâche, elle ne put cette fois s'empêcher de confier ſon ſecret à une Amie dont elle connoiſſoit la diſcrétion. Hé bien, lui dit-elle, puiſque vous ne me donnez point de délai, il faut vous ſatisfaire, auſſi-bien n'ai-je que trop gardé le ſilence dans un état où le conſeil m'eſt néceſſaire. A ces mots elle rêva un moment, & reprit ainſi.

Vous ſçavez, ma chere, que Madame la Maréchalle de *** ma Mere, ne me fit ſortir du Couvent que lorſque j'eus quinze ans accomplis. On me fit auſſi-tôt apprendre à la hâte à faire la reverence, à danſer, à n'être pas décontenancée: & lorſque ma Mere crut que je pouvois paroître à la Cour, elle fut nommée pour Marly, & j'y parus pour la premiere fois dans une de ces feſtes où le Roi, pour ſatisfaire ſa magnificence, avoit imaginé ces ingenieuſes boutiques remplies de choſes magnifiques, rares, ou curieuſes. Ce brillant amas de tant d'objets à quoi je n'étois point accoutumée, & cette foule de gens qui environnent en ce pays-là les nouvelles venues, ne me cauſerent, ni admiration, ni embaras; mon imagination avoit prévenu les uns, & je croyois mériter autant qu'une autre les regards du Courtiſan oiſif: les Belles même ne me firent ſentir, ni ſurpriſe, ni envie. Madame la Princeſſe de Conty ſeule me parut comme une immortelle; mais les ſentimens qu'elle m'inſpira d'abord, prévinrent l'émulation que ſa beauté m'auroit pu cauſer. Elle me fit l'honneur de me trouver à ſon gré, & de le dire à ma Mere avec cette grace qui lui eſt naturelle: & vous ſçavez que ſes bontez continuent pour moi.

Le Roi n'étoit point dans le Salon quand j'y arrivai; il parut bien-tôt après. J'eus la gloire d'être

d'être louée par ce grand Monarque, & cette louange emporta celles de toute l'assistance : il est vrai que dès ce tems je crus m'appercevoir que celles des Dames étoient un peu contraintes. La rougeur qui me monta au visage lors que le Roi me parla, ne me quitta point le reste du jour ; & je puis dire que les applaudissemens sont un beau fard, car assurément je ne fus pas trop mal pour mon entrée dans le monde.

J'avois lû tous les Romans dans le Couvent d'où je sortois : on y fait avec beaucoup d'art la peinture des passions subites ; tout en est plein dans ces sortes de livres. Je regardois tous les hommes les uns après les autres, & je n'en voyois aucun qui me parût digne de lancer le coup de foudre dans mon cœur. Cette reflexion ne fut pas longue ; le Marquis de Rucille, fils du Duc de *** parut comme je la faisois. Si je parlois devant une personne à qui il fût inconnu, je ferois volontiers son portrait ; mais vous l'avez vû mille fois.

Ne vous contraignez pas pour cela, interrompit Madame de Marigue en souriant ; je sçai le plaisir qu'on goûte à peindre l'objet aimé : ou, pour mieux faire, ajouta-t-elle, je vais vous le représenter tel qu'il paroît à mes yeux ; & s'il lui manque quelque trait, vous prendrez la peine de l'ajouter. Rucille est grand, sa taille est admirable, son air noble & galant, sa jambe belle, il a des yeux qui disent tout ce qu'il pense ; & cela lui est avantageux : car il a infiniment d'esprit, mais de cet esprit naturel, poli, badin, qui auroit même pu se passer des sciences aquises, quoi qu'il en fasse un très-bon usage, & qu'elles contribuent encore aux charmes de sa conversation. Tous les hommes de bon goût le cherchent avec empressement, & toutes les jolies femmes le souhaitent dans leurs parties. Il a l'ame belle, il est brave comme son épée ; il en a donné des marques qui

sans doute ne vous ont pas été indifferentes ; il est discret & capable d'une passion forte & délicate plus que le siecle ne semble le permettre. Revenons à sa personne ; l'air de son visage est grand, sa bouche rouge, ses dents merveilleuses, son teint est brun mais vif & uni, son sourire des plus gracieux, ses cheveux longs, épais, & bouclez. Il est tel enfin que malheur à une pauvre femme, qui joint à la justice qu'on lui doit, une tendresse qui y ajoute encore, & qui a comme vous un Mari qu'il n'y auroit qu'à lui opposer pour faire le plus beau contraste du monde.

Vous peignez à merveille, reprit la Comtesse, il n'y a rien à y ajouter; mais vous vous passeriez bien d'y mêler des traits de plaisanterie dont je suis le but : il est vrai, continua-t-elle, que si vous étiez aussi triste que-moi, l'ennui pouroit nous suffoquer. Ecoutez le reste de mon histoire.

Je trouvai le Marquis, comme vous venez de le représenter. Je ne rougis pas, car mon rouge étoit au plus haut point; mais il s'éleva un petit trouble dans mon cœur qui me plut, & qui me surprit. L'amour-propre, & tout ce qu'on m'avoit dit sur ma beauté, ne me laisserent pas douter un moment qu'il ne vint du moins me rendre les hommages qu'on doit à une nouvelle venue. Je vis que Monsieur le G. P. me montroit à lui, & qu'à peine m'avoit-il regardée. Je crus que c'étoit distraction, ou manque de discernement ; & je le traduisois déja en homme de peu de goût, lorsqu'il vint se placer auprès de moi. Mais helas! ma chere bonne, c'étoit pour regarder plus à son aise Mademoiselle de ***, maintenant Ducheſſe de ***. Elle se laissoit lorgner très-bénignement, & je la trouvai dans ce moment très-coquette, quoi qu'à sa place j'en eusse peut être fait autant. Que vous dirai-je, Madame? je sentis cette cruelle passion qu'on appelle jalousie, avant

que

que de ſçavoir ſi j'avois de l'amour. Je me levai pour m'aller regarder dans de grandes glaces, qui me préſentoient auſſi ma nouvelle Rivale : & comparant mon viſage au ſien, elle eſt belle, diſois-je, ſes yeux ſont plus grands que les miens; mais je les ai plus riants & plus doux; la ſorte de beauté que j'ai, eſt plus délicate que la ſienne : elle a un penchant à devenir graſſe qui rendra bientôt ſa taille deſagréable; au-lieu que la mienne eſt naturellement ſi fine, que la graiſſe ne la fera qu'embellir. Il y avoit quelque verité à cet examen ; mais, que la juſtice que je me rendois me ſatisfaiſoit peu ſéparée de l'approbation de Rucille, & que ma vanité eut de peine à me perſuader qu'elle ſeule méritoit ſes applaudiſſemens & ſes regards!

Je m'amuſe à de petites choſes qui vous paroîtront indifferentes, mais tout importe quand on aime; & ſi vous ſçaviez l'impreſſion que firent ces premiers mouvemens, vous me pardonneriez le ſouvenir que j'en ai.

On danſa le lendemain. Je danſai deux fois avec le Marquis. Il trouva que je danſois bien; j'en fus regardée aſſez favorablement. Je crus même m'appercevoir que la belle Mademoiſelle de *** avoit changé une mouche de place ; c'étoit juſtement dans le tems qu'on avoit trouvé ce moyen de s'entendre au défaut de la parole : galanterie qui fut bien tôt proſcrite, comme vous ſçavez. Il y a apparence que je ne me trompois pas ; car Rucille, auſſi tôt qu'il eut vû la mouche à un certain endroit, ne m'approcha plus, & ſe mit dans un coin à lorgner de tous ſes yeux. Mon triomphe fut court, & ma Mere me ramena le lendemain avec bien moins de joye dans le cœur qu'elle ne m'avoit amenée. Que je ſuis malheureuſe, diſois-je, lorſque toute occupée de ma tendreſſe & de mon dépit, je paſſois les nuits ſans fermer les yeux! Que je ſuis mal-

heureuse d'éprouver à mes perils, que les passions du premier coup d'œil ne sont point une chimere ! Que je souffre cruellement la peine d'avoir blâmé celles qui en pouvoient être capables ! Mais, reprenois-je, est-il bien possible que je sente une passion ? Devrois-je sçavoir ce que c'est ? Quel fruit de l'éducation qu'on m'a donnée ! Mais, poursuivois-je, il n'y a que de l'innocence dans mon cœur, & l'ingrat qui le trouble, ne sçaura jamais ce qui s'y passe en sa faveur. Je ne sçai si tous ces Romans que j'avois lûs à la dérobée, m'avoient appris à parler ainsi seule, ou si c'est une suite de l'amour ; mais il est certain que je faisois souvent de ces soliloques.

Il n'étoit pas possible que je ne visse souvent Rucille, ma Mere allant très-souvent à Versailles, & lui étant obligé d'y être presque toujours. Mademoiselle de *** me faisoit des avances d'amitié, qui m'étoient insupportables ; & le Marquis qui étoit souvent témoin de ma froideur pour elle, & qui en ignoroit la cause, me trouvoit sauvage & ridicule d'en user ainsi avec une personne qu'il trouvoit adorable. Vous êtes bien fiere, Mademoiselle, me dit-il un jour, pour une charmante personne qui se jette à votre tête : les Couvens inspirent-ils le dégoût des choses exquises ? Ce furent les premieres paroles qu'il m'adressa ; & j'en fus tellement piquée, que je lui répondis très-dédaigneusement, que je n'avois point du moins appris dans les Couvens à répondre aux questions inciviles. Cette réponse qui rebutoit Rucille, & qui ne devoit pas satisfaire Mademoiselle de ***, me défit pour un tems de l'un & de l'autre ; & ce ne fut que lorsqu'il revint à Madame la Maréchalle de ***, que ma froideur avoit été jusqu'à l'incivilité, que je me vis obligée par son ordre à lier une sorte de commerce avec Mademoiselle de ***.

Ce qui me donnoit quelque consolation, c'est que

que le Marquis qui a de grands biens, n'étoit pourtant point deſtiné à ma Rivale. Le Duc de *** la ſouhaitoit dès ce tems-là pour Femme ; & ce rang qu'elle n'auroit pu eſperer avec Rucille qu'après la mort du Duc ſon Pere, déterminoit la Ducheſſe ſa Mere à la lui accorder. Il manquoit encore le conſentement du Pere du futur Epoux, qui vivoit loin de la Cour ; & pour éviter l'oiſiveté, elle s'amuſoit de la paſſion du Marquis. Pour moi, qui, grace à la nature, n'ai jamais eu de ſentimens que la vertu pût condamner, j'eſperois que l'impoſſibilité que Rucille trouveroit à épouſer Mademoiſelle de ***, & mon bien qui étoit conſiderable, lui feroient peut-être tourner ſes vûës de mon côté. Mes conjectures ſe trouverent fauſſes. Monſieur de Mortane me demanda en mariage. Cette affaire fut ſçue de toute la Cour ; & juſqu'au Marquis, tout le monde m'en fit compliment. Je reçus les ſiens d'un air glacé, dédaigneux & fier ; & mon ſort me parut ſi cruel, que je ne deſirois que la ſolitude pour pleurer tout à mon aiſe

J'avois alors plus de ſeize ans. On trouvoit ma beauté augmentée malgré ma douleur. Mademoiſelle de*** fut mariée au Duc de *** avant mes fatales nôces. Le Marquis parut affligé de voir paſſer ſa Maîtreſſe entre les bras d'un autre ; mais l'étoile en avoit décidé, & il ſe conſola plutôt que je n'aurois cru. Mon mariage avoit été retardé par des difficultez que j'avois ménagées dans ma famille. Vous ſçavez que Monſieur de Mortane eſt un grand Seigneur, & qu'il a des biens & des établiſſemens conſiderables à eſperer ; mais j'avois perſuadé ſous main à quelques-uns de mes parens, que j'étois trop riche pour ne pas eſperer une fortune faite, & qu'il faloit un peu attendre. Toutes mes batteries furent détruites par ma Mere, & je demeurai ſans eſperance.

Quelques jours avant ce funeſte engagement,

je me promenois dans les bosquets de Versailles à la suite de Madame la Princesse de Conty. Elle tourna sa tête de mon côté pour me dire quelque chose. J'étois dans ce moment assez loin d'elle : je voulus me hâter de m'approcher, mon pied s'embarassa dans ma juppe, & je tombai assez rudement. Madame la Princesse de Conty s'approcha de moi avec une douceur & une grace qui m'auroient consolée d'un plus grand mal ; celui que je m'étois fait cependant, étoit si douloureux qu'il ne me permit pas de marcher. J'esperai qu'il me fourniroit un prétexte pour reculer mon mariage. Plusieurs Officiers se présenterent pour me porter ; & Rucille qui avoit été témoin de cet accident, s'approcha avec assez d'empressement, & voulut aider à me rendre ce service. Il me parut touché de mon état ; il me regardoit d'une maniere touchante & plaintive. Est-ce de ce mal, dis-je en moi-même, qu'il devoit être touché ? pitié mal placée, continuai-je, que vous m'allez coûter de larmes ! Le Marquis, qui ne devinoit point ce qui se passoit dans mon cœur, vint pour aider à me soulever. Eh ! ôtez-vous, lui dis je, laissez moi, ai-je affaire de vos soins tardifs ? Ces paroles, qui paroissoient si hors de sens dans une occasion où il avoit paru fort empressé, l'étonnerent : il me regarda attentivement, comme pour chercher dans mes yeux ce que je pensois. Que vous ai-je fait, me dit-il, Mademoiselle, pour me traiter ainsi ? Je brûle de sçavoir le motif d'un discours que vous n'avez point jetté en l'air. Qu importe du motif, repris-je impatiemment, il n'a peut être sa source que dans mon mal.

Vous jugez bien, Madame, qu'un homme aimable, & du rang de Rucille, ne pouvoit regarder que comme une faveur une chose qui avoit tant d'air d'une brutalité. Aussi ne s'y méprit-il point : & soit qu'il m'eût trouvé plus de charmes dans la souffrance, ou que l'esperance le fit agir, il trou-

va

va le secret dès le même soir de faire séduire une de mes femmes, qui glissa sous mon chevet un billet que je vous dirai dans un moment. J'y avois mis en me couchant des Vers qu'on m'avoit donnez à lire, & comme on me condamnoit à garder le lit quelques jours, je me fis apporter des bougies pour m'amuser par cette lecture. Je cherchai les Vers, je trouvai une Lettre cachetée parmi ces papiers; elle étoit sans suscription. Je l'ouvris étourdiment, & ce fut avec un trouble étrange que je lûs ces paroles:

Vous m'avez presque dit des injures, lorsque je voulus vous rendre un leger service; il faut que je fois, ou le plus infortuné, ou le plus heureux de tous les hommes. Pardonnez-moi cette alternative, Mademoiselle: un peu de vanité m'est nécessaire pour ne pas me desespérer. Comment, après tout, aurois-je mérité votre indignation? Je n'en imagine qu'une raison: qu'elle me seroit glorieuse, & que j'abjurerois bien-tôt à vos pieds tout autre culte que le vôtre!

Jamais une déclaration d'amour, faite en face, n'a donné plus d'agitation que j'en sentis à la lecture de ce billet. Que j'eus de honte de voir qu'on eût penétré mon secret; que de frayeur qu'on en pût douter! Que de sensibles plaisirs de me voir au point tant desiré de toucher un cœur digne de moi; mais, que de reflexions cruelles, lorsque je pensois qu'un homme que je ne pouvois aimer, alloit triompher de mes plus tendres sentimens!

Je ne fis aucune question à mes femmes sur ce billet, & je me crus en cela d'une grande prudence. Il faut pourtant convenir, que la crainte de m'exclure les moyens d'en recevoir d'autres fut la cause de mon silence; vous me trouvez sans doute bien tendre & bien naïve. Je n'ai point d'actions moins innocentes à vous conter; & plus ma

passion est forte, plus votre estime, doit redoubler pour moi par l'usage que j'en ai toujours fait. Ce que j'avois espéré, arriva; je trouvai encore ce billet le soir sous le chevet de mon lit.

*Vous ne répondez rien, Mademoiselle. Est-ce mépris? est-ce colere? N'y auroit-il point moyen de donner un sens plus favorable à votre silence? La modestie, la vertu, ne le causent-elles point? Il seroit aisé de lever vos scrupules si vous en aviez: vous n'êtes point encore à celui qu'on vous destine. Je vous adore, mon amour croît à tous momens. Permettez-moi de parler à Madame la Maréchalle de ***, & de vous arracher des bras de mon indigne Rival: j'irai demain lire votre réponse dans vos yeux.*

Oui, je vous le permets, dis-je alors tout bas, comme si Rucille avoit pu m'entendre; je fais plus, je vous en prie. Quel changement dans ma destinée, si vous pouviez réussir! Lorsque j'étois dans ces transports, ma Mere entra dans ma chambre; je remis en tremblant le billet que je tenois sous mon chevet. Je crus l'avoir bien caché; mais le trouble où j'étois, ne me permit pas d'y regarder, & ma Mere qui vit le papier, le prit avec précipitation & le lut avec un étonnement & une fureur épouvantable. Vous sçavez quelle feverité est la sienne, & combien elle fait sonner haut le pouvoir d'une Mere. Où avez-vous appris, me dit-elle, à recevoir de ces billets? Qui est-ce qui vous les écrit, & sur qui dois-je faire tomber ma colere? C'est sans doute à vous, ajouta-t-elle, que je ferai sentir ce que peut une Mere outragée; mais votre complice, quel qu'il soit, ne doit pas demeurer impuni. A ces mots, elle manda au Suisse de ne laisser entrer personne de tout le jour; elle fit enfermer mes femmes pour sçavoir par des menaces mon funeste secret; puis se tournant vers moi: Vous épouserez

rez demain le Comte de Mortane, me dit-elle; c'eſt le premier ſupplice que je vous prépare, puiſque vous êtes aſſez aveugle pour ne pas voir les avantages de cette alliance. Juſques-là, je n'avois fait que pleurer ſans dire un mot; mais l'excès de la douleur me fourniſſant du courage: Je croyois porter un aſſez bon nom, lui dis-je, pour n'être pas honorée par l'alliance du Comte de Mortane. Je l'épouſerai, Madame, puiſque vous m'y condamnez: mais la réſolution que je fais de bien vivre avec lui, quoique je le haïſſe à l'égal de la mort, doit attirer votre compaſſion, s'il vous reſte un peu d'amitié pour une fille plus malheureuſe que coupable; & vous ne pouvez jamais mieux me faire expier la faute d'avoir reçu un billet dont je ne connois point l'auteur, qu'en m'impoſant une telle puniton.

Ma Mere fut étonnée de la fermété avec laquelle je lui parlois, & ſortant de ma chambre d'un pas précipité: Apprêtez-vous, me dit-elle, à recevoir demain pour Epoux cet homme que vous haïſſez tant, & ſongez à lui donner votre main de bonne grace. Cet ordre tyrannique me mit dans un état déplorable; il m'échappa des diſcours entiers auſſi haut que ſi je n'euſſe pas été ſeule. Je paſſai une nuit affreuſe. Mere barbare, diſois-je, tu ne me livres à l'objet de mon averſion que par un rafinement de cruauté! Tu ſçais mes principes & mes inclinations. Tu n'ignores pas que je remplirai par de-là mes devoirs avec l'indigne Epoux que tu me donnes: & ſi j'étois capable de ſuivre le penchant de mon cœur, tu te garderois bien de m'impoſer une punition que je pourois adoucir. Mais après tout, reprenois-je, de quoi te plains-tu, Mere impitoyable? J'ai reçu un billet: pouvois-je moins faire en faveur d'une inclination puiſſante que je ſatisferai ſi peu d'ailleurs, & qui va me coûter tant de ſoupirs?

Je

Je versois un ruisseau de larmes en faisant ces reflexions. Une des femmes de Madame la Maréchalle, qu'elle avoit mise auprès de moi, crut d'abord que j'avois la fiévre, & qu'il y avoit du délire à mes discours. Elle s'approcha de moi, me tâta le poux; & voyant que je l'avois parfaitement bon, la pitié fit tout d'un coup son effet: elle se jetta à genoux devant mon lit, & prenant une de mes mains elle me conjura de lui ouvrir mon cœur; & elle m'assura que s'il étoit en son pouvoir de me soulager, elle hazarderoit plutôt sa vie que de ne me pas rendre service. Son zéle me toucha, une passion malheureuse donne de la confiance. Je ne jugeai pourtant point à propos de lui dire mes plus secrets sentimens; mais je lui avouai l'éloignement que j'avois pour le Comte de Mortane. Mais, ajoutai-je, ce n'est pas sur cet article que vous pouvez me servir: mon destin est fixé, il faut que je sois infortunée. Une chose seulement m'embarasse. Rucille s'est avisé de me vouloir du bien: il m'a écrit un billet que ma Mere a vû, & à quoi je n'ai point répondu: il sera venu aujourd'hui à la porte, qui lui aura été fermée comme aux autres. Madame la Maréchalle, qui a de la hauteur dans l'esprit, sçaura que c'est lui qui m'a écrit; elle s'en plaindra, & il croira que je l'ai sacrifié.

Eh bien, Mademoiselle, reprit cette femme, que faut-il faire pour vous? Je ne sçai, lui dis-je en rougissant; mais je crois qu'il faut que je lui mande de ne se point obstiner à une poursuite vaine, & que j'épouse demain le Comte de Mortane.

L'image de cette union me causa un tel redoublement d'affliction, que cette femme en aiant une vraie pitié, m'apporta de l'encre & du papier. Tenez, dit-elle, Mademoiselle, écrivez ce qu'il vous plaira; ne craignez point d'indiscrétion: je joue aussi gros jeu que vous.

Vous

Vous ſerez peut-être étonnée, Madame, qu'à la veille de perdre pour jamais l'eſperance d'être à Rucille, je m'aviſaſſe de lui faire une faveur telle que celle d'une Lettre. Mais ne me ſoyez pas un Juge ſevere: mettez-vous à ma place, &... Bon, interrompit Madame de Marigue, il eſt bien queſtion de vous juſtifier, tandis que vous me cauſez un ſerrement de cœur horrible, & que je voudrois aux dépens de ma vie vous tirer de ce pas. Continuez, ajouta-t-elle, je n'en puis plus; ne vous arrêtez point dans de ſemblables endroits. La Comteſſe reprit ainſi.

Je ne vis pas ſi-tôt les inſtrumens de mon crime, car il y eut des momens où je crus en effet que c'en étoit un: je ne vis, dis-je, pas plutôt le papier & la plume, que je balançai pluſieurs fois avant l'exécution de mon deſſein; mais je me perſuadai de l'innocence d'une choſe qui n'auroit jamais aucune ſuite, & j'écrivis ce billet.

Qu'ai-je affaire de vos ſoins tardifs, je vous l'ai déja dit une fois; eſt-ce à la veille du plus funeſte engagement qui fut jamais, qu'il eſt à propos de ſe déclarer? Ma Mere a vû votre derniere Lettre, & pour me punir de l'avoir reçue, elle me marie demain ſans délai. Ah! Marquis, que ne penſâtes-vous comme vous faites, le premier jour que vous me vîtes; ou pourquoi ai-je toujours penſé la même choſe pour vous! Il faut éviter ma vûë, j'éviterai la vôtre: l'exécution en ſera difficile habitant les mêmes lieux; mais on peut du moins ne ſe point parler, & c'eſt à quoi nous ſommes condamnez.

Je relûs cette Lettre après l'avoir écrite, je la trouvai trop douce, un moment après elle me parut trop froide; elle fut cependant envoyée. J'ai toujours ignoré de qui cette femme ſe ſervit: mais je

je ſçai bien qu'elle me rendit peu après cette réponſe.

Qui eſt-ce, Mademoiſelle, qui nous condamne à ne nous jamais parler? Je puis le faire dès aujourd'hui j'en trouverai les moyens, ſi vous me permettez de les chercher. Nous prendrons des meſures pour rompre cette union mal-aſſortie; & ſi les voyes douces nous manquent, les autres ne me manqueront pas. Je ne verrai pas triompher impunément mon Rival, & mon bras vous en délivrera, dûſſai-je demeurer ſans recompenſe, ou le ſien me punira d'avoir porté d'autres chaînes que les vôtres.

Je penſai mourir de frayeur, en achevant ce billet. Il veut, m'écriai-je, venir ici: il veut tout mettre à feu & à ſang; que deviendra ma gloire & ma reputation? Mandons-lui, ajoutai-je, qu'il ſe garde bien d'exécuter ces terribles réſolutions; j'écrivis auſſi-tôt ces mots.

Vous avez fait un étrange jugement de moi, ſi vous me croyez capable de vous voir miſterieuſement, & les voyes que vous voulez prendre, ſont d'étranges preuves d'amour & d'eſtime. En voici une que je vous demande, dont je vous tiendrai compte toute ma vie; ce ſera votre ſeule recompenſe: demeurez demain tout le jour chez vous: plaignez-y nos communs malheurs. Je ſerai encore plus à plaindre que vous; le tems vous conſolera, & rien ne pourra me conſoler. Mais, encore une fois, ne ſortez point demain: accordez-moi cette grace, & ne m'écrivez plus.

J'étois dans un état déplorable, & l'agitation de la nuit m'avoit ſi cruellement changée, qu'à peine étois-je reconnoiſſable. Le mal de pied m'étoit devenu inſenſible; mon eſprit étoit trop occupé pour y faire attention. Rucille n'exécuta pas mon comman-

mandement à la lettre. Il fit tenter auprès de ma Mere, dans cette journée, tout ce qu'un homme amoureux eſt capable de s'imaginer : & il eſt certain que ſi ſa colere n'eût été implacable & ſon exactitude extrême ſur la parole, elle auroit écouté des propoſitions très-avantageuſes qu'on lui fit de la part du Marquis. Mais je devois être mariée cette même nuit, & cela fut exécuté. Je me laiſſai parer comme une victime. Monſieur de Mortane me trouvoit fort triſte ; il vouloit me rejouir par ces mauvaiſes plaiſanteries que vous lui connoiſſez, & il augmentoit encore mon chagrin.

Mes nôces aiant été précipitées, il n'y eut pas tout l'appareil que Madame la Maréchalle eût deſiré. Cette nombreuſe & illuſtre aſſemblée, ſur laquelle elle avoit compté, fut réduite à la maiſon de Mr. de Mortane & à la mienne ; il n'y eut qu'un concert pour tout divertiſſement. J'eus au moins la liberté pendant ce tems-là de rêver, & de me deſeſperer en moi-même ; car enfin ce que je perdois, m'étoit cher : le joug qui me paroiſſoit ſi cruel, & qu'on m'alloit impoſer pour toute ma vie, m'auroit paru délicieux avec le Marquis ; il me fallut toute ma raiſon & toute ma vertu pour ne pas faire mille extravagances.

On me conduiſit aux pieds des Autels plus morte que vive. Une certaine joye répandue dans tous les eſprits me cauſoit une douleur violente : & comme j'étois d'une diſtraction effroyable pour la ceremonie, j'apperçus à travers un baluſtre qui environne l'Autel, un homme enveloppé dans ſon manteau, qui me parut deſeſperé ; je ne ſçai comment il ne fut point apperçu de l'aſſiſtance. C'étoit le pauvre Rucille, qui, malgré les défenſes que je lui avois faites, étoit venu dans le lieu de notre ſupplice. Sa vûë me penſa cauſer un évanouiſſement ; mais la frayeur de paſſer pour une Héroïne de Roman me fit rappeller toutes mes forces. Je le regardai

gardai d'un œil ſevere & menaçant; & je le vis partir, dès que j'eus prononcé cette parole fatale qui engage pour jamais: je le vis partir, ma chere bonne, comme un furieux qui ne cherche plus qu'à mourir.

Il eſt certain, que les efforts que j'avois faits pour ne point donner de ſcene au public, avoient été ſi violents, que je ne pus réſiſter à cette derniere attaque. Je pâlis tout-à-coup à la fin de la ceremonie; & prenant le prétexte d'un corps qui me ſerroit trop, on ſe hâta de me faire monter en caroſſe pour m'emmener. Je ne vous dirai point l'horrible douleur que je ſentis lorſqu'on me deshabilla pour me mettre au lit; vous la devez comprendre, pour peu que vous ſoyez capable de haine & d'amour. Oui, Madame, je la comprens, interrompit Madame de Marigue: tirons le rideau ſur le reſte de cette avanture; & continuez, s'il vous plaît, votre recit. Madame de Mortane reprit ainſi d'un ton auſſi affligé que ſi elle avoit été encore à ce malheureux jour. Je ne ſçai comment j'appris le lendemain, que Rucille avoit été comme un fou; & que ſi le Chevalier de Melicour, qui eſt fort ſon Ami, ne l'eût empêché, il ſe ſeroit porté à des extrémitez étranges. Je dis que je ne ſçai comment je l'appris; car, en effet, je n'avois perſonne dans ma confidence: cette femme, qui m'avoit ſervie dans les lettres dont je vous ai parlé, ne ſçavoit point ce qui ſe paſſoit dans mon cœur; mais la renommée ne laiſſe point ignorer les choſes qui peuvent mettre le comble à l'affliction d'une perſonne dont le deſtin eſt malheureux.

On me mena à l'Opera le lendemain. Monſieur de Mortane étoit plus amoureux de moi que la veille, & par conſéquent plus importun. Je recevois ſes tranſports d'amour ſans incivilité, parce que je prenois infiniment ſur moi; mais c'étoit avec

avec une froideur qu'il prenoit pour modeſtie, & là-deſſus il me tenoit des diſcours qui augmentoient mon dégoût pour lui.

J'engageai ma Mere à faire un voyage à une terre que vous ſçavez qu'elle a aſſez près de Paris. Elle étoit un peu revenue de ſon chagrin contre moi. Elle commençoit à voir que je n'avois pas eu grand tort de craindre l'engagement où elle m'avoit mis; & elle vouloit du moins adoucir ſa rigueur autant qu'il étoit en ſon pouvoir.

Il fallut pourtant aller à Verſailles auparavant. J'y vis Rucille dans un air de langueur qui augmenta la mienne. Je partis le lendemain pour la campagne; & pendant quelques jours que j'y demeurai avec bonne compagnie, j'eus la conſolation de ne pas toujours voir Monſieur de Mortane, parce qu'il falloit qu'il allât faire ſa cour.

Un ſoir que je m'étois écartée pour me promener ſeule, & pour rêver à mon aiſe, j'apperçus à quelques pas de moi une grande fille habillée en païſane qui tenoit un panier de pêches. Elle s'approcha tout doucement; & mettant un genou à terre, elle me dit, après avoir regardé de tous côtez: Aurez-vous agréable, Madame, que je vous préſente des fruits de vos eſpaliers? Le Soleil étoit couché, l'allée où j'étois étoit fort ſombre; mais je fus frappée d'une voix que je ne connoiſſois que trop. J'eus cependant peine à croire ce que j'imaginois; & reculant quelques pas, Eh! qui êtes-vous, répondis-je à cette perſonne, & d'où vient ce petit hommage que vous me rendez? Quoi! Madame, me répondit-elle, méconnoiſſez-vous le malheureux Rucille? L'état affreux où vous m'avez plongé, ne peut-il du moins attirer votre compaſſion, & ne vous verrai-je plus, ajouta-t-il, en voyant que je prenois un air ſevere, ne vous verrai-je plus qu'armée de foudres & d'éclairs?

d'éclairs ? Ah ! Rucille, lui dis-je, que faites-vous ? Que venez-vous chercher ? Laissez-moi vous oublier, vous m'avez perdue pour jamais. Quoi ! Madame, repliqua le Marquis, vous suivez aveuglément le caprice de votre destinée ? Et parce qu'elle vous lie à un homme indigne de vous, vous voulez être malheureuse le reste de votre vie ; au lieu de vous revolter contre cette injustice de l'étoile . . ? Taisez-vous, interrompis-je, Marquis, quelle Morale me prêchez-vous ? N'ajoutez rien au trouble de mon cœur, laissez-moi remplir mes tristes devoirs.

Je l'avois fait relever, & je continuois mon chemin dans une agitation qui ne me laissoit pas la liberté de sçavoir où j'allois. Il se trouva un berceau sur ma route, où je m'assis sans examiner ce que je faisois. Rucille se remit à mes pieds, me peignit son amour & ses souffrances avec des couleurs que je ne soupçonnai point de mensonge, parce que je sentois les mêmes choses. Sortez, lui disois-je toujours, ne m'expofez point à quelque dénoûment cruel à ma reputation ; quand j'éviterois cette sorte de malheur, il me resteroit toujours des remords : j'en sens déja d'affreux de vous avoir souffert si long-tems. Mais, Madame, repliqua-t-il, j'ose me flatter que je ne vous suis point tout-à-fait indifferent. Vous n'aimez point Monsieur de Mortane, & vous ne pouvez l'aimer ; ne pouvez-vous, sans blesser l'innocence, me voir, m'écouter, me consoler par quelques uns de vos regards ? Hélas ! ajouta-t-il, qu'ils sont distraits ces regards. Vous craignez d'être rencontrée avec moi, c'est-là le soin qui vous occupe ; & moi, Madame, & moi, je vais expirer à vos pieds, si vous ne me dites un mot qui m'explique vos sentimens. Eh bien ! lui répondis-je enfin, s'il ne faut pour votre consolation que vous avouer . . . A ces mots je m'arrêtai, honteuse de ce que je vou-

lois

lois dire. Eh! Madame, achevez, me dit-il en ſerrant une des mes mains, que je ne lui permis jamais de baiſer: avez vous peur de me rendre trop heureux dans la ſituation où je ſuis? Que voulez-vous que j'acheve, lui repliquai-je? Que vous ſervira de ſçavoir la foibleſſe de mon cœur, puiſque mes actions la démentiront à tous momens; & ne vous en dis-je point trop? Oui, Madame, reprit-il, en ſe levant avec un dépit cruel dans les yeux, vous en dites ſans doute trop, & je dois toute ma vie avoir vos bontez gravées dans mon ame. Vous me condamnez au ſilence, vous voulez ne me voir jamais, & vous me refuſez un mot. Juſte Ciel! s'écria-t-il, quelle domination eſt la vôtre; & que cette vertu que vous pouſſez juſqu'à la chimere, fera un jour un beau trait dans votre vie! A ces mots il voulut tourner ſes pas vers une allée dans laquelle je vis bien du monde: il étoit ſi tranſporté, qu'il ne s'en apperceyoit point. Arrêtez, lui dis-je, en le retenant par les bras; avez-vous perdu la raiſon? Paſſez par ce côté-là, ajoutai-je, en lui montrant une autre allée. Rien ne vous arrachera jamais de mon cœur: aimez-moi toûjours, ne me le dites jamais; adieu, mon cher Rucille.

Ces paroles que la douleur & la tendreſſe me firent prononcer, lui cauſerent un tranſport ſi vif, qu'il penſa rentrer encore; mais ces mêmes gens que j'avois vûs, étoient ſi proches, qu'il fut obligé de s'en aller. C'étoit juſtement Madame la Maréchalle de *** & le reſte de la compagnie. L'obſcurité leur cacha la feinte Païſane: mais à peine Rucille fut-il à quelques pas, que M. de Mortane qui arrivoit de Verſailles, voyant cette grande perſonne qu'il ne connoiſſoit point, l'arrêta pour lui demander ſi elle ne ſçavoit pas où j'étois? Non, lui repliqua bruſquement Rucille. Vous êtes peu courtois, reprit Monſieur de Mortane; il faut

que

que je vous regarde pour sçavoir qui a l'audace de me répondre ainsi. Rucille, craignant d'être découvert, se mit à courir de toute sa force vers une porte du Parc qui donnoit dans la campagne, par laquelle il étoit entré; mais ses juppes l'embarasserent, & Monsieur de Mortane l'eut bientôt atteint. Alors le regardant au visage, il le reconnut. Hà, hà, Rucille, lui dit-il, pour qui faites-vous ce déguisement? Rucille étoit en si méchante humeur de cette avanture, qu'il lui répondit d'un ton de mépris, qu'il lui importoit peu de satisfaire sa curiosité, qu'il ne se laissoit point faire de questions impunément, & que c'étoit lui qui en faisoit aux autres.

Monsieur de Mortane, comme vous sçavez, Madame, entre plusieurs mauvaises qualitez en possede fort peu de médiocres, & la valeur n'est pas même en lui une de ces dernieres; la fierté de Rucille l'intimida. Parbleu, mon Ami, lui dit-il, je ne vous fais ces questions que pour vous rendre service, s'il m'est possible: les déguisemens d'un homme comme vous ne se font d'ordinaire que de concert avec quelque jolie personne; & sans doute qu'une des Dames qui sont ici, a eu bien du plaisir à vous voir dans cet habit qui vous sied à merveille. Quand vous le prendrez sur ce ton, repliqua le Marquis, on ne demandera pas mieux que de vous répondre. Oui, ajouta-t-il, en baissant la voix, je suis ici pour un aimable fille qui est toujours fatiguée par d'importuns surveillans: on ne sçait comment se parler: on recherche tous les biais du monde; & j'espere que vous ne me dénoncerez pas. A ces mots il lui toucha dans la main, & la lui serra. Monsieur de Mortane n'eut pas sitôt perdu le Marquis de vûë, qu'une certaine indiscrétion qui lui est naturelle, lui fit trouver plaisant de jetter mille propos à la traverse sur une grande Paisane qui avoit fort bonne mine; &

qui

qui méritoit bien qu'une belle perſonne eût de la bonté pour elle. C'étoit une énigme pour tout le monde, excepté pour moi. Je me déconcertai, je changeai vingt fois de couleur; mais Monſieur de Mortane n'y fit point d'attention : & pourſuivant ſa froide raillerie auprès de Mademoiſelle de Valdire, ſur qui tomboient ſes ſoupçons, & qui n'y entendoit rien, il la crut la plus hardie fille de France. Ma Mere cependant qui n'eſt pas aiſée à tromper, recueillit tout ce que diſoit Monſieur de Mortane : elle m'examina, elle me trouva embaraſſée ; & s'approchant de lui, elle lui demanda en particulier ce qu'il vouloit dire? Il lui conta, en riant comme un fou, la rencontre qu'il avoit faite de Rucille ; & ajouta qu'il lui rendroit ſervice, ou qu'il ne lui ſeroit pas poſſible. Je ne ſçai, reprit Madame la Maréchalle, qui eut la prudence de ne lui pas dire tout ce qu'elle penſoit, ſi ce ſeroit un joli tour à vous donner dans le monde d'être le confident des gens qui viendroient courtiſer les Dames chez votre Belle-Mere, & une Belle-Mere comme moi : il faut, Monſieur, ajouta-t-elle, avoir un peu plus de retenuë dans ces occaſions, ſur-tout lorſqu'on a une belle Femme. Je vous conſeille de parler à Rucille, & de le prier ſans aigreur de chercher un autre champ de bataille pour ſes victoires amoureuſes.

Monſieur de Mortane trouva la commiſſion un peu dure ; il promit pourtant de l'exécuter. Ma Mere me vit le ſoir en particulier : elle me dit tout ce qu'une femme plus ſage qu'une autre pouvoit dire en pareille occaſion. Je lui dis naïvement de quelle façon cela étoit arrivé, à la réſerve de mes ſentimens, & je peignis ſi bien mon innocence que la verité fit ſon effet, & qu'elle me laiſſa en repos.

Monſieur de Mortane repartoit le lendemain pour Verſailles ; ma Mere tira encore parole de

lui de parler au Marquis. Il alla en effet chez lui, & lui dit qu'un peu de reflexions lui avoit fait comprendre, que la bienſéance étoit bleſſée dans le déguiſement qu'il avoit fait chez Madame la Maréchalle de ***; qu'étant ſon gendre, il étoit obligé de prendre les interêts de ſa Maiſon, & qu'il le prioit de n'y plus retourner.

Rucille étoit bien loin de ſonger à faire un ſecond voyage, le ſoin de ma reputation lui étoit trop cher: mais la vûë d'un Rival incommode, & favoriſé quoique haï, le jetta dans une humeur ſombre, qui lui fit répondre aſſez peu poliment que ce n'étoit pas à lui à régler ſes marches; que peut-être n'iroit-il plus chez Madame la Maréchalle de ***; mais que cela dépendoit de la ſituation où il ſe trouveroit. Monſieur de Mortane lui répondit, qu'il feroit tenir en embuſcade tous les domeſtiques de la maiſon pour lui fermer les paſſages. Ma foi, dit Rucille, mettez-vous encore à leur tête, vous ne me ferez pas tous grand-peur. Monſieur de Mortane ſortoit de la chambre du Marquis lors qu'il achevoit ces mots; il feignit de ne les pas entendre pour n'être pas dans l'obligation d'y répondre & de s'en venger. Cependant, il les trouva durs. Il alla chez lui pour les digerer; & ne le pouvant faire ſeul, il admit ſon Ecuyer dans ſa confidence: c'eſt un garçon qui a du cœur, qui inſtruit du fait ne jugea pas à propos que cela dût ſe paſſer ainſi. Il faut, Monſieur, lui dit-il, tirer raiſon d'un diſcours offenſant; chargez-moi du ſoin de lui aller porter la parole de votre part. Mais, interrompit Monſieur de Mortane, le Roi défend ces ſortes de combats. Je l'avoue, Monſieur, reprit l'Ecuyer; mais il faut tâcher à faire paſſer ceci pour une rencontre: & au pis aller, de quel prix ne faut-il point acheter votre reputation?

Mon-

Monſieur de Mortane combattit avec une prudence craintive les raiſons de ſon Ecuyer ; mais un de ſes Amis aiant appris par lui-même ce qui s'étoit paſſé entre Rucille & lui, lui offrit ſon épée, & lui fit comprendre qu'il n'étoit pas permis à un homme tel que lui de ſouffrir un tel affront. Oui, mon Ami, lui dit Monſieur de Mortane, l'embraſſant, j'ai réſolu de me ſervir de vous pour m'aider à venger cette offenſe : allez parler à Rucille : je vous laiſſe le maître des moyens de nous rencontrer, & du lieu où la ſcene ſe paſſera.

Cet Ami qui étoit fort brave homme, ne differa pas un moment. Il alla chez Rucille, il lui parla de la part de Monſieur de Mortane. Le jour fut marqué ; & ils convinrent de la maniere dont ſe devoit commencer la querelle, comme ſi c'eût été un cas fortuït. Le Marquis nomma le Chevalier de Melicour pour l'oppoſer à l'Ami de ſon adverſaire ; & jamais partie ne fut mieux concertée.

Lorſque Monſieur de Mortane vit la choſe ſi avancée, il recommença à ſe ſouvenir des ordres du Roi : il tenoit une contenance qui ne plaiſoit point à ſon Ami. Ne vous donnez point de ridicule, lui dit-il, gardez-vous bien de manquer à la parole que j'ai donnée, & ſongez qu'un homme ſans honneur eſt perdu pour le reſte de ſa vie. Non, reprit Monſieur de Mortane, je ne ſonge point à m'en dédire ; on ne peut mourir qu'une fois.

Son Ami le gardoit à vûë, crainte qu'il ne fît quelque fauſſe démarche. Cependant Rucille étoit au deſeſpoir ; il comprenoit bien qu'après une telle action je ne le verrois jamais : l'air de rencontre ne ſauvoit rien dans cette occaſion, & la bienſéance ne pouvoit permettre que je puſſe voir un homme qui auroit tiré l'épée contre mon Mari. C'étoit pourtant une douce idée pour le Mar-

quis de se venger sur Monsieur de Mortane des malheurs qu'il lui causoit, & de penser qu'il pouroit me défaire d'un Epoux mépriſable. C'étoit un dédommagement des ſuites, mais il falloit me faire ſçavoir l'état des choſes. Les défenſes expreſſes que je lui avois faites de me donner de ſes nouvelles, n'avoient point lieu dans un pareil cas. Après avoir bien rêvé au biais qu'il prendroit, il ne voulut ſe confier qu'à lui de cette commiſſion: il ſe déguiſa, monta à cheval avec un ſeul homme à lui qu'il laiſſa aſſez loin de cette terre où nous étions encore; & parlant à un des Jardiniers à qui il fit un préſent conſiderable, il l'obligea de me donner à moi-même ſans témoins le billet que voici. Je me promenois ſouvent ſeule, cela ne lui fut pas difficile. Le Jardinier me dit ſans y entendre fineſſe, qu'un homme lui avoit donné ce papier qu'il me préſenta. Je ne fis point de difficulté d'en lire les paroles; elles étoient telles:

Des raiſons qui ſeroient trop longues à vous dire, Madame, m'obligent à ſatisfaire Monſieur de Mortane ſur une offenſe qu'il prétend avoir reçue de moi. Vous n'êtes point mêlée dans ce different. Je vois bien qu'il va m'ôter pour toujours l'eſperance de vaincre une partie de vos ſcrupules; mais du moins j'eſpere ne vous être pas inutile en vous rendant votre liberté, & en vous arrachant des bras d'un poſſeſſeur ſi peu digne de vous. Plaignez-moi, Madame, de ne pouvoir vous rendre un ſervice qu'aux dépens de tout le bonheur de ma vie.

Je demeurai ſi étonnée après avoir lû cette lettre, & je vis ſi peu quel parti prendre, que je n'en choiſis aucun. Ils ſont peut-être aux mains à l'heure qu'il eſt, dis-je en moi-même; mon ſecours arriveroit trop tard: comment d'ailleurs ſans marquer une intelligence faire ſçavoir ce que je ne

puis

puis avoir appris que par Rucille. Dieu juſte, m'écriai-je enſuite, n'accablez pas de tout point une malheureuſe ! Que deviendrai-je, ſi je me vois réduite à trahir... Sans doute, continuai-je, l'honneur le voudroit ainſi : j'en mourrois ; ce ſeroit le mieux qui m'en pût arriver.

Je fus juſqu'au lendemain au ſoir dans des allarmes continuelles ; mais Monſieur de Mortane me raſſura par ſa preſence : c'eſt la premiere fois que je l'ai vû avec plaiſir. Il avoit un air fort gai. Ma Mere lui parla en particulier, ſans doute pour ſçavoir s'il avoit parlé à Rucille. J'ignore ce qu'il lui répondit ; mais je ne pouvois comprendre ce qu'étoit devenu ce prétendu combat.

Je retournai quelques jours après à Paris. Une Amie de ma Mere lui conta tout le procedé de Monſieur de Mortane avec le Marquis : il faut vous le dire, ma chere, auſſi-bien le ſçavez-vous peut-être déja.

Le lendemain que Rucille vint m'apporter la lettre que vous venez d'entendre, Monſieur de Louvois donna une fête à Meudon à Monſeigneur & à Monſieur. Madame la Princeſſe de Conty me vouloit faire l'honneur de m'y mener ; mais j'étois à la campagne, comme vous ſçavez. Le Marquis y fut, & Monſieur de Mortane auſſi. Je ne ſçai ſi l'air de Meudon inſpiroit l'humeur pacifique, ou ſi Monſieur de Mortane avoit rempli la meſure de ſa valeur par le ſeul projet de ſe battre : mais ſon Ami l'aiant quitté pour un moment, il ſaiſit cette occaſion pour aller joindre un gros de Courtiſans qui parloient ſur la terraſſe, & parmi leſquels étoit Rucille. Il s'approcha d'une maniere douce, & paſſant ſon bras tendrement autour du col de Rucille, il lui dit :

Par mes Ambaſſadeurs je demande la paix,

Le Marquis ſe retourna, & le regardant d'un air de compaſſion, ô je vous l'accorde, dit-il, ce n'eſt pas moi qui ſuis l'offenſé. Ceux qui étoient preſens, ne comprirent rien à ce jargon; mais l'Ami de Monſieur de Mortane, l'étant bien-tôt venu rejoindre, fut étrangement étonné lorſqu'il lui dit que le Marquis étoit de longue main de ſes Amis, que c'étoit ſe brouiller pour une bagatelle, & qu'ils venoient de ſe raccommoder. Comment! lui repliqua-t-il, quelqu'un s'en eſt-il mêlé? Non, reprit Monſieur de Mortane; & alors il lui conta la choſe comme elle venoit d'arriver. Cela eſt très-galant, reprit cet homme, il n'y a rien de ſi joli que ces petites citations; & pour vous ſervir à votre mode, je vous dirai que

Vous avez de l'eſprit, ſi vous n'avez du cœur.

Monſieur de Mortane fit quelques pas de menuet, & s'éloigna au plus vîte de ſon Cenſeur. Il partit peu de tems après pour venir nous trouver, comme je vous l'ai dit, ſi content de s'être tiré d'intrigue qu'il négligea le reſte de la fête.

Ma Mere ne vouloit point d'abord m'apprendre cette action de Monſieur de Mortane, qui pouvoit encore redoubler mon dégoût pour lui: mais un jour qu'elle avoit ſujet de s'en plaindre, elle ne me la laiſſa plus ignorer, & j'en eus toute la douleur d'une Femme raiſonnable, qui fait conſiſter une partie de ſa gloire dans la reputation de ſon Mari.

La premiere fois que je revis Rucille, ce fut à Verſailles; je lûs un reſpect & un amour dans ſes yeux dont j'eus lieu d'être ſatisfaite: il n'oſoit m'approcher. Il tenta de me faire recevoir de ſes lettres; ce fut inutilement. Je voulois l'oublier, je ne prononçois pas ſon nom: j'avois une ſeverité étrange ſur toutes mes démarches; mais mon cœur s'en dédommageoit bien. Les efforts que je faiſois pour

chaſ-

chaſſer de ma mémoire un homme ſi aimable, m'y faiſoient d'autant plus penſer; & j'étois ſouvent contrainte de m'abandonner interieurement à ma tendreſſe, pour ne pas ſentir les violens tranſports que me cauſoient les oppoſitions que j'y voulois mettre.

Je paſſai deux années dans un état cruel, c'eſt-à-dire, ſans parler au Marquis, & par conſequent ſans goûter le moindre plaiſir. Il me ſuivoit aux ſpectacles, mais avec beaucoup de diſcrétion; & il ne voyoit que des femmes d'eſprit, dont la perſonne ne pouvoit le rendre ſuſpect d'une paſſion nouvelle.

Je fus nommée pour une fête que Monſieur le Prince donna à Chantilly. Monſeigneur y mena les Dames, vous en avez ſçu le détail. Rucille eſt trop attaché à Monſeigneur pour ne pas l'accompagner dans ces ſortes de choſes. On ſe promenoit un ſoir près de ce fameux cabinet de Silvie, où le plus amoureux des Poëtes faiſoit la plupart de ſes vers; les plaiſirs naiſſoient ſous nos pas. Madame la Ducheſſe de *** y étoit plus belle que le jour: je ne ſçai quelle fatalité me fit tourner la tête de ſon côté dans le tems qu'elle lançoit un regard à Rucille. Il y répondit par de-là ce que la politeſſe exige d'un galant homme qui ſe voit agacé par une belle femme qu'il a aimée. Je ſouffris en ce moment ce qu'on ne peut repréſenter; il va reprendre ſes chaînes, dis-je en moi-même; il ne ſonge peut-être plus à moi: un amour pur ſéparé du commerce des ſens ne peut l'accommoder. Mais, ajoutois je, je ſuis injuſte de vouloir une adoration éternelle quand je lui défens juſqu'à la parole. Helas! cette privation me coûte autant qu'à lui: qu'il me donne du moins le plaiſir frivole de m'en croire aimée éternellement, puiſque je l'aimerai toute ma vie.

Mes regards s'étoient ſi bien fixez ſur ces deux

perſonnes que les autres objets ne les purent plus arrêter. Je vis qu'il s'approcha d'elle, & qu'il lui parla : je ne doutai pas qu'il ne l'aſſurât du renouvellement de ſes feux. La Ducheſſe de *** avoit des manieres très-gracieuſes pour lui. Enfin, Madame, j'avalai un funeſte poiſon par les yeux, qui deſcendit bien-tôt juſqu'à mon cœur : la jalouſie me peignit tout de ſes noires couleurs, & je crus voir ce que je ne voyois point.

A quelques heures de-là le Marquis ſe préſenta devant moi ; il n'avoit plus cet air attentif qui me cauſoit une douceur ſi vive : il étoit gai, ſon eſprit étoit brillant ; jamais il ne fut ſi aimable, & jamais il ne parut moins m'aimer. Le reſte de la fête de Chantilly fut un ſupplice pour moi : je ne vis plus que Rucille amoureux, & je revins à Paris deſeſperée, comme ſi auparavant je l'avois vû tous les jours, & que je ne lui euſſe pas défendu de me parler de ſes ſentimens.

Je retournai à cette même terre où j'avois été au commencement de mon mariage. Je paſſois une partie des jours dans le cabinet où j'avois vû mon infidele : j'y portois des livres dans leſquels je ne liſois gueres, & je laiſſois dans un endroit dont perſonne n'avoit connoiſſance, une écritoire portative qui me ſervoit ſouvent à exprimer mes diverſes penſées. J'aimois paſſionnément le Marquis, ma jalouſie m'y faiſoit découvrir de nouveaux charmes, & les ſoins que j'avois vû prendre à la Ducheſſe de *** pour le rappeller, me firent ſonger aux moyens de le retenir. Je retournai à Paris dans cette vûë : tout ſe préſentoit à mes yeux ſous une forme nouvelle : je n'étois plus cette femme ſevere qui s'allarmoit des ſoins d'un Amant, j'étois une tendre Amante qui ne pouvois me réſoudre à le perdre ; & la vanité ſe joignant à mon inclination, me fit juger qu'il étoit honteux que mon Eſclave retournât à ſon premier Vainqueur.

Le

Le Prince de * * * dont vous connoiſſez le mérite, me regardoit favorablement depuis peu de mois. Je n'avois pas répondu à ſes pourſuites amoureuſes : il me parut alors un ſujet digne d'être opposé à Rucille. La difficulté étoit de lui paroître douce ſans lui donner des eſperances capables de m'être reprochées : je réſolus de le favoriſer de quelques regards équivoques toutes les fois que Rucille ſeroit à portée de le voir. Ce fut mon projet, je tentai même de l'exécuter; mais il ne me fut pas poſſible : j'aimai mieux me laiſſer offenſer ſans vengeance, que de laiſſer imaginer au Marquis que je puſſe être infidele ou coquette.

J'étois un jour à l'Opera dans une loge aſſez éloignée & dans une triſteſſe profonde. Rucille ſe fit ouvrir la loge prochaine; & comme je touchois aux bareaux, il s'en approcha, & d'un ton reſpectueux il me demanda s'il lui étoit permis d'être ſi proche de moi? C'eſt une choſe ſi indifferente, lui répondis-je, qu'il n'eſt pas beſoin de m'en demander permiſſion. Il s'en faut bien qu'elle ne me le ſoit, interrompit-il : écoutez moi, Madame, ou vous m'allez rendre le plus malheureux homme du monde. J'étois avec une des parentes de Monſieur de Mortane : elle arrivoit d'une Province éloignée, tout lui étoit inconnu; je pouvois écouter le Marquis ſans qu'il parût qu'il me parlât : mais je voulois encore augmenter le deſir qu'il en avoit par ma réſiſtance; & puis, à parler naturellement, ma jalouſie ne me permit pas de me taire. A qui croyez-vous parler, lui dis je? je ne ſuis pas la Ducheſſe de ***, & encore moins votre confidente. Je crois, reprit-il promptement, parler à la plus charmante perſonne du monde, à la ſeule que je puiſſe aimer. J'ai feint, je l'avoue, de vouloir renouer avec la Ducheſſe de ***; mais, que j'étois loin d'y penſer! il n'a pas été en mon pouvoir de lui dire une parole qui pût ſeconder mes regards, & ces regards même n'ont été lancez qu'en votre preſen-

ce. J'avoue, ajouta-t-il, ma présomption & ma finesse : outré de cette rigueur qui m'interdit jusqu'à la moindre parole, je n'ai pas voulu secouer votre joug, mais j'ai voulu vous le persuader : j'ai cru éveiller par-là ce peu de goût que je vous ai vû pour moi : j'ai cru enfin, Madame, que vous pardonneriez à un homme passionné ce qui peut le rendre un peu moins misérable.

Le Marquis parla tant qu'il lui plut; un charme secret m'attachoit à son discours : j'y démêlois une vérité agréable, & jamais Opera ne me parut si court. Je me pardonnai pour la premiere fois la douceur d'aimer & d'être aimée; & résolue à reprendre ma premiere severité, je m'en dédommageois d'avance par une conversation dont chaque mot m'alloit au cœur.

Eh bien, lui dis-je, Marquis, quand il eut fini, quel but avez-vous en tout ceci? Vous avez connu à quel point mon cœur est touché pour vous. Je connois que vous n'êtes point infidele ; mais helas! ajoutai-je, que nous sert une si aimable assurance? Je ne puis jamais être à vous, puisque je suis à un autre; & je crois que vous devez m'estimer assez pour n'avoir pas un desir qui puisse m'offenser. Eh n'est-ce rien, Madame, reprit il, n'est-ce rien pour une ame délicate d'être sûr de vos sentimens? Quelles faveurs de la plus belle personne de l'Univers pourroient être comparées dans mon cœur au plaisir sensible de vous entendre prononcer un mot un peu consolant! Quand votre rigueur ne se relâcheroit point, j'aurois toujours la satisfaction de pouvoir dire en moi-même : Je ne vois point ma divine Comtesse, c'est-elle qui me le défend, mais elle en souffre presque autant que moi : & si je songe à elle tous les momens de ma vie, elle en fait sans doute autant en ma faveur.

Je ne finirois point, Madame, si je vous disois toute notre conversation. Ma Provinciale qui n'avoit

voit jamais vû l'Opera, avoit bien autre chose à faire qu'à nous écouter, & la mort d'Atis & de Sangaride l'intereſſoit bien autrement ; car c'étoit Atis qu'on rejouoit en ce tems-là.

Nous ſortimes de ce lieu Rucille & moi avec plus d'amour que nous n'y étions entrez, quoique je fuſſe réſolue de ne lui parler jamais. Il s'eſt paſſé encore deux années, pendant leſquelles j'ai ſouffert tout ce que peut ſouffrir un cœur également ſenſible à l'amour & à la gloire. Monſieur de Mortane me devient de jour en jour plus importun : je ſoutiens cependant ma maniere de vivre avec lui : je ne le quitte même gueres, parce que quelque conſideration qu'on a pour moi dans le monde, empêche qu'on ne lui faſſe à tous momens ſentir ſes ridicules, quand on voit que je m'y intereſſe ; & ſi je n'ai point été à Fontainebleau, c'eſt que dans ce lieu où la Cour eſt plus ramaſſée qu'à Verſailles, il auroit fallu ſans ceſſe ſoutenir la vûë de l'objet de ma haine & de celui de ma tendreſſe, & les traiter l'un & l'autre trop differemment de ce que je ſens.

J'ai ce matin reçu deux lettres de Fontainebleau ; l'une eſt de Mr. de Mortane qui joint à ſes autres imperfections celle d'écrire parfaitement mal, & une de Rucille qui m'a paru bien differente. Je ne ſçai d'où vient qu'il a paſſé par-deſſus mes défenſes, mais je n'en puis être fâchée ; & je me ſuis trouvée tout-à-coup dans un état ſi preſſant, que j'ai été vous chercher pour vous épancher mon cœur.

Vous avez eu raiſon, belle Comteſſe, dit alors Madame de Marigue, de me choiſir pour me faire part de vos ſecrets ; je ſçai mieux qu'une autre ce qu'on ſouffre quand on aime. Mais, ajouta-t elle, montrez-moi ces deux lettres que vous avez reçues ce matin. Oh, reprit la Comteſſe, pour celle de Monſieur de Mortane vous ne la verrez pas ; il me mande qu'il a la fiévre, & dans quatre pages

écrites de tous les côtez, & où par conſequent il y a beaucoup de mots, il n'eſt pas poſſible de trouver autre choſe, ſi non qu'il a la fiévre. Eh mais, répondit Madame de Marigue en ſouriant, c'eſt bien ce qu'il pouvoit vous mander de meilleur : mais, montrez-moi donc celle du Marquis. La voici, reprit Madame de Mortane.

*Je meurs d'amour, Madame, & c'eſt bien le moins que vous me permettiez de vous le dire après deux ans de ſilence. Je ne ſçai ſi je me flatte, mais il me ſemble que vous ne ſçauriez auſſi vous empêcher de me conſoler par deux paroles, une par an ce n'eſt pas trop. Songez que je vois tous les jours Monſieur de * * * & que cette vûë m'eſt inſupportable, quand elle n'eſt pas accompagnée de la vôtre.*

Eh bien, dit Madame de Marigue, vous ne lui ferez point de réponſe? voilà une rigueur trop extraordinaire! Je veux moi-même vous la dicter. Il n'y auroit qu'à laiſſer agir mon cœur, reprit Madame de Mortane, pour une lettre de cette eſpece, l'eſprit eſt aſſez inutile. A ces mots Madame de Marigue lui fit voir un homme qui venoit vers elles, & qui étoit encore à l'autre bout de l'allée. Voici un Solitaire, dit-elle à ſon Amie: il a peut être reçu auſſi quelques nouvelles de Fontainebleau. Il en pouroit plutôt arriver ſi je ne me trompe, reprit ſon Amie; mais, ajouta-t-elle en rougiſſant, que vais-je devenir? C'eſt Rucille, je l'avois bien cru. Eh bien, dit Madame de Marigue, qu'en peut-il arriver? Ce jardin eſt à tout le monde; lui défendez-vous auſſi l'air que vous reſpirez?

Le Marquis étoit déja à portée de les ſaluer : il le fit avec cette grace dont la nature l'a doué. Me pardonnerez-vous, Madame, dit-il, en s'adreſſant à Madame de Mortane, la liberté que je prens d'interrompre votre ſolitude: j'étois venu ici à deſſein de

de me promener ſeul; mais, lorſque j'ai ſçu que vous y étiez, j'ai cherché à vous rencontrer pour vous apprendre que Monſieur de Mortane eſt aſſez mal à Fontainebleau.

Il étoit cependant vrai que le Marquis, brûlant du deſir de voir ſa charmante Maîtreſſe, avoit choiſi le tems que ſon Mari étoit malade, & que la Maréchalle de * * * étoit à une de ſes terres. Pour tâcher à en trouver les moyens, il alla à ſa porte en arrivant; on lui dit qu'elle étoit à Ruel: il remonta auſſi-tôt dans une chaiſe de poſte, & courut la chercher dans cette belle ſolitude. La preſence de Madame de Marigue ne lui permit pas de le prendre ſur un autre ton. La Comteſſe le reçut avec une modeſtie charmante: ſes yeux laiſſoient briller une certaine joye inquiéte que lui cauſoit la preſence de cet Amant, & l'embaras de ſe trouver ſi-tôt avec lui après avoir avoué ſes plus ſecrets ſentimens à ſon Amie. Elle crut devoir à la nouvelle de la maladie de Monſieur de Mortane ſes premiers ſoins. Vous m'inquiétez, Monſieur le Marquis, lui dit-elle: pourquoi vous chargez-vous de mauvaiſes nouvelles? L'interêt que je prens à tout ce qui vous touche, Madame, répondit-il, ne me permet pas de vous laiſſer ignorer un fait qui vous eſt ſi important; & puis, ajouta-t-il, en s'approchant de ſon oreille, ma generoſité ne va pas juſqu'à pouvoir être fâché de la ſeule choſe qui pouroit me rendre heureux. Taiſez-vous, Rucille, reprit la Comteſſe du même ton, on ne peut arriver à mon cœur que par une nobleſſe de ſentimens qui aille juſqu'à la chimere. Arriver à votre cœur? reprit le Marquis avec précipitation. Ah! Madame, je croyois mon bonheur plus avancé, & je ne me prenois qu'à votre vertu de la rigueur que vous exercez contre moi. Eh bien, interrompit Madame de Mortane, en ſouriant, pour conſerver mon cœur; il faut bien donner quelque ſatisfaction à un homme qui vient

en poſte m'avertir de mon devoir. Car vous jugez bien, ajouta-t-elle tout haut, qu'il faut que je parte dès cette même nuit pour aller remplir mes obligations auprès de Monſieur de Mortane.

Je puis à preſent, dit Madame de Marigue, me mêler à votre converſation, Monſieur le Marquis ne m'en ſçaura pas mauvais gré; & je vous conſeille en effet, Madame, de ne pas differer d'aller apprendre votre ſort; l'incertitude eſt le plus grand des maux. Allez, Madame, allez pleurer aſſez pour vous faire honneur; mais conſervez les plus beaux yeux du monde pour de meilleurs uſages. Vous êtes toujours ſi inſupportable, lui dit la Comteſſe, que je ne ſçai comment on peut vous aimer. Alors ces trois perſonnes entrerent dans une certaine confiance qui fait un des charmes de la vie. Rucille vit que Madame de Marigue étoit inſtruite, il en eut une veritable joye. Il faut auſſi convenir, qu'un confidente eſt d'un grand ſecours, & que quiconque ne les admet point, a quelque choſe de bizare dans l'eſprit: mais, ſi le ſoulagement eſt grand d'ouvrir ſon cœur à une perſonne ſenſible & raiſonnable, celle qui reçoit le ſecret, doit y répondre par le ſien & ſe mettre dans la néceſſité, comme elle eſt naturellement dans l'obligation, de ne jamais reveler une choſe dite ſous ce ſceau.

Ces trois Amis qui poſſedoient toutes les qualitez qui peuvent rendre un commerce agréable, avançoient leurs pas vers le plus profond du bois; il falloit du moins profiter du reſte de cette journée qui étoit admirable. Ecoutez, dit Madame de Marigue, j'entens des inſtrumens aſſez près d'ici. Ah! reprit Madame de Mortane, évitons cette rencontre; c'eſt peut-être quelque fête qui ſe prépare: je ne veux point être vûe avec Rucille. Helas! Madame, dit Rucille, que je ſerois heureux ſi vous ne vouliez éviter que les yeux des autres; mais

mais vous évitez auſſi les miens. En parlant ainſi, il marchoit toujours du côté qu'on entendoit la ſimphonie; & la belle Comteſſe, par le goût qu'elle a pour la muſique, & par le penchant inſurmontable qu'elle ſe ſentoit pour le Marquis, étoit auprès des Muſiciens ſans ſonger à s'en détourner. Rucille leur demanda qui les avoit fait venir en ce lieu? Ils répondirent qu'un inconnu les y avoit conduits, & qu'ils ignoroient qui ils devoient divertir. Puiſque cela eſt ainſi, reprit Rucille, il vaut autant que vous amuſiez ces Dames. Ces mots perſuaderent aux deux Amies que c'étoit un ſoin particulier de cet aimable Amant; & s'étant aſſiſes en ce lieu, elles écouterent avec un très-grand plaiſir une baſſe de violle, un deſſus de violon, & un thuorbe, touchez par trois illuſtres du ſiécle & qui s'accordoient merveilleuſement.

On ſera peut-être étonné qu'un homme qui arrive de Fontainebleau & qui repart dans une chaiſe de poſte, ait pu imaginer cette petite galanterie. Mais Rucille étoit venu à Paris dans ſon équipage: il avoit ramené ces trois hommes; & lorſqu'il apprit que la Comteſſe étoit à Ruel, il chargea un de ſes valets de chambre de les mener diligemment à cette belle maiſon, & de ne leur point apprendre pour qui ils étoient employez.

La ſimphonie met naturellement le cœur dans un diſpoſition tendre; & quand il s'y joint une veritable paſſion, elle ajoute infiniment au plaiſir qu'elle donne. Mais la vûë de l'objet aimé cauſe une ſenſibilité dont rien n'approche; chaque ton porte au cœur; & Madame de Mortane s'étant inſenſiblement laiſſée charmer par ce petit concert, prenoit dans les yeux de Rucille une langueur & un amour qu'il y laiſſoit voir depuis qu'il adoroit ſa belle Comteſſe: leurs regards ſe confondoient; ils avoient oublié tout le reſte du monde. Madame de Marigue reſpectoit une paſſion ſi forte

te & ſi vertueuſe, & faiſoit voir par ſon ſilence l'attention qu'elle avoit pour la ſimphonie.

Dans ces momens ſi précieux, le Prince de*** amoureux de la Comteſſe, comme nous avons dit, arriva fort proche de la petite troupe, ſans que Rucille ni la Comteſſe l'euſſent apperçu. Madame de Marigue les retira de leur douce rêverie pour les en avertir. Ce fut une douleur mortelle pour Madame de Mortane; ſon ame étoit trop touchée en faveur du Marquis pour n'avoir pas de l'éloignement pour ſes concurrens; & c'étoit même une choſe ſi nouvelle de le voir avec elle, qu'elle eut lieu de craindre qu'on ne la ſoupçonnât d'une intelligence avec lui. Madame de Marigue commença là les fonctions de confidente habile. Prince, dit-elle, venez nous aider à conſoler Rucille: de mauvais eſpions lui avoient annoncé ici un divertiſſement dont une certaine Ducheſſe devoit être l'héroïne; vous ſçavez qu'on aime aſſez à troubler de pareilles fêtes. Il eſt arrivé la fureur & la jalouſie dans les yeux; & comme nous avions des raiſons de ne pas douter de ſon deſſein, & que nous ſçavions qu'il alloit avorter, nous ne lui avons préſenté pour toute conſolation que quelques éclats de rire, & des conſeils de s'amuſer d'une muſique qui n'étoit deſtinée, ni pour lui, ni pour nous: mais, pour s'en venger il vient d'apprendre à Madame la Comteſſe la maladie de Monſieur de Mortane, pour laquelle elle va ſe diſpoſer à partir cette nuit. En verité, Madame, répondit Rucille, vous êtes une impitoyable perſonne de me perſécuter de la ſorte, & cette Ducheſſe, quelle qu'elle ſoit, ſe paſſeroit bien ainſi que moi de vos plaiſanteries. Le Prince qui n'avoit jamais ſoupçonné Rucille d'être amoureux de Madame de Mortane, & qui avoit ſçu ſon intrigue avec la Ducheſſe de * * *, entra dans cette raillerie, & fit enſuite compliment à la Comteſſe ſur ſon affliction.

Elle

Elle y répondit en femme qui ſçait conſerver les bienſéances ſans fadeur.

Le ſoin qu'avoit pris Madame de Marigue, laiſſa la liberté à ſon Amie de partir pour retourner à Paris. Le Prince qui n'étoit venu à Ruel que pour elle, vouloit auſſi en reprendre le chemin; mais un regard de la Comteſſe au Marquis lui fit entendre qu'il arrêtât le Prince dans ce beau jardin, pour lui ôter toute idée de miſtere & pour ſe défaire de lui.

Dès que Madame de Mortane fut à Paris, elle fit préparer ſon équipage pour partir la même nuit; une lettre qu'elle reçut de Fontainebleau ne lui permettoit pas de differer. Elle mena ſon Amie à ce voyage: elle commençoit à lui devenir plus chere depuis qu'elle lui avoit donné une grande marque d'amitié.

Monſieur de Mortane étoit dans un accès de fiévre très-violent; on s'apperçut dès le ſoir que c'étoit la petite verole. La genereuſe Comteſſe, ſans égard pour ſa beauté, ne ſongea qu'à ce que lui preſcrivoit ſon devoir; elle le ſervit & le ſecourut dans cette affreuſe maladie, comme ſi ſon amour avoit égalé ſa vertu. Madame de Marigue ne voulut point quitter ſon Amie dans ce deſagréable emploi. La Maréchalle de * * * qui étoit alors à une terre aſſez éloignée, ſe contenta de demander par lettres des nouvelles de ſon gendre, & ne ſe hâta pas de venir.

Le Roi partit le lendemain qu'il fut décidé que Monſieur de Mortane avoit la petite verole, ſans quoi il auroit fallu le tranſporter. Rucille n'eut point de prétexte de reſter à Fontainebleau, & il lui auroit été difficile de voir Madame de Mortane pendant une maladie comme celle-là, qui ne lui laiſſoit gueres de repos. Les accidens en furent très-fâcheux: la fiévre redoubla, les remedes n'operoient point; & on annonça à la Comteſſe

que

que son Epoux étoit en danger. La bonté de son cœur ne lui fit point apprendre cette nouvelle indifferemment, la pitié lui tint lieu de tendresse. Elle voyoit mourir un homme jeune qui l'avoit passionnément aimée : si la nature lui avoit dénié ses faveurs, elle l'en trouvoit plus à plaindre : elle pleura de la meilleure foi du monde ; & Madame de Marigue, dont le cœur étoit compâtissant, laissa couler ses larmes, & y joignit même les siennes.

Le troisiéme jour le transport au cerveau se forma. On ne sçait si le hazard s'en mêla, ou si l'affaire qu'avoit eu le Comte avec Rucille, sur laquelle on lui avoit souvent lancé des traits, le lui avoient imprimé dans la mémoire ; mais il est certain qu'il prononça souvent son nom pendant son délire. Madame de Mortane en fut frappée : & lorsque son Mari fut mort, & qu'elle eut accordé à ses manes toute la douleur qu'elle pouvoit raisonnablement sentir, elle fit souvenir son Amie de ce nom tant de fois repété, & lui fit envisager des scrupules sur cela qu'elle espera vaincre avec le tems.

Cependant, dès que Monsieur de Mortane fut mort, on le fit transporter avec pompe dans le lieu de sa sépulture, & sa belle Veuve revint à Paris. Elle se trouvoit jeune, riche, charmante, sans enfans, & maîtresse d'elle-même, c'étoit de quoi la flatter ; mais elle avoit dans son caractere & dans celui de sa Mere, quoique bien differens, de quoi lui fournir des embaras.

Sa porte fut fermée à tout le monde pendant plusieurs jours. Le Marquis fut compris dans la défense generale : & lorsque Madame de Marigue voulut lui en demander la raison. Mon Dieu ! dit-elle, vous vous moqueriez de moi : ne me pressez point : apprenez-moi, pendant la solitude que mon deuil exige, l'état de votre ame & vos secrets les plus cachez. J'y consens, reprit Madame de

de Marigue, je n'ai jamais été si tranquille qu'à présent, mais je vous parlerai d'un tems plus rempli d'agitation : j'y mets cependant un prix, vous me laisserez parler de Ruciſle lorſque j'aurai fini, & vous me répondrez ſans déguiſement & ſans détour. Vous êtes preſſante, répondit la Comteſſe ; mais, que peut-on vous refuſer ? Je me ſie à votre parole, ajouta ſon aimable Amie ; & enſuite elle prit ainſi la parole.

Vous ſçavez, Madame, qu'avec une naiſſance aſſez noble, & aſſez d'honneurs dans ma maiſon, la fortune m'a été contraire, & que le peu d'établiſſement que j'ai dans le monde, n'eſt dû qu'à mon bonheur, ou à mon peu de mérite, ſuppoſé que j'en aie. Monſieur Dorancſis me voulut bien prendre avec mes droits ; il n'étoit ni beau ni jeune : j'étois fort jeune, aſſez jolie, & pour peu qu'il eût vêcu davantage, j'aurois eu plus de bien que je n'en ai. Il mourut un an après notre mariage : il ne me reſta point d'enfans, & des raiſons de chicane que je ſupprime, m'empêcherent de profiter d'une communauté qui ſelon les régles devoit m'être plus avantageuſe. Je n'étois pas dans un âge à pouvoir vivre ſéparée de ma famille : ma qualité de Veuve n'impoſoit à perſonne là deſſus ; & mon air étoit ſi enfant dans ces grands vêtemens lugubres, que cela reſſembloit plus à une maſcarade qu'à un habit ſerieux. Je reſtai donc auprès d'une Mere qui avoit de la bonté pour moi, & d'un Pere dont la ſeverité n'étoit temperée que par l'amitié tendre qu'il a toujours eu pour ſes enfans.

Je paſſai une année fort triſtement, moitié bienſéance, moitié conſeil de ma Mere. J'égayai un peu mon deuil dans la ſuite, & je me remis dans le monde comme auparavant. Dorſimond, homme de qualité, & qui, comme vous ſçavez, eſt maintenant aſſez grand Seigneur, & fort avancé dans le ſervice, m'a-

m'avoit rendu des soins dès ma plus tendre jeunesse. Je lui sçavois bon gré d'avoir été le premier à sentir le pouvoir de mes yeux : j'aimois à causer avec lui : ses vœux n'avoient été que suspendus, mon mariage l'avoit un peu éloigné ; mais aussi-tôt qu'il me vit libre, il revint plus amoureux & soumis que jamais m'offrir sa fortune & sa main. Cette fortune étoit bien differente de ce qu'elle est à present. Je n'étois pourtant pas trop éloignée d'accepter l'une & l'autre : il a de l'esprit ; c'est un point assez essentiel dans une société qui ne doit finir que par la mort. Je pouvois vivre heureuse avec lui : je lui permis d'esperer : je ne lui refusai point de recevoir de ses nouvelles pendant la campagne ; je lui donnois des miennes : j'étois inquiéte quand il se passoit quelque action à l'Armée où il servoit : enfin ce n'étoit point de l'amour, mais c'étoit bien de l'estime, une très-tendre amitié, & un engagement presque formé.

Cependant, je fis connoissance avec la Marquise de Randal, jeune femme, vive & rejouïssante, qui ne songeoit qu'à ses plaisirs, & qui par-là étoit fort mon affaire ; car j'avoue que je les ai toujours fort aimez. Nous menions une vie délicieuse ; l'Opera, la Comedie, les Thuilleries, de jolis soupers en bonne compagnie, des parties à la campagne, des conversations brillantes, peu de jeu, point de crime, médiocrement de reflexions : voilà, Madame, comme nous passions nos jours. J'avois le cœur assez touché pour me fournir d'agréables rêveries dans des lieux solitaires, où nous allions quelquefois pour la diversité, mais non pas au point de troubler mon repos & de ternir mes divertissemens.

Mon Pere avoit une jolie maison à quelques lieuës de Paris dans un pays assez agréable, où j'avois toujours été ravie d'aller. Il est vrai que lorsque l'Automne arriva, saison où chacun prend son parti, je sentis une vraie affliction de quitter Paris dans

dans un tems où je le trouvois charmant. La Marquiſe ſe moquoit de moi d'avoir la complaiſance de ſuivre ma famille dans ce lieu ; elle fut même cauſe que je laiſſai partir ma Mere toute ſeule : mais quand mon Pere, que des affaires avoient arrêté, voulut prendre le chemin de la campagne, il fallut ſe réſoudre à le ſuivre. Ce ne fut pas ſans répandre des larmes ; je n'eus pas la force de dire une parole pendant le chemin, & j'ai toujours regardé depuis cette affiction, dont la cauſe me paroiſſoit en effet frivole, comme un preſſentiment de ce qui m'eſt arrivé par ce fatal voyage.

Mon Pere dit à ma Mere en arrivant qu'il ignoroit ce que j'avois en tête ; mais que j'avois beaucoup pleuré, & qu'elle devoit avoir la vûë ſur mes actions. Ma Mere me dit à ſouper que j'avois un air bien déſolé ; que je ne m'ennuierois pourtant pas dans ce pays ; & qu'outre Monſieur de Marigue qui y étoit arrivé la veille, je trouverois encore ſes ſœurs qui étoient fort de mes Amies. Je ne ſçai ſi elles en ſont tant, dis-je alors, mais je crois qu'elles m'ennuieront aſſez ; & quant à Marigue, je l'ai vû ſi bruſque & ſi peu poli, que tout le mérite de ſa belle chevelure ne me donnera pas grand goût pour ſa perſonne. Vous n'avez que votre Marquiſe de Randal en tête, reprit ma Mere ; ce n'eſt pas ainſi que vous conſerverez des Amies.

Dès le lendemain, la Comteſſe de Ferci, ſœur de Mr. de Marigue, m'envoya prier de paſſer l'après-dînée chez elle. J'y trouvai une grande compagnie du pays qui me fit allonger conſiderablement le viſage. L'Abbé de Valmur ſur-tout, homme laid & choquant, & qui m'aimoit dans le fond de ſon ame, me vint tenir des diſcours qui commençoient à m'impatienter, lorſque je vis entrer Monſieur de Marigue : il étoit beau comme le jour, il avoit l'air plus noble & plus galant que lorſque je l'avois vû les autres fois. Il tenoit une belle fille par la

main

main qui arrivoit chez ſa ſœur, à qui il la préſenta. Je jouois à la baſſette ; & la vivacité que me cauſe ce jeu, m'avoit mis un feu dans les yeux qui ne me rendoit pas fort laide. Je connus que Mr. de Marigue en étoit frappé, comme s'il ne m'eût jamais vûe. Il vint me ſaluer préferablement à toutes les autres femmes, & ce fut avec des yeux qui exprimoient ſi bien ce qu'il penſoit, que leur trouble paſſa preſque dès ce moment juſqu'à mon cœur. L'Abbé de Valmur s'approcha de moi : voilà déja, dit-il, cet homme amoureux de vous, & de l'humeur dont je vous connois, vous préferez ſon feu brillant à la ſolidité de mes feux. Je vous aſſure, répondis-je en riant, que je ne ſuis pas fâchée de votre avertiſſement ſur la prétendue paſſion de Marigue : il me faut bien quelque amuſement de campagne ; &, Amant pour Amant, je crois en effet que je l'écouterai plus volontiers que vous. L'Abbé penſa m'arracher les yeux à ce diſcours, que je ne faiſois pourtant pas ſerieuſement ; car, à dire vrai, le mouvement que me cauſerent les regards de Monſieur de Marigue, partoit plutôt de vanité que de goût : il eſt d'un rang diſtingué, & ſes hommages ne pouvoient m'être deſagréables. Il lui prit une impatience étrange qu'on allât ſe promener. On quitta le jeu ; il fit ſi bien qu'il fut ſeul auprès de moi pendant toute la promenade : il ne porta pas plus loin la déclaration de ſon amour, il me la fit ſi vivement & de ſi bonne grace, que je n'eus pas le courage de m'en fâcher. Quinze jours ſe paſſérent pendant leſquels il me donna toutes les preuves de ſon amour que l'activité de ſon humeur lui fit imaginer : il eſt vrai, que comme la nobleſſe de ſon ame ne répond pas tout-à-fait à celle de ſa naiſſance, je voyois quelque choſe d'un peu ſerré dans les petites fêtes qu'il me donnoit ; mais l'inclination que je commençois à prendre pour lui, me faiſoit regarder comme impoſſibilité dans une cam-

campagne, ce qui n'étoit en effet qu'une fuite de ſon peu de liberalité.

Dans ces commencemens qui ont quelque choſe de ſi délicieux, & qu'on a ſi grand tort d'abréger, comme on fait en ce tems-ci ; dans ces commencemens, dis-je, ma Mere ſe ſouleva contre les aſſiduïtez & les ſoins de Monſieur de Marigue ; elle m'en parla en perſonne ſage qui prévoit les conſequences d'un pareil engagement. Marigue eſt jeune, me dit-elle, il aura du bien un jour ; mais à preſent ſa fortune eſt trop bornée pour vous rendre heureuſe, & vous avez trop peu de bien pour accommoder ſes affaires : je vous crois d'ailleurs trop ſage, ma fille, continua-t-elle, pour vouloir une ſimple galanterie ; & ſi je pouvois enviſager ce malheur, je ne ſçai ce que je ne ferois point pour l'éviter. Mon Pere le prit ſur un ton plus haut ; mais ces ſortes de repréhenſions ne ſont gueres bien reçues par une jeune perſonne qui ſent une premiere paſſion ; car, à ne vous point mentir, Madame, mon cœur étoit preſque déja rendu. Je dis à mon Pere & à ma Mere, que je n'avois aucune vûë ſur Monſieur de Marigue ; que c'étoit en effet un jeune homme qui aiant demandé ſon congé pour les affaires d'une ſucceſſion, & ne ſçachant à quoi s'amuſer dans un lieu, où, paſſé quelques heures qu'il donnoit à ſes interêts, il étoit parfaitement oiſif, il me trouvoit apparemment plus propre à le deſennuïer qu'une autre ; & qu'il étoit d'un rang à ne pas permettre de lui faire des incivilitez.

Jamais Automne n'a été ſi belle que celle-là le fut : on paſſoit les jours à jouer à la baſſette, & on ſoupoit enſemble : on ſe promenoit après au clair de la lune : un homme dont la voix étoit très-belle, & qui accompagnoit un thuorbe parfaitement bien, nous chantoit des airs merveilleux dans les plus délicieuſes promenades du monde ; &

& le tems étoit ſi doux qu'on ſe promenoit avec des bougies quand le clair de la lune fut paſſé.

La Comteſſe de Ferci, & l'autre ſœur de Monſieur de Marigue, s'appercevoient bien de la paſſion qu'il avoit pour moi ; il n'en fut jamais une plus forte: elle ne lui donnoit point de repos: lui, le plus pareſſeux homme de la terre, ſe levoit dès je ne ſçai quelle heure, pour voir ſeulement les fenêtres de ma chambre, & celle où il lui étoit permis d'y entrer, lui paroiſſoit comme un nouveau jour: impétueux, ſa pétulance naturelle lui faiſoit ſouffrir impatiemment le peu de progrès qu'il croyoit faire auprès de moi. J'avois en effet l'art de lui cacher une partie de mon inclination naiſſante; cela le rendoit quelquefois comme un forcené; ſes ſœurs en pâmoient de rire, & j'en triomphois en ſecret.

Il étoit revenu ſi précipitamment de l'Armée, & il avoit ſi bien cru y retourner qu'il y avoit laiſſé ſon équipage, & qu'il n'avoit amené qu'un valet de chambre avec lui; mais le campagne étant preſque finie, & mes yeux, ſi je l'oſe dire, l'arrêtant, il voulut un peu ſe faire beau pour me plaire. Il fit un voyage de vingt-quatre heures à Paris, d'où il rapporta des habits de campagne très-agréables : ils avoient un air de petit deuil qui fournit encore des plaiſanteries à Madame de Ferci: elle diſoit qu'Henri ſecond n'avoit jamais mieux fait ſon devoir auprès de la belle Ducheſſe de Valentinois; car on ſçait que ce Monarque ne porta jamais que le blanc & le noir, parce que cette Maîtreſſe étoit veuve.

Je m'arrête à des bagatelles, ma belle Comteſſe; mais tout ce qui fait ſouvenir d'un tems agréable, a ſon mérite. Nous fîmes un jour une partie de maſque pour aller à deux lieuës d'où nous étions dans une maiſon où il y avoit un Bal: nous mîmes tout en uſage pour que la Maſcarade fût jolie.

Mon

Monſieur de Marigue ſoupa ce ſoir-là chez ma Mere, & je pris une femme à moi pour n'être pas ſeule avec lui dans mon caroſſe en allant prendre Madame de Ferci & ſa Sœur. Nous les trouvâmes bien affligées d'être dans l'obligation de faire les honneurs de chez elles à une de leurs Tantes, femme d'un poids & d'un caractere à ne pouvoir en uſer librement avec elle. Son arrivée avoit été imprévûe, on n'avoit pu m'en avertir. Il falut ſe paſſer d'aller au Bal : il eſt vrai que la nuit étoit ſi belle, que je ne pus m'empêcher en retournant de deſcendre dans une allée magnifique qui conduit au bord d'une belle riviere : la lune étoit brillante, l'air doux comme au Printems, & je croyois me promener ſeule, car j'avois laiſſé Monſieur de Marigue chez lui ; mais je fus bien étonnée de le trouver ſur mon chemin lorſque je fus au bout de l'allée. Cette femme qui étoit avec moi, s'éloigna ; il eut la liberté de me parler tout à ſon aiſe. Comment ſuis-je avec vous, Madame, me dit-il ? Aurez-vous toujours un air de plaiſanterie, quand je vous parlerai de la plus ſerieuſe paſſion du monde ? Vous voyez qu'elle va juſqu'à l'excès : il faut, ajouta-t-il, que ma perſonne vous déplaiſe, ou que mon amour vous importune. Parlez, Madame, parlez ; prononcez plutôt un arrêt funeſte que de me laiſſer dans la mortelle incertitude où je ſuis. Vous êtes bien perſuadé, lui répondis-je, que votre perſonne ne peut déplaire ; mais pour votre paſſion, outre que la bienſéance ne me permet pas d'y répondre, j'avoue que je crois que la violence de votre temperament en fait la force & l'ardeur, plus que la délicateſſe de vos ſentimens. Voilà un beau portrait, reprit-il, Madame ; je vous ſuis très-obligé de penſer ainſi de moi : j'ai fait, ajouta-t-il en marchant quelques pas, & en faiſant l'action d'un homme deſeſperé, j'ai fait un joli pro-

grès ſur votre cœur, & me voilà dans de douces eſperances. Madame, reprit-il encore en revenant à moi, & en ſe jettant à mes pieds, ne me traitez point ainſi, ſi vous ne voulez me faire mourir. Il faut convenir qu'un homme, qu'on trouve aimable, & qui a quelque promptitude dans l'humeur, paroît aimer plus vivement qu'un autre. J'avois un goût infini pour Monſieur de Marigue; je n'avois jamais rien aimé; le jour qui ſouvent eſt un obſtacle pour une femme modeſte, ne m'oppoſoit point ſa clarté; tout contribuoit à me faire avouer ce que je ſentois. Eh bien, lui dis-je enfin, vous ne m'êtes point indifferent, je n'ai encore ſenti pour perſonne ce que je ſens pour vous. Je ſuis cependant dans une eſpece d'engagement avec un homme dont vous connoiſſez le nom; il me paroît difficile de m'en tirer. Et quel eſt-il, Madame, cet homme heureux d'avec qui vous n'oſez vous dégager; & de quelles ſortes de nœuds ne ſe tire-t-on pas, quand on ſe ſent l'ame touchée? Helas! repris-je, c'eſt Dorſimond; vous ſçavez ſon mérite, & je ſçai tout ce qu'il a fait pour moi. Alors Monſieur de Marigue me demanda où j'en étois. Je lui dis naïvement, & je l'aſſurai que je ne demandois pas mieux que de trouver des biais de le congédier honnêtement. Voilà, me dit Monſieur de Marigue, une action héroïque que vous venez de faire; ſûre de la vertu qui a toujours accompagné vos actions, vous ne feignez point d'avouer un leger penchant qu'une autre femme auroit caché avec ſoin. Comment, ajouta-t-il, ne ſe fieroit-on pas à vous de ſon honneur & de ſa vie après cette genereuſe confiance! Oui, Madame, je vous donnerai les moyens de ne le rendre point votre ennemi, quoique vous le négligiez pour moi; & peut-être pourra-t-on vous offrir une fortune plus brillante que la ſienne. Je ne répondis rien à ce diſcours, une certaine pudeur m'en empêcha; mais j'en eus plus de tendreſ-

ſe

ſe & plus d'eſtime pour Monſieur de Marigue, & je crus pouvoir, ſans rien faire d'indigne de moi, m'abandonner à une innocente paſſion.

Cette converſation fut longue, je m'apperçus la premiere qu'il falloit la finir; nous nous ſéparâmes charmez l'un de l'autre. Je ne dormis point la nuit; mais ma rêverie n'eut rien que de doux.

Nous allâmes quelques jours après nous promener à une belle maiſon voiſine. Madame de Ferci qui eſt fort gaye, imagina d'habiller ſon Frere en femme. Il avoit les plus beaux cheveux du monde; nous le friſâmes, nous lui mîmes des mouches & des fontanges; on tâcha à cacher un peu ſa taille giganteſque par une écharpe dont on l'enveloppa. Sous ce déguiſement ſon air d'Amazone lui gagna le cœur d'un homme que nous trouvâmes dans notre promenade. Il fit ſi bien qu'il nous joignit, quoiqu'il eût des femmes avec lui; & entre trois effectives que nous étions, il n'y eut que Monſieur de Marigue qui fut galantiſé. Il eſt vrai que, comme il eſt fort plaiſant quand il a l'ame ſatisfaite, il fit des diſcours ſi étranges à ſon Amant, qu'il le crut une franche coureuſe. Mais une des Dames de ſa compagnie ne s'y méprit pas; & ſur le prétexte d'une gageure, elle trouva le ſecret de venir demander de bonne-foi ſi Monſieur de Marigue n'étoit pas un homme. Nous fîmes ce qui nous fut poſſible pour garder notre ſerieux; mais elle s'approcha ſi plaiſamment pour voir s'il avoit de la gorge, que ſon ridicule me fit faire un éclat de rire immoderé qui fut ſuivi du reſte de la compagnie. Cette femme ne ſe déconcerta point: elle étoit ſans doute auſſi bien que l'Abbé de *** au-deſſus du ridicule, & elle demeura convaincue que Monſieur de Marigue n'étoit point une femme. Cette connoiſſance peut s'appeller un veritable inſtinct; elle prit même pour lui une grande paſſion qui m'a cauſé depuis des ſoins & des veilles: cette bagatelle dans

ſon origine devint un des moyens dont la deſtinée s'eſt ſervie pour me tourmenter.

Pour ce jour-là, la joye étoit répandue dans notre petite troupe. Monſieur de Marigue ſe moquoit preſque ouvertement de cette perſonne qui s'étoit ſi bonnement attachée à ſa fortune, qu'elle ne ſongeoit pas à s'en ſéparer. Il faut vous abréger toutes ces petites choſes. Nous paſſâmes deux mois dans ces précieux commencemens dont je fais tant de cas. Il fallut retourner à Paris; je fus plus affligée en m'y en allant, que je ne l'avois été lorſque j'en ſortis. Je retrouvai la Marquiſe de Randal plus empreſſée que jamais auprès de moi. Elle s'apperçut bien-tôt que j'avois le cœur occupé. Elle entreprit, ſans que j'en aie pu découvrir le motif, de faire la ſatire de Monſieur de Marigue; elle faiſoit des portraits de lui très-chargez à ce qu'il me paroiſſoit. Je lui pardonnai quelque tems ces plaiſanteries: mais quand je vis qu'il avoit autant d'éloignement pour elle, qu'elle en avoit pour lui, que ſes peintures étoient dans le même goût, & qu'il falloit opter entre elle & lui, je le fis ſans balancer; & vous ne doutez pas, belle Comteſſe, quel parti eut l'excluſion.

Ma Mere continuoit ſes remontrances, & mon Pere ſes airs d'autorité. Mais je ne ſçai comment cela ſe faiſoit. Monſieur de Marigue leur rendoit une viſite où il s'efforçoit à faire paroître de la douceur d'eſprit; il les appaiſoit, & on me diſoit le ſoir que cet homme là avoit du mérite.

Le Roi fit un ſiége dans un tems qu'on ne devoit pas s'y attendre. Monſieur de Marigue qui a un courage dont perſonne ne doute, pouvoit ſe diſpenſer d'y aller; mais il n'aimoit pas que ces ſortes de fêtes ſe paſſaſſent ſans lui. Il partit donc dans un tems, qui par ſa rigueur augmenta encore mon affliction. Jamais on ne parut plus amoureux, & il eſt je crois difficile de l'être en effet davantage qu'il l'étoit.

Il

Il étoit parti en poſte, & il arriva ſi juſte pour une attaque, qu'il reçut dès la même nuit un coup de mouſquet dont il devoit mourir, ſi ſa jeuneſſe & ſa vigueur ne l'avoient ſauvé. J'en appris la triſte nouvelle dans une viſite ; on le mettoit dans une liſte bleſſé legerement : je ſçus peu de jours après par ſa famille même que ſa bleſſure étoit griéve. Il ne laiſſa pas de m'écrire pour me raſſurer & pour me dire tout ce que la paſſion la plus ardente peut faire penſer. Paſſons legerement ſur un tems ſi douloureux. Je ne me contraignis preſque pas : l'excès de ma douleur me la laiſſoit montrer à des gens à qui j'aurois caché ma tendreſſe toute ma vie. J'eus là-deſſus toutes les allarmes qu'il eſt poſſible d'avoir ; & je ſçus ſa convaleſcence avec un tranſport qu'il ſeroit difficile d'exprimer. J'avois de telle ſorte abandonné les plaiſirs, & celui de croire Monſieur de Marigue reſſuſcité m'en cauſoit un ſi extrême, que je le ſolemniſai de tout point, & que j'allai même au bal tandis qu'il étoit en chemin pour revenir. Ce trait me fut bien reproché par la ſuite ; & Monſieur de Marigue m'a ſouvent dit que mes plaiſirs me tenoient lieu de tout.

Ma Mere crut lui devoir une viſite. Je l'accompagnai plus tremblante que ſi j'avois dû le voir mort ; il étoit en effet ſi changé, qu'il n'y avoit eu que la prodigieuſe envie qu'il avoit ſentie de me voir, qui l'eût déterminé à revenir ſix ſemaines plutôt que ſa playe ne le permettoit.

L'agitation que lui cauſa ma vûë, lui fut funeſte ; la fiévre lui en prit. Ses Chirurgiens en devinerent la cauſe ; mais il n'avoit pas réſolu de la faire finir. Je ne ſçai quels moyens il n'imagina pas pour me voir ſouvent ; ſa famille y contribuoit auſſi : on me venoit prendre pour y aller, j'avois la complaiſance de m'y laiſſer conduire.

On propoſa en ce tems-là à mon Pere un parti

pour moi ; on m'en parla comme d'une choſe avantageuſe : je répondis en biaiſant. J'en fis part à Monſieur de Marigue ; c'en fut aſſez pour lui donner la force de ſe lever : une lettre ne lui paroiſſoit pas ſuffiſante pour m'expliquer tous ſes ſentimens. J'étois toujours fort accompagnée chez lui : il falloit donc ſortir pour me venir parler chez moi ; il le fit, & me penſa faire mourir de pitié, quand je le vis dans l'état où ſa bleſſure l'avoit réduit. Cet effort ne lui ſervit de rien ; il y avoit du monde dans ma chambre, il ne put me parler ; & ma Mere me défendit le ſoir de le recevoir davantage, tandis-qu'on parleroit d'un mariage pour moi.

Monſieur de Marigue qui apprit ce nouvel obſtacle par un billet, me prit par un autre de me trouver à l'Opera, qu'il avoit des choſes importantes à me dire, & que je menaſſe une perſonne qui ne me fût point ſuſpecte. Je fremis de l'imprudence qu'il vouloit faire de s'expoſer ainſi dans l'état où il étoit ; mais on la lui auroit remontrée inutilement. J'y allai donc avec une de mes parentes qui à peine ſçavoit penſer. Il me demanda à quoi en étoit l'affaire qu'on me propoſoit ; il me ſupplia de la rompre ; il m'avoua les larmes aux yeux qu'il ne pouvoit vivre ſans moi : & quand il vit que je m'attendriſſois beaucoup, & que je lui repréſentois pourtant que l'état de ma fortune ne me permettoit pas de ne ſuivre que mon penchant : hé bien, dit-il, Madame, en prenant une de mes mains qu'il ſerra foiblement entre les ſiennes, il ne faut pas vous faire faire une imprudence. Je ſuis prêt à vous donner toutes les marques de mon amour que vous voudrez exiger ; je vous en ai déja dit quelque choſe à la campagne. Je vous aime mille fois mieux qu'en ce tems-là. Je voudrois avoir une couronne, elle ne ſeroit jamais que ſur votre tête. Je rougis, je

je me troublai, & je ne répondis rien ; la pudeur ne sied jamais mal, un Amant sçait la distinguer d'un refus. Il me demanda si je ne romprois pas l'affaire qu'on me proposoit. Oui, lui dis-je enfin, non-seulement celle-là, mais je ne puis envisager de bonheur qu'avec vous ; il ne manquoit à votre passion que la marque d'estime que vous me donnez aujourd'hui. Je jure, ajoutai-je, en lui serrant la main, de n'être jamais qu'à vous. Nous imaginâmes une voye assez plaisante de détourner le coup qui nous menaçoit, sans que ma famille s'en pût prendre à moi.

Dorsimond qui avoit trouvé mes lettres assez froides depuis mon engagement, revint en ce temslà m'en demander raison. Je lui en donnai de mauvaises. Il en fut au desespoir, & il n'en ignora pas long-tems la cause ; car depuis que ce mariage fut rompu, Monsieur de Marigue revint chez moi comme à l'ordinaire. Dorsimond qui le trouva très-propre à entêter une jeune personne, m'en parla un jour en Amant clairvoyant & jaloux. Moi, lui dis-je avec une fausse froideur, Monsieur de Marigue est fort de mes Amis ; est-il défendu d'en avoir ? Ah ! je suis perdu, reprit-il, vous l'avouez de vos Amis, & vous l'appellez Monsieur. Cette saillie ne laissa pas de me faire rire ; car il est certain qu'on appelle plus souvent les gens qu'on aime Monsieur, que les indifferens.

Le pauvre Dorsimond prit à la fin son parti ; mais je lui dois la justice d'avouer qu'il en a usé avec moi comme le plus honnête homme de France. L'attachement que Monsieur de Marigue avoit pour moi, ne pouvoit être fort secret : il étoit jeune, bien fait, très-connu dans le monde ; & cette femme qui l'avoit agacé sous son habit de femme, suivoit son goût avec peu de ménagement. La maniere dont il recevoit ses poursuites, ne lui en laissa pas ignorer long-tems la raison ;

les yeux d'une Rivale voyent souvent au de-là du vrai. La bonne Dame discouroit de son mieux de nos petits interêts, & on parloit beaucoup de nous; mais, comme mon innocence m'étoit connue, & le devoit être un jour par les autres, il n'y avoit qu'auprès de ma famille que je prenois soin de me justifier. Cependant Monsieur de Marigue qui m'aimoit passionnément, ne voulut pas differer son bonheur: il vouloit exiger de moi de faire un mariage caché par des raisons de fortune; mais je lui représentai les inconveniens de ces sortes d'unions, & il me donna la main publiquement du consentement des deux partis: il fut encore mon Amant après les nôces. Mes censeurs furent bien étonnez, & mes envieuses desesperées; il n'y eut que cette femme dont je vous ai parlé, qui en eut une joye parfaite, & qui crut tirer meilleur parti d'un Mari dans la possession, que d'un Amant dans les desirs.

Avec un peu de patience il se trouva qu'elle avoit raison. Deux ans de mariage ralentirent cette prodigieuse passion que Monsieur de Marigue avoit eue pour moi. Il répondit à sa perseverante Maîtresse; il en chercha même dans les conditions les plus basses & dans les mœurs les plus déréglées. Je souffris long-tems tout ce qu'un cœur délicat est capable de souffrir dans un état si douloureux: je passai plusieurs mois dans la solitude; je changeois à vûë d'œil. Les reproches tendres aiant échouez, je sentis que mon humeur s'aigrissoit; je traitois souvent Monsieur de Marigue comme s'il eût encore été dans l'ardeur de la poursuite: il me répondoit des duretez insupportables; je me remettois à pleurer: il m'accusoit alors d'être inégale, & il s'en vengeoit encore par son avarice, qui lui faisoit retrancher jusqu'à mes plus petites dépenses.

J'avoue qu'à la fin un pareil procedé ne trouva pas

pas une ingrate. Je me revoltai contre un Mari si brusque & si rebutant, & je pris vite le dessus de ma douleur pour me remettre dans le monde & dans les plaisirs. Ce fut alors, que mon visage reprenant ses couleurs, & mon esprit sa gayeté ordinaire, il auroit quelquefois voulu revenir à moi sans préjudice de ses autres Maîtresses; mais je le traitai en Amant infidele, parce qu'il n'étoit qu'un Mari à demi repentant. Il voulut faire valoir son titre d'Epoux; & le résultat de cette espece de retour fut d'être plus éloignez l'un de l'autre que jamais, sans pourtant faire d'éclat.

Dorsimond qui s'en douta, revint sur les rangs avec sa soumission ordinaire; mais je n'étois pas née pour l'aimer de la maniere dont il desiroit de l'être. Je fis en ce tems-là une partie avec des femmes pour aller dans un lieu où la Cour étoit alors. Le Chevalier de Danterre nous y vit souvent. Nous fîmes de petits soupers ensemble; il me trouva fort à son goût; je lui rendis la justice qu'il mérite sans croire faire plus de chemin: il ne faut jamais écouter un homme aimable, quand on ne veut point l'aimer. Je me trouvai hors d'état de résister à Danterre. Lorsque je voulus l'entreprendre, il se passa de terribles combats dans mon ame; tout ce que l'honneur & l'amour sont capables de faire penser, me tourmenta pendant un tems considerable. La raison n'avoit pas plutôt pris le dessus, qu'une visite du Chevalier détruisoit mes résolutions; & dès que je le perdois de vûë, je ne songeois qu'à le revoir: j'opposois sa douceur, sa complaisance, à l'impolitesse & à la brusquerie de Monsieur de Marigue; sa figure me sembloit cent fois au-dessus de celle de mon infidele Mari; son esprit plus cultivé & plus galant. J'étois aveugle, disois-je, lorsque je trouvois des qualitez aimables à Monsieur de Marigue: ce qui me paroissoit ardeur & vivacité en lui, n'étoit en effet

qu'une brutalité déguisée en amour. Mais il est mon Mari, reprenois-je, ma gloire ne me permet pas de tourner les yeux d'un autre côté. Helas! ajoutois-je, ce sont-là les préjugez du monde. Puis-je être maîtresse des sentimens de mon cœur; &, parce que je suis engagée à un homme haïssable qui me trahit, dois-je me priver du charmant plaisir d'être aimée innocemment du plus aimable Amant du monde?

Vous jugez bien, belle Comtesse, que lorsqu'on en est à ces reflexions, on est bien loin de se guérir; aussi, pour ne vous rien déguiser, je me mis au-dessus de certains délicats scrupules qui défendent les commerces les moins criminels, & je trouvai tant d'amour & tant de respect dans les procedez de Danterre, que je ne crois pas avoir rien à me reprocher auprès du ciel qui connoît le fond des cœurs; & les hommes-mêmes, quoique plus difficiles que lui, ne pouroient trouver matiere de reprehension dans toute ma conduite, s'ils en étoient parfaitement instruits.

Une de mes Amies qui avoit alors toute ma confiance, fut témoin de mes irrésolutions, & ce fut chez elle qu'en badinant je fis ce rondeau.

Du cault Amour ne devrois avoir cure,
Ains me douloir de la vive blessure
Dont a navré jadis mon pauvre cœur.
Fratche est la playe, & devroit faire horreur;
Mais l'archerot se moque du murmure:
Il est écrit que n'aurai de torture,
De mal-engin, ni de triste avanture,
Que provenant du manege & labeur
Du cault Amour.

Un Damoisel, en qui Dame Nature
Sçut assembler esprit, valeur, figure,

Vient

Vient me leurer d'une constante ardeur.
Point n'y résiste, & sens que ma pudeur
Tout de nouveau va sentir la pointure
Du cault Amour.

C'est en passant, Madame, que je vous dis cette bagatelle; car il s'en faut bien que je croye être Poëte pour cela; le Chevalier n'a jamais sçu même cette marque de ma tendresse: il est vrai que je le voyois assez souvent chez cette Amie; mais c'étoit sans aucun mystere, tout le monde étoit admis chez elle; & ce ne fut que la force de la verité qui fit découvrir à cette Amante de Monsieur de Marigue que Danterre ne m'étoit pas indifferent. Elle ne pouvoit me pardonner d'avoir tant apporté de retardement à ses plaisirs; ce fut avec une joye pleine de malignité, qu'elle en avertit Monsieur de Marigue. Il ne s'étoit point encore avisé d'être jaloux; & comme il ne voyoit rien qui pût blesser ses yeux, il prit pour une invention de Rivale vindicative tout ce qu'elle lui dit des sentimens de mon cœur. Elle en eut une fureur, qui la détermina à en découvrir davantage: elle se fit présenter à mon Amie, & ce fut pour mon malheur. Un jour que Danterre étant absent je m'étois amusée à lui écrire une lettre que je n'avois point dessein de lui envoyer, le hazard qui se déclare souvent contre moi, me fit tirer imprudemment mon mouchoir d'une poche où étoit cette fatale lettre. Elle la ramassa promptement, & je crois que son plaisir fut parfait, quand elle y trouva ces mots:

Croyez-vous que je m'accommode mieux de votre absence, que vous ne vous accommodé de la mienne? Non, Chevalier, je veux bien vous le dire, & vous le repéter cent fois. J'étois née pour vous, & vous étiez né pour moi; jamais Amans n'ont été mieux as-

ſortis, nous nous aimerons toute notre vie. N'eſt-il pas vrai, mon cher Chevalier ? L'oppoſition que le deſtin met à l'union de nos perſonnes, nous laiſſe du-moins diſpoſer de nos cœurs, & nous devons d'autant plus ſerrer les nœuds qui les lient, qu'eux ſeuls nous fourniſſent des conſolations & des plaiſirs.

Il eſt certain, ma belle Comteſſe, que je n'avois jamais rien écrit de ſi ardent à Danterre : mais il eſt des momens où il faut exhaler ce qu'on ſent, quel moyen plus innocent que de le confier à du papier ? Ma cruelle Rivale ſe garda bien de l'interpréter ainſi ; elle ne douta pas que je ne dûſſe envoyer ce billet : elle le montra à Monſieur de Marigue. Il étoit d'un ſtile étrange pour un Mari ; cette pureté de ſentimens dont il étoit fait mention, étoit accompagnée d'une vivacité qui ne la rendoit pas innocente. Monſieur de Marigue me traita dès ce jour-même comme la plus criminelle de toutes les femmes. Ma conſcience ne me reprochant rien, je répondis avec fermété ; on en vint aux reproches de part & d'autre : nous nous ſéparâmes de gré à gré peu de tems après. Dès que les choſes en furent-là, je pris la réſolution de m'arracher le pauvre Chevalier du cœur. Qu'il m'en a coûté, ma belle Comteſſe ! Que ce fut une loi cruelle que je m'impoſai, que celle de ne le voir plus ! Mais il faut tout ſacrifier à ſa reputation. J'ai ſoutenu plus aiſément pendant pluſieurs années l'abſence de Danterre, que je n'aurois pu ſoutenir ſa vûë ſans l'aimer plus que ma vie ; & j'en ſuis venue au point de le voir comme le plus cher de mes Amis, ſans qu'il en coûte le moindre trouble à mon cœur. Il m'aime de la même façon : nous avons l'un pour l'autre une confiance ſans bornes : il n'a point de ſecret que je ne partage avec lui ; & cette amitié m'eſt d'autant plus douce, qu'aucun ſcrupule n'en arrête le cours.

Vous

Vous voilà éclaircie des plus importans points de ma vie; rien ne doit vous empêcher à preſent de me dire d'où vient que Rucille eſt exclus de chez vous.

Je vous ai promis de vous le dire, répondit Madame de Mortane; mais il faut auparavant que je vous remercie de l'agréable recit que vous m'avez fait. Eh! je vous en quitte, interrompit Madame de Marigue; vous n'êtes polie dans cette occaſion que pour gagner du tems: mais vous m'accuſez d'être preſſante, & je ne démentirai point mon caractere dans le fait dont il s'agit. Mais, mon Dieu! dit l'aimable Veuve, vous m'allez trouver folle, vous m'appellerez viſionnaire; je n'aime point à être injuriée. Non, reprit ſon Amie, non; ne me craignez point tant, & parlez. Eh bien, dit la Comteſſe, il faut l'avouer, j'ai un ſcrupule preſque invincible ſur l'embrouillement des diſcours que tenoit Monſieur de Mortane avant de mourir; le nom de Rucille fut trop repété. Il a ſçu ſans doute l'inſurmontable penchant que j'ai eu pour lui: s'il l'a ſçu, il n'a pas été ſeul dans ce ſecret; & je ne puis me réſoudre à voir un homme qu'on m'aura donné pour Amant du vivant d'un Mari.

Vraiment, dit Madame de Marigue, vous aviez tort de craindre mes plaiſanteries, il n'y a rien de ſi ſenſé & de ſi bien fondé que votre rafinement de vertu; voilà de quoi rendre votre vie illuſtre: allez Madame, continua-t-elle, il y en a d'enfermées qui ſont plus ſages que vous. Vous verrez Rucille: votre Suiſſe va être inſtruit par moi de la préference qu'il faut lui donner, &... Non, ma chere, interrompit la Marquiſe, en voyant que ſon Amie ſe levoit, je ne puis m'y réſoudre; donnez-moi quelque tems pour me determiner, & ne me perſécutez point. Madame de Marigue fut obligée d'y conſentir. La Maréchalle de *** arriva de la campagne dès le ſoir-même. Elle apprit que le Prin-

ce de *** déclaroit hautement les desseins qu'il avoit pour sa fille : il avoit en effet témoigné en toutes rencontres la tendresse & l'estime qu'il avoit pour cette belle personne. Il a du mérite ; l'établissement qu'il proposoit, étoit grand & fort du goût de la Maréchalle. Quand Madame de Mortane auroit voulu voir le Marquis, la concurrence du Prince auroit fait faire des défenses à cette ambitieuse Mere de le recevoir dans sa maison. Cela le rendit plus cher à la Comtesse : elle se pardonnoit la délicatesse de ses scrupules ; mais un engagement avec tout autre qu'avec lui, lui paroissoit insupportable. Elle pria la Maréchalle de la laisser aller passer du tems à la campagne ; son grand deuil en fourniſſoit une bonne raison : la bienséance ne permettoit pas qu'on écoutât si-tôt nulle proposition. Elle mena la seule Madame de Marigue avec elle pour adoucir les ennuis de la solitude.

Ne me trouvez-vous pas à plaindre, lui disoit-elle un jour? Les sentimens que j'ai dans le cœur, autorisez par ceux de Rucille, feroient la félicité d'une autre : je n'aurois qu'à me défaire d'une partie de mes préjugez sur la gloire, & faire valoir à ma Mere le droit que j'ai maintenant de me choisir un Epoux ; je, ferois bien-tôt au plus haut point du bonheur : mais ces scrupules & cette obéïssance que je crois devoir à Madame la Maréchalle, qui passeroient pour chimeres auprès d'une autre, ont pris un tel empire sur moi, que je vois bien qu'il faut me résoudre à être toujours miserable. Que vous me faites de pitié, répondit Madame de Marigue, d'autant plus infortunée, que vous avez dans vos visions une lueur de beauté qui éblouit, & que vous avez le courage de penétrer jusqu'au vrai. Alors elle voulut faire entendre raison à la Comtesse ; elle entreprit de lui persuader de voir une seule fois Rucille dans leur solitude. Cessez de me presser, reprit-elle, je souhaite sa vûë avec passion,

passion, je la crains à l'égal de la mort ; il me faut encore un tems considerable avant que de prendre mon parti. Il passa dans ce moment quelque chose dans l'esprit de Madame de Marigue qui la fit résoudre à se taire ; & dès le lendemain elle feignit d'avoir affaire à Paris, & elle pria sa belle Amie de lui prêter un équipage pour deux ou trois jours, car son voyage ne devoit pas être plus long.

Dès qu'elle fut à Paris, elle envoya chercher le Marquis de Rucille. Elle lui apprit la situation d'esprit où étoit Madame de Mortane. Il eut un desespoir si touchant, il lui peignit si bien le desir qu'il avoit de voir sa belle Maîtresse, & ses discours avoient un air si sincere, qu'elle se fortifia encore dans le dessein qui l'avoit amenée. Etes-vous capable de résolution, & même d'un peu de gronderie ? Ne serez-vous point en un mot aussi visionnaire que la Comtesse ? Le Marquis l'assura qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez nécessaires à une entreprise : & pourvû que ce soit pour voir la divine Madame de Mortane, ajouta-t-il, je ne craindrai point de lui déplaire un moment pour me punir d'un si beau crime. A ces mots, Madame de Marigue écrivit à la Comtesse en ces termes :

En arrivant chez moi, je trouve une grande parente qui m'est arrivée du fond de la Gascogne : elle est femme de qualité & d'esprit ; mais elle a toujours un masque sur le visage, parce qu'elle a eu la petite verole il y a quatre mois : c'est la mode en son pays d'en user de même ; ainsi elle ne voudroit pour chose du monde contrevenir à ses coutumes. Pourvû que cette mascarade ne vous effroye pas, je vous la menerai dans votre aimable solitude : c'est une conteuse s'il en fut jamais ; vous ne baîllez pas les conteuses. C'est en user librement avec vous de vous proposer ainsi des personnes de ma famille ; je ne le ferai pas aussi sans votre permission. . . . . . .

Voilà,

Voilà, dit Madame de Marigue en préſentant cette lettre à Rucille, mon deſſein & la tromperie que je veux faire à mon Amie. Comment, reprit-il, je ſerai une femme, une campagnarde; j'aurai un maſque & des jupes; & pour remplir votre portrait, il faudra que je conte, moi, le plus deſaſtreux conteur qui fut jamais? Mais, reprit Madame de Marigue, je vous fais une propoſition; c'eſt à vous de la refuſer ou de l'accepter. Ah! Madame, interrompit le Marquis, pouvez-vous penſer que je refuſe de voir ma charmante Comteſſe? nè differons pas un moment. Calmez ces tranſports, Marquis, dit Madame de Marigue; attendons la réponſe de cette lettre. Elle fit partir dès le lendemain matin un laquais qui rapporta le ſoir la réponſe qui ſuit:

Venez au plutôt: amenez-moi tous les Gaſcons & toutes les Gaſconnes qu'il vous plaira; ma ſolitude eſt affreuſe depuis que vous l'avez quittée. J'aurois bien dans mon cœur de quoi m'amuſer ſeule; mais vous connoiſſez mes manieres de penſer, elles me donnent moins de plaiſir que de remords, quoique je ne penſe rien de criminel: je n'oſe m'abandonner ſans votre ſecours à me ſouvenir d'un pauvre garçon dont vous ne me dites pas un petit mot.

Rucille fut charmé de ce peu de mots. Partons, dit-il à Madame de Marigue; ne laiſſons pas échapper une ſi favorable diſpoſition. Elle fit en effet eſſayer un habit ſur le Marquis: on lui mit des cornettes & des rubans; ſa taille étoit admirable; mais il paroiſſoit d'une grandeur démeſurée, & ſon air étoit un peu dégingandé: on lui apprit ce ſoir-là à faire des reverences & à ſe tenir dans une contenance bien modeſte; & on compta de ſe prendre à la Province des graces qui lui manqueroient. Il falloit un ſecret inviolable: Madame de Marigue ſçavoit

voit bien que, de l'humeur dont étoit ſon Amie, la moindre découverte l'auroit réduite au deſeſpoir. Rucille ſuppoſa chez lui un petit voyage; & ſortant à la pointe du jour avec un ſeul valet de chambre qui ſçavoit ſon amour, il ſe rendit chez Madame de Marigue où on le déguiſa, & où, ſous le nom de la Vicomteſſe de Gragnac, il monta en caroſſe ſans le moindre ſoupçon de la part des gens de la Comteſſe: on lui attacha un maſque; & tout cela ſe fit avec une joye & une gayeté qui paroiſſoit d'un heureux augure.

Lorſqu'ils arrivérent, Madame de Marigue préſenta ſa parente à la belle Madame de Mortane; elle penſa tomber de ſon haut à l'aſpect de ce grand fantôme maſqué. Après les premiers complimens: Vous êtes bien incommodée, Madame, dit-elle à la Vicomteſſe, ſi vous avez toujours le maſque, & ſi vous ne le quittez point en mangeant. Je vous ferois peur, reprit-elle d'un ton gaſcon, ſi je me démaſquois: il faut laiſſer revenir les roſes & les lys de mon teint, & donner à Monſieur le Vicomte, mon Mari, les prémices de ma ſeconde beauté. La Comteſſe faillit à mourir de rire du Gaſconiſme de Madame de Gragnac; mais elle ſe retint pour en avoir plus de plaiſir. Rucille étoit bien affligé de ne pouvoir témoigner ſes tranſports; il falloit pourtant ſe contraindre pour mener l'Avanture à bien.

Madame de Marigue dit en particulier à ſon aimable Amie, qu'elle n'avoit eu garde de lui parler du Marquis dans ſa lettre; qu'elle avoit là-deſſus des travers qui ne finiſſoient point; & qu'elle n'avoit même oſé l'avertir qu'elle étoit à Paris, parce qu'à coup ſûr ils auroient dit du mal d'elle enſemble. La Comteſſe fit un petit ſourire; mais dans ſon ame elle trouvoit aſſez mauvais qu'on ne lui apportât point de nouvelles ſur une choſe ſi intereſſante.

Le lendemain de leur arrivée, Madame de Marigue

rigue exhorta Rucille à se rendre agréable dans la conversation, pour qu'on s'accoutumât à lui sous son déguisement. Comment voulez-vous que je fasse, reprit-il d'un air impatient? J'adore Madame de Mortane, je ne puis lui rien dire qui approche du bien qu'en lui parlant de mon amour; & je me vois réduit à lui tenir des propos divertissans, qui tout au plus n'attireront que ses moqueries. Qu'importe, dit Madame de Marigue, que la Vicomtesse de Gragnac soit moquée, pourvû que le Marquis de Rucille puisse jouir des plaisirs de voir sa Maîtresse, & ménager un moyen de se découvrir. Prenons donc patience, reprit Rucille en soupirant: c'est en effet beaucoup de voir ce qu'on aime.

En achevant ces mots, on lui attacha son masque, & il accompagna Madame de Marigue dans la chambre de la Comtesse. On se mit à table peu de tems après; & quoiqu'on fût accoutumé dès la veille à le voir manger masqué, la bizarerie de cet ajustement préparoit toujours une scene nouvelle. Madame de Mortane avoit un air souriant dans la bouche, & cela entraînoit un rire universel dans tout son domestique: chacun faisoit des grimaces de possedé pour en arrêter le cours; mais Rucille gardoit toujours sa gravité & son Gasconisme.

La Comtesse les mena l'un & l'autre après le repas dans un salon délicieux à plein pied du jardin; une grande voliere remplie des plus aimables oiseaux en occupoit une des faces; l'autre avoit des portes vitrées qui laissoient borner la vûë par des cascades merveilleuses; & les deux autres étoient ornées de grandes glaces qui multiplioient tous ces objets: le Platfond avoit été peint par une sçavante main; il représentoit la belle Aurore répandant des larmes qui se convertissoient en fleurs, sa beauté étoit parfaite, & tous les ornemens

mens que lui attribuent les Poëtes, lui étoient prodiguez.

Rucille étoit amoureux tous les momens de sa vie, mais il y en a où l'amour redouble; ce beau lieu lui causa mille transports & mille desirs. Ces trois Dames se mirent sur des sofa magnifiques, & Madame de Mortane, dont le cœur étoit touché, se laissa d'abord charmer par une douce rêverie que lui causerent le chant des oiseaux & le murmure des cascades. Ses beaux yeux s'etoient d'abord tournez sur le masque de la Vicomtesse, & ses pensées l'occuperent si fortement qu'elle les y fixa sans songer à les en détourner. Rucille la regardoit comme une divinité, & transporté des regards de son aimable Amante, quoiqu'ils parussent distraits, il confondoit les siens avec eux, & sentoit ce qu'on ne sçauroit exprimer. Madame de Marigue rompit enfin le silence, sans quoi il n'y auroit eu que des acteurs muets. Voici une charmante maison, dit-elle, on y goûte bien doucement le plaisir de la solitude, & je trouve fort bien entendu de venir souvent se délasser du tumulte du grand monde, dans les lieux où regnent l'innocence & la tranquillité. Il faut aussi convenir, reprit Rucille, que la vûë de Madame la Comtesse ajoute bien aux beautez dont ce lieu est rempli, & qu'il ne tient qu'à un petit reste de raison qu'on se réserve pour le besoin, qu'on ne croye être dans un Palais enchanté avec une Fée propre à tout soumettre sous ses loix. Vous êtes bien flatteuse, répondit Madame de Mortane; & pour répondre à votre politesse, je vous assure que si j'avois le pouvoir d'une Fée, je vous rendrois à l'instant la plus belle personne du monde; je ferois ensuite arriver galamment Monsieur le Vicomte de Gragnac; & je ferois aussi-tôt tomber votre masque pour ne me pas priver plus long-tems du plaisir de vous voir. La feinte Vicomtesse vit bien qu'on

qu'on se moquoit d'elle; mais le desir de plaire sous quelque forme qu'on paroisse, est naturel. Rucille entreprit du moins de divertir Madame de Mortane, s'il ne pouvoit lui inspirer les sentimens qu'elle lui devoit. Si vous étiez Fée, Madame, vous cesseriez peut-être d'être si bonne: le pouvoir de faire ce qu'on veut, emporte souvent la volonté de faire des choses injustes. Vous me croyez donc capricieuse, reprit la Comtesse, & vous pensez que mon pouvoir ne serviroit qu'à occasionner la prompte exécution de mes fantaisies. Je vous assure que je sens qu'on m'eût mis à coup sûr au rang des bonnes Fées. N'eussiez-vous pas, dit Madame de Marigue, fait enrager quelque Magicien, s'il y en eût eu d'assez vain pour oser lever les yeux jusqu'à vous. Vous m'en demandez trop, répondit la Comtesse de Mortane; & sur cet article il ne faut jamais répondre de rien.

La conversation fut interrompue par un fort grand bruit qu'on entendit dans les cours, & peu de tems après on vit arriver la Maréchalle de *** la Ducheſſe de *** & le Prince de ***. La Maréchalle n'avoit pu refuser à la Ducheſſe de la mener voir sa fille: & le Prince qui avoit déclaré ses intentions, avoit été écouté favorablement d'une Mere superbe, qui jugeoit que la seule ambition devoit décider des alliances.

Madame de Mortane entra avec cette compagnie, & lui présenta la Vicomtesse. Celle-ci redoubla l'accent gascon, & trouva cette Avanture cruelle. Vous voyez, dit la Ducheſſe, qui ne soupçonnoit point la Comtesse d'être sa Rivale, vous voyez qu'on quitte tout pour venir un peu peupler votre solitude. Pour moi, Madame, dit le Prince, qui regarde comme solitude tous les lieux où vous n'êtes pas, je ne prétends point faire valoir ma visite. Ainsi, répondit la feinte Gragnac, qui ne put se refuser le plaisir d'attaquer son Rival, je ne con-

conſeille pas à Madame la Comteſſe de vous être bien obligée de votre voyage, puiſque ce n'eſt que pour vous que vous l'avez fait. Le Prince fut ſurpris que ce maſque entrât en converſation par une picoterie; il lui prit dès ce moment de l'averſion pour cet ajuſtement bizare: & Madame de Marigue, voyant que le preſſentiment agiſſoit dans le Prince comme la connoiſſance dans le Marquis, interrompit la réponſe qu'il alloit faire en propoſant la promenade. Nous ne ſongeons gueres, dit-elle, que nous allons entrer dans une ſaiſon où les jardins nous ſeront interdits, & qu'il faut profiter des beaux jours. C'eſt une morale qu'il faudroit ſuivre en tout, reprit Rucille. Oh! pour vous, Madame, dit Madame de Mortane, qui avez un Mari que vous aimez, vous ſuivez cette maxime à la lettre; mais tout le monde n'eſt pas dans le cas de la pratiquer. Il ne tiendroit qu'à vous, répondit le Marquis; que vous manque t-il pour rendre un homme heureux, & n'auriez-vous point un cœur capable d'en choiſir un? La Maréchalle ſaiſit ce diſcours par rapport au Prince; & applaudiſſant à la Vicomteſſe, elle lui parla quelque tems, pendant quoi on inſtruiſoit le Prince & la Ducheſſe des raiſons qui obligeoient la Gaſconne à ne point quitter ſon maſque. Voilà un étrange ridicule, dit la Ducheſſe de ***; mais avec tout cela elle paroît avoir de l'eſprit, & je veux faire amitié avec elle. Madame de Marigue qui étoit au fait de tout, admira que préciſement cette Ducheſſe eût du goût pour Rucille ſous ſon déguiſement, & le Prince une averſion qui paroiſſoit déja dans ſes yeux. Que trouvez-vous d'aimable à ce fantôme, dit-il? un accent gaſcon qui couronne ſon ridicule, & une hardieſſe naturelle à ſon pays. Tout beau, Prince, dit Madame de Marigue: Madame de Gragnac eſt ma parente & fort mon Amie, je vous demande grace pour elle.

On

On se promena fort long-tems; il faisoit fort beau ce jour-là, & on ne sortit des jardins que pour aller souper. Le Prince lança quelques traits à Rucille sur ce masque fidele qui ne l'abandonnoit point, mais il ne demeura jamais en reste; & ce jour-là Madame de Mortane commença de la trouver plus aimable qu'elle n'avoit encore fait: pour la Duchesse, elle prit une amitié si vive pour elle, qu'elle fit tout ce qu'elle put pour l'obliger à se démasquer; elle est caressante & flatteuse. Madame de Gragnac eut besoin de toute son adresse pour se défendre de ses empressemens. En verité, Madame la Duchesse, dit Madame de Mortane, il y a de l'inhumanité à vous de vouloir forcer les volontez. Madame la Vicomtesse m'a refusée sans retour; & c'est Monsieur le Vicomte qu'elle veut le premier faire juge du peu de desordre que la petite verole a fait sur son teint. Rucille vit bien que la charmante Veuve se moquoit un peu de lui; mais on se livre volontiers à ce qu'on aime. Il est vrai, Madame, répondit-il, Monsieur le Vicomte & moi vivons si tendrement ensemble, que sans avoir la moindre jalousie il ne laisseroit pas de me sçavoir mauvais gré si je laissois seulement voir mon visage aux zéphirs avant son arrivée. Hà pour les zéphirs, dit la Comtesse en éclatant de rire, ils sont si legers & si subtils, que j'en ai vû plus de quatre passer pardessous votre masque, & je vous ferai sur cela une querelle si je veux avec Monsieur de Gragnac.

On dit encore cent de ces bagatelles qui forment la plûpart des conversations. Chacun se sépara à minuit pour aller dans les appartemens qui étoient préparez. Rucille passa une partie de la nuit dans celui de Madame de Marigue. Admirez-vous assez, lui dit-il, la fatalité de mon étoile, qui conduit ici à point nommé les gens du monde dont je dois

dois le plus craindre la preſence : je hais la Maréchalle, parce que je vois bien qu'elle donne ſa voix à mon Rival : je redoute la penétration des yeux de la Ducheſſe de *** ; & vous jugez bien, ajouta-t-il, que ſelon les regles je ne dois pas aimer le Prince de ***. Juſte ciel, s'écria-t-il, quelle infortune eſt la mienne ! une legere paſſion que j'avois pour la Ducheſſe de *** pendant qu'elle étoit fille, m'empêche de connoître le prix de Madame de Mortane : cette charmante perſonne n'eſt pas ſi-tôt promiſe à un autre que l'amour me rend ſon eſclavé pour le reſte de mes jours : le deſtin m'empêche de rompre cet engagement : je connois qu'elle a des ſentimens capables de faire mon bonheur ; mais une vertu pouſſée juſques à l'excès lui fait retrancher juſqu'aux moindres témoignages du goût qu'elle avoue avoir pour moi. Son Mari meurt, je ſuis, ſi elle veut, au comble de la félicité ; un ſcrupule frivole, une obéïſſance outrée, retardent, que dis-je, détruiſent peut-être ma fortune ; je ſuis réduit aux maſcarades pour la voir ſans l'offenſer ; &.... En verité, interrompit Madame de Marigue, je n'oſe enviſager ce que tout ceci va devenir : je vous conſeille de demander un équipage à la Comteſſe ſous couleur de quelques affaires, auſſi-bien vous ne pouvez être ſi long-tems ſans faire votre cour. J'y ai déja bien penſé, répondit le Marquis ; mais quitterai-je la place à mon Rival. Revenez demain dans ma chambre, répondit cette Amie, nous prendrons des meſures ſur tout cela.

Rucille fut en effet ſe coucher, mais ce ne fut pas pour dormir ; l'amour, la jalouſie, l'eſperance, ſe faiſoient ſentir tour à tour à ſon cœur. Il ſe leva aſſez matin : il alla s'enfoncer dans un bois très-obſcur qui eſt au bout du parc de cette terre-là : croyant n'être vû que des oiſeaux il ôta ce maſque myſterieux, ſur lequel rouloient tant d'interêts, & ſe couchant ſur la mouſſe il cherche dans

dans ſon imagination des biais pour n'être pas toujours miſerable. Son attention le rendoit ſi diſtraite pour toute autre choſe, que le Prince de*** étoit auprès du lui & à portée de remarquer ſes traits, ſans qu'il l'eût apperçu. La paſſion que ce Prince avoit pour Madame de Mortane, l'avoit reveillé auſſi matin que le Marquis, & le hazard le conduiſit dans le même lieu. Il fremit en reconnoiſſant Rucille, un mortel friſſon courut dans ſes veines, un moment après la fureur s'empara de ſon eſprit: il ne s'étoit jamais douté de cette concurrence; il ne douta pas que la Comteſſe ne fût de concert de ce déguiſement. Qui vous force, dit-il, en adreſſant la parole à ſon Rival, à vous cacher ſous cet habit? Croyez-vous fuïr à mon reſſentiment par l'obſtacle de votre maſque? Rucille fut frappé de ces paroles, comme il l'auroit été d'une apparition. La gloire de Madame de Mortane lui étoit plus chere que ſa vie: il la voit en état d'être ſoupçonnée; mais ne pouvant ſouffrir l'orgueil du Prince: J'ai rendu témoignage en plus d'une occaſion, répondit-il en ſe levant, qu'on ne me parle pas impunément du ton que vous faites; & tel prétend avoir du reſſentiment contre moi qui pourra ſentir ce que peut le mien. Vous parlez en Rival heureux, répondit le Prince outré de douleur & de rage, plutôt qu'en homme courageux; mais je perdrai la vie en vous diſputant Madame de Mortane, ou vous me donnerez la mort. Rucille étoit ſans armes; il n'en avoit même point porté dans un voyage qui devoit être ſi pacifique, & n'aiant voulu ſe fier à perſonne de ſon ſecret, il n'avoit point mené de valet de chambre: mais ſon courage & ſon amour ne ſe démentirent point dans cette occaſion. Les apparences ſont ſouvent trompeuſes, dit-il; ſi vous n'étiez chagrin que de mon bonheur, nous pourrions être Amis toute notre vie; mais je ſuis votre Rival, Rival malheureux, forcé

à

à recourir aux supercheries pour n'être point chassé d'une maison où vous avez librement les entrées; mais un Rival éternel, & qui pouroit vous incommoder dans la suite. Prenons des mesures, ajouta-t-il, pour vuider ce different, qui ne se doit terminer qu'avec nos vies. La valeur tranquille du Marquis inspira un peu de phlegme au Prince. Ils convinrent de se trouver sur le chemin de Paris: le Prince se chargea de porter une épée pour Rucille, & de lui donner une chaise de poste pour se trouver au lieu du rendez vous.

Dès que tout fut arrêté, le Marquis crut que l'heure étoit propre à entrer dans la chambre de Madame de Marigue: il alla lui dire qu'il étoit résolu de faire un petit voyage à Versailles, & qu'il demanderoit au Prince de*** une chaise de poste pour ôter toute suspicion de ressentiment. Son sang froid étoit si grand, que Madame de Marigue ne soupçonna rien: elle mena la fausse Vicomtesse dans l'appartement de Madame de Mortane, elle lui dit que des affaires importantes l'obligeoient à faire un petit voyage à Paris. La belle Comtesse y consentit. Le Prince qui se trouva present, offrit une chaise au Marquis: on crut qu'il étoit ravi de fournir des moyens à une femme qui lui déplaisoit, de partir d'où il étoit, & jamais partie ne s'est faite avec plus de facilité. La Duchesse de*** témoigna du chagrin de voir éloigner Madame de Gragnac. Le Prince sortit peu de tems après elle: on crut qu'il alloit se promener. Le rendez-vous n'étoit pas loin, il s'y rendit en peu de tems; & leur combat fut long, beau, & douteux: mais le Prince étant, ou moins fort, ou moins adroit, ou moins courageux, que Rucille, commençoit déja à s'affoiblir, lorsqu'il lui porta un coup dans la cuisse qui le fit chanceler; une pierre se trouva sous ses pieds, il tomba assez rudement; & Rucille courant à lui, & lui arrachant son épée, lui fit demander la vie

& promettre qu'il n'employeroit d'autre voye que celle de ſon mérite pour réuſſir auprès de la Comteſſe. Il l'obligea enſuite au ſecret ſur le combat, & lui rendit ſon épée de la façon du monde la plus généreuſe: Le ſort des armes eſt journalier, lui dit-il, en la lui préſentant, je ne vous regarde pas moins comme un des plus braves hommes du monde; & vous allez être bien payé, ajouta-t-il, de ce deſavantage par le plaiſir de voir Madame de Mortane, tandis qu'il faut que je m'en éloigne. En effet, le coup que le Prince avoit reçu dans la cuiſſe, aiant été porté à l'endroit de la poche, avoit trop trouvé d'obſtacles pour faire une grande bleſſure, & n'avoit qu'un peu entamé les chairs; un mouchoir qui ſervit de bandage en eut bien-tôt étanché le ſang: ce fut Rucille lui-même qui lui rendit ce ſervice. Le Prince fit ce qu'il put pour recevoir de bonne grace ſes gracieuſetez; mais il eut toujours un air contraint qui marquoit ſa douleur & ſa rage.

On demandera peut-être comment on pouvoit eſperer que ce combat demeurât ſecret, le Marquis aiant une chaiſe de poſte au Prince de ***? Mais c'étoit un Palfrenier qui ne penſoit gueres plus que ſes chevaux, qui la conduiſoit; & le laquais que Rucille avoit choiſi pour le ſuivre dans ſon déguiſement, étoit un More qui ne ſçavoit que ſa langue. Il fit arrêter ſa chaiſe au coin du bois où le rendez-vous étoit donné; ils ne s'informerent pas de ce qu'il y vouloit faire; il trouſſa ſa jupe qui l'auroit fort incommodé; & outre que la choſe eſt fort vraie, elle eſt encore fort vrai-ſemblable.

Cependant, le Prince retourna au Château: il étoit ſi embaraſſé & ſi chagrin, qu'il ne ſongea qu'à ouvrir ſon cœur à quelqu'un. D'abord, la Maréchalle lui parut un Sujet propre pour cet épanchement; mais c'étoit un moyen de faire trop-tôt connoître à Ru-

Rucille qu'il lui avoit manqué de parole ſur le ſecret. Ce fut donc la Ducheſſe de *** qu'il choiſit. Le recit étoit cependant délicat : la fin du combat avoit quelque choſe d'humiliant : mais il ne pouvoit digerer ſeul ſon affliction, & il eſpera trouver des conſolations & des conſeils dans une perſonne qui avoit des interêts communs avec lui ; car la Ducheſſe avoit un goût pour Rucille qu'elle ne pouvoit ſurmonter, & ce n'étoit que par pur amuſement qu'elle faiſoit des coquetteries à d'autres.

Il trouva bien tôt le moment de lui déclarer ſes plus ſecrets ſentimens; il adoucit ſeulement un peu ſa défaite dans le combat : mais la Ducheſſe en démêla aſſez pour en aimer mieux le Marquis; il n'y a point de femme qui ne pardonne plutôt une infidelité ou une indiſcrétion, qu'un manque de valeur à ſon Amant. Vous voyez, Madame, lui dit le Prince, que nos cauſes ſont fort pareilles : vengeons-nous ſecrettement; mais vengeons-nous d'une façon qui faſſe trembler les ingrats & les ingrates. Fiez-vous en à moi, répondit la Ducheſſe : j'ignorois la cauſe du changement de Rucille, mes vengeances auroient porté à faux; mais je connois mon but, & je ne ſonge plus qu'à regagner Paris. Il faut partir dès demain, ajouta-t-elle : ſacrifiez le plaiſir de voir votre Maîtreſſe à la douceur de punir votre Rival.

La Ducheſſe dit le ſoir en ſoupant qu'elle étoit obligée de partir le lendemain : le Prince dit la même choſe; & la Maréchalle qui n'étoit jamais à la campagne que malgré elle, annonça qu'elle partiroit avec eux. La charmante Veuve fit ce qu'elle put pour les arrêter, quoi qu'à dire vrai, ce ne fût que la politeſſe qui agit dans cette occaſion ; la ſolitude lui étoit plus chere avec ſon Amie, qu'avec des gens qu'elle ne pouvoit aimer : la Maréchalle l'avoit terriblement tourmen-

tée en faveur du Prince, elle l'en haïſſoit davantage. Elle eut avant de ſe coucher une converſation avec Madame de Marigue. Que fait à preſent le pauvre Rucille, lui dit-elle; vous avez la dureté de n'en jamais parler? Que voulez-vous que je vous en diſe, reprit Madame de Marigue, quand votre maiſon lui eſt interdite? Il vous adore, vous l'aimez; mais vous n'avez pas le courage de vaincre des ſcrupules qui vous tourmentent, & vous aurez peut-être la foibleſſe d'épouſer le Prince de * * *, parce qu'une Mere hautaine & ambitieuſe vous le commandera. J'aurai ſans doute de la peine, reprit Madame de Mortane, à deſobéïr à ma Mere: je me ſens eſclave des préjugez qui nous perſuadent qu'une Mere a tout pouvoir ſur nous, & qu'on doit étouffer les ſentimens du cœur pour courir à la gloire. Cela ſeroit bon, répondit impatiemment Madame de Marigue, ſi vous aviez du penchant pour un Sujet médiocre; mais Rucille ſera Duc après la mort de ſon Pere; &, mérite à part, dès que ce n'eſt point un Prince du ſang que vous refuſez, vous ne perdez pas grand'choſe. Mais avouez, ajouta-t elle, avouez que vous n'aimez qu'une certaine illuſion que vous vous êtes formée ſur la reputation, & que Rucille, l'amoureux Rucille, n'a tout au plus que la ſeconde place dans votre cœur. Vous me mettez par cette idée que vous vous formez de moi, reprit Madame de Mortane, dans la néceſſité de vous en dire plus que je n'en ai jamais dit: il eſt des momens où tout me paroît poſſible pour vivre avec Rucille; où ce que vous appellez illuſion & ce que j'appelle gloire, me paroît une chimere indigne d'une femme ſenſée; où je ſouhaite ardemment de le voir. Vous l'avouerai-je, ajouta-t-elle en rougiſſant, il me paſſa par la tête que la Vicomteſſe de Gragnac étoit le Marquis de Rucille lorſqu'il me conta Lubantine: j'en fus embaraſſée & troublée; mais, quel trouble, ma chere bonne!

bonne ! que j'y goûtai un plaiſir ſenſible & ſingulier ! que cette marque d'amour & de reſpect m'auroit été chere, & que ce fut un triſte retour pour moi, lorſque la fin du conte me fit connoître que la ſeule prévention de mon cœur m'avoit trompée ! Madame de Marigue ne voulut pas perdre un moment ſi précieux, elle lui avoua toute l'Hiſtoire de la Maſcarade, & finit en lui diſant, qu'il falloit s'affranchir de l'eſclavage où elle ſe mettoit elle-même, & voir Rucille dès le lendemain ſans déguiſement & ſans feinte. Ah ! dit la Comteſſe, cela ſeroit tout different : je n'avois point trempé dans cette entrepriſe du Marquis ; mais je ne puis me réſoudre à le faire venir de ſang froid. Son Amie ne voulut pas la tourmenter davantage, mais elle alla écrire ces mots à Rucille :

Profitez des favorables diſpoſitions où on ſe trouve pour vous. Notre Amie n'eſt pas ſi terrible que vous penſez : elle combat toujours lorſqu'elle ne vous paroît pas favorable, mais c'eſt ſon cœur qui agit quand elle eſt dans vos interêts. Venez demain, ne perdez pas un inſtant ; les importuns partent le matin, venez à l'entrée de la nuit. On ne ſçait point que je vous écris ; ſurprenez une tendre Amante qui ne demande qu'à être trompée.

Madame de Marigue chargea un de ſes gens de porter ce billet au Marquis. La compagnie partit le lendemain. Les deux Amies ſe promenerent tout le jour avec une douceur incomparable ; jamais la Comteſſe n'avoit paru ſi ferme dans ſes réſolutions. Il faiſoit déja un peu de froid, elles revinrent ſe chauffer ; & Madame de Mortane aiant une petite table devant elle, écrivit ces paroles que ſon cœur lui dictoit :

Ah ! c'étoit vous, mon cher Rucille,

Mon cœur plus que mes yeux habille
Me le disoit; devois-je m'y tromper?
D'un trouble aimable il se sentit fraper:
Que ce moment pour vous eût été favorable!
Helas! que ne paroissiez-vous,
De quoi n'étois-je point capable?
Qu'à mes pieds il m'eût été doux
De vous voir me vanter vos feux, votre constance;
Et que malgré le sort de nos plaisirs jaloux
Vous auriez conçu d'esperance.

Les yeux de la belle Madame de Mortane étoient d'un brillant si vif, le feu, les bougies, ses propres pensées, l'animoient à tel point, que les plus insensibles l'auroient adorée. Qu'on juge donc ce que pensa Rucille, qui, n'aiant trouvé personne dans les antichambres, avoit passé sans s'arrêter jusqu'au cabinet de la Comtesse? Qu'on juge de son transport, lorsque n'étant apperçu que de Madame de Marigue qui n'étoit pas si occupée, il eut le tems de se mettre à genoux auprès de sa Maîtresse, & de lire les vers qu'elle venoit de faire en sa faveur? Je ne sçai si on pourra imaginer le comble du plaisir où il se trouva. Quoi! s'écria-t-il, je puis une fois en ma vie être le plus heureux de tous les hommes? Ah!.... Il alloit continuer un discours que l'excès de la joye auroit rendu confus; mais Madame de Mortane tournant ses beaux yeux vers Rucille: Ah! lui dit-elle, Marquis, je ne vous pardonnerai point votre hardiesse; on ne vient point ainsi surprendre les gens qu'on respecte. Ces paroles qui avoient quelque chose de severe, étoient si peu soutenues par l'air de toute sa personne, que le Marquis n'en fut point épouvanté: Oui, lui dit-il, divine personne, je suis un témeraire, mais mon crime est trop beau pour m'en repentir: prenez ma vie si vous voulez, elle ne peut m'être ravie dans un mo-

moment où elle me ſoit plus chere. Il embraſſoit pendant ce tems-là les genoux de Madame de Mortane, il lui baiſoit les mains, & paroiſſoit ſi hors de lui-même, qu'elle ne put réſiſter à une joye inſpirée par un ſi aimable Amant. Eh bien! lui dit-elle, vous voilà donc content, ne vous plaignez plus de moi; vous connoiſſez à quel point je m'affoiblis quand je penſe à vous: je ne puis plus, ajouta-t-elle, trouver ma juſtification que dans l'excès; levez-vous Rucille, je ne donnerai jamais ma main qu'à vous. Adorable excès! reprit-il, que puis-je faire pour prix de ce que vous me promettez? Madame de Marigue ſourioit pendant cette converſation. En vérité, dit-elle, vous ne ménagez gueres vos Amies quand vous avez le cœur content: ſi on s'aviſoit de vouloir ſuivre ces exemples, que feroit un tiers avec vous? Ah! ma chere, dit Madame de Mortane en l'embraſſant, vous êtes trop ſage pour que les exemples vous déterminent; & puis vous avez un Mari, qui vous interdit un engagement comme celui que je me réſous à prendre. Pour moi, Madame, dit Rucille à cette aimable confidente, je ne compte à l'heure qu'il eſt que ma Maîtreſſe dans le monde; pardonnez-moi, ajouta-t-il en parlant à Madame de Mortane; ce nom a quelque choſe qui me charme & qui m'enleve, & le haut degré de gloire à quoi vous me deſtinez, me rend aſſez hardi pour m'en ſervir. Je vous aſſure, répondit Madame de Marigue, que votre bonheur doit vous être d'autant plus cher, que j'en deſeſperois il y a vingt-quatre heures, & que vous-même, malgré la facilité qu'on a à ſe flatter, penſiez être encore bien loin du but. Ah! Madame, dit-il, je crois ſonger, je crois être dans ces pays enchantez, où on goûtoit des délices qui ſurpaſſoient l'imagination-même; ſera-t-il confirmé, s'écria-t-il, ce bonheur? n'aurai-je plus à craindre de re-

retour? La Comteſſe l'aſſura que rien ne la pouvoit faire changer, puiſqu'elle avoit pris ſon parti, & qu'elle avoit tant fait que de le lui annoncer.

Madame de Marigue qui avoit fait ſon affaire de cette union, étoit charmée de la voir réuſſir ſi promptement. Le Marquis demanda quel terme elle preſcrivoit à ſa félicité. La rougeur de la Comteſſe en augmenta; & ſon Amie prenant la parole décida qu'il falloit laiſſer paſſer l'année du deuil, & conduire cette affaire ſecrettement juſqu'à ce tems-là: auſſi bien, ajouta-t-elle, vous n'avez point goûté les prémices de l'amour; ils ne ſont pourtant pas à négliger, & je doute que vous ſoyez plus heureux dans la poſſeſſion que dans l'eſperance. Le Marquis ſe recria fort ſur cet article; mais cela fut ainſi réſolu.

On fit même entendre à Rucille qu'il falloit partir le lendemain au ſoir, pour que ſa viſite ne parût aux gens de la maiſon de Madame de Mortane que comme celle d'un autre; il étoit ſi content de ſon deſtin, qu'il conſentit à tout. Mais, mon Dieu! dit la Comteſſe, la Ducheſſe de *** ne vous reconnut-elle point ſous votre maſque? Oh! non, Madame, reprit Madame de Marigue, un inſtinct ſeulement lui fit ſentir qu'il y avoit là-deſſous un autre viſage que celui d'une Vicomteſſe de Gragnac. Je voudrois bien, interrompit Madame de Mortane, ſçavoir ce qui s'eſt paſſé entre vous & la Ducheſſe de ***. Ne craignez point de faire une indiſcrétion, ajouta-t-elle, j'en penſe plus que vous ne m'en direz, & elle a des yeux qui, quand ils vous regardent, en diſent plus que je n'en penſe.

Que puis-je vous refuſer, répondit Rucille, après ce que vous faites pour moi? les incidens de cette Hiſtoire ſont ſimples, mes ſentimens étoient médiocrement délicats: ce n'eſt pas pour vous don-

donner un grand plaiſir; mais vous verrez par-là la différence d'un amuſement à une paſſion, & je n'aſpire qu'à vous prouver à quel point je vous adore. Après ces paroles il reprit ainſi.

Vous ſçavez, Madame, que Monſieur le Duc de ***, mon Pere, a toujours eu une prévention pour moi & une condeſcendance pour mes ſentimens, dont il n'auroit tenu qu'à moi d'abuſer. Il m'attacha à Monſeigneur dès mon plus bas âge; cela me mit dans le monde de fort bonne heure. Mademoiſelle de ***, maintenant Ducheſſe de ***, ne quittoit jamais la Cour que pour peu de tems. Je la trouvois belle; mais elle n'avoit en ce tems-là que onze ou douze ans, & moi quatorze ou quinze: on n'a pas d'ordinaire des ſentimens bien vifs à cet âge. Elle ne laiſſois pas de me faire de petites agaceries en rougiſſant, & je crois qu'elle connoiſſoit mieux la force de ſes actions, que je n'en connoiſſois le prix: les femmes ſont plus avancées que les hommes, Madame; vous en allez voir des preuves. A quoi vous amuſez-vous? me diſoit-elle un jour, qu'étant chez Madame la Dauphine j'avois les yeux collez contre une fenêtre; vous ne vous divertiſſez à rien, vos regards ſont toujours diſtraits, vous n'avez de préference pour perſonne. Moi! répondis-je ſans preſque me tourner, je revere le Roi comme le plus grand Prince du monde: j'ai un reſpect & un attachement pour Monſeigneur, qui me le fait ſuivre en tous lieux: j'aime la chaſſe, la danſe, tous les exercices me font plaiſir; en voilà aſſez pour remplir les vuides de la vie. Mais, reprit-elle, j'ai des maîtres comme vous: je fais ma cour aſſez régulierement: j'ai par-deſſus vos occupations celle de ma parure; & je ne laiſſerois pas de trouver encore du tems pour d'autres choſes, ſi je me l'étois bien mis en tête. Sa rougeur

fut extrême en achevant ces paroles ; je l'apperçus parce que je m'étois retourné à moitié, mais j'avoue à ma honte que je n'en ſentis pas la moindre émotion. Nous étions ſi jeunes, que nos converſations n'étoient point ſuſpectes, & j'avois d'ailleurs une indolence pour elle qui faiſoit qu'on ne me redoutoit point du tout.

Une autrefois, j'étois chez la Ducheſſe de *** ſa Mere : elle tenoit une bille dans ſa main, elle me demanda en badinant ſi je voulois jouer au billard. Sans attendre ma réponſe elle paſſa dans une ſalle où il y en avoit un. Que jouerons-nous, lui dis-je? Je ne ſçai, répondit-elle : jouons . . . . . à ces mots elle s'alla cacher pour rire d'un air enfantin, & puis revenant avec un peu de hardieſſe, jouons, ajouta-t-elle, votre cœur contre le mien. Mes yeux ſe déſillerent dans ce moment, il me revint mille choſes que toute ma jeuneſſe ne put m'empêcher d'interpréter en ma faveur. Ma vanité fut flattée, & je lui répondis d'un air aſſez galant, que je voulois bien jouer le ſien, parce que ſçachant mieux jouer au billard qu'elle, j'étois preſque ſûr de le gagner, mais que le mien lui étoit mieux acquis qu'il ne l'auroit pu être par le ſort. Ne jouons donc point, me dit-elle, puiſque je ne pourois rien gagner. Ah ! Mademoiſelle, lui dis-je, ſi vous perdiez votre cœur contre moi, ce ſeroit un moyen de me donner le prix du mien, & on gagne ſouvent de grands plaiſirs en faiſant de ces pertes-là. Eh, mon Dieu ! dit-elle, ne jouons point : croyez-vous qu'on ne puiſſe pas faire des préſens auſſi-bien que vous? Je me ſentis touché de cette repartie ; je mis un genou à terre pour lui en rendre graces, & je baiſai ſa main avec un petit tranſport qui ne lui déplut pas : les témoins de cette action n'avoient point entendu nos paroles, on la regarda com-

comme un jeu d'enfant, & on nous laiſſa en repos. Quelques jours après elle m'écrivit un billet à peu près en ces termes:

Vous m'aimez comme un enfant: apprenez que je ne le ſuis pas plus que vous. A peine m'avez-vous parlé depuis l'avanture du billard: ne devoit-elle point avoir d'autres ſuites? Je ſuis capable de vivacité, de jalouſie, d'attachement; vous devez en profiter: c'eſt pour vous que la fête eſt faite. J'ai plus profité depuis que je vous aime, qu'en pluſieurs années d'une éducation aſſez appliquée; mais c'eſt du bien perdu, ſi vous ne cultivez une ſcience que je ne dois qu'à vous.

Ce billet me parut bien hardi pour une petite fille; mon eſtime ne s'accrut pas, mais mes deſirs en augmenterent. Je lui fis la réponſe qui ſuit.

Si je ne ſuis pas aſſez exactement les mouvemens de mon cœur, la diſcrétion en eſt cauſe; quel plus grand plaiſir pourois-je concevoir que de paſſer les jours à vos pieds. Mais ne faut-il pas garder des meſures? Un monde de ſurveillans nous environne toujours. Je penſe à vous tous les momens de ma vie, trouvez des moyens que je puiſſe vous le dire en particulier.

La petite perſonne me fit réponſe ſur le champ:

*Il faut donner quelque choſe au hazard, la timidité ne ſied pas à nos âges. Venez ſur le ſoir: Madame la Ducheſſe *** doit aller faire un tour à Paris, je demeurerai entre les mains de mes gouvernantes; elles ſeront bien fines ſi elles le ſont plus que moi.*

Je me rendis au rendez-vous; mon Pere eſt ſi

fort ami de cette maiſon, que j'y avois les entrées; mais je ne pus jamais lui dire un mot qu'en preſence de ſes femmes. Elle en avoit une impatience dans les yeux, qui me fit faire un éclat de rire immoderé; il faut convenir qu'il étoit hors de ſa place; mais elle a de plus une inégalité dans l'eſprit qui lui fit tourner ſon dépit contre moi: Voilà un épanchement de joye fort à propos, dit-elle; en vérité les petits garçons ſont bien haïſſables. Je fus aſſez imprudent pour redoubler cet offenſant rire; il me paroiſſoit plaiſant qu'elle me reprochât ma jeuneſſe à l'âge qu'elle avoit. Elle n'entra point dans ma penſée, & elle me menaça avec une colere horrible de s'attacher à des gens qui ne lui donneroient jamais de ces chagrins-là. Elle ne le porta pas loin; je lui vis dès le lendemain agacer le jeune Prince de *** qui aiant dix-huit ou dix-neuf ans lui parut un homme fort grave. Je fis contre de mon côté, en rendant des ſoins à une jolie perſonne; mais, lorſque je vis que la choſe étoit ſerieuſe, & que le ſujet qu'elle choiſiſſoit étoit très-capable de la dépiquer, j'en ſentis mon amour-propre bleſſé. Je m'approchai un jour d'elle dans les appartemens, tandis qu'elle prêtoit l'oreille à ſon nouvel Amant, & lui parlant en vrai jeune homme: Votre cœur ſçait ſi bien ſe partager, lui dis-je, que vous pourrez bien auſſi partager votre converſation; & Monſieur le Prince de *** voudra bien que je vous demande à combien de conquêtes vous bornez votre année? Comme c'eſt vous, ajoutai-je, qui vous les attirez, vous pouvez vous régler à un nombre fixe. Cela étoit très-impertinent, une autre m'auroit envoyé promener; mais ſon humeur extraordinaire lui fit trouver cette ſaillie plaiſante. Je pourois comme le ſoleil, répondit-elle en riant, m'arrêter en douze maiſons; mais, ainſi que lui, je reviendrai toujours à la premiere. Mais, Ma-

de-

demoiſelle, lui dis-je, cette premiere n'a pas de grands privileges, puiſqu'il n'y demeure pas davantage que dans les autres. Ceci n'eſt qu'une figure, ajouta-t-elle, elles ſont quelquefois un peu differentes de la vérité; & pour en revenir à elle, je me trouve prête à rétrograder & à retourner à mon premier gîte. Le Prince de *** entendit toute cette allégorie parfaitement; mais, ainſi que moi, il n'avoit pas une paſſion bien délicate, & la jalouſie ne le tourmenta gueres.

Le caprice qui m'avoit ôté Mademoiſelle de ***, me la rendit. C'étoit une choſe prodigieuſe de voir combien elle étoit avancée à ſon âge; rien ne l'arrêtoit: elle ne ſe contraignoit pour rien: ſes goûts & ſes deſirs lui tenoient lieu de regle; & par un prodige ſurprenant elle impoſoit à ſa famille & à ceux qu'elle vouloit, par des diſcours & des apparences ſi ſages, qu'on ne la ſoupçonnoit que d'une envie de plaire en général. Je fis en ce tems-là ma premiere campagne, ſi on peut appeller ainſi le ſiege de Philipsbourg, que Monſeigneur fit en 1684. au mois de Septembre. La joye de courir à la gloire, & de voir réellement ce que je n'avois fait qu'imaginer, me donna une ſorte de diſtraction qui ne me permit pas de paroître fort affigé à ma Maîtreſſe. Elle en eut de la colere; les réponſes qu'elle fit à mes lettres, furent remplies d'un dépit aigre. Lorſque je revins, je la trouvai retournée au Prince de ***. Je m'en plaignis, elle le prit d'un ton plus haut que moi; mais il faut confeſſer qu'elle m'aimoit mieux qu'un autre, & que je n'avois que des paſſades de coquetterie à eſſuyer. Mon Pere voyoit avec plaiſir l'attachement que j'avois pour elle: il me prit en particulier, & me demanda avec ſa bonté ordinaire, ſi je voulois qu'il ſongeât à cette alliance. Je demeurai ſurpris de cette propoſition, un engagement éternel me faiſoit peur. Ah! lui dis-je, Monſieur, je

ne ſuis pas encore au monde ; laiſſez-moi jouir des douceurs de la liberté. Mon Pere ne s'en tint pas là ; il parla à Madame la Ducheſſe de *** d'une union qui lui paroiſſoit ſi bien aſſortie. Elle l'écouta favorablement, & dès le jour-même elle en donna avis à ſa fille, ſans lui donner le tems de lui répondre. J'entrai chez elle quelque tems après : Etes-vous las de m'aimer, & d'être aimé de moi, me dit-elle, d'un air chagrin ? Comment, Mademoiſelle, repris-je, avez-vous quelque nouveau reproche à me faire ? J'en ai un d'une telle importance, interrompit-elle, qu'il doit vous faire rougir. Quoi ! vous voulez prendre un engagement éternel, & peu ſenſible à la douceur d'avoir un cœur qui ſe donne à vous, vous voulez le contraindre à y être toute ſa vie ? Ah ! ajouta-t-elle, ſi cela eſt, je vous ferai bien voir que je ſçai m'affranchir de ces ſortes de tyrannies, & je vous mépriſerai ſi fort dès que vous ſerez mon Mari, que ..... Mais, Mademoiſelle, lui dis-je tout étonné d'un reproche que je ne méritois pas, & de l'eſpece dont il étoit, vous voulez me faire une querelle de commande : il eſt vrai que Monſieur le Duc de *** m'a offert de vous demander pour moi, mais je me ſuis trouvé en la même repugnance au mariage que vous en témoignez avoir ; & s'il a paſſé outre, c'eſt contre mon conſentement.

Je me ſerois bien gardé de parler ainſi à une autre perſonne ; mais je crus la ſervir à ſa mode, & en cela je me trompai fort. Il eſt très-particulier, me dit-elle, que vous rejettiez une propoſition comme celle de m'épouſer, & que vous ſoyez aſſez étourdi pour me le dire. Allez, Rucille, allez, me dit-elle, je ne vous verrai jamais. Vous ne me verrez jamais, lui dis-je, parce que je vous dis une vérité que vous ſemblez ſouhaiter : ai-je mal entendu ? Oui, reprit-elle, & très-mal : je

je n'aurois pas voulu que vous vous fussiez avisé de vouloir devenir mon maître; mais je trouve horriblement mauvais, que vous ne faisissiez pas l'occasion de m'avoir pour compagne. Ah ! Mademoiselle, lui dis-je, vous avez beaucoup d'esprit, mais il y a ici des distinctions bien fines; j'ai peur qu'elles ne visent un peu au . . . . . Au galimatias, reprit-elle brusquement; je vous entends, Rucille : écoutez, ceci n'est point galimatias, partez dans ce moment, & ne revenez jamais. Prenez-y garde, lui dis-je, Mademoiselle : voilà une bizarerie dont un autre que moi feroit des plaisanteries par-tout; vous me chassez par un caprice horrible, vous me rappellerez peut-être en vain.

A peine m'écouta-t-elle; je fus même plusieurs jours à ne la voir qu'à la Messe, aux appartemens ou à la Comedie : on ne parla plus de nous marier. Elle affectoit alors de regarder tendrement le Prince de ***. J'en avois une espece de jalousie, mais je me gardois bien de la témoigner : cette conduite me réussit. Elle me dit un jour en passant qu'elle avoit une nouvelle à me dire, & que j'allasse le lendemain chez elle. Je ne me fis pas prier : on me marie, me dit-elle lorsque j'entrai, & c'est à un homme que selon les regles je ne dois pas aimer, les plus severes-mêmes me le pardonneront. Et qui est cet homme heureux ? repris-je tristement, pour ne pas tomber dans l'inconvenient qui m'avoit brouillé avec elle. C'est, reprit-elle, le Duc de ***: il est doux, il a peu d'esprit; c'est mon fait : je ne vous en verrai pas moins, Marquis. Ses manieres de penser m'étoient toujours nouvelles : je la regardois d'un air épouvanté; elle crut que j'étois fâché de la perdre. Eh fi! dit-elle, n'enviez point la place du Duc de ***; je ne l'aimerai jamais, je vous aimerai toujours, & je me crois en droit de vous le dire ainsi, parce que je n'ai point de vûës cri-

mi-

minelles. Le reſte de la converſation ſe paſſa ſur le même ton. Cependant, cette affaire n'étoit encore que propoſée, & elle ne fut ſçue qu'un an après. Ce fut en ce tems-là, Madame, que je vous vis pour la premiere fois à Marly. Monſieur le G. P. me dit de vous regarder; je le fis ſans vous voir, & je m'allai placer auprès de vous pour rendre à Mademoiſelle de *** les regards qu'elle me prodiguoit. Elle ne me parla point de vous, quoiqu'on parle d'ordinaire d'une nouvelle venue. On danſa le lendemain; je danſai avec vous, je vous trouvai fort belle, je vous en fis même voir quelque choſe dans mes yeux : mais Mademoiſelle de *** ne l'eut pas plutôt apperçu, que je vis auſſi-tôt une certaine mouche placée à un endroit, qui, pendant que cette imagination fut en regne, ſignifioit la plus cruelle jalouſie. Je me repentis de ma légere infidelité, & je crois que la plus véritable cauſe de ce repentir, c'eſt que vous détourniez toujours dédaigneuſement les yeux de deſſus moi, comme ſi vous m'aviez trouvé mépriſable. Le reſſentiment de ce petit outrage me rendit à mon devoir; je n'avois d'ailleurs jamais été ſi content de ma Maîtreſſe : vous vous ſouvenez ſans doute, Madame, que je vous fis un jour la guerre de la maniere dont vous receviez les avances qu'elle vous faiſoit ; vous me répondîtes avec une aigreur inſupportable.

Cependant, le tems du mariage de Mademoiſelle de *** s'avançoit. Dès que toutes les difficultez furent levées, toute la Cour ſçut cette affaire : elle ſe fit avec une ſplendeur ſans égale : je paroiſſois aſſez chagrin; je l'étois en effet de voir quel homme alloit être le poſſeſſeur d'une perſonne qui a ſans doute beaucoup de charmes. J'allai chez elle la veille de ſes nôces à l'heure qu'on devoit la parer pour toutes ces céremonies qui précedent la véritable. Je me préſentai à la porte

porte de ſa chambre au moment que la Ducheſſe de * * *, ſa Mere, ſe tourmentoit pour qu'on la lui ouvrît; mon impatience n'en devoit rien à la ſienne. Mademoiſelle de * * * diſoit de tems en tems à ſa Mere qu'elle ne ſçavoit où étoient ſes femmes, qu'elles avoient emporté la clef, & qu'elle étoit enfermée. Le phlegme de Mademoiſelle de * * * irritoit la Ducheſſe. Enfin, elle envoya chercher un Serrurier, la porte fut ouverte. Sçavez-vous, Madame, qui nous trouvâmes dans la chambre? le Prince de * * * qu'elle avoit fait cacher dans une feuille de paravent faute d'autre lieu pour le mettre. La Ducheſſe le pria bien doucement de s'en aller, & l'aſſura qu'elle ne croyoit que de l'enfance dans le procedé de ſa fille. Comme je ne lui étois point ſuſpect, elle luſ dit des choſes très-fortes, très-ſenſées, & très-capables de la faire rentrer en ſoi-même. Elle me laiſſa enſuite, & j'eus mon tour; je tonnai, je reprochai: elle m'avoua qu'elle avoit tort dans les apparences, mais qu'au fond rien n'étoit plus innocent. Je m'en allai comme un furieux; cela fit dire que ſon mariage m'avoit fort affligé. Je vous en laiſſe juge, Madame. Je ne ſçai qui répandit l'Avanture de la feuille du paravent, je ſçai bien que ce ne fut pas moi; mais enfin elle fut contée, & ſon Mari eſt le ſeul qui l'ignore.

Je regardai alors la Ducheſſe de *** comme une coquette, comme une infidelle: juſques-là la ſingularité de ſon caractere m'avoit piqué; mais on revient à la fin de cette vivacité qui n'eſt pas ſoutenue par l'eſtime. Vous aviez, Madame, tout ce qu'il falloit pour engager & pour retenir le cœur d'un honnête homme; je donnois à votre beauté le prix qu'elle méritoit: la vertu brilloit dans vos actions, une modeſtie charmante vous faiſoit honorer de tout le monde. Que ne ſentis-je point alors! les ſuites vous l'ont prouvé: il eſt vrai

vrai que la fierté ou la colere que je voyois toujours dans vos yeux, lorſque vous daigniez ſeulement les tourner ſur moi, m'avoit fait réſoudre à ſurmonter une paſſion qui me déchiroit, & qui me paroiſſoit digne d'un traitement plus doux.

Helas! interrompit la Comteſſe, la cauſe de ce traitement vous doit être à preſent bien chere. Je vous avois vû adorer la Ducheſſe de * * *, au moins il me le paroiſſoit: je vous croyois indifferent pour moi, je ne pouvois l'être pour vous: mon dépit & ma colere compoſoient un air de fierté qu'il ne falloit qu'approfondir, vous y auriez démêlé bien de la foibleſſe. Je ſuis trop payé Madame, reprit le Marquis, je ſuis trop payé de mes ſouffrances; de quel prix ne voudrois-je point acheter vos bontez? Voici le reſte de l'Avanture, s'il vous plaît de l'écouter. Il recommença ainſi ſon diſcours.

Ce fut en ce tems-là, Madame, que votre mariage fut arrêté avec Monſieur de Mortane. Je ſouffris dans mon ame tout ce qu'on ne peut imaginer à cette nouvelle. Me voilà donc ſans eſperance, diſois-je; le bien que le Ciel donne par pitié aux plus miſerables, m'eſt interdit: cette vertu qui fait mon admiration, va faire mon malheur. Helas! reprenois-je, je n'y perds rien; elle me hait ou me mépriſe dans le fond de ſon ame. Enfin, Madame, j'ai connu par moi-même, que les diſcours qu'on fait tenir à Cirus & à ſes ſemblables ſont fort dans la nature; car à m'entendre on m'auroit cru fou. Vous vous ſouvenez ſans doute du jour que vous tombâtes dans les boſquets en courant pour répondre à Madame la Princeſſe de Conty: je fus des premiers à m'empreſſer pour vous emporter; vous me reçûtes d'une façon qui avoit quelque choſe de trop particulier pour n'être pas le ſujet d'une longue méditation. Après avoir paſſé deux heures à rêver inutilement à ce qui

qui vous avoit fait parler comme vous fîtes, j'eus recours à vous comme à l'oracle le plus sûr. Ma premiere lettre fut inutile; j'en eus un desespoir affreux. Eh, mon Dieu! interrompit encore la Comtesse, comment aurois-je pu faire? j'étois dans une situation qui me défendoit presque jusques aux pensées: vous en fûtes dédommagé par la suite, & vous connûtes bien par la réponse que je fis à votre second billet, que je n'étois gueres plus de sang-froid que vous. Mais achevez, Rucille, continua-t-elle, je ne vous interromprai plus. Il reprit donc ainsi.

Votre lettre me fit sentir des mouvemens mêlez de tant de choses differentes, que je n'entreprendrai point de vous les exprimer. Je travaillai vainement à rompre ce fatal lien qui nous alloit séparer au moment que l'amour nous faisoit connoître que nos cœurs étoient unis. Le second billet que je reçus de vous, me fit perdre toute esperance de vous posseder: mais une certaine autorité que vous preniez sur moi, cet ordre de ne point troubler une céremonie si cruelle, me fit sentir un charme mêlé de douleur, que j'aurois préferé aux plus grandes faveurs d'une autre. Elle va passer dans les bras de mon Rival, m'écriai-je, & quel Rival encore! Elle me défend de m'y opposer; sa reputation l'occupe. Mais, reprenois-je, puisqu'elle me défend si précisément de rien entreprendre, elle sçait donc à quel point il me seroit important de le faire: elle a donc conçu combien je l'adore; elle fait plus, elle me fait entrevoir une affliction sage de sa destinée: elle n'est point insensible pour moi, ce n'est que la vertu qui l'arrête; je suis encore trop heureux. Ah! reprenois-je, je donne dans la chimere, tandis qu'on m'arrache un bien réel. Vous n'ignorez pas, Madame, tout ce que j'entrepris pour gagner Madame la Maréchalle de * * *; elle fut inflexible. Le desespoir s'empara

para alors de mon ame; & ſans un de mes Amis qui connut tout mon trouble, je me ſerois ſans doute porté à de grandes extrémitez; mais ſa raiſon fortifia le reſte de la mienne. Je ne me ſentis pourtant pas capable de vous laiſſer prononcer cet oui terrible ſans vous y troubler. Je me préſentai à vos yeux, vous me vîtes, Madame; une langueur charmante que je vis dans vos regards, m'en avertit: vous prononçâtes cette parole qui me devoit faire mourir, ſi le deſtin ne m'eût conſervé pour une félicité ſuprême. J'appris de mon Ami que vous vous étiez trouvée mal, j'eus la vanité de m'en appliquer la cauſe; votre ſanté m'étoit cependant plus précieuſe que tout le reſte. On me dit que vous étiez à la campagne, je me déguiſai pour vous y aller parler; une Païſanne que je recompenſai aſſez bien de m'avoir prêté ſes habits, fut ma femme de chambre. Vous ſçavez la ſuite qu'eut ce déguiſement. Il ne faut point vous mentir, Madame, je me flattai de pouvoir vaincre vos ſcrupules; cette douce idée me redonna mon humeur ordinaire. La Ducheſſe de * * * fit ce qu'elle put pour me rembarquer: je lui répondis toujours en homme rebuté de l'Avanture du paravent; & c'eſt ce qui fait qu'elle ne m'a point ſoupçonné d'un autre amour.

Deux ans ſe paſſerent en pourſuites de ma part & en cruautez de la vôtre; cela me revolta, je voulus briſer mes chaînes, & j'aimai mieux qu'il m'en coûtât quelques pas vers la Ducheſſe de * * * que de commencer une intrigue avec une autre. Je ne ſçavois pourtant comment m'y prendre, je ne me trouvois rien à lui dire; & tout le projet ſe réduiſit à lui faire des mines quand vous pouviez en être témoin. Que me voulez-vous, me dit-elle un jour à Chantilly près le cabinet de Silvie? vous me regardez; il ſemble que vous vous repentiez d'avoir été un eſclave fugitif: ſi cela

cela eſt ainſi, je vous ferai grace en faveur de votre retour; & je ne vous impoſerai d'autre peine que celle de ne plus retomber dans une pareille faute. Je n'avois pas le courage de répondre à ſes avances, je biaiſai dans cette occaſion; & prenant un ton de jaloux: Je ne vois pas, Madame, repris-je, de quel droit vous me faites des reproches; & s'il vous plaît de vous ſouvenir du paravent & des perſonnages dont vous l'aviez orné.... Ah! Rucille, interrompit-elle, vous reprochez toujours la même choſe; le tems qui s'eſt paſſé depuis, devroit ſervir de fleuve d'oubli. Je croirois bien, répondis-je, qu'à approfondir les choſes, je pourois trouver dans votre conduite de quoi donner de la diverſité à mes plaintes. Vous êtes fou, Rucille, me dit-elle bruſquement, de me parler ainſi; & puis franchement, l'importance eſt que je vous aime toujours mieux qu'un autre. Cette converſation dura encore un peu; le trouble que je vis ſur votre viſage me la fit continuer: pardonnez-moi, Madame, mes petites ruſes, on le permet en guerre & en amour; je vous vis en des manieres toutes differentes pour moi, & je triomphois en ſecret d'une inquiétude que je voulois vous cauſer. Lorſque vous fûtes à Paris, le Prince de * * * commença à vous ſuivre en tous lieux: je ne vous perdois de vûë que lorſqu'il ne m'étoit pas permis de me trouver où vous étiez: je crus voir que vous vouliez affecter de lui faire bonne mine; mais que vos yeux ne répondoient pas à vos intentions. Je craignis pourtant à la fin un Rival que je haïſſois déja beaucoup: j'entrepris de vous parler, je le fis à l'Opera; perſonne ne peut imaginer le charme inexplicable que je ſentis dans cet entretien. Mais il me fut vendu bien cher; deux années ſe ſont paſſées depuis ſans que j'aie ſeulement oſé prendre la liberté de vous écrire: il eſt vrai qu'il me prit à Fontainebleau un deſir ſi

vif

vif de vous demander de vos nouvelles, que je ne pus y réſiſter. Mon retour à Paris ſuivit de près ma lettre. Vous ſçavez auſſi-bien que moi le reſte de l'Avanture; c'eſt vous qui la couronnez; c'eſt vous, divine perſonne, qui me rendez plus heureux que ſi je poſſedois l'Empire du monde: aimé de la plus adorable de toutes les femmes qui joint aux graces de ſa perſonne les plus ſublimes qualitez de l'eſprit & de l'ame, qu'ai-je à deſirer que la continuation de ma vie pour goûter une félicité ſi parfaite?

Mais, Marquis, lui dit la Comteſſe quand il eut fini, que ſont devenues ces paroles de paix, que vous vous dites à Chantilly la Ducheſſe de * * * & vous? Rien, Madame, reprit-il, j'ai toujours arrêté le traité par des articles qui ne lui convenoient pas. Cela eſt fort bien, dit Madame de Marigue: mais, Marquis, la Ducheſſe vous aime, elle a beau ſe tourner à droite & à gauche, vous êtes ſon point de vûë; & c'eſt pourquoi je vous conſeille encore de tenir cette affaire-ci ſecrette. Il n'y a rien qu'une femme coquette & jalouſe ne puiſſe entreprendre: croyez-moi, contentez-vous de votre ſatisfaction interieure ſans en avertir le public. Madame la Maréchalle de * * *, ajouta-t-elle, doit être même ménagée: de longue main vous connoiſſez ſon humeur, & vous ſçavez les foibleſſes que Madame de Mortane a pour elle, lorſqu'elle lui parle avec autorité. Je ne m'en défens point, ajouta la belle Veuve; mais, puiſque j'ai pris un parti, je le ſoutiendrai avec fermété. Alors ces trois Amis parlerent encore de tout ce qui leur étoit plus cher; & ce fut avec peine que la Comteſſe ſe réſolut à le prier de partir l'après-dîner du lendemain: il ſembla de ſa part qu'on lui arrachoit l'ame; mais l'eſpérance de n'être pas long-tems privé de la vûë de ſa Maîtreſſe, lui fit prendre patience, & lui donna la force de s'en ſéparer.

Fin de la premiere Partie.

LA COMTESSE DE MORTANE,

NOUVELLE.

SECONDE PARTIE.

DÈS que le Marquis de Rucille fut parti, les deux Amies reſterent dans cette douce joye que l'eſpérance donne. La Comteſſe pouſſoit cependant des ſoupirs de tems en tems; & ſi la ſatisfaction de Madame de Marigue n'étoit pas ſi vive, elle étoit du moins plus tranquille.

Elles paſſerent quelques jours à ne parler que de Rucille; elles en reçurent des nouvelles; elles eurent des viſites de Paris & des environs : ces diſtractions exterieures n'empêchoient point l'aimable Veuve de donner toutes ſes penſées au Marquis. Le tems approchoit de quitter la campagne, ſi on n'y vouloit pas paſſer l'Hiver.

Ce n'étoit pas l'intention de nos belles Amies.

Je

Je ne m'ennuye pas avec vous, disoit un jour Madame de Marigue à Madame de Mortane, & je n'ai rien qui me rappelle à Paris; mais les jours commencent à être courts, les feuilles sont presque toutes tombées, voulez-vous attendre ici le retour du Printems, & laisser Rucille dans les douleurs de l'absence après l'avoir tant tourmenté par vos rigueurs? Nous partirons dans peu, répondit la Comtesse, je n'ai pas résolu de faire une retraite plus longue. Mais, à ne vous rien déguiser, je crains mon retour à Paris: il faudra y remplir des devoirs: il faudra écouter ma Mere sur l'établissement qu'elle s'est mise en tête de me faire accepter: il faudra voir le Prince de * * *, & ne voir Rucille que rarement; vous-même, ma chere bonne, m'avez imposé cette loi, & je la vois trop nécessaire pour y contrevenir.

Je vais répondre à toutes ces difficultez, reprit Madame de Marigue. Votre douleur vous met à couvert de certains devoirs souvent tristes & fatigans; la même raison vous servira à éluder les persécutions de Madame la Maréchalle de * * *. Vous vous ferez un mérite auprès d'elle de votre régularité à ne pas recevoir tous les jours le Prince de * * *, & nous trouverons des moyens pour vous faire voir le Marquis sans que votre gloire en souffre. Partons donc, dit Madame de Mortane, je me rends à vos discours, partons dans deux jours au plus tard.

Elle reçut le lendemain cette lettre de la part de Rucille.

Que vous êtes loin de penser comme moi, Madame, que votre cœur sent peu le tourment de l'absence & le plaisir du retour! Au milieu d'une Cour qui ne songe qu'à se divertir, vous m'êtes éternellement presente: je vous souhaite à tous les momens; je ne suis pas même exempt de trouble & de crainte, malgré les

les assurances qu'il vous a plu de me donner; & vous, dans une campagne déserte, maîtresse de venir dans un lieu d'où je voudrois pouvoir partir, vous vous contentez peut-être de songer quelquefois à moi, & sûre de mon cœur comme vous devez l'être, il ne vous passe dans l'esprit aucun soupçon qu'il puisse jamais vous échapper. Vous avez raison, divine personne; mais faut-il avoir toujours raison quand on aime? un peu de dérangement, un peu d'inquiétude, prouveroient bien mieux ce que je ne puis perdre sans mourir. Demandez-le à Madame de Marigue, Madame: le sang-froid où elle est à present, ne l'empêchera point de se souvenir de ce que l'amour est capable de fournir à l'imagination.

Il a raison, dit Madame de Marigue, rien n'est si extraordinaire que d'être absente de propos déliberé. Eh bien, reprit la Comtesse, partons demain, & ne me grondez plus. En effet, elles reprirent le chemin de Paris, & Madame de Mortane avoua à son Amie qu'elle seroit très-sensible au plaisir de revoir le Marquis. Cette derniere envoya chez lui dès qu'elle fut chez elle; il étoit à Versailles & revenoit le lendemain. Il vola, dès qu'il fut de retour, chez Madame de Marigue. La Comtesse y venoit d'entrer, son deuil ne l'empêchoit point d'aller chez une Amie intime; & la Maréchalle de *** étant allée faire sa cour, elle en avoit plus de liberté.

La conversation se passa entre ces trois personnes avec la douceur qu'on peut imaginer. La joye brilloit dans les yeux de Rucille; celle de Madame de Mortane se couvroit un peu d'une modestie qui redoubloit l'amour & l'admiration de cet heureux Amant. On prit des mesures pour se revoir. Il fut arrêté qu'il iroit rarement chez la Comtesse; que ses visites seroient courtes & dans les heures où il y auroit le plus de monde; & qu'ils se ver-

verroient plus souvent chez Madame de Marigue, qui étant maîtresse de faire fermer sa porte pouvoit aussi garder sa maison tant qu'il lui plaisoit. Si on en eût cru l'amoureux Rucille, il ne se seroit pas passé un jour qu'on ne lui eût donné cette satisfaction; mais la Comtesse n'étoit pas maîtresse de sortir si souvent, & on le fit consentir à attendre ses ordres pour régler un peu ses transports. Cependant, comme la Maréchalle ne devoit revenir de Versailles que dans quelques jours, on résolut de profiter de son absence, & on se donna parole de se revoir le lendemain.

Le Prince de ***, plus amoureux que jamais, & plus déterminé à la vengeance, alla se présenter ce jour-là à la porte de la Comtesse; le Suisse lui dit qu'elle venoit de sortir. Mais, comme elle avoit ordonné que son carosse retournât chez elle pour qu'on ne le vît pas si long-tems chez son Amie, le Prince qui vit revenir l'équipage à vuide, demanda à un laquais où étoit sa Maîtresse. Le laquais n'y entendoit point de finesse, il dit qu'elle étoit chez Madame de Marigue. Aussi-tôt il fit tourner son carosse pour y aller. Il la fit demander; on répondit qu'elle étoit sortie avec la Comtesse de Mortane. Voilà déja un sujet de soupçon. Il apperçut à vingt pas de-là le carosse de Rucille, ce fut comme s'il l'avoit vû dans la maison de ses propres yeux: il voulut pourtant en être sûr; il eut la patience d'attendre jusqu'au soir dans un endroit de la ruë d'où il pouvoit tout découvrir.

Il vit revenir les gens de Madame de Mortane, il la vit partir; & Rucille partit peu de tems après. Quelle vûë pour un homme amoureux! Sa jalousie ne se prescrivit plus de bornes, il courut chez la Duchesse de ***. Que votre vengeance est tardive! lui dit-il en arrivant dans sa chambre, où il la trouva seule: qu'attendez-vous, Madame,

me, pour mettre à profit l'eſprit que vous avez reçu de la nature? Il y a deux jours que Madame de Mortane eſt revenue; Rucille la voit tant qu'il veut chez Madame de Marigue; & vous êtes tranquillement chez vous. Mais, répondit la Ducheſſe, il n'y a pas encore beaucoup de tems perdu: donnez-moi juſqu'à demain. Trouvez vous chez la Comteſſe, j'y ſerai de ſi bonne heure qu'elle ne pourra être ſortie; vous verrez ſi je m'endors quand il s'agit de pareils interêts. Alors, elle lui dit la maniere dont elle s'y vouloit prendre; & l'agitation dont ils parloient, les auroit fait ſoupçonner d'autre choſe que de confidence, ſi quelqu'un étoit entré.

La Ducheſſe ne manqua pas d'aller le lendemain à la ſortie de ſon dîner chez la belle Madame de Mortane. Elle lui fit toutes les amitiez que la fauſſeté des femmes leur a fait inventer pour ſe tromper l'une l'autre; la Comteſſe y répondit ſans empreſſement & ſans incivilité.

Après les premiers diſcours la Ducheſſe tomba ſur la beauté de ſa terre où elle l'avoit vûe. Mais à propos, ajouta-t-elle, qu'eſt devenue cette Vicomteſſe de Gragnac qui étoit ſi plaiſante avec ſon maſque? Je voudrois la revoir, ſon caractere d'eſprit me plaiſoit aſſez. Madame de Mortane n'entendoit jamais parler indifféremment de Rucille; mais cette Avanture avoit eu quelque choſe de ſi intereſſant & de ſi miſterieux, qu'elle rougit prodigieuſement à cette queſtion: mais, comme elle a bien de l'eſprit & qu'elle ne ſoupçonnoit pas qu'on pût ſçavoir ce déguiſement, elle ſe remit avec aſſez de promptitude.

C'eſt Madame de Marigue, reprit-elle, qui peut vous en dire des nouvelles, & je lui en demanderai à votre intention. Je croyois, dit alors la Ducheſſe, que vous en pouviez ſçavoir autant qu'elle; & quelque aimable qu'elle ſoit, je ne puis

croire qu'on l'aille chercher chez vous. Mais, reprit Madame de Mortane que cette réponſe embaraſſa, on ne la vint point chercher; elle étoit venue faire un petit voyage à Paris, & elle me pria par une lettre de trouver bon qu'elle m'amenât cette parente. Vous voyez donc, dit la Ducheſſe d'un air badin, que c'eſt toujours vous qu'on a été chercher; & je ſuis ſûre, ajouta-t-elle, que Monſieur le Prince de*** ne m'en dédira pas. Il entroit comme elle diſoit ces mots. Il augmenta le trouble de la Comteſſe, & demandant à la Ducheſſe de quoi il s'agiſſoit, elle reprit toute la converſation, & lui demanda ce qu'il en penſoit. Moi, Madame, reprit-il d'une maniere miſterieuſe, je crois que vous en ſçavez plus que perſonne. Bon, dit la Ducheſſe, vous m'attaquez quand je vous prends pour Juge; cela n'eſt pas d'un Chevalier bien courtois. Oh, Madame, reprit le Prince, je ne ſuis Chevalier que d'une ſeule Dame, & je vais même me ranger de ſon côté ſi vous continuez à l'embaraſſer.

Pendant tout cela, Madame de Mortane ſouffroit ce qu'on ne peut imaginer; ſon eſprit ne lui fourniſſoit rien dans une occaſion où ſon cœur ſe trouvoit attaqué: car enfin qui pouvoit avoir revelé ce ſecret que Rucille lui-même? Ignorant le combat & tout le reſte, pouvoit-elle parer des coups qui lui étoient portez de ſi près? Il n'y avoit pourtant pas moyen de garder le ſilence. Je vous entends ſi peu, dit-elle, & vos plaiſanteries me paroiſſent ſi hors de leur place, que vous ne devez pas être ſurpris ſi je ne vous réponds pas.

La Ducheſſe fit alors un éclat de rire, & dit: En vérité vous avez peut-être autant ſujet de rire que moi; car, ſi la Vicomteſſe ne m'a pas celé ſon déguiſement, elle l'avoit entrepris pour vous, & je ne démêle pas bien qui en eſt la duppe. Suivant mon perſonnage de Chevalier loyal, dit le Prince

ce, & ce que vous m'avez appris de cette Avanture, je crois que c'eſt vous qui avez ſouffert de ce déguiſement: car enfin le premier mouvement a été pour Madame de Mortane; & ſi la Vicomteſſe a été indiſcrete, c'eſt par un mouvement d'indiſcrétion aſſez ordinaire dans ce ſiécle. Quelles paroles pour une femme vertueuſe, qui après avoir tout ſacrifié à ſa gloire s'eſt enfin rendue à des pourſuites ardentes & durables!

La Comteſſe penſa mourir de douleur, lorſqu'elle vit ſon Amant & ſa Rivale inſtruits d'un ſecret qu'ils ne pouvoient à ſon avis ſçavoir que par celui qui en triomphoit. On ne peut imaginer ce qui ſe paſſa dans ſon cœur; elle ſe déconcerta, ſes beaux yeux étoient preſque prêts à répandre des larmes; & ſi Madame de Marigue ne fût entrée, elle auroit abſolument achevé de ſe défaire. Mais la preſence de ſon Amie la ſoutenant: Approchez, Madame, lui dit-elle, venez répondre à des énigmes impenétrables pour moi, & dont vous devez avoir plus de connoiſſance qu'une autre.

Alors elle lui apprit de quoi il s'agiſſoit, & combien de railleries rouloient ſur la Vicomteſſe de Gragnac. Madame de Marigue demeura fort étonnée à ſon tour. Je ne ſçai, dit-elle, quel miſtere on enviſage dans tout ceci? J'ai une parente en Gaſcogne qui ſe nomme la Vicomteſſe de Gragnac; je ne connois, ni ſon viſage, ni ſon écriture. On me la vint annoncer un jour que j'étois partie de chez Madame de Mortane. Ce ne fut pas ſans épouvante que je la vis entrer avec ſon maſque; elle m'en dit la raiſon que vous avez ſçue. Elle me conta un procès qui l'amenoit à Paris, & me pria de la loger chez moi. Je m'en retournois trouver Madame la Comteſſe. Je la priai de trouver bon que je lui menaſſe cette femme; elle eut la bonté d'y conſentir. Elle paſſa trois jours avec nous. Mais ce

qui me fait soupçonner quelque supercherie, c'est que depuis qu'elle partit dans la chaise de poste de Monsieur le Prince, de ***, je n'ai point entendu parler d'elle.

Voilà, ajouta Madame de Marigue, tout l'éclaircissement que je puis donner sur tout ceci. Le tour que prit cette aimable femme, étoit le seul qu'on pût raisonnablement prendre. Elle ignoroit aussi-bien que son Amie ce qui auroit pu justifier Rucille. Elle ne pouvoit s'empêcher de l'accuser de perfidie; & la chose étant découverte il n'étoit plus question que de disculper Madame de Mortane. Son dessein lui réussit à demi. Il ne parut pas impossible au Prince de *** qui cherchoit à se flatter, que Rucille eût rusé pour se donner les entrées chez la Comtesse. Pour la Duchesse, elle ne s'y méprit pas: il lui suffisoit d'ailleurs, que le Marquis fût amoureux de Madame de Mortane pour lui inspirer du ressentiment, qu'elle en fût de moitié ou non. Mais il lui étoit cependant important de le démêler. Elle ne crut pas le pouvoir faire dans ce moment: elle espera tirer meilleur parti de sa Rivale lorsqu'elle la trouveroit seule, & ne douta pas que la jalousie ne fit son effet lorsqu'elle y joindroit son adresse.

Je vois bien, dit-elle en se levant, que nous ne vuiderons pas aujourd'hui cette question. Adieu Comtesse, croyez que je suis plus de vos Amies que personne, & que les interêts les plus pressans ne peuvent ôter de mon cœur les sentimens d'inclination que j'ai toujours eu pour vous. La Comtesse répondit d'un air embaraſſé à ces faux témoignages d'amitié, & resta entre Madame de Marigue & le Prince.

Il voulut lui demander pardon, & rejetter sur son amour ce qu'il lui faisoit paroître de soupçons. J'ignore quels soupçons ma conduite peut faire naître, repartit fierement Madame de Mortane; &

& je ſçai encore moins de quel droit vous m'en témoignez? Le Prince étoit convenu avec la Ducheſſe qu'elle ſe chargeroit de faire ſçavoir à la belle Veuve qu'elle étoit inſtruite du ſéjour que Rucille avoit fait chez elle, & qu'elle lui diroit en confidence qu'elle le ſçavoit de lui-même. Cela mettoit le Prince hors d'état d'en dire ce qu'il en ſçavoit, joint qu'il ne jugeoit pas à propos de conter ſon affaire avec le Marquis. Il demeura ſurpris de l'air dont Madame de Mortane lui avoit répondu, & ſe remettant en lui-même du ſoin de ſa vengeance ſur la Ducheſſe de ***, il parla avec toute la ſoumiſſion d'un Amant qui craint d'avoir déplû à ſa Maîtreſſe.

Il ſortit bien-tôt après. Eh bien! dit la Comteſſe en laiſſant couler des larmes qu'elle avoit ſi long-tems retenues, eh bien! ma chere, dans quel abîme ſuis-je plongée? Que vais-je devenir? Qu'avez-vous à m'alléguer pour la juſtification du plus indigne de tous les hommes? Je ne ſçai, repartit-elle: peut-être le Prince & la Ducheſſe n'ont-ils fait que ſoupçonner le déguiſement du Marquis; & ſi cela eſt, il n'eſt point criminel. Ah! interrompit Madame de Mortane, c'eſt être trop aveuglée que de ne pas voir l'acharnement de la Ducheſſe de ***: elle n'a pas dit un mot qui ne m'ait coûté un battement de cœur, pas fait une mine qui n'ait excité une jalouſie mortelle, pas ſouri une fois que je n'euſſe voulu être morte. Et ce Prince, ajouta-t-elle, qui m'accable encore ſous les apparences de ſon dévoûment! Je ne ſurvivrai point à mes malheurs: on va parler de moi comme des autres femmes: je vais être le ſujet des chanſons, des ſatires, des moqueries; elles me ſeront bien dûes. Grand Dieu, attentive à ma conduite depuis que je ſuis au monde, je tombe dans le ridicule d'avouer toute ma foibleſſe à un

infidele, à un indiſcret! Non, il n'y a que la mort qui puiſſe me tirer de cette horrible Avanture.

C'eſt un remede, reprit Madame de Marigue, qui ne vous manquera pas ; gardons-le pour le dernier. Songeons aux moyens de nous éclaircir, repartit triſtement Madame de Mortane. Voudriez-vous que je viſſe un homme qui a pu me trahir ? Quelqu'autre que lui a-t-il pu reveler la choſe du monde la plus cachée ? Ne voyez-vous pas ſur le viſage de la Ducheſſe cette ſatisfaction qu'une coquette ſent toujours d'un pareil ſacrifice ? Non, Madame, non, continua-t-elle, je ne verrai point Rucille. Mais je le puis voir, interrompit Madame de Marigue; je puis tirer la vérité de ſa bouche; car enfin tout ceci me confond. Peut-on jouer l'Amant parfait depuis qu'il le joue? N'a-t-il paru tranſporté de joye & d'amour que pour courir aux pieds d'une femme lui chanter ſa victoire, & d'une femme encore dont il nous conte une hiſtoire aſſez deſavantageuſe? Eh! c'eſt-là ce qui confirme ſon caractere, reprit la Comteſſe; il me dit du mal d'une femme dont il eſt aimé; il lui va confier les bontez que j'ai pour lui. Heureuſe encore, s'il n'a pas chargé le recit ! Les perfides ſçavent outrer toutes choſes. Ces deux Dames s'entretinrent encore long-tems ſans pouvoir rien réſoudre. Madame de Marigue étoit au deſeſpoir d'être cauſe d'un déguiſement ſi fatal; la droiture de ſon intention ne la juſtifioit pas aſſez à elle-même. Elles ne ſe ſeroient point ſéparées de toute la nuit, ſi la Maréchalle ne fût arrivée pour ſurcroît d'accablement.

A peine fut-elle de retour qu'elle parla à ſa fille en faveur du Prince. Madame la Princeſſe de Conty, dit-elle, ſçait les ſoins qu'il vous rend, & m'a parlé de cette alliance avec une bonté ſans égale. Ce qui me vient de cette part, reprit Madame de Mortane, m'eſt ſi cher, que ſi je n'avois pas

pas encore une partie de mon année de deuil à paſſer, je vous obéïrois dès demain; mais, Madame, trouvez bon, s'il vous plaît, que je garde les meſures à quoi je ſuis obligée.

Ce ne fut ſeulement pas le reſpect qu'elle avoit pour Madame ſa Mere qui la fit parler ainſi; l'horrible regret de croire s'être mépriſé à ſon choix lui fit prendre le deſſein bizarre de s'en punir en épouſant le Prince de * * * qu'elle ne pouvoit jamais aimer. Il y avoit pourtant des momens où la mort ſeule lui paroiſſoit capable de finir ſes malheurs. Elle ſe retira d'aſſez bonne heure ce ſoir-là, donna ordre qu'on refuſât ſa porte au Marquis de Rucille, & s'enferma dans ſon cabinet au lieu de ſe coucher. Ce fut-là où l'image de Rucille amoureux, ſuppliant, empreſſé, fut oppoſée à celle de Rucille volage, perfide, & indiſcret. Elle s'abandonna à une affliction ſi immoderée qu'elle en ſentit alterer ſa ſanté; elle ſe coucha vers le matin, & ne ſe releva l'après-dîner que par l'inquiétude qui l'agitoit. On lui dit que le Marquis l'avoit demandée; ce fut un ſurcroît de douleur.

Je ne le verrai donc plus, s'écria-t-elle dès qu'elle ſe trouva ſeule, & c'eſt moi que je punis par la réſolution que j'en prends. L'ingrat eſt ſans doute à l'heure qu'il eſt chez la Ducheſſe à lui jurer qu'il eſt ravi de ne m'avoir pas trouvée pour ne point perdre de tems auprès de moi. Madame de Marigue arriva, avec qui elle recommença à ſe plaindre d'une façon ſi douloureuſe, ſi tendre & ſi ſage, que les plus inſenſibles auroient répandu des larmes.

Cependant le Marquis, bien loin de prévoir ſon malheur, avoit couru à la porte de Madame de Marigue croyant y trouver Madame de Mortane; il ne trouva ni l'une ni l'autre. Il repaſſa le ſoir chez Madame de Marigue, elle n'y étoit point encore;

core; & il fit pluſieurs jours de ſuite les mêmes tentatives inutilement. La Ducheſſe de *** y avoit mis bon ordre. Elle vint chez la Comteſſe un peu après que Madame de Marigue en fut ſortie. Quelque contrainte qu'elle ſe fit, ſes yeux avoient une langueur qui découvroit ſes ſentimens. Je ne puis, dit la Ducheſſe d'un air de bonté, vous voir affligée pour un ingrat. Moi, Madame, interrompit Madame de Mortane, quelle nouvelle plaiſanterie avez-vous à me faire? Ce n'eſt point une plaiſanterie, reprit-elle. Vous avez beau vouloir jouer l'indifferente, je penétre tout ce que vous avez dans le cœur, & je n'en ſuis point ſurpriſe. Il eſt aimable, il a de grandes qualitez; & je me blâmerois la premiere ſi j'étois aſſez injuſte pour vous condamner.

Oui, Madame, continua-t-elle, Rucille m'a plû comme à vous; mais il m'a aimée depuis que je ſuis au monde: il eſt toujours revenu à moi, quelque légereté qui l'ait fait voltiger ailleurs. Mais, Madame, interrompit encore une fois la belle Veuve, vous me tenez un langage obſcur qui ſans doute ne vous rejouit gueres, & qui me rejouit encore moins. Croyez-moi, reprit la Ducheſſe, il ne me divertit gueres plus que vous: ſi Rucille vous a donné des ſoins, ſi Rucille s'eſt déguiſé pour vous aller voir, il m'en a rendu compte fidelement. Mais penſez-vous que ce ſoit aſſez pour me ſatisfaire; & ne ſuis-je point aſſez aimable pour qu'un homme que j'aime, n'ait point de ces diſtractions qui ſont en effet des infidélitez? Lorſque je vous allai voir à la campagne, ce fut un remords du Marquis qui en fut cauſe; il m'écrivit ſa nouvelle infidélité: & pour ne vous rien déguiſer, j'embarquai le Prince de * * * à être de notre partie; & je lui dis même ce qui me la faiſoit faire.

Je dois vous rendre mille graces de cette viſite, répon-

répondit Madame de Mortane en rougiſſant de honte & de dépit ; mais s'il eſt vrai que ce fut Rucille qui paſſa trois jours chez moi ſous un maſque, il pourra vous avoir dit ſi j'étois participante de cette tromperie. La Ducheſſe qui ne vouloit rien approfondir, répondit en biaiſant, & pourſuivit en aſſurant la Comteſſe qu'elle vouloit rompre tout commerce avec le Marquis, & qu'elle lui conſeilloit d'en faire autant. Ces derniers mots eurent un air de ſincerité qui impoſa à la Comteſſe, & elle demeura convaincue de la perfidie du plus fidele Amant du monde, plus qu'elle ne l'avoit encore été.

Auſſi-tôt qu'elle fut ſeule, elle écrivit ce billet à ſon Amie.

*N'ayez point de vos facilitez ordinaires pour un ingrat ; j'en ſçai plus qu'il n'en faut pour le bannir de ma vûë pour jamais. Que ne m'eſt-il auſſi facile de le chaſſer de mon cœur ! Il y regne plus imperieuſement qu'il n'a jamais fait. J'éprouve ce que j'avois entendu dire, & ce que je n'avois jamais voulu croire, que les plus inconſtans ſont les plus aimez : mais il n'en triomphera pas ; & ſi le Prince de * * * me juge encore digne de lui, je l'epouſerai ſans differer, quoiqu'il me ſoit devenu inſupportable. Ne me donnez pas le mortel chagrin d'avoir un éclairciſſement avec un homme que je veux oublier : ſi l'amitié que j'ai pour vous n'étoit à de grandes épreuves, je vous haïrois vous-même de tout ce que vous m'avez dit en ſa faveur.*

Madame de Marigue aimoit paſſionnément la Comteſſe, & dès qu'elle crut Rucille coupable, elle évita de le voir par l'ordre qu'elle donna chez elle de ne le point laiſſer entrer, & par le ſoin de le fuir dans tous les lieux où elle le pouvoit rencontrer. Il fut quelques jours ſans aucun ſoup-

çon de son malheur ; mais à la fin ne pouvant trouver le moment de voir, ni sa Maîtresse, ni sa confidente, il écrivit à la derniere pour lui demander raison de ce procedé. Elle lui renvoya sa lettre toute cachetée.

Le Chevalier de Melicour étoit chez lui lorsqu'on lui vint apprendre ce mauvais succès. Il demeura comme un homme éperdu ; il ne put s'empêcher de pousser des soupirs. Le Chevalier avoit beaucoup de mérite : il étoit fort de ses Amis ; mais par un excès de discrétion il ne lui avoit jamais rien dit de Madame de Mortane. Pour cette fois il falut exhaler sa douleur ; il lui conta toute son histoire, & le pria de lui aider à démêler la cause de son infortune. Rien n'est si bizarre, reprit-il, que la maniere dont on en use avec vous après de si agréables promesses ; mais je ne doute pas que le Prince de * * * ne vous ait donné le coup de Jarnac pour ceux que vous lui portâtes dans le combat. Mais, reprit Rucille, s'il a de l'honneur, il ne manquera pas à nos conventions, & il n'ira pas avouer sa défaite. Vous étiez seul, interrompit le Chevalier ; il se sera fait le vainqueur, & vous aura accusé d'indiscrétion, au lieu que le hazard seul vous fit découvrir. Helas ! dit le Marquis, s'il est ainsi, je puis aisément me justifier ; la vérité a un grand poids. Mais comment faire ? on ne veut plus me voir : mon Rival jouit peut-être tous les jours d'un bonheur qui m'est interdit ; & peut-être ma divine Comtesse songe-t-elle déja à le recompenser, & à me punir.

Il dit ensuite une foule de ces choses que les plus sages imaginent lorsque le cœur est attaqué. Le Chevalier de Melicour lui promit de ne point perdre de tems à lui rendre service, & d'aller dès ce jour-même chez Madame de Mortane pour lui parler en sa faveur. Allez, mon cher Chevalier, lui

lui dit Rucille en l'embraſſant mille fois, vous me rendrez la vie ſi vous pouvez m'éclaircir, & le Prince de * * * pourra ſeptir une ſeconde fois ce que c'eſt que d'offenſer un homme comme moi.

Lorſque Melicour entra chez la Comteſſe, il n'y avoit perſonne avec elle; mais la Ducheſſe qui ne vouloit pas laiſſer à ſon reſſentiment le tems de ſe ralentir, ne paſſoit gueres de jour ſans l'aller voir. Elle fremit en voyant le Chevalier, qu'elle connoiſſoit pour l'intime Ami de Rucille; & ſaiſiſſant d'abord le premier ſujet qui ſe préſenta de parler: Que vous êtes aimable! dit-elle à Madame de Mortane, on vous trouve toujours la même: les chagrins, au lieu de vous rendre laide & bruſque comme les autres femmes, ne font que vous donner un air de langueur qui vous ſied bien; & je ne crois pas qu'une Amie puiſſe jamais ſe brouiller avec vous.

Madame de Mortane avoit plus d'eſprit qu'une autre, mais en même tems plus de bonté. Elle ne regardoit plus la Ducheſſe que comme une perſonne coquette, qui d'ailleurs avoit le cœur bon, & qui lui témoignoit beaucoup d'amitié. J'ai toujours cru, répondit-elle, qu'il y avoit de l'injuſtice à faire ſouffrir nos Amis des malheurs qui nous arrivent. Il en eſt de certains ſur leſquels on peut s'épancher avec quelqu'un, il faut bien même prendre garde de s'y méprendre; tel paroît entrer dans ce que nous ſouffrons qui en va divertir quelqu'autre, ou du moins qui n'y ſonge pas un moment après. Je n'aime pas naturellement à ennuyer, & je crois que c'eſt l'amour-propre qui me rend auſſi égale qu'on me flatte que je le ſuis; car, ſi je me laiſſois aller à mon penchant, je ſerois peut-être auſſi inégale qu'une autre.

On vous en eſt plus obligé, repartit la Ducheſſe, il n'importe du motif; mais avec tout cela cette qualité ſi vantée n'eſt pas un moyen bien ſûr

de retenir un Amant. Il en eſt de cela comme du rouge ; il n'y a pas un homme qui ne le décrie, & pas un cependant qui n'aime mieux celles qui en ont qu'une perſonne pâle : ainſi de l'inégalité ; on crie contre elle, on fait un grand vacarme, & dans la pratique il n'y en a gueres qui ne s'ennuye d'une Maîtreſſe qu'on trouve toujours la même.

Je n'aurois pas ſoupçonné mon ſexe, dit alors Melicour qui n'avoit point encore parlé, d'une bizarrerie ſi étrange ; & ſi on peut ſe citer ſoi-même, je m'en trouve bien éloigné. L'inégalité ne peut flatter qu'un cœur volage, ou du moins qui ſe ſent du penchant à devenir aiſément infidele ; je trouverois ce caractere bizarre, & je ne ſçaurois croire que l'inconſtance, la légereté, & le caprice, aient des droits pour plaire à quiconque penſe d'une façon ſenſée. Ne voilà-t-il pas, dit la Ducheſſe, les diſcours ordinaires d'une troupe de fades doucereux : il faut en amour de la gayeté, de la joye, du plaiſir, mais du bon-ſens. C'eſt vouloir le rendre auſſi triſte que l'himen. En finiſſant ces mots elle ſe leva, & prit congé de Madame de Mortane, à qui Melicour crut parler en liberté ; mais la Maréchalle de * * * entra, d'autres gens la ſuivirent, & il quitta la partie ce jour-là à deſſein de revenir le lendemain.

Il ne manqua pas d'arriver de bonne heure à la porte de Madame de Mortane ; on lui dit qu'elle étoit allée prendre Madame de Marigue : il falut encore prendre patience. Ces deux Amies avoient voulu profiter d'un de ces beaux jours d'Hiver qui ont leur agrément ; elles allerent ſe promener au Jardin des Simples, ne doutant pas qu'elles ne fuſſent ſeules.

A peine étoient-elles entrées que Madame de Mortane, ſe tournant vers ſon Amie, lui fit voir ſes beaux

beaux yeux tout en larmes. Que dites-vous, lui dit-elle, de ma foibleſſe, convaincue de l'infidélité & de l'indiſcrétion de Rucille, réſolue à ne le voir jamais, prête à donner la main à ſon Rival, ou à mourir de honte ſi l'Avanture du maſque devient publique? Je ſens dans mon cœur les mouvemens les plus violens de l'amour; cette paſſion imperieuſe balance ma raiſon & ma vertu. Que dis-je, ma chere bonne! elle les emporte, & peu s'en faut que je ne pardonne l'offenſe en faveur de celui qui me l'a faite.

Au moment que Madame de Marigue alloit répondre, elle vit venir à elles le Prince de * * *, qui aiant été chez Madame de Mortane, & ne l'aiant point trouvée, alloit chercher le plaiſir de la ſolitude, & peut-être rêver à de nouvelles ruſes. Eſſuyez vos larmes, dit Madame de Marigue: voyez quel contre-tems prend cet homme? Je ne puis l'aimer, & je ne ſçai quel preſſentiment me dit qu'il cauſe vos malheurs.

La belle Comteſſe n'eut pas le tems de répondre; le Prince avoit vû ſon caroſſe à la porte du Jardin, & s'empreſſoit à venir où elle étoit. Elle le reçut honnêtement; ils ſe mirent à marcher enſemble: mais quelle vûë pour notre Comteſſe! lorſqu'au retour de l'allée elle vit venir la Ducheſſe de * * *, Mademoiſelle de Valdine, & le Marquis de Rucille. Elle ſe ſentit frapper au cœur, une pâleur mortelle couvrit d'abord ſes joues, un moment après une rougeur vive y ſucceda, un tremblement univerſel lui fit chercher un ſiege; & ſi ce fut une agréable avanture pour le Prince de la voir perſuadée de la liaiſon de ſa Rivale & de ſon Amant, il paya cher cette ſatisfaction par le trouble que cette apparition lui cauſa. La Ducheſſe avoit les yeux brillans, & l'air gai & ſatisfait. Rucille dont l'ame étoit dans une ſituation affreuſe, fut ſi ſurpris de trouver Madame de Mortane

time en ce lieu, de l'y trouver avec le Prince de * * *, & d'y être vû avec la Ducheſſe, que ſa contenance s'embaraſſa, & qu'il eut beſoin de tout ſon courage pour ſe ſoutenir.

Il arrivoit de Verſailles ce jour-là. Il étoit allé chercher Melicour; & ne le trouvant point il s'en retournoit chez lui, lorſque la Ducheſſe que le beau tems avoit déterminée à aller au même Jardin où étoit Madame de Mortane, le rencontrant fit arrêter ſon caroſſe devant ce lieu, & lui demanda s'il vouloit aller faire un tour pour profiter du ſoleil. Il ne la croyoit point complice de ſes malheurs: on ne hait gueres une belle femme qui nous aime, quoiqu'on n'y réponde pas. Il ne voulut pas la refuſer. Il ne vit point en arrivant le caroſſe de la Comteſſe, parce qu'il étoit caché derriere un autre, & ſon étonnement fut complet.

La Ducheſſe appercevant Madame de Mortane, & ravie de lui enfoncer le poignard dans le cœur, lui dit tout bas en l'embraſſant que Rucille étoit allé chez elle, & que dans la réſolution où elle étoit de ne plus écouter ſes galanteries, elle étoit venue ſe promener pour que la converſation ne pût être qu'en tiers. Mais, ajouta-t-elle tout haut, je ne croyois pas trouver une compagnie ſi agréable, & le plus beau jour du Printems n'en fourniroit peut-être pas une pareille. Comme chacun penſe à ſa maniere, répondit la Comteſſe emportée par ſa jalouſie, je vous avoue que quand elle ſeroit un peu moins nombreuſe, elle ne m'en plairoit pas moins. Ceci nous intereſſe tous, reprit la Ducheſſe, il faut s'il vous plaît nous dire ce qu'il en faudroit retrancher. Mon Dieu! dit Madame de Mortane en s'efforçant de ſourire, il ne faut jamais demander cela quand on arrive après les autres. Vous êtes naturelle, ajouta la Ducheſſe. Adieu, Madame, adieu, nous ſçavons vivre.

Non,

Non, Madame, interrompit Rucille, ce n'eſt point à vous à quitter la place ; il ne peut avoir ici que moi de contrebande. Le reſpect que j'ai pour les Dames, me fait faire un perſonnage qui ne m'eſt pas ordinaire ; mais ce ne ſera pas impunément. Il dit ces mots d'un air ſi fier en regardant le Prince, qu'il demeura interdit & dans l'apprehenſion que ces paroles ne fiſſent ouvrir les yeux à la Comteſſe. La Ducheſſe trouva auſſi qu'elles avoient ſi peu de rapport avec le caractere qu'elle vouloit lui donner, qu'elle ſe hâta de dire que les hommes étoient bien extraordinaires : vous voyez, dit-elle bas à la Comteſſe, ſi la jalouſie n'eſt pas un moyen de ratrapper un Amant. Rucille m'aimoit tantôt à la folie ; il m'a conté tout ce que vous ſçavez ; & parce qu'il voit ici le Prince de ***, le voilà enragé & prêt à faire querelle. Je n'ai pas pris garde à tout cela, répondit froidement la Comteſſe ; que m'importe qu'il ſoit jaloux ou non, il ira bien-tôt à vos pieds expier cette faute.

Elle dit ce peu de mots d'un ton qui étonna la Ducheſſe, & qui lui fit ſonger à prendre de nouvelles meſures. Le reſte de la converſation fut interrompu & embaraſſé. On remonta bien-tôt après en caroſſe, & Madame de Marigue fit convenir Madame de Mortane que tout ce qui étoit arrivé depuis leur retour, ne paroiſſoit pas naturel. Cela me paroît comme à vous, reprit-elle ; mais pourquoi Rucille être à la promenade avec la Ducheſſe, s'il eſt vrai qu'il m'aime encore ? & pourquoi reveler un déguiſement qui devoit être toujours ſecret ? Il eſt vrai, dit ſon Amie ; mais auſſi pourquoi paroître enragé à la vûë du Prince de ***, & que veulent dire ſes derniers mots ? Elles raiſonnerent encore ſans pouvoir rien décider, ſi non que Madame de Marigue ne refuſeroit pas une con-

converſation avec le Marquis, s'il lui en demandoit une.

D'autre part, le Prince alla chez la Ducheſſe. C'eſt à preſent, lui dit-elle, qu'il faut parler à la Maréchalle. Rucille adore ma Rivale, elle l'aime paſſionnément; je le remarque à tout. Eloignons le moment fatal d'un éclairciſſement. Chargez-vous d'inſtruire une Mere ambitieuſe & ſevere d'une Avanture qui lui fera maltraiter ſa fille, & proſcrire ſon Amant. Fiez-vous-en à moi, reprit le Prince, j'ai ma vengeance & mon amour à ſatisfaire; je parlerai dès demain. Il ne manqua pas en effet de demander une audience particuliere à la Maréchalle.

Il lui parla avec eſprit, ſans emportement; il lui ſupprima le combat, & l'aſſura même qu'il ne lui auroit jamais parlé du déguiſement du Marquis, ſi dans la bonté qu'elle avoit de vouloir bien le protéger auprès de la Comteſſe, il ne craignoit de trouver des obſtacles auprès d'un cœur qu'il vouloit gagner à force de ſoins. La Maréchalle demeura très-étonnée; la colere ſucceda à la ſurpriſe. Cependant la grandeur & la gloire de ſa Maiſon lui étant cheres, elle feignit de croire ſa fille innocente, & finit en lui promettant ſa main, pourvû qu'il n'eût point d'impreſſion deſagréable ſur cette Avanture. Le Prince répondit en biaiſant, comme un homme qui a de l'amour, & qui n'eſt pas exempt de ſoupçon.

Par cette conduite, il donna aſſez d'eſperance à la Maréchalle pour lui faire tout entreprendre en ſa faveur, & aſſez de crainte pour faire reprocher à ſa fille le peu de ſoin qu'elle avoit eu de ſa reputation & de ſa grandeur.

Elle alla lui parler avec cet empire qu'elle s'étoit conſervé ſur elle, & lui dit des choſes ſi piquantes, que la belle Comteſſe dont l'eſprit étoit

étoit déja dans une ſituation cruelle, ne put les ſoutenir ſans y répondre. Il eſt vrai, Madame, lui dit-elle, qu'on m'a dit que Rucille avoit eu la hardieſſe de prendre le nom d'une femme de qualité de Gaſcogne, & de paſſer ſous cette feinte quelques jours avec moi. J'ignore quelle raiſon il pouvoit avoir dans cette extravagance. Il aime la Ducheſſe de * * * depuis long-tems; & s'il avoit pour moi de certains ſentimens, ajouta-t-elle en rougiſſant, il pouroit les déclarer ſans en venir à ces ſortes de fineſſes. Mais il n'en eſt pas là, Madame: je lui ai fait fermer ma porte: je laiſſe entrer le Prince de * * * tant qu'il veut; je l'épouſerai même. Je ne ſuis pas deſtinée à pouvoir aimer un Mari; & je crois, Madame, qu'après cette promeſſe vous me ferez la grace de me laiſſer en repos. Vous parlez, repartit la Maréchalle, comme ſi le Prince de * * * étoit trop heureux de vous épouſer, & je ne ſçai ſi votre conduite lui donnera beaucoup de goût pour cette alliance.

Ah! ſans doute, Madame, reprit Madame de Mortane, il ne peut y en avoir moins que moi; & s'il eſt ainſi que vous penſez, il m'épargnera une grande contrainte. La Maréchalle qui aimoit ſa fille, & qui ſouhaitoit cet établiſſement, la quitta avec un peu moins d'aigreur qu'elle n'en avoit eu d'abord, & la laiſſa dans un nouveau trouble. Ce qui contribua beaucoup à l'affliger, c'eſt que la Maréchalle ne pouvant douter que Madame de Marigue n'eût été de la confidence du déguiſement, puiſque Rucille étoit ſous le nom d'une de ſes parentes, lui défendit de la voir, & que ce fut d'une façon à ne pas repliquer, parce qu'il paroiſſoit qu'elle avoit raiſon.

Privée du ſecours d'une Amie aimable qui connoiſſoit le fond de ſon cœur, agitée de jalouſie avec beaucoup d'apparence de raiſon, réſolue à épouſer

pouſer un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui étoit en droit de lui reprocher toujours une cruelle Avanture, notre Comteſſe étoit dans un état digne de compaſſion; elle ne voulut pas differer un moment à mander à Madame de Marigue ſes nouveaux malheurs. Voici ce qu'elle lui écrivit.

*Ce que j'ai toujours apprehendé, eſt arrivé. Madame la Maréchalle ſçait ce fatal déguiſement: comme elle ne peut ignorer la part que vous y avez, elle me défend de vous voir. Il faut laiſſer paſſer les premiers mouvemens de ſa colere; je ne vous en verrai pas moins par la ſuite: & dans la réſolution que je prends d'épouſer le Prince de * * *, je n'eſpere d'autre dédommagement que celui de vous avoir toujours avec moi; il ne peut m'obtenir qu'à ce prix, il m'en coûtera aſſez d'ailleurs.*

Madame de Mortane envoya ce billet par un Valet de chambre dont elle connoiſſoit la fidélité, & demeura dans l'état qu'on peut imaginer. Lors qu'elle étoit dans une ſituation auſſi cruelle, Melicour entra dans ſa chambre; elle le reçut comme une perſonne à qui l'accablement ôte en partie le pouvoir de conſerver toutes les bienſéances, elle ne pouvoit cacher ſon trouble & ſes diſtractions. Melicour ſoupçonna que ſon Ami devoit être la cauſe de l'agitation de la Comteſſe; & ſans perdre du tems en diſcours inutiles il lui demanda naturellement la liberté de le juſtifier. C'eſt un homme perdu, ajouta-t-il, ſi vous ne m'écoutez: voici un moment favorable, je l'ai cherché inutilement depuis quelques jours. Que me direz-vous, reprit la Comteſſe en rougiſſant, je ne me plaints de perſonne, & je ne crois pas que perſonne ſe plaigne de moi. Ceſſez, Madame, répondit-il, de vouloir me cacher une choſe dont je ſuis inſtruit depuis peu. La diſcrétion de Rucille ne s'eſt pouſſée que trop loin; il

ne

ne m'a dit ſon ſecret que preſſé d'une douleur qui ne lui permettoit plus de ſe taire. Je ſçai comme il eſt diſcret, interrompit la Comteſſe, & ſa fidélité m'eſt connue. Alors Melicour ne voulant plus conteſter lui conta tout ce que lui avoit dit Rucille. Il y avoit une vérité trop naïve dans ſon recit pour ne pas convaincre une perſonne qui ne cherchoit qu'à s'appaiſer; le combat ſur-tout lui paroiſſoit un trait bien perſuaſif.

Elle connut alors comment le déguiſement avoit été découvert; l'innocence du Marquis ſe développa tout d'un coup. Son premier mouvement fut une douce joye qui la rendit plus belle; toute ſa modeſtie ne put l'empêcher d'en laiſſer paroître une partie à Melicour; mais la parole qu'elle avoit donnée à ſa Mere d'épouſer le Prince de *** vint troubler cet heureux moment. Elle en alloit parler à ſon Ami, quand on lui vint annoncer la Ducheſſe de ***. Ah! dit-il, Madame, armez-vous de fermété & de diſſimulation avec cette femme; elle vous tourmente comme ſa Rivale; elle pourſuit Rucille comme un eſclave échappé des chaînes; & nous ne pouvons démêler ſi c'eſt le Prince qui a eu l'imprudence de conter ſon mauvais combat, & par conſéquent le déguiſement du Marquis, ou ſi c'eſt la Ducheſſe qui par ſes préjugez a deviné ce qui étoit ſi important de cacher.

Comme Melicour achevoit ces mots, la Ducheſſe entra. J'arrive de Verſailles, dit-elle à Madame de Mortane d'un air empreſſé, je ſçai votre régularité ſur les bienſéances: vous êtes preſque toujours chez vous; il eſt du devoir d'une Amie de ne vous y pas laiſſer ennuyer. Vous êtes trop bonne, Madame, répondit la Comteſſe, de riſquer à vous ennuyer vous-même chez une Veuve qui n'admet chez elle aucuns plaiſirs. Helas! dit la Ducheſſe en voyant que Melicour étoit ſorti, peut-être que j'ai contribué à votre chagrin en vous découvrant les in-

indiscrétions de Rucille; mais après tout, ne devez-vous pas être bien-aise de n'être plus sa dupe & de sçavoir à quoi vous en tenir? Je vous assure, répondit Madame de Mortane, que mon cœur étant fort tranquille je n'ai senti d'autre affliction dans cette affaire, que celle d'être mêlée dans les discours du Public. Mais à propos, ajouta-t-elle, vous ne m'avez point dit une circonstance qui ne laisse pas d'être assez importante. Comment avez-vous pu oublier le combat qui n'est déja venu à la connoissance que de trop de gens?

Je ne sçai, répondit la Duchesse assez embarassée, comment cela m'est échappé de la mémoire. Mais, ajouta-t-elle en se remettant un peu, rien n'aggrave davantage l'infidélité & l'indiscrétion de Rucille que ce peu de consideration: il se bat pour une parole, cela marqueroit de l'amour pour vous; mais il me vient découvrir tout le mistere. Voilà la perfidie & l'extravagance. Mais, repliqua Madame de Mortane, il me semble avoir entendu dire qu'il parla assez sagement au Prince, qu'il lui recommanda même le secret, & que lorsque le sort des armes lui eut donné l'avantage, il en usa en honnête homme qui ne veut pas triompher de la foiblesse de son ennemi. La Duchesse fut surprise de l'air dont la Comtesse avoit parlé; elle se déconcerta. Le reste de la conversation se passa de sa part avec ce trouble que cause l'artifice, & de celui de la belle Veuve avec cette netteté d'une personne qui a percé jusqu'à la vérité. Il vint du monde qui les interrompit; & lorsque la Comtesse fut seule, on lui rendit cette lettre de la part de Madame de Marigue.

Ferez-vous toujours votre malheur? Pourquoi vous presser de donner une parole? Un vain bruit que le tems dissipera, vous doit-il engager pour toute votre vie au mépris de votre premier engagement? & ne falloit-il pas

pas attendre que j'eusse pénétré le vrai de tout ce qu'on impute à un homme que vous commenciez même de croire innocent? Je ne vous dis rien de la défense qu'on vous a faite de me voir. De quel prix ne voudrois-je point acheter votre repos! Mais espérez-vous en avoir avec un autre que Rucille? Le voilà qui entre dans ma chambre, je vous quitte un moment pour lui parler.

Au bas de cette lettre la Comtesse trouva ces mots de la main de Rucille.

Vous m'avez cru coupable d'indiscrétion ou d'inconstance, je ne m'en prends qu'à mon malheur; c'est lui qui a conduit la trame de toute cette intrigue. Mais comme il s'est servi du Prince & de la Duchesse pour me mettre mal avec vous, & pour me desespérer, ne trouvez pas mauvais que je me venge sur eux de tout le mal que je souffre. Je mourrai, Madame, je mourrai, si vous ne me donnez la consolation de vous voir & de vous prouver mon innocence.

Ah! comment veut-il que je le voye? dit la Comtesse en finissant. Ignore-t-il le peu de liberté que je me donne, & la délicatesse que j'ai sur mes devoirs? Elle se retira de bonne heure, & manda à la Maréchalle de *** qu'elle étoit incommodée. Elle avoit besoin de solitude pour examiner ce qu'elle pouvoit faire dans les embaras où on l'avoit jettée, & où elle s'étoit comme enfoncée elle-même. Une conversation avec Madame de Marigue lui parut nécessaire; elle fut un tems avant d'imaginer où elle la verroit. Enfin elle lui écrivit un billet par lequel elle la prioit de se rendre un certain jour sur les deux heures aux Thuilleries; que le froid étant assez moderé elle feindroit d'avoir besoin de prendre l'air; & que les spectacles lui étant interdits

dits pendant cette année, elle n'avoit d'autre lieu pour la voir.

Cela fut exécuté. Elle mena une de ſes femmes avec elle, à qui elle dit de ſe promener un peu plus loin lorſqu'elle eut trouvé Madame de Marigue. Cette femme gagnée par la Maréchalle retourna du côté de la porte des Thuilleries, dit au Cocher de la Comteſſe qu'elle lui envoyoit chercher quelque choſe chez elle, & courut dire à cette Mere que ſa fille étoit avec ſon Amie. Cependant ces deux perſonnes, après s'être embraſſées, & après avoir répandu des larmes, continuerent leur chemin ſur la terraſſe où il n'y avoit perſonne. Qu'avez-vous fait, dit Madame de Marigue à la Comteſſe? Quel ennemi auroit pu vous préparer un deſtin plus malheureux que celui où vous vous précipitez? Rucille eſt innocent, je n'en puis douter, mais innocent avec des circonſtances qui doivent vous faire rougir de votre précipitation. Rucille eſt innocent, répondit Madame de Mortane, je n'en doute gueres plus que vous. Melicour me parla hier avec force & ſincerité en ſa faveur; mais, ma bonne, me croiroit-on innocente, ſi je ne ceſſois pas de le voir après l'éclat de ſon déguiſement? Comme vous penſez! dit Madame de Marigue. Eh! doutez-vous que le Prince ne vous reproche toute ſa vie cette Avanture? Rien peut-il mieux vous juſtifier que d'épouſer le Marquis? Eſt-il défendu d'aimer un homme dont on veut faire ſon Mari? Mais ce n'eſt pas à preſent le plus preſſant de mes ſoins: il eſt enragé contre le Prince de * * *: il veut tirer raiſon de ſon manque de parole; c'eſt de quoi le perdre, & c'eſt vous qui le perdrez.

Comme elle achevoit de parler, elles arriverent ſur le bout de la terraſſe, où elles virent un homme enveloppé dans ſon manteau. Madame de Mortane voulut retourner; mais cet homme ſe levant vint à

elle,

elle, & ſe fit connoître pour Rucille. Ah! dit la Comteſſe, voici encore une ſupercherie; puiſſe-t-elle ne m'être pas ſi fatale que la premiere. Vous voyez un homme deſeſperé, dit le Marquis: vos ſoupçons, les perfidies qu'on m'a faites, l'engagement où vous vous êtes miſe, tout enfin me fera mourir. Vous le voulez, Madame, & je perdrai une miſerable vie ſans regret, ſi elle peut vous mettre en repos; mais je ne mourrai pas ſans vengeance. La Ducheſſe de *** eſt une femme; ce que je pourois faire contre elle, retomberoit ſur moi: mais pour l'indigne Prince de ***, il ne triomphera pas impunément de ſa lâcheté, & je.... Non, reprit la Comteſſe, je vous défends toute voye de fait. Je veux croire que vous m'aimez toujours: je le ſouhaite paſſionnément; & je vous aimerai toute ma vie, quelque loi que je m'impoſe: mais, Rucille, promettez-moi avant toutes choſes de ne faire aucun éclat, & de vous contenter de mon cœur, ajouta-t-elle en lui tendant une de ſes mains. Oui, Madame, dit Rucille en mettant un genou à terre, & en baiſant cette main, je vous promets tout ce qu'il vous plaira, pourvû que vous m'écoutiez.

Le Marquis ſe crut ce petit tranſport permis; il ne paroiſſoit perſonne dans le Jardin, & ſa Maîtreſſe lui parut ſi belle dans la rougeur que ces paroles lui cauſerent, qu'il ne put ſe le refuſer. Mais, la Maréchalle de *** qui n'avoit point perdu de tems, & qui ne demeuroit pas loin, étoit à quatre pas derriere eux dans le même moment; & ce fut pour elle une ſi cruelle apparition de voir encore ce même homme qu'elle trouvoit par-tout en ſon chemin, qu'elle fit un cri qui ne laiſſa pas ignorer ſa preſence. Marquis, s'écria-t-elle, ceſſez de

m'outrager & de chercher à troubler les vûës & les deſſeins que j'ai pour une fille indigne de mes bontez.

La Comteſſe fut frappée comme d'un coup de foudre au diſcours de ſa Mere ; elle ne ſe ſentit pas la force de parler. Madame de Marigue fut aſſez empêchée à la ſoutenir dans le tremblement univerſel qui la ſaiſit ; mais Rucille, animé par ſon amour & par ſon eſperance, lui dit tout ce qu'un homme d'eſprit fort paſſionné peut imaginer dans une pareille occaſion. J'aime Madame de Mortane depuis un tems infini, Madame, ajouta-t-il ; je n'en ai jamais reçu que des rigueurs : dans ce moment-même, où je ſemblois la remercier d'une grace, elle me défendoit une vengeance que mon honneur & mes ſentimens me demandent. Ce Prince que vous protégez à mon préjudice, ne ſeroit peut-être pas en état de profiter de vos bontez, ſi je n'étois retenu par des ordres que je reſpecte. Quelle vertu plus pure, Madame, que celle de Madame votre fille ? Eſclave de ſon devoir elle veut épouſer un homme qu'elle ne peut eſtimer, ſeulement parce que c'eſt votre volonté ; & moi, Madame, & moi qui puis un jour lui donner un rang pareil à celui qu'elle aura avec cet Epoux, je ſuis la victime de votre prévention, & ma mort ſera le plus beau ſpectacle de ces cruelles nôces.

Rucille avoit un air ſi noble & ſi touchant en parlant ainſi, que la Mareſchalle ſe ſentit un mouvement de douceur ; mais ſa fierté reprit bien-tôt le deſſus, & ſa volonté lui tenant lieu de tout : Vous ne mourrez point, répondit-elle ; les Amans ſe ſervent toujours, à ce qu'on dit, de ces ſortes d'expreſſions : ma fille eſt promiſe au Prince de ***, je lui tiendrai ma parole ; aſſez d'autres beautez vous conſoleront de cette perte. A ces mots elle

prit

prit la malheureuſe Comteſſe par le bras, & la conduiſit vers la porte, après avoir dit à Madame de Marigue d'un air inſultant que c'étoit à elle à prendre ſoin de Rucille, puiſque c'étoit elle qui l'embarquoit toujours dans des entrepriſes deſaſtreuſes.

Madame de Mortane, toute douce qu'elle étoit, ſouffroit impatiemment les manieres dures de la Maréchalle; & lorſqu'elle voulut lui faire des reprimandes: Je ſçai, Madame, lui dit elle, que vous êtes ma Mere; le reſpect avec lequel je reçois vos traitemens, vous doit faire connoître que je remplis ſur cela comme ſur toute autre choſe par delà mes devoirs: mais permettez-moi, s'il vous plaît, de vous dire que vous m'avez mariée une fois aſſez deſagréablement pour exciter même votre pitié; que je pourois à preſent chercher à m'en conſoler par une union mieux aſſortie; que ſi je me ſacrifie encore à votre parole, c'eſt par un excès de complaiſance qui pouroit trouver plus de cenſeurs que d'approbateurs; & que ſi comme fille je me ſoumets toujours à vos commandemens, comme Mere vous devez en adoucir la rigueur. La Maréchalle n'avoit pas accoutumé d'entendre parler ainſi ſon aimable fille, elle eut peur qu'elle ne ſe revoltât contre ſes loix; & l'envie de ſe faire obéïr lui fit joindre les prieres aux commandemens. La Comteſſe lui dit qu'elle avoit encore du tems juſqu'au bout de ſon année, & qu'elle ſe détermineroit alors.

D'autre part, le Prince ſçachant que ſes ruſes étoient découvertes, eut des conferences avec la Ducheſſe pour chercher un biais propre à les diſculpér auprès de Madame de Mortane. Celle-ci dit à l'autre qu'il devoit tout prendre ſur lui, qu'auſſi-bien cela ne pouvoit manquer d'être ſçu, & que par ce moyen elle ſeroit à portée de brouiller encore

core les choſes ; qu'il étoit aſſez heureux puiſqu'il avoit parole d'épouſer ſa Maîtreſſe : car enfin, ajouta-t-elle, quand la tendreſſe que vous lui connoiſſez pour Rucille, vous donneroit des dégoûts, il ne faut pas laiſſer de paſſer outre,

Et ſi ce n'eſt pas pour lui plaire,
Ce ſera pour la tourmenter.

Je ne ſuis pas ſi vindicatif que vous, répondit le Prince de * * * ; je ſens bien que j'épouſerai Madame de Mortane pour l'aimer. Et moi, reprit la Ducheſſe, je ne ſçai pourquoi je veux rappeller Rucille ; mais je ſçai bien que c'eſt mon unique ſoin, & que je ne laiſſerai du moins gueres plus de repos à ces Amans, que les ſcrupules de la Comteſſe & les chagrins de la Maréchalle leur en donnent.

Madame de Marigue reſta quelque tems aux Thuilleries avec le Marquis de Rucille. Elle employa toute ſon éloquence à lui fournir des conſolations ; mais, à dire vrai, les aſſurances que la Comteſſe avoit daigné lui donner, avoient mis ſon cœur dans une aſſiette capable de lui faire prendre patience.

Lorſque les premiers mouvemens de la Comteſſe furent paſſez, elle alla dans l'appartement de ſa Mere, & lui dit qu'elle lui demandoit en grace de ſouffrir qu'elle ne reçût point le Prince de * * * chez elle juſqu'à la fin de ſon grand deuil. Peut-être, Madame, ajouta-t-elle, a-t-il pris de mauvaiſes impreſſions ſur ma conduite ; il faut lui donner le tems de ſe raſſurer, & à moi celui de prendre ma réſolution : je ne verrai point les gens qui vous déplaiſent, non plus que lui. La Maréchalle ſe chargea de faire ſçavoir au Prince les prudentes diſpoſitions où étoit ſa fille. Il fut obli-

obligé d'y ſouſcrire, & l'aſſura que l'eſperance d'être heureux lui ſuffiſoit pour ſoutenir cette privation.

Madame de Mortane étoit alors ſi perſuadée de la fidélité du Marquis, ſa vûë avoit ſi bien fortifié les ſentimens de ſon cœur, qu'elle ne vouloit que du tems pour trouver des biais d'unir inſéparablement ſa fortune à la ſienne. Elle trouvoit cependant de la difficulté après ce qu'elle avoit dit à ſa Mere, mais elle eſperoit y parvenir par la voye de la douceur; & maîtreſſe de ſes volontez elle ne vouloit point faire valoir ce droit tant qu'il lui reſteroit quelque moyen plus convenable à ſon humeur. Elle fut ſurpriſe de ne point entendre parler de Madame de Marigue pendant tant de tems. N'aiant pas la permiſſion de ſe voir leurs lettres y ſuppléerent. Elle lui demanda raiſon de ſon ſilence. Son Amie lui manda qu'elle avoit mille choſes à lui dire, dont la plupart la regardoient directement; & qu'elle la prioit d'imaginer quelque maniere de ſe voir.

Madame de Mortane en avoit autant d'envie qu'elle. Après avoir bien rêvé, elle lui manda de ſe trouver chez Mademoiſelle de Valdine qui étoit leur Amie commune. Mais Madame de Marigue lui répondit qu'elle lui choiſiſſoit-là un terrible champ de bataille. La Comteſſe demeura ſurpriſe de cette réponſe; mais ſe ſouvenant qu'il y avoit une porte de derriere à ſon jardin qui donnoit dans une ruë détournée, & qui ſervant journellement au Jardinier n'étoit fermée qu'au verrouil, elle crut qu'il ne ſeroit pas impoſſible de la faire entrer par-là, d'autant plus qu'elle avoit un eſcalier dérobé qui deſcendoit de ſon cabinet dans le Jardin. La difficulté étoit d'admettre une de ſes femmes dans le ſecret, & d'éloigner les autres: le miſtere n'avoit rien de ſcandaleux en lui, & elle s'enhardit

à parler à une femme à qui elle ſe confioit un peu plus qu'aux autres. Elle ſe chargea d'aller ouvrir la porte, d'introduire Madame de Marigue dans ſon cabinet où elle devoit reſter juſqu'à ce que Madame de Mortane fût couchée, & de venir la nuit lorſqu'elle entendroit ſonner pour reconduire cette Amie par le même endroit.

Tout fut exécuté ſuivant le projet. Dès que la Comteſſe fut couchée, & que ſes femmes eurent fermé la porte de ſa chambre, Madame de Marigue ſortit d'où elle étoit pour y venir. Elles ſe tinrent long-tems embraſſées: le Marquis ne fut pas oublié dans leur converſation, & il auroit paſſé d'heureux momens s'il les avoit entendues. Rucille n'eſt point coupable, dit Madame de Marigue; & vous devez d'autant plus l'aimer, qu'il a ſouffert aveuglement tous ſes maux ſans oſer s'en plaindre: quoiqu'il ſe vit condamner ſans vous avoir jamais manqué, il n'a eu recours dans ſes malheurs qu'à l'eſpoir que lui donnoit ſon innocence. Il faut que vous lui procuriez le moyen de ſe juſtifier lui-même, & de calmer tous les ſoupçons que vous pouriez encore avoir. Je ne puis le voir, répondit la Comteſſe de Mortane, ce ſeroit m'expoſer d'en venir à un éclat dangereux avec Madame la Maréchalle. Je ne lui défends pas les hazards; mais, n'allant ni chez vous ni aux ſpectacles, il ſera difficile qu'ils lui réuſſiſſent. Ecrivez-lui donc, dit Madame de Marigue, il lui faut bien quelque conſolation. A ces mots elle lui apporta une écritoire, & elle écrivit ce qui ſuit.

Je cede volontiers aux ſollicitations de notre Amie, qui ne veut pas vous revoir ſans vous porter quelque marque de mon ſouvenir. L'aſſurance de votre fidélité

a augmenté les favorables dispositions que l'opinion de votre inconstance n'avoit pas diminuées. Cet aveu ne doit pas vous mettre en droit de me donner de véritables raisons de me plaindre; car alors mon cœur ne s'y méprendroit pas: c'étoit lui qui me parloit pour vous quand ma raison me parloit contre; aussi est-ce le cœur seul qu'on doit suivre dans les sentimens que nous avons: &, puisque l'assurance que je vous donne encore une fois de n'être jamais qu'à vous, met ma vertu en sureté, je fais vœu, mon cher Marquis, de ne plus écouter ni raison ni esprit.

Cette lettre étoit si tendre que le Marquis en fut transporté; il la baisa mille fois, il remercia Madame de Marigue, & il ne s'appliqua plus qu'à trouver des biais pour rencontrer sa belle Maîtresse. La Duchesse de * * * cependant voyoit la Comtesse à son ordinaire; elle n'étoit pas personne à se rebuter ni à se déconcerter. Elle étoit attentive à chercher de nouveaux moyens de troubler la tranquillité dont cette aimable personne jouïssoit depuis si peu de tems; mais le destin lui rendit ce service sans qu'elle y participât. Elle fut même témoin de l'Avanture; & voici comme elle se passa.

La Duchesse demanda un jour à Madame de Mortane si elle vouloit aller faire des emplettes à la foire de Saint-Germain: c'étoit dans ses derniers jours; & la Comtesse y consentit, pourvû que ce fût le matin. Elles y allerent donc. Le Prince de * * * s'y trouva, soit qu'il eût été averti, ou que le hazard l'y eût conduit: il les joignit chez Laigu où elles achetoient des boëtes de la Chine. La Comtesse qui avoit le cœur content, lui fit assez bonne mine. Il lui chanta un Vaudeville qui couroit alors; elle le trouva plaisant, & tira ses tablettes de sa poche qu'elle lui donna pour

l'écrire : cela se fit d'un air gai. Le Prince, charmé de la voir de si bonne humeur, lui disoit toujours quelque petit mot à l'oreille, & fit durer son écriture le plus qu'il put. La Duchesse s'amusoit cependant à visiter toute la boutique de Laigu ; elle avoit ses raisons pour laisser le champ libre au Prince. Le Marquis de Rucille étoit chez la Frenaye depuis quelques momens. L'attention qu'il avoit à chercher Madame de Mortane en tous lieux, ne lui avoit pas laissé ignorer qu'elle alloit à la foire ; il s'y étoit rendu, & le premier objet qui lui avoit frappé la vûë, avoit été son Rival auprès de sa Maîtresse, mais son Rival content, empressé, & sa Maîtresse douce & gaye ; cela lui avoit causé une immobilité qui fut remarquée de la Duchesse de * * *, & qui lui donna une joye sensible. Elle auroit pu souffrir de n'être point aimée de Rucille ; mais elle ne pouvoit endurer qu'il en aimât une autre : habile comme elle est, cependant elle n'ignoroit pas que la jalousie ne guerit gueres ; mais c'étoit toujours du trouble & du tems gagné. Elle sortit même de chez Laigu pour passer chez la Frenaye. Elle feignit d'être surprise en voyant Rucille. Vous êtes ici, lui dit-elle ? je ne m'attendois gueres à vous y voir. Je crois pourtant, répondit-il outré de douleur & de colere, que vous n'êtes pas trop fâchée de m'y rencontrer à l'heure qu'il est. Il y a de la vanité à cette imagination, dit la Duchesse en contrefaisant l'indifferente : je suis résolue à ne me gueres soucier de tout ce que vous ferez ; & pour vous le marquer, ajouta-t-elle en lui donnant la main, je vais vous mettre en lieu d'où je vous aurois bien éloigné il y a quelque tems. Je le crois, Madame, lui dit-il, je le crois que vous seriez ravie de me conduire au supplice ; mais vous n'aurez pas ce divertissement,

ment, parce que je ne me trouve pas aujourd'hui endurant.

A ces mots il laiſſa la main qu'elle lui avoit donnée, & s'éloigna promptement d'une ſi cruelle vûë. La Ducheſſe demeura balancée entre la joye d'avoir vû Rucille mortellement affligé, & le dépit de voir de quelle ſorte il la traitoit : mais la vengeance étant alors ce qui la preſſoit le plus, elle ſe trouva aſſez ſatisfaite ; & voulant achever de brouiller les choſes, elle rentra en badinant chez Laigu, & dit à la Comteſſe qu'elle venoit de voir un homme de ſa connoiſſance qui n'avoit jamais voulu venir la voir. Et qui eſt cet homme ſauvage, lui dit-elle, qui fuit la bonne compagnie ? C'eſt Rucille, dit la Ducheſſe : nous venons de cauſer un quart d'heure enſemble ; jamais il ne fut de ſi bonne humeur : mais il étoit bien preſſé de s'en aller ; je ſoupçonne qu'il a quelque choſe de nouveau en tête. Madame de Mortane avoit beau être en garde contre les coups que lui portoit la Ducheſſe, il y en avoit toujours quelqu'un dont elle ſentoit la bleſſure. La délicateſſe de ſon ame ne pouvoit s'accommoder du moindre ſoupçon : ce n'eſt pas qu'elle crût poſitivement le Marquis amoureux ailleurs ; mais l'avoir vûe, & ne lui avoir pas parlé, lui paroiſſoit un trait ſi piquant, qu'elle demeura ſans parler après avoir rougi prodigieuſement. Elle voulut ſortir peu après de la ſoire. Le Prince de * * * ſentit le contre-coup de ſon chagrin. Elle ne lui dit plus un mot ; il s'en conſola par l'eſperance de voir tourner à ſon profit le nouveau ſujet que ſa Maîtreſſe avoit de ſe plaindre du Marquis.

Ce dernier en montant en caroſſe s'étoit fait mener chez Madame de Marigue ; il lui conta ce qu'il avoit vû, & la douleur dont il étoit ſaiſi. Vous m'étonnez, répondit-elle ; notre Amie n'eſt point

coquette : je ſçai qu'elle n'aime point le Prince ; je ne puis douter qu'elle ne vous aime. Mais, reprit Rucille avec impatience, je croyois auſſi tout cela : cependant démentirai-je mes yeux ? Pourquoi voir la Ducheſſe de * * * ? Pourquoi admettre mon Rival à ſes parties ? Pourquoi ne pas ſe douter qu'elle me trouvera dans un lieu où elle va, moi qui la cherche en tous lieux ? Pourquoi enfin me deſeſperer ? Vous vous étourdiſſez vous-même, & vous m'étourdiſſez auſſi, reprit Madame de Marigue : donnez-moi le tems d'écrire à la Comteſſe, & de lui demander raiſon de ce qui vous trouble. Le Marquis y conſentit ; il lut la lettre, il la trouva bien, elle fut envoyée ; mais on dit que Madame de Mortane étoit allée dîner chez la Ducheſſe de ***, & qu'elle ne reviendroit que le ſoir. Ce retardement penſa faire mourir le malheureux Rucille. Elle eſt chez cette femme qu'elle devroit haïr, s'écria-t-il ; mon Rival y eſt ſans doute : c'eſt ainſi qu'elle rend entre nous les choſes égales ; je ſuis privé de la voir, &. . . . . Ah ! que les Amans ſont incommodes, interrompit Madame de Marigue ; où eſt ce phlegme, où eſt cette raiſon que tout le monde vante en vous ? De quelle fumée m'allez-vous nourrir, interrompit-il à ſon tour ? J'aime comme un fou, & je ne puis qu'aimer à l'heure qu'il eſt. Rendez-moi ma Maîtreſſe fidele, vous me trouverez l'homme de France le plus ſenſé. On renvoya encore chez la Comteſſe, elle y étoit cette fois ; mais elle manda qu'elle feroit réponſe le lendemain. On ne peut rapporter tout ce que la jalouſie fit dire à Rucille. Il ſortit de chez Madame de Marigue comme un homme furieux ; & ſi elle trouvoit ſon affliction un peu immoderée, elle ne laiſſoit pas de le plaindre & de condamner la Comteſſe.

Elle n'avoit pu de ſon côté ſe débaraſſer des empreſ-

preſſemens de la Ducheſſe qui l'emmena dîner chez elle : elle ſouffrit même que le Prince en fût, quoique dans un autre tems elle lui eût donné l'excluſion, tant il eſt vrai que la jalouſie change la maniere de penſer. Mais en eſt-on moins à plaindre ? Elle éprouva à ſes perils que la perſonne la plus raiſonnable n'eſt point à couvert des moindres atteintes de cette paſſion. Elle fut juſqu'au lendemain dans une agitation infinie ; & ſi le Marquis étoit au deſeſpoir, elle n'étoit pas dans un état plus tranquille. Madame de Marigue rendoit le calme à ſon eſprit. Elle alla chez elle pour s'éclaircir du ſujet de la jalouſie du Marquis ; & aiant démêlé aiſément la nouvelle fourberie de la Ducheſſe, elle dit à la Comteſſe tout ce qu'elle crut le plus propre à perſuader, une fois pour toutes, la paſſion ardente que le Marquis avoit pour elle ; & elle de ſon côté l'aſſura qu'à l'avenir elle ſeroit moins crédule ſur les diſcours de la Ducheſſe. Elles s'embraſſerent mille fois ; & Madame de Marigue s'en alla fort contente des diſpoſitions où étoit ſon Amie.

La Maréchalle de * * * vint le lendemain propoſer à ſa fille de recevoir le Prince de * * *. Il eſt tems, lui dit-elle, d'accorder cette liberté à un homme qui doit être votre Epoux. Je ſçai aſſez les bienſéances pour ne vous pas obliger à rien de reprehenſible : il ne faut pas d'ailleurs laiſſer ralentir l'ardeur qu'il a pour votre alliance ; cette affaire vous convient mieux que toute autre : je vous l'amenerai demain. Non pas, Madame, s'il vous plaît, reprit la Comteſſe, je vous ai demandé juſqu'à la fin de mon deuil, ce n'eſt même que trop-tôt : je ne reçois pas d'autres gens, ajouta-t-elle en rougiſſant, qui le méritent autant que lui. De qui voulez-vous parler ? interrompit la Maréchalle en colere : je ne connois perſonne qui mérite autant

que lui votre bienveillance. Seroit-ce Rucille que vous voudriez recevoir? Je ne ſçai, Madame, reprit Madame de Mortane, je n'avois point de vûë déterminée lors que je vous ai parlé: mais, ſi vous m'obligez à recevoir le Prince de ***, je verrai les mêmes gens que j'ai toujours vûs. Je vous entends, dit la Maréchalle, vous voilà tombée dans ce que j'ai toujours apprehendé; mais je prendrai peut-être des biais qui vous feront changer de ſentimens. Comme je n'en ai point d'injuſtes, Madame, dit Madame de Mortane, je ne redoute gueres les jugemens de qui que ce ſoit, & c'eſt de vous ſeule que je veux ſuivre les ordres. Si cela eſt, ajouta la Maréchalle, ne recevez point les gens qui me déplaiſent; j'aime mieux que vous ne receviez pas encore ceux qui ne vous plaiſent pas. Elle ſortit en diſant cela, & laiſſa la Comteſſe très-affligée de voir ces nouvelles oppoſitions.

Dès qu'elle fut un peu remiſe de ſes premiers mouvemens, elle écrivit ces mots à Madame de Marigue.

Madame la Maréchalle me vient de dire des choſes qui retardent l'effet des réſolutions que j'ai priſes en faveur de votre Ami; j'en ſuis peut-être plus affligée que je ne devrois & contre mon humeur. J'ai parlé avec aſſez de fermété; mais, que m'en revient-il que l'indignation d'une Mere? puiſque ſi j'ai aſſez de tendreſſe pour ne pas conſentir à voir un homme qui la veut combattre dans mon cœur, je manque de courage quand il faut en recompenſer un pour qui je donnerois ma vie.

Cette lettre fut vûë de Rucille, il en penſa mourir de joye. Qu'elle eſt aimable, dit-il! Que puis-je faire pour payer de ſi charmantes paroles? Mais, que

que ferai-je pour lui inſpirer la force de déclarer ſes intentions ? Ne pourois-je la voir ? il me ſemble que l'ardeur de mon amour donneroit de nouveaux feux au ſien. Je ſonge, dit Madame de Marigue, qu'il ne ſeroit pas impoſſible de vous procurer cette ſatisfaction, mais je ne la tromperai plus ; après l'Avanture de la Vicomteſſe de Gragnac, je n'oſe me hazarder à rien entreprendre. Eh ! quelles vûës avez-vous ? dit-il ; je vous aiderai peut-être dans le projet. Madame de Marigue lui parla de la maniere dont on la faiſoit entrer dans le cabinet de Madame de Mortane, & lui fit enviſager qu'il pouroit entrer avec elle.

La difficulté étoit d'y faire conſentir la Comteſſe qui étoit ſcrupuleuſe, & qui n'avoit perſonne à qui elle ſe fiât entierement. Il fut réſolu qu'on la conſulteroit là-deſſus, & Rucille ſe chargea de venir ſçavoir la réponſe de l'oracle. Madame de Marigue écrivit en ſa faveur ; la Comteſſe lui répondit cent difficultez, & donnoit preſque l'excluſion. Elle ne ſe rebuta point. La ſeconde lettre fut preſſante ; le Marquis y mit quelques mots de ſa main. Madame de Mortane commença à s'ébranler, & ne ſe retrancha plus que ſur le peu de confiance qu'elle devoit avoir à ſes femmes. Quelques jours ſe paſſerent en parlementant ainſi ; mais enfin on convint que Madame de Marigue entreroit ſeule à ſon ordinaire ; qu'elle retourneroit enſuite ouvrir les mêmes portes qu'on auroit fermées après elle ; que Rucille entreroit à ſon tour, & qu'il ſe tiendroit caché derriere la portiere de ſon cabinet juſqu'à ce que toutes les femmes fuſſent ſorties.

Ce qui détermina Madame de Mortane à lui donner cette marque de diſtinction, fut ſans doute la tendreſſe qu'elle avoit pour lui ; mais elle a-

voit encore beſoin de conſeils pour éluder les pourſuites preſſantes de la Maréchalle en faveur du Prince de * * *. Elle avoit accoutumé de ſe coucher lorſque Madame de Marigue la venoit voir, elle fut obligée de le faire encore cette fois pour ſe défaire de ſes femmes; mais ſi-tôt qu'elle n'eut plus que celle qui ouvroit les portes à ſon Amie, elle ſe leva en robe-de-chambre par une régularité qui lui défendoit la plupart du tems les choſes les plus innocentes; elle étoit déja aſſez troublée de ce qu'elle faiſoit cette nuit-là. Madame de Marigue la trouva dans une agitation extraordinaire; ce fut bien autre choſe à l'apparition de Rucille. Il courut ſe jetter à ſes pieds: Je vous revois donc, lui dit-il en lui embraſſant les genoux avec tranſport; je puis vous dire tout ce que j'ai ſouffert, je puis ſçavoir de vous tout ce que vous avez penſé. Vous ne le devinez que trop, reprit-elle, ce que j'ai penſé; ce que je fais à l'heure qu'il eſt, vous le prouveroit aſſez quand vous ne le devineriez pas. Eh! puis-je trop le ſçavoir, reprit-il? Qu'ai-je au monde qui m'intereſſe que ces précieux ſecrets? Non, divine perſonne, ajouta-t-il, rien ne me touche, rien ne m'importe que vous: de votre cœur dépend la félicité de ma vie; & ſi ma fortune ne vous regardoit plus que moi, je l'abandonnerois pour le ſeul plaiſir que je goûte à vos pieds. Levez-vous, Rucille, dit la Comteſſe: il ne m'eſt pas permis de me ſervir d'expreſſions auſſi paſſionnées que celles dont vous vous ſervez; mais mon cœur y répond peut-être par d'autres dont vous ſeriez content ſi ma bouche oſoit les prononcer. Elle accompagna ce peu de mots de regards ſi touchans, que le Marquis ne ſe poſſedant plus prit une de ſes mains, & la baiſa avec une ardeur qui déconcerta la Comteſſe.

Ma-

Madame de Marigue interrompit cette converſation muette en les priant de ſonger qu'il falloit prendre de meſures pour aſſurer leur bonheur. Ils prirent diverſes réſolutions ſans s'arrêter à aucune. Enfin le Marquis s'aviſa d'une voye fort propre à faire réuſſir leur deſſein. Une grande Princeſſe s'étoit toujours intereſſée à ce qui touchoit Madame de Mortane; il crut qu'en la priant de parler à la Maréchalle de * * *, cela ne pouroit manquer de réuſſir par ce canal. La Comteſſe l'approuva fort. Madame de Marigue les confirma dans cette penſée; & il fut réſolu que le Duc de * * *, Pere de Rucille, porteroit la parole à cette Princeſſe. Après cela ils ſe ſéparerent: le Marquis s'en alla ſeul; & Madame de Marigue ſortit à ſon ordinaire avec la femme qui étoit de ſon ſecret.

Le Marquis alla le lendemain à Verſailles pour parler à ſon Pere: il étoit ſûr de ne pas trouver d'oppoſition dans ſon eſprit; & quand il n'auroit pas eu une complaiſance parfaite pour ſon fils, la Comteſſe de Mortane étoit d'une diſtinction ſi connue que ce ne pouvoit être qu'avec un applaudiſſement univerſel qu'on ſongeoit à prendre un engagement ſerieux avec elle.

Le Duc de * * * parla à la Princeſſe dont on vient de faire mention: elle fut ſurpriſe de la priere qu'il lui faiſoit. Il y avoit déja du tems qu'elle avoit été prévenue par le Prince de * * *: elle avoit même marqué à la Maréchalle qu'elle le protégeoit dans cette affaire; & c'étoit une des raiſons qui la faiſoient pancher de ſon côté. Cependant, comme elle ne s'étoit embarquée que ſur le peu de connoiſſance qu'elle avoit des ſentimens du Marquis; qu'elle avoit pour lui l'eſtime qu'il méritoit; & qu'elle a un eſprit qui la fait réuſſir dans les choſes les plus difficiles; elle ne deſeſpera.

ra pas de faire trouver un tour qui la dégageât du parti qu'elle avoit embraſſé. Sa réponſe fut donc obligeante, mais un peu équivoque. Le Duc la rendit à ſon fils telle qu'il l'avoit reçue; & comme la paſſion étoit violente, cette incertitude l'affligea autant qu'un refus auroit affligé un autre.

Cependant la Princeſſe écrivit une lettre très-obligeante à la Comteſſe pour la prier de faire un tour à Verſailles. Elle crut qu'il falloit avant toute autre choſe ſçavoir le penchant de la plus intereſſée; elle lui manda qu'elle la verroit tête à tête, puiſque ſon deuil ne lui permettoit pas de ſe faire voir en public. La Maréchalle fut ravie de cet ordre, dans l'eſperance qu'il regardoit directement le Prince de * * *; & la Comteſſe prévenue de la même penſée penſa prendre un prétexte pour ne point aller voir une charmante Princeſſe qui ne cherchoit que ſa ſatisfaction.

Elle ne put toutesfois s'en diſpenſer: l'attachement qu'elle avoit toujours eu pour elle, la détermina même à lui ouvrir ſon cœur pour lui donner de la compaſſion. Dans cette réſolution elle alla à Verſailles. La Princeſſe la reçut dans ſon cabinet; & après lui avoir fait mille careſſes, elle lui dit qu'elle avoit deux propoſitions à lui faire, & que deux hommes également amoureux lui avoient demandé ſa protection auprès d'elle. Madame de Mortane rougit, & la pria de ſe ſouvenir qu'elle avoit encore un mois ou deux pour achever une année où il n'étoit pas permis d'écouter de telles choſes. Je ſçai bien, reprit la Princeſſe, que vous ne vous marierez pas qu'elle ne ſoit finie; mais cette affaire eſt aſſez importante pour prendre des meſures de loin. Enfin, ajouta-t-elle en la regardant avec des yeux qui penétrent juſqu'au cœur, le Prince de * * * & Rucil-

le

le ſont les deux hommes dont j'ai à vous parler. La rougeur de la Comteſſe augmenta. Le Prince de * * *, Madame, reprit-elle, me fait bien de l'honneur: ma Mere m'avoit bien dit qu'il avoit de puiſſantes protections; mais je ſerois bien-aiſe de n'être pas contrainte par un ſuffrage que je reſpecte, à m'engager pour ma vie avec un homme que je ne puis aimer. Je vous en ai nommé deux, répondit la Princeſſe, & je partage entre eux le pouvoir que votre amitié me donne ſur vous.

Elle ſourioit en parlant ainſi. La rougeur de Madame de Mortane en redoubla, & ſon ſilence répondit pour elle. Je ne croyois pas parler à une muette, reprit encore la Princeſſe: cependant vous ne répondez rien. Je vous ai, ce me ſemble, répondu, Madame, reprit-elle, & pour une perſonne qui ne parle pas beaucoup, c'eſt aſſez quand de deux queſtions elle répond à une. Je vous entends, reprit la Princeſſe en l'embraſſant: l'heureux Rucille ſera le préferé; & je trouve tant de raiſon dans ce choix, que je ne veux pas differer d'en parler à Madame la Maréchalle de * * *. La Comteſſe raſſurée par ces paroles lui avoua ce qu'elle ne pouvoit plus cacher, & lui dit l'entêtement de ſa Mere pour le Prince de * * *. Nous trouverons des biais pour la ranger dans notre parti, reprit la Princeſſe. Mais je voudrois ſçavoir depuis quel tems Rucille a touché votre inclination? Alors la Comteſſe lui apprit tout ce que nous avons dit du commencement de l'amour du Marquis; elle n'en omit aucune circonſtance: la Vicomteſſe de Gragnac même ne fut point oubliée, & ſon combat avec le Prince fut relevé, quoiqu'il fût contre les ordres d'un Roi qui ſe fait obéir. Mais Madame de Mortane ſçavoit trop la bonté que la Princeſſe avoit pour elle pour craindre

dre qu'elle en fit un mauvais usage; & tout ce qui tournoit à la gloire de Rucille, lui étoit trop cher pour n'en pas parler.

La belle Princesse trouva le recit de cette Histoire assez touchant & assez agréable, & vit une passion si forte & si vertueuse dans le cœur de la Comtesse qu'elle entreprit de contribuer à sa félicité. Elle parla quelques jours après à la Maréchalle, & trouva plus de difficultez dans son esprit qu'elle n'avoit pensé. Elle lui allégua la parole qu'elle avoit donnée au Prince de * * * sur celle qu'elle avoit reçue de sa fille. Il me semble, reprit la Princesse avec une bonté adorable, qu'elle ne vous en a jamais donnée de positive: je suis maintenant instruite de ses interêts; & lorsqu'elle vous parla avec quelque sorte de décision pour le Prince de * * *; c'étoit le dépit qui lui faisoit avancer cette espece de promesse. La Maréchalle n'entroit point dans ces sortes de raison: toujours ambitieuse & jamais tendre, elle ne pouvoit comprendre les raisons que le cœur fournit; & elle supplia la Princesse de se souvenir qu'elle lui avoit parlé pour le Prince avant que de lui parler pour Rucille. Il est vrai, reprit-elle; mais j'ignorois en ce tems l'éloignement que Madame de Mortane avoit pour lui. Elle a eu un Mari si indigne d'elle, & sa sagesse a été si bien prouvée par la maniere dont elle a vécu avec lui, qu'il y auroit de la cruauté à la rembarquer dans d'autres épreuves: & d'ailleurs Rucille est un si honnête homme que, quand il ne devroit pas être Duc par la mort de son Pere, je ne laisserois pas d'approuver infiniment un tel choix. La Maréchalle fit encore quelque résistance; mais enfin elle supplia la Princesse de vouloir donc la disculper envers le Prince de * * * avant qu'elle se déclarât en faveur de Rucille; & l'assura que si le Roi avoit la bonté

bonté de lui donner le titre de Duc avant la mort de ſon Pere, elle ne s'oppoſeroit plus à ce qu'elle ſembloit ſouhaiter.

La Princeſſe vit bien que cette Mere n'admettoit que la grandeur, & que toute autre choſe la touchoit peu; elle ne laiſſa pas de lui promettre ſes ſoins ſur la dignité d'un homme pour qui elle s'intereſſoit. Elle y travailla en effet avec ſuccès; & lorſqu'elle l'eut obtenu, elle écrivit à la Comteſſe qu'elle avoit quelque choſe à lui dire. Celle-ci depuis ſon voyage à Verſailles avoit vêcu dans une eſperance qui la rendoit cent fois plus belle & plus charmante: elle n'avoit point voulu voir le Marquis; mais les entrevûës ſecrettes d'elle & de Madame de Marigue n'avoient été employées qu'à parler de lui, & qu'à faire des ſouhaits en ſa faveur. Elles ignoroient cependant l'une & l'autre ce que la Princeſſe avoit fait pour lui; mais la Comteſſe partit avec une joye qu'un preſſentiment de ſon bonheur lui donna. La main qui couronnoit ſon eſperance, mettoit encore un nouveau prix à ſa joye; & ſi ſa modeſtie lui fit recevoir avec moderation la nouvelle que la Princeſſe lui apprit, elle n'en ſentit pas des tranſports moins vifs dans le fond de ſon ame. La Maréchalle qui vit par-là ſon ambition ſatisfaite, ne ſongea plus qu'à donner l'excluſion au Prince de * * * de la maniere la plus douce qu'il lui ſeroit poſſible. Mais ce qui lui facilita beaucoup ce temperament, c'eſt que la Princeſſe lui parla avec cette grace qui ne l'abandonne jamais, & lui fit ſi bien comprendre par une éloquence aidée de la vérité le malheur d'épouſer une femme dont on eſt amoureux quand on n'en eſt point aimé, que la raiſon lui fit prendre le meilleur parti qu'il pouvoit ſuivre en cette occaſion.

Il alla trouver la Maréchalle de * * *; & ſans atten-

attendre qu'elle lui parlât: Je viens, Madame, lui dit-il, vous tirer d'une peine où la régularité que vous avez sur votre parole, vous met sans doute. J'aime Madame de Mortane avec une passion qui n'a point de pareille; mais je dois peu me flatter qu'elle ait les mêmes sentimens pour moi: un plus heureux emporte une place que j'aurois disputée à toute la terre, & peut-être avec succès, si je croyois le pouvoir faire avec l'aveu de celle que j'aime; mais, privé de son approbation, que me sert une ardeur mal reconnue? Je vous rends votre parole, Madame, ajouta-t-il en soupirant, & je vais tâcher à me guerir par une absence volontaire. La Maréchalle fut fort soulagée par le discours du Prince; elle loua l'effort qu'il faisoit sur lui même, & l'assura de sa part d'une estime éternelle.

Le procedé du Prince avoit une apparence de beauté dont les esprits éloignez des détours & des finesses ne pouvoient se parer; mais il faut convenir qu'il n'en vint là qu'après avoir tenté des voyes bien étranges pour se rendre heureux. On dit même qu'il tâcha encore de troubler Rucille dans sa fortune, & qu'il en revint quelque chose à la Princesse dont nous avons parlé. Cette sage & généreuse personne lui en parla avant un voyage qu'il entreprit pour tâcher d'oublier Madame de Mortane; & après l'avoir convaincu qu'elle en sçavoit plus qu'il n'auroit souhaité, elle tira parole de lui de n'en venir jamais à aucune voye de fait avec Rucille. Cette derniere découverte sur sa mauvaise volonté le fit partir plûtôt qu'il n'avoit résolu; il alla à une grande terre digerer sa douleur, & il ne revint que quand le mariage de Madame de Mortane lui eut ôté toute esperance.

La Duchesse sçut des premieres les allarmes du Prince

Prince, & enſuite la confirmation de ſon infortune. Elle travailla avec lui à inventer ce qu'il mit en uſage pour la détourner; mais leurs deſſeins aiant mal réuſſi, elle alla avec une diſſimulation ſans égale féliciter la Comteſſe d'une choſe qui la mettoit au deſeſpoir.

Celle-ci n'en recevoit pas encore ouvertement les complimens; mais ne prévoyant pas que rien deſormais la pût troubler, elle les reçut de la Ducheſſe comme ſi elle les avoit cru ſinceres. Vous voyez bien, lui dit cette artificieuſe perſonne, que tout ce que je vous ai dit ſur le Marquis, n'étoit que dans l'intention de vous empêcher d'être trompée; aucun autre motif ne m'a fait agir: car pour un certain goût paſſager que je vous ai avoué avoir eu pour lui, il y a long-tems que j'en étois revenue; mais après tout, ajouta-t-elle, Rucille n'étoit que coquet, & apparemment il vous aimoit mieux qu'une autre. Ce dernier coup qu'elle jetta en l'air, ne fit auſſi aucun effet ſur Madame de Mortane, & elle ſe contenta de lui répondre qu'un homme de l'âge du Marquis auroit paſſé pour peu poli s'il n'avoit pas eu une civilité univerſelle.

Madame de Marigue entra comme elle achevoit de parler; car, depuis que la Maréchalle avoit pris ſa réſolution, elle avoit permis à la Comteſſe de la recevoir, & l'avoit reçue elle-même avec mille témoignages d'amitié. Cette fidele Amie tourna encore la converſation ſur Rucille; & d'un air libre & enjoué: Avouez, dit-elle, Madame, en s'adreſſant à la Ducheſſe, que la Vicomteſſe de Gragnac n'eut pas grand tort de faire une entrepriſe hardie, puiſqu'elle lui devoit ſi bien réuſſir; & que le Prince de * * * eſt un exemple bien malheureux des coups de l'amour & de la fortune, puiſque, après ſon deſaſtreux combat, il avoit

voit encore couronné son vainqueur par sa constance, après l'avoir été par la victoire.

J'en tombe d'accord, répondit la Duchesse ; mais je doute cependant que ce trait de sa vie lui succedât aussi-bien auprès du Maître qu'auprès de vous. Je sçai bien, reprit Madame de Marigue, que ce combat n'est pas dans les regles, mais il est ignoré, & on ne pouroit le divulguer sans que le Prince qui fut l'Agresseur, ne parût plus criminel que le Marquis qui ne fit que se défendre; & puis, ajouta-t-elle en riant, la victoire a cela de propre qu'elle a toujours le parti le plus fort. La Duchesse fut contrainte d'applaudir à cette réponse; mais ce qui lui causa un chagrin très-vif, c'est que la Maréchalle voulant faire les choses de bonne grace amena Rucille dans la chambre de la Comtesse, & le lui présenta à titre d'Epoux.

La chose alloit devenir publique; elle ne s'arrêta point pour la presence de la Duchesse, & s'adressant à elle: Trouvez bon, lui dit-elle, Madame, que je donne à ma fille celui qui lui est destiné pour Epoux. La Duchesse s'embaraſſa un peu; mais son esprit venant au secours : Il y a longtems, Madame, dit-elle, que je souhaite à Monsieur de Rucille la gloire dont il va jouir. Je connois vos bontez pour moi, dit le nouveau Duc d'un ton un peu ironique; & c'est sur cette connoissance que je ne feins point de vous avouer que je suis au comble de la félicité, & qu'il ne me manque plus que la confirmation de l'aveu de Madame de Mortane. Je ne sçai point me dédire, dit-elle alors avec une pudeur charmante, quand une fois j'ai donné ma parole; & Madame sçait bien, ajouta-t-elle en s'adressant à sa Mere, que quand je ne la veux pas tenir, je m'y prends d'une autre sorte. Après cela la Maréchalle sortit. La

Du-

Ducheſſe en fit autant peu de tems après; elle avoit de la peine à ſoutenir la vûë d'une joye qui s'établiſſoit ſur la ruine de ſes eſperances. Il ne reſta que Madame de Marigue avec nos deux Amans: ce n'étoit pas un témoin ſuſpect; auſſi Rucille ne ſe ménagea-t-il gueres dans le tranſport du plaiſir ſenſible qu'il ſentoit. Il l'exprima par un aimable deſordre dont la Comteſſe fut de moitié. Le reſte du tems qu'il falloit attendre pour l'accompliſſement de leurs deſirs, fut rempli par mille divertiſſemens qu'inventoit tous les jours le Duc de Rucille, pour marquer à ſa belle Maîtreſſe que l'aſſurance d'être heureux ne diminuoit rien de ſa vivacité. Ces petites fêtes n'étoient point publiques par la raiſon du deuil de Madame de Mortane, peu de perſonnes y étoient admiſes; mais le choix en étoit digne de ceux qui le faiſoient. Madame de Marigue y étoit toujours appellée. Melicour qui avoit contribué aux reconciliations, fut appellé aux divertiſſemens, & en fit un des ornemens par ſa perſonne qui eſt fort agréable, & par ſon eſprit qui le rend un des plus divertiſſans hommes du monde. Si le Duc avoit cru la délicateſſe de ſa paſſion, il auroit paſſé les jours aux pieds de Madame de Mortane, & comptant le reſte du monde pour rien, il s'en ſeroit tenu à la ſeule perſonne qui le pouvoit toucher; mais il falut auſſi contenter ſa galanterie & ſa magnificence par des amuſemens exterieurs qui ne donnoient aucune diſtraction aux cœurs de ces deux Amans.

Lorſque l'année fut finie, leurs nôces ſe célébrerent avec l'agrément de Sa Majeſté ſans aucun éclat. Madame de Mortane dit qu'aiant déja été une fois mariée avec pompe, elle ne vouloit plus donner de ſpectacle au public: une petite compagnie aſſiſta à la cérémonie du mariage: un concert com-

composé des plus habiles gens de Paris préceda un ſouper où la joye & la liberté regnoient. On recommença la ſymphonie après le repas; elle dura juſqu'à l'heure où le Duc de Rucille & la Comteſſe de Mortane s'allerent jurer au pied des Autels une fidélité éternelle. Ils ont juſqu'ici religieuſement gardé leurs paroles; & jamais Epoux n'ont goûté avec plus de pureté la ſatisfaction d'être unis.

FIN.

TRAI-

TRAITÉ
DE
L'AMITIÉ,
PAR MADAME
LA MARQUISE
DE LAMBERT.

TRAITÉ
DE
L'AMITIÉ,

PAR MADAME

LA MARQUISE DE LAMBERT.

VOUS me devez, MONSIEUR, une consolation pour la perte de notre Amie. J'appelle perte, toute diminution dans l'Amitié, puisque ordinairement tout sentiment qui s'affoiblit, tombe. Je m'y examine à la rigueur, & je crois mettre dans l'Amitié plus qu'un autre. Cependant, tout échappe. Je vous prie donc de me dire sans ménagement à qui je dois m'en prendre; car il faut que mes plaintes aient un objet. Est-ce de moi? Est-ce de mes Amies, ou des mœurs du tems? Enfin, corrigez-moi, si je manque; consolez-moi, si je perds.

Plus on avance dans la vie, & plus on sent le besoin qu'on a de l'Amitié. A mesure que

la raiſon ſe perfectionne, que l'eſprit augmente en délicateſſe, & que le cœur s'épure, plus le ſentiment de l'Amitié devient néceſſaire. Voici ce que ma ſolitude m'a fait penſer ſur ce ſujet.

Dans tous les tems on a regardé l'Amitié comme un des premiers biens de la vie: c'eſt un ſentiment qui eſt né avec nous; le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant, c'eſt une plainte générale, tout le monde dit qu'il n'y a point d'Amis. Tous les ſiécles enſemble fourniſſent à peine trois ou quatre exemples d'une Amitié parfaite. Puiſque tous les hommes conviennent des charmes de l'Amitié, pourquoi dans un interêt commun tous ne s'entendent-ils pas pour en jouïr? C'eſt un effet du déréglement des hommes de s'aveugler ſur leurs véritables interêts. La ſageſſe & la vérité en nous éclairant rendent notre amour-propre plus habile, & nous apprennent que nos véritables interêts ſont de nous attacher à la vertu, & que la vertu a même les doux plaiſirs de l'Amitié. Voyons donc quels ſont les charmes & les avantages de l'Amitié, pour les chercher; quel eſt le véritable caractere de l'Amitié, pour la connoître; & quels ſont les devoirs de l'Amitié, pour les remplir.

Les avantages de l'Amitié ſe préſentent aſſez d'eux-mêmes; toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils ſont de tous les biens les plus deſirables. Sans elle, la vie eſt ſans charmes, l'homme eſt plein de beſoins; renvoyé à lui-même, il ſent un vuide que l'Amitié ſeule eſt capable de remplir; toujours inquiet & toujours agité, il ne ſe calme & ne ſe repoſe que dans l'Amitié. Un Ancien dit que l'*Amour eſt fils de la Pauvreté & du Dieu des Richeſſes*; de la Pauvreté, parce qu'il de-

demande toujours; du Dieu des Richeſſes, parce qu'il eſt libéral. L'Amitié ne pouroit-elle pas avoir auſſi la même origine? Quand elle eſt vive, elle demande des ſentimens; les ames tendres & délicates ſentent les beſoins du cœur plus qu'on ne ſent les autres néceſſitez de la vie. Mais, comme elle eſt généreuſe, elle mérite auſſi qu'on la reconnoiſſe pour fille du Dieu des Richeſſes; car il n'eſt pas permis de ſe parer du beau nom d'Amitié, dès qu'on manque à ſes Amis dans le beſoin. Enfin les caracteres ſenſibles cherchent à s'unir par les ſentimens; le cœur étant fait pour aimer, il eſt ſans vie dès que vous lui refuſez le plaiſir d'aimer & d'être aimé. Comblez les hommes de biens, de richeſſes, & d'honneurs, & privez-les des douceurs de l'Amitié, tous les agrémens de la vie s'évanouiſſent. Les perſonnes raiſonnables ſe refuſent à l'amour: les femmes par l'attachement à leurs devoirs, & les hommes par la crainte d'un mauvais choix. Vous êtes attiré dans l'Amitié; & vous êtes entraîné dans l'amour. L'Amitié s'enrichit des pertes de l'amour; elle en devient plus tendre, plus vive, & plus empreſſée. Toutes les délicateſſes de l'amour ſe trouvent dans les engagemens dont je parle. L'Amitié naiſſante eſt ſujette à l'illuſion. La nouveauté plaît, & promet; & tout ce qui reveille l'eſperance, eſt d'un grand prix. L'illuſion eſt un ſentiment qui nous tranſporte au-delà de la vérité, & qui obſcurcit nos lumieres. Vous voyez dans la perſonne qui commence à vous plaire, tout ce qu'elle a de bon; & l'imagination qui agit toujours au gré du cœur, prête à la perſonne aimée le mérite qui lui manque. On aime ſes Amis bien plus par les qualitez qu'on devine, que par celles qu'on connoît. Il y a auſſi des Amitiez de ſympathie, des liens inconnus qui nous uniſſent, & qui nous ſerrent; nous

n'avons besoin ni de protestations ni de sermens, la confiance va au-devant des paroles. Quand MONTAGNE nous peint ses sentimens pour son Ami : „ Nous nous cherchions, dit-il, & nos „ noms s'embrassoient avant que de nous con„ noître. Ce fut un jour de fête que je le vis „ pour la premiere fois ; nous nous trouvâmes „ tout d'un coup si liez, si unis, si connus, si „ obligez, que rien ne nous fut plus cher que „ l'un à l'autre. Et quand je me demande d'où „ vient cette joye, cette aise, ce repos, que je „ sens lorsque je le vois ; c'est que c'est lui ; c'est „ que c'est moi : c'est tout ce que je puis dire. „ Nous jouïssons dans l'Amitié de tout ce que l'amour a de plus doux ; du plaisir de la confiance, du charme d'exposer son ame à son Ami, de lire dans son cœur, de le voir à découvert, de montrer ses propres foiblesses ; car il faut penser tout haut devant son Ami. Il n'y a que ceux qui ont joui du doux plaisir de l'Amitié, qui sçavent quels charmes il y a à passer les journées ensemble. Que les heures sont légeres, qu'elles sont coulantes, avec ce qu'on aime !

Quelle ressource que l'asile de l'Amitié ! Par elle, vous échappez aux hommes qui sont presque tous trompeurs, faux, & inconstans. Mais un des grands avantages de l'Amitié, c'est le secours des bons conseils. Quelque raisonnable qu'on soit, on a besoin d'être conduit ; il faut se défier de sa propre raison que la passion fait souvent parler comme il lui plaît. C'est un grand secours que de sçavoir qu'on a un guide pour nous conduire & nous redresser.

Les Anciens ont connu tous les biens qu'apporte l'Amitié ; mais ils en ont fait des portraits si chargez, qu'on les a regardez comme de belles

idées

idées d'une choſe qui n'étoit point dans la nature. Comme les hommes aiment à ſe ſouſtraire aux grands modeles, & à rejetter les grands exemples, parce qu'ils exigent beaucoup de nous, ils s'accordent à les traiter de chimeres; c'eſt mal connoître nos interêts. En nous dérobant aux obligations de l'Amitié, nous perdons auſſi ſes avantages. C'eſt une ſociété, c'eſt un commerce, enfin ce ſont des engagemens réciproques, où on ne compte point, où on n'exige rien, & où le plus honnête homme met davantage, & ſe trouve heureux d'être en avance. On partage ſa fortune avec ſon Ami; richeſſes, crédit, ſoins, & ſervices, tout eſt à lui, excepté notre honneur. Il m'a paru, à la honte de notre ſiécle, que d'offrir ſon bien à ſon Ami, c'eſt le dernier effort de l'Amitié. Il y a bien des témoignages au-deſſus de celui-là: mais le plus grand avantage de l'Amitié eſt de trouver dans ſon Ami un vrai modele; car on deſire l'eſtime de ce qu'on aime, & ce deſir nous porte à imiter les vertus qui y conduiſent.

SENEQUE recommande à ſon Ami de choiſir entre les grands hommes le plus reſpectable, d'agir comme ſi on étoit en ſa preſence, de lui rendre compte de toutes ſes actions: ce grand homme qui nous tient en reſpect, c'eſt notre Ami. Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, & n'eſt d'une plus ſûre caution envers les autres, qu'un Ami eſtimable. Il ne nous eſt pas permis d'être imparfaits à ſes yeux; auſſi ne voyez-vous guercs le vice ſe lier avec la vertu. On n'aime point à voir ce qui nous juge & nous condamne toujours. Il faut être ſûr de ſoi pour oſer ſe donner de certains Amis. PIRRHUS diſoit: *Sauvez-moi de mes Amis, je ne crains qu'eux.* PLINE aiant perdu ſon Ami: *Je crains bien*, dit-il, *de*

me relâcher dans le chemin de la vertu ; j'ai perdu mon guide, & le témoin de ma vie. Enfin la parfaite Amitié nous met dans la néceſſité d'être vertueux. Comme elle ne ſe peut conſerver qu'entre perſonnes eſtimables, elle vous force à leur reſſembler pour les garder. Vous trouvez donc dans l'Amitié la ſûreté du bon conſeil, l'émulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le ſecours dans vos beſoins, ſans être demandé, attendu, ni acheté. Voyons à preſent quels ſont les véritables caractères de l'Amitié pour la connoître.

Le premier mérite qu'il faut chercher dans votre Ami, c'eſt la vertu ; c'eſt ce qui nous aſſure qu'il eſt capable de l'Amitié, & qu'il en eſt digne. N'eſperez rien de vos liaiſons, lorſqu'elles n'ont pas ce fondement. Aujourd'hui ce n'eſt pas le goût qui unit; ce ſont les beſoins : ce n'eſt pas l'union des cœurs ni de l'eſprit qu'on cherche dans les engagemens ; auſſi les voyons-nous finir auſſi-tôt que ſe former. Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuſe ; c'eſt toujours la faute de l'un des deux ; on ne peut éviter la honte de s'être mépris, & d'avoir à ſe dédire. On s'unit ſans s'examiner, & on rompt ſans déliberer; rien n'eſt ſi mépriſable. Choiſiſſez votre Ami entre mille ; rien n'eſt plus important qu'un tel choix, puiſque le bonheur en dépend. Rien de plus triſte que de tomber en de mauvaiſes mains, d'avoir à eſſuyer la honte d'une rupture, ou les chagrins d'une liaiſon avec des perſonnes ſans mérite. Il faut ſonger de plus que nos Amis nous caracteriſent ; on nous cherche dans eux ; c'eſt donner au Public notre portrait, & l'aveu de ce que nous ſommes. On trembleroit, ſi on faiſoit attention ſur ce qu'on hazarde en avouant un Ami. Voulez-vous être eſtimé ? vivez avec des perſonnes eſti-

eſtimables. Il faut donc bien connoître avant que de s'engager. La premiere marque qui vous aſſure le plus qu'on eſt digne d'Amitié, c'eſt la vertu; après quoi il faut chercher des Amis libres, affranchis des paſſions. Ceux que l'ambition poſſéde, ſont incapables d'éprouver ce ſentiment; & encore moins ceux qui ſont dans les liens de l'amour. L'amour emporte toute la vivacité de l'Amitié; c'eſt une paſſion turbulente, & l'Amitié eſt un ſentiment doux & réglé. L'amour donne à l'ame une joye d'yvreſſe, qui quelquefois eſt ſuivie de violens chagrins; l'autre eſt une joye de raiſon, toujours pure & toujours égale; rien ne peut l'alterer ni la laſſer; elle nourrit l'ame. De plus, ſi vous êtes attaché à une perſonne de mérite, n'a-t-elle pas toute votre confiance? L'Amitié d'un Amant pour ſes Amis eſt trop ſéche; il peut leur donner des ſoins & des ſervices, mais il n'a plus de ſentimens à leur offrir. La recompenſe de l'amour vertueux, c'eſt l'Amitié: mais ce n'eſt pas l'amour ordinaire qui vous y conduit, c'eſt l'amour épuré. Les perſonnes frivoles & diſſipées ne ſont pas propres à l'Amitié; chaque objet enleve une portion de ſentimens & d'attentions qui lui appartiennent. Quoiqu'on ait toujours dit qu'il faut donner à l'Amitié des fondemens plus ſolides que la ſimple ſenſibilité; cependant, ſi le goût ne s'en mêle, on n'eſt point entraîné: l'eſprit peut être convaincu; ſi le cœur n'eſt pas touché, on ne va ni bien vite, ni bien loin. La vertu & le goût ont formé les Amitiez dont la mémoire eſt venue juſqu'à nous.

MONTAGNE qui nous peint la naiſſance de ſes ſentimens pour ſon Ami, dit qu'il fut frappé comme on l'eſt en amour. Il étoit dans une ſituation propre à jouïr de l'Amitié: dégagé des paſſions,

voué à la raiſon, il ne lui reſtoit plus de jouiſſance que celle de l'Amitié. Les perſonnes revenues des paſſions violentes, & que la connoiſſance du peu de valeur des choſes ramenent à elles-mêmes, conviennent mieux à la véritable Amitié : celles qui ſont libres & dégagées de mille amuſemens frivoles, ſe lient à nous par ſentiment; mais, quoiqu'inſenſibles à leurs propres beſoins, elles ne laiſſent pas de ſentir & de ſoulager ceux de leurs Amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puiſſions nous paſſer les uns des autres; mais les ſervices doivent être à la ſuite de l'Amitié, & non pas l'Amitié à la ſuite des ſervices. Il faut auſſi dans l'Amitié, de la conformité, des rapports, des âges à peu près ſemblables, que les mêmes goûts uniſſent. Les perſonnes élevées à des poſtes brillans, enyvrées de leur bonheur, ces eſprits déréglez que la fortune careſſe, ne ſont gueres propres à l'Amitié. Les Rois ſont auſſi privez de ce doux ſentiment. Ils ne ſçauroient jamais jouïr de la certitude d'être aimez pour eux-mêmes; c'eſt toujours le Roi, & rarement la Perſonne. Je ne voudrois pas avoir la premiere place à ce prix; tout eſt trop peſant ſans le ſecours de l'Amitié. Il n'y a eu de Roi qu'AGESILAUS qui fut puni pour avoir ſçu ſe trop faire aimer. C'eſt une belle domination que de regner ſur tous les cœurs. Les perſonnes en place ont plus de ſoin d'amaſſer des richeſſes que d'aquerir des Amis. Qui eſt celui qui penſe à s'attacher les cœurs par des bienfaits, à chercher les perſonnes de mérite, à les ſecourir, à ſe préparer un aſile dans le cœur d'un Ami pour le tems de la diſgrace? La plupart des biens que nous aquerons, ſont pour les autres; celui-là ſeul eſt pour nous. Il faut auſſi dans l'Amitié des mœurs pures; vous courez trop de riſque

risque de vous unir avec une personne de mœurs déréglées.

Vous voyez bien que toutes les vertus deviennent nécessaires à la parfaite Amitié. La retraite est propre à cultiver ce sentiment; la solitude est amie de la sagesse; c'est au-dedans de nous qu'habitent la paix & la vérité. De plus, *c'est la marque d'un esprit bien fait*, dit un Ancien, *que de sçavoir demeurer avec soi-même: qu'il est doux d'y rester, quand on s'en est rendu la jouissance agréable!* L'Amitié demande une personne toute entiere; dans la retraite ce sentiment-là devient plus nécessaire, & moins partagé. D'ailleurs nous sommes d'ordinaire avec les autres, comme nous sommes avec nous-mêmes. Les personnes sages sçavent établir la paix chez eux, & la communiquent aux autres. SENEQUE dit: *J'ai assez profité pour apprendre à être mon Ami.* Quiconque sçait vivre avec soi-même, sçait vivre avec les autres. Les caracteres doux & paisibles répandent de l'onction sur tout ce qui les approche. La retraite assure l'innocence, & nous rend l'Amitié plus nécessaire. Il nous faut un témoin de ce que nous valons; sans cela nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous estimez votre Ami à un certain degré, vous mettez toute votre gloire dans son estime; si vous êtes heureux, vous voulez partager votre bonheur avec lui. De plus, la possession du bien devient insipide sans témoins.

Je crois que la grande jeunesse n'est gueres propre au plaisir de la parfaite Amitié. Nous voyons assez de jeunes gens se croire & se dire Amis; mais le lien de leurs unions ce sont les plaisirs, & les plaisirs ne sont pas des nœuds dignes de l'Amitié. *Vous êtes dans l'âge qui convient*, dit SENEQUE à son Ami; *vos passions violentes sont*

éteintes, vous n'en avez plus que des douces; nous allons jouïr du noble plaiſir de l'Amitié. Ce qui la rend plus ſûre & plus ſolide, c'eſt la vertu, l'éloignement du monde, l'amour de la ſolitude, la pureté des mœurs, une vie qui vous ramene à la ſageſſe & à vous-même, un eſprit élevé, (car il y a un goût & un degré dans la parfaite Amitié, où ne peuvent atteindre les caracteres médiocres) mais ſur-tout un cœur droit. Les qualitez du cœur ſont beaucoup plus néceſſaires que celles de l'eſprit; l'eſprit plaît, mais c'eſt le cœur qui lie. Les gens en qui l'amour-propre domine, n'en ſont pas dignes; ils ne penſent qu'à prendre ſur le fonds de l'Amitié; & les perſonnes vertueuſes ne ſont preſſées que d'y mettre. Les avares ne connoiſſent point un ſi noble ſentiment; la véritable Amitié eſt opulente. L'avarice oppoſe à toutes les vertus un obſtacle inſurmontable. Le ſentiment de l'avarice arrête, &, pour mieux dire, étouffe les bons mouvemens; il n'y a pas une vertu qui ne prenne ſur nous; & ils veulent toujours prendre ſur les autres. Il faut ſçavoir donner en pure perte; il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais, paſſons aux devoirs de l'Amitié.

Il y a trois tems dans l'Amitié; le commencement, la durée, & la fin. Comme tous les commencemens de l'Amitié ſont pleins de ſentimens, & que les Amitiez naiſſantes ſont ſoutenues d'un peu d'illuſion, rien ne coûte dans ces premiers momens, & tout eſt plaiſir. Mais il arrive ſouvent que le goût s'uſe, que cette pointe de ſentimens s'émouſſe par l'habitude: l'illuſion diſparoît, & vous êtes réduit à ſoutenir l'Amitié par raiſon; qualité qui eſt toujours ſéche. En Amitié, comme en amour, il faut ménager les goûts; c'eſt une économie permiſe. Mais ſçait-on s'arrêter ſur un plaiſir

plaisir permis & innocent? Cependant, comme rien n'est si doux dans la vie qu'une sensible Amitié, on devroit prendre de concert des mesures pour faire durer un état si desirable ; car la vie heureuse consiste à sentir & à imaginer agréablement. On sent les choses presentes, on imagine les futures. L'Amitié remplit ces deux tems, soutient ces deux sentimens ; puisqu'elle nous fait sentir agréablement dans le present, & esperer dans l'avenir. Mais, enfin, comme il est écrit que toute sensibilité périt, & que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une Amitié naissante, ils peuvent donc quelquefois être inconstans, mais jamais infideles. La vivacité du goût se perd ; mais l'amour du devoir subsiste. Il faut les plaindre ; ils avoient un sentiment agréable, il leur est échappé ; que n'avions-nous de quoi le retenir? Donnons donc à l'Amitié un fondement plus solide. L'estime appuyée sur la connoissance du mérite ne se dément point. Le bandeau qu'on donne à l'amour, on l'ôte à l'Amitié : elle est éclairée, elle examine avant que de s'engager, elle ne s'attache qu'au mérite personnel; car ceux-là seuls sont dignes d'être aimez qui ont en eux-mêmes la cause pourquoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut se fixer, estimer ses Amis non d'une estime variable & par sentiment seulement, car la sensibilité échapperoit, & on doit emporter l'estime par justice, pour la conserver. Il ne faut pas se permettre d'examiner les défauts de nos Amis, encore moins d'en parler. Il faut respecter l'Amitié ; mais, comme elle nous est donnée pour être une aide à la vertu, & non pas la compagne du vice, il faut les avertir quand ils s'égarent ; s'ils résistent, armez-vous de la force & de l'autorité que donnent la prudence

des sages conseils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire en leur disant la vérité ; on doit pourtant adoucir les termes selon leurs besoins. Peu de personnes ont la force de se laisser humilier par la vérité qui les redresse ; mais en même tems qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public, & ne point souffrir (s'il est possible) qu'ils aient une reputation incertaine.

On demande quel est le terme de l'Amitié ? On dit qu'il faut servir ses Amis jusques aux Autels. Dieu & l'Honneur sont les seules bornes qu'on doit donner à l'Amitié ; mais il y a bien des choses qu'un honneur délicat vous défendroit pour vous-même, qu'il vous seroit permis & honnête de faire pour vos Amis. Sur le reste je ne connois point de bornes ; tout, & sans se faire valoir, doit être sacrifié à l'Amitié. DIOGENE disoit : *Quand j'emprunte de mon Ami, c'est mon argent que je lui demande.* Une pareille confiance fait l'éloge de l'un & de l'autre.

Ne faites jamais sentir à vos Amis aucune supériorité ; & si vous êtes plus avancé qu'eux dans la possession de la vertu, dans le partage de l'esprit, & dans les bonnes graces de la fortune, cela ne vous donne aucun droit pour vous élever.

On demande si on peut confier à d'autres le secret de notre Ami ? Il n'y a pas à déliberer ; le secret est un dépôt, nous n'en pouvons disposer ; ce n'est pas notre bien. Reste à sçavoir de quelle maniere nous devons nous conduire, quand l'Amitié s'affoiblit & s'altere.

Comme ce sont des hommes qui s'unissent, il faut compter sur les défauts de l'humanité. Il faut

se

ſe paſſer l'un & l'autre bien des choſes, ſi on veut que l'Amitié ſubſiſte. Le plus vertueux excuſe, & pardonne davantage. *Vous rendrez votre Ami fidele*, dit un Ancien, *ſi vous croyez qu'il le ſoit.* On met en droit de commettre une faute celui qu'on croit capable de la faire. L'Amitié ordinaire ne veut jamais ſe charger d'aucun tort; l'Amitié délicate les met ſur ſon compte: contens de pouvoir épargner une peine à notre Ami, nous lui laiſſons le plaiſir de nous pardonner, & nous lui épargnons la honte & le beſoin du pardon. Mais pour cela il faut avoir affaire à une ame forte, qui ait le courage de ſoutenir la vûë de ſes fautes, & d'avouer même celles qu'il n'a pas faites, & qu'il ne pouroit faire. Si votre Ami a beſoin d'être conduit & gouverné par ſon propre interêt, il faut avoir la main légere, & ne lui pas faire ſentir ſa dépendance. Rien n'eſt plus oppoſé à l'Amitié que ces caracteres ſuperbes, qui cherchent à vous accuſer, & ſe font un plaiſir de vous convaincre; c'eſt une victoire pour eux que de vous trouver des défauts: cela fortifie leur domination, & augmente votre dépendance.

Dérobez-vous aux occaſions de vous irriter, & dans les éclairciſſemens gardez-vous d'employer des termes durs; il en eſt dont il ne faut jamais uſer, & qui font dans le cœur des playes qui ne ſe ferment jamais. Dès que vous ſentez que vous vous allumez, ſoyez en garde contre vous-même; ſongez que la paſſion prend toujours quelque choſe ſur la juſtice. Mais il y a des gens qui, lorſqu'ils ont un tort, en ont cent, & qui ne ſçavent point s'arrêter: ils vous puniſſent de leurs propres défauts, & ne vous pardonnent jamais quand ils ont manqué. Il ne faut pas croire qu'on puiſſe les convaincre; leur eſprit eſt au ſervice de leur injuſ-

justice. Il ne faut point leur faire des reproches: mais, si vous voulez les punir, & vous venger avec dignité, ayez une conduite plus exacte, cherchez les occasions de leur faire plaisir; c'est votre propre conduite qui leur doit être un reproche, & non pas vos discours. Quelque habile que soit l'amour-propre à nous cacher nos foiblesses, il y a des momens consacrez à la vérité où elle se fait voir. Les plaisirs qu'on a faits dans le tems de l'Amitié, doivent être oubliez dans la rupture; & quand on ne se croit pas payé de son bienfait par le plaisir qu'on a eu à le faire, on n'a point donné, on n'a fait que prêter ou vendre. Enfin il faut courir après l'Amitié & l'estime de ses Amis, & ne pas craindre d'en trop faire. Mais, si on est assez malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le soutenir, & par-là se punir de son imprudence & de sa légereté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les ruptures. Après avoir fait tout ce qui est en nous pour les retenir, comme souvent on a affaire à des gens entêtez, qui ne vous voyent qu'au travers de leurs préventions, tout est inutile: rien n'est plus triste que de combattre contre ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leur tort; quelque chose que vous fassiez, vous n'en aurez que de l'improbation. Ne mettez pas votre gloire à les réduire, mais à vous vaincre; il faut vous retirer, & que votre innocence vous calme & vous console. Il ne faut pas croire qu'après les ruptures vous n'ayez plus de devoirs; ce sont les plus difficiles, & où l'honnêteté seule nous soutient. On doit du respect à l'ancienne Amitié. Il ne faut point appeller le monde à vos querelles, & jamais ne parler que quand vous y êtes forcé pour votre justification. Il faut éviter même de trop charger l'Ami infidele. C'est un mauvais

spécta-

ſpectacle pour le Public, & un mauvais rôle pour vous, que de rompre avec éclat. Songez que tout le monde a les yeux ouverts ſur vous ; que vos Juges ſont vos ennemis, ou par ignorance de ce que vous valez, ou par envie s'ils le connoiſſent, ou par prévention ou malignité naturelle. Pour les choſes qui ont été confiées dans le tems de l'Amitié; il ne faut jamais les revéler; ſongez que le ſecret eſt une dette de l'ancienne Amitié, que vous vous le devez à vous-même. Enfin les devoirs que vous rempliſſiez dans le tems de l'Amitié, le ſont dans les ruptures; c'eſt pour vous-même. Dans les tems du ſentiment tout le monde ſçait ſe conduire, on n'a qu'à ſe laiſſer aller à ſes mouvemens; mais dans les ruptures, c'eſt le devoir, c'eſt la raiſon, qu'il faut écouter & ſuivre. Peu de gens ſçavent être en colere ; la plupart ne gardent plus de meſure. Qu'il eſt triſte d'avoir à donner des préceptes ſur un pareil malheur, d'avoir à enviſager dans le tems de l'Amitié la perte de l'Amitié ! Songez cependant qu'un pareil malheur vous menace peut-être, & que l'Ami le plus eſtimable peut avoir en lui des diſpoſitions prochaines à une rupture. Il faut paſſer légerement ſur de pareilles idées ; elles gâteroient les plaiſirs de l'Amitié la plus parfaite.

Quelques perſonnes croient qu'il n'y a plus de devoirs à remplir par-delà le tombeau; très-peu ſçavent être Amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funebre ſoient les larmes & la douleur de nos Amis, que la plus honorable ſépulture ſoit dans leurs cœurs; cependant il ne faut pas croire que des larmes que vous répandez par ſenſibilité, quelquefois par retour ſur vous-même, vous aquittent envers eux: vous devez à leur nom, à leur gloire, & à leur famille : ils doivent vivre dans votre cœur par les ſentimens,

dans

dans votre mémoire par le ſouvenir, dans votre bouche par les éloges, & dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus. Si j'ai donné des préceptes pour ſe conduire quand les Amitiez ſe rompent ou ſe dénouent, je ſuis cependant bien éloigné de croire que nous devons aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de MACHIAVEL; il eſt bien éloigné de ſe conduire par ſes maximes: ceux qui me connoiſſent, ſçavent que dans l'Amitié je me livre trop; jamais mes ſentimens ne m'avertiſſent de me défier de mes Amis: ceux qui penſent d'une façon vulgaire, me regardent comme une eſpece de duppe; je ne m'en ſauve qu'en voulant bien l'être. Ainſi la prudence dont j'ai ici raſſemblé quelques maximes, n'a pas encore paſſé juſqu'à mon cœur; mais l'uſage, le monde, & ma propre expérience, ne m'ont que trop appris que dans l'Amitié la mieux aquiſe & la plus méritée il faut faire un fonds de conſtance & de vertu pour en pouvoir ſoutenir la perte.

On demande ſi l'Amitié peut ſubſiſter entre perſonnes de ſexe différent? Cela eſt rare & difficile; mais c'eſt l'Amitié qui a plus de charmes. Elle eſt plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu & de retenuë. Les femmes qui ne connoiſſent que l'amour d'uſage, n'en ſont pas dignes; & les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du ſexe, & qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualitez dans l'eſprit & dans le cœur plus liantes que celles de la beauté, ne ſont pas propres à l'Amitié dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu & par le mérite perſonnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour, & finiſſent par l'Amitié. Quand les femmes ſont fideles à la vertu

de

de leur ſexe, l'Amitié étant la recompenſe de l'amour vertueux, elles peuvent s'en flatter. De la maniere dont l'amour ſe traite aujourd'hui, il eſt ſouvent ſuivi de rupture d'éclat; la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui oppoſent leurs devoirs à l'amour, & qui vous offrent les charmes & les ſentimens de l'Amitié, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux faire que de ſe lier à elles? Il eſt ſûr que de toutes les unions c'eſt la plus délicieuſe. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne ſe trouve point entre les perſonnes du même ſexe: de plus, les défauts qui deſuniſſent, comme l'envie & la concurrence, de quelque nature que ce ſoit, ne ſe trouvent point dans ces ſortes de liaiſons. Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre elles ſur l'Amitié; les défauts dont elles ſont remplies, y forment un obſtacle preſque inſurmontable: elles s'uniſſent par néceſſité, & jamais par goût. Que faire des ſentimens qui ſont en elles? Pour celles qui ſe défendent de l'amour, cela les renvoye à l'Amitié, & les hommes en profitent. Quand elles n'ont point uſé le cœur par les paſſions, leur Amitié eſt tendre & touchante; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui ſçavent tirer d'un ſentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'eſprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports & des liens inviſibles entre les perſonnes de ſexe différent, on trouve tout préparé à l'Amitié. Les ouvrages de la nature ſont toujours plus parfaits: ceux, où elle n'a pas la principale part, ont moins d'agrémens. Dans l'Amitié dont je parle, on ſent que c'eſt ſon ouvrage: ces nœuds ſecrets, ces ſympathies, ce doux penchant auquel on ne peut réſiſter, tout s'y trouve;

un

un bien ſi deſirable eſt toujours la recompenſe du mérite. Mais il faut être en garde contre ſoi-même, de peur qu'une vertu ne devienne paſſion dans la ſuite.

Fin du Traité de l'Amitié.

L A
NOUVELLE
A S T R É E.

AVERTISSEMENT.

UNe Dame que la naiſſance & les biens de la fortune rendent moins recommandable que les qualitez perſonnelles, m'a donné ſans y penſer la premiere idée de ce petit Ouvrage. Elle avoit ouï dire qu'une jeune perſonne qui veut avoir de l'eſprit, doit lire & relire le Roman d'Aſtrée; & cependant malgré ſa prévention & ſon courage, elle n'avoit jamais pu aller juſqu'à la fin du premier Volume. Les Epiſodes continuels, l'affectation d'une vaine ſcience dont elle ne s'imaginoit pas avoir grand beſoin, l'étalage de la doctrine profonde des anciens Druïdes, les Poëſies frequentes & froides; tout cela l'avoit aſſez rebutée pour ne pas continuer une lecture qu'elle trouvoit ennuyeuſe: mais, en même tems, la défiance de ſoi-même qui accompagne d'ordinaire les bons eſprits, lui faiſoit croire que l'approbation du Public devoit prévaloir à ſon ſentiment particulier, & que l'Ouvrage ne laiſſoit pas d'être fort bon, quoiqu'il ne l'eût pas divertie. Elle me fit l'honneur de m'en parler en ce ſens-là, & je ne fus pas de l'avis de ſa modeſtie. Perſuadée que tout ce qui lui avoit déplû dans Aſtrée, devoit lui déplaire, je lui propoſai d'en ôter tous les défauts qu'elle avoit ſentis par un bon goût naturel; d'en faire un petit Ouvrage de Galanterie champêtre; d'en adoucir certains endroits un peu libres que la pudeur

pudeur ſcrupuleuſe de notre ſiécle ne ſçauroit ſouffrir dans les Livres; de le purger de Théologie, de Politique, de Médecine, de Poëſie; d'en éloigner tous les perſonnages inutiles; de n'y jamais perdre de vûë Aſtrée & Celadon, & d'éviter par-là l'écueil de tous les longs Romans, où le Héros & l'Héroïne ne paroiſſent ſur la Scéne que rarement : ce qui empêche qu'on ne s'affectionne à la ſuite de leurs Avantures; leurs Amis, & leurs Amies, qu'on n'aime pas tant qu'eux, tenant ordinairement les trois quarts du Livre. Il a fallu de plus changer le ſtile, quoiqu'il eût beaucoup de force dans l'Original. Cent ans dans une Langue vivante mettent tout hors de mode. J'ai pourtant conſervé certains traits qu'on remarquera aſſez aux mots antiques, & encore mieux à la beauté des ſentimens. Un Homme de la Condition de Monſieur d'Urfé ne pouvoit en avoir que de fort nobles & de fort élevez.

Voilà, mon cher Lecteur, ce qui a fait naître la petite Hiſtoire d'Aſtrée & de Celadon. L'accueil favorable que vous avez fait à quelques Bagatelles qui me ſont échappées, m'a enhardie à vous faire ce petit préſent. Il ne tiendra qu'à vous de vous en attirer bien-tôt un autre.

LA

LA NOUVELLE ASTRÉE.

LIVRE PREMIER.

LA Nature avoit rendu le petit Pays de Forêt, le plus délicieux des Gaules : les montagnes, les plaines, les bois, & les ruiſſeaux, y formoient une agréable diverſité; & quoique les bords du Lignon ne fuſſent pas ſi fameux que ceux du Tibre, les Bergers & les Bergeres qui pouvoient s'y voir tous les jours, y vivoient contens ſans porter envie au reſte de l'Univers : heureuſe tranquillité, ſi l'amour ne l'avoit point troublée!

Le ſoleil n'étoit point encore levé, quand Celadon, le plus beau & le plus amoureux des Bergers, laiſſant le ſoin de ſon troupeau à la fidélité de ſes chiens, vint s'aſſeoir ſur les bords du Lignon pour y attendre la Bergere Aſtrée. Il n'y attendit pas long-tems; l'amour & la jalouſie l'avoient éveillée. Il vit d'abord Melampe, ſon chien bien-aimé, qui lui vint faire cent careſſes: il vit auſſi ſa Brebis favorite, mais qui ce jour-là n'avoit point de rubans à l'ordinaire; Aſtrée avoit bien autre choſe à l'eſprit. Elle ſuivoit ſon troupeau

d'un air si triste, & rêvant si profondément, qu'elle passa assez-près de Celadon sans le voir. Il se flata qu'elle l'alloit chercher, où il avoit accoutumé d'aller presque tous les jours. Il la suivit sans songer à un malheur qu'il n'avoit point mérité, & la trouva appuyée contre un arbre tellement attentive à ses pensées, qu'il étoit à ses pieds sans qu'elle s'en fût apperçue. Hô! que si l'amoureux Celadon n'avoit point eu la confiance d'un cœur innocent, il eût bien-tôt connu à la tristesse de sa Bergere qu'elle le croyoit inconstant. Mais il semble que la fortune, pour le perdre, voulut le surprendre. Il s'approche avec les transports d'un Amant aimé; helas! comment est-il reçu? l'hiver le plus rude n'eut jamais tant de glaçons. Un accueil si peu ordinaire le déconcerte. Il repasse dans son esprit toutes les actions de sa vie, jusqu'à la moindre pensée: il entre en compte avec lui-même, s'examine à la rigueur, & ne trouve rien à se reprocher. Enfin, son innocence lui redonnant la force que la premiere surprise lui avoit ôtée: *Qu'ai-je donc fait?* lui dit-il, sans oser la regarder. *Tu m'as trahie*, repartit l'impatiente Bergere, *& tu t'oses encore montrer; va, perfide, laisse-moi pleurer mes malheurs.* Quel devint alors ce fidele Berger? Celui qui a aimé, le peut seul comprendre, si jamais tel reproche lui a été fait injustement. Celadon lui dit: *Astrée, est-ce pour m'éprouver, ou pour me desespérer?* A ces mots la jalouse Bergere ne pouvant plus souffrir la vûë de ce qu'elle avoit tant aimé: *Quoi! malheureux*, s'écria-t-elle, *tu viens encore me persécuter? Va chercher ailleurs qui t'écoute; & si tu m'as jamais aimée, fais, perfide, que je ne te voye jamais.* Elle le quitta brusquement en achevant ces terribles paroles. Celadon voulut la retenir par sa robe; un ruban de sa manche lui demeura à la main. Alors s'écoutant plus que son desespoir:

Hé

Hé bien, cruelle, s'écria-t-il, *vous serez contente, & vous ne me verrez jamais.* A peine eut-il fini ces mots qu'il se précipita dans le Lignon.

Cette petite riviere étoit alors un torrent assez profond, les neiges s'étoient fondues dans les montagnes ; & le pauvre Berger qui vouloit mourir, eut bien-tôt perdu connoissance, & fut emporté par le fil de l'eau sans qu'il fît le moindre effort pour sauver sa vie. Mais Astrée qui n'étoit pas encore loin, étant accourue au bruit que fit Celadon en tombant dans la riviere, fut si surprise de son desespoir qu'elle s'évanouït, & tomba elle-même dans l'eau, dont la fraîcheur lui rendit bien-tôt la connoissance. Des Bergers la secoururent, ses habits l'avoient un peu soutenue. Ils la porterent dans la cabane la plus prochaine ; c'étoit celle de Philis, sa cousine & sa bonne amie. Licidas, frere de Celadon, étoit alors avec Philis, qu'il aimoit aussi tendrement qu'il en étoit aimé. Astrée étoit si abatue, & si étonnée de tout ce qui lui venoit d'arriver, qu'elle reçut avec indifférence tous les secours qu'on lui donna. Elle ouvrit enfin les yeux ; sa douleur augmenta en voyant le frere de Celadon : elle eut pourtant assez de force pour lui dire que son frere s'étoit noyé en la voulant secourir. Licidas courut aussi-tôt sur le bord du Lignon pour voir au moins le lieu malheureux ; mais quelque recherche qu'il put faire, il ne trouva rien. Celadon avoit été jetté de l'autre côté de la riviere sans connoissance, lorsque trois Nimphes qui se promenoient sur le bord de l'eau, arriverent heureusement pour lui sauver la vie : son corps dégoutoit de tous côtez, & étoit encore à moitié dans l'eau, le ventre enflé, la bouche entr'ouverte ; les Nimphes le prirent pour un homme mort. Léonide, la plus charitable, s'approcha de lui, & le retira tout-à-fait de la riviere. Ce mouvement lui fit rejetter l'eau qu'il avoit

voit avalée ; & il la rejetta en ſi grande abondance que la Nimphe, lui trouvant encore de la chaleur, crut qu'on lui pouroit peut-être ſauver la vie. Galathée qui étoit la Nimphe principale, s'empreſſa auſſi pour le ſecourir, & regardant la troiſiéme Nimphe qui demeuroit les bras croiſez : *Silvie*, lui dit-elle, *que ne venez-vous nous aider? Ah! Madame*, répondit la Nimphe, *la ſurpriſe m'ôte la force: je reconnois ce Berger, il mérite bien vos ſoins.* Il paroiſſoit fort ſoulagé, & commençoit à reſpirer, ſans toutefois ouvrir les yeux, ni revenir entierement. Alors Galathée, aidée de ſes deux Compagnes, le porta dans ſon chariot, que le petit Meril gardoit à quelques pas de-là, & reprit le chemin du Château d'Iſſoure, où elle rentra par la porte des jardins. Il lui vint à l'eſprit que ce Berger, dont la beauté, malgré le triſte état où il étoit, l'avoit frappée à la premiere vûë, pouvoit bien être celui qui ſelon la prédiction d'un ſçavant Druïde devoit faire tout le bonheur de ſa vie. La Nimphe avoit eu une paſſion violente pour un Chevalier nommé Lindamor. Elle en étoit tendrement aimée ; & pour la mériter encore davantage, il étoit allé acquerir de la gloire dans l'armée du Roi des Francs. Il étoit parti ſans craindre les aſſiduïtez de Polemas : c'étoit un Rival aſſez dangereux, qui avoit beaucoup de crédit auprès d'Amaſis, Mere de Galathée, & Nimphe ſouveraine du Pays, & qui ſe flatoit que ſes artifices lui tiendroient lieu de mérite. Celadon, pâle & défiguré, & preſque entre les bras de la mort, chaſſa & Lindamor & Polemas du cœur de Galathée, qui n'eut des yeux que pour lui. Elle oublia dans ce moment que ces deux vaillans Chevaliers la ſervoient depuis pluſieurs années ; & ſans faire la moindre attention au mérite des abſens, elle ſe livra toute entiere à ſon imagination preſente.

Cepen-

Cependant Aſtrée aiant repris ſes eſprits alla, comme les autres, chercher des nouvelles de ſon malheur. Licidas la rencontra: *Pleurons enſemble*, lui dit-il, *ſi j'ai perdu mon Frere, vous avez perdu votre Amant.* Aſtrée ne lui répondit point. *Malheureux Celadon*, s'écria-t-il, *eſt-ce ainſi qu'on ſe ſouvient de toi!* „ Quoi! Aſtrée, Celadon ne vous „ coûte pas une larme; & vous n'êtes non plus „ émûe, que ſi vous ne l'aviez point connu?„ *Sa mort*, lui dit-elle, *m'afflige beaucoup: il avoit du mérite; mais, Licidas, qu'il ſçavoit peu comme on aime!* „ Ingrate Bergere! je ne demande plus „ la cauſe de la mort de mon frere; votre jalou„ ſie l'a deſeſperé, & l'a fait mourir. Quoi donc! „ le courroux d'un Pere, l'inimitié de ſes parens, „ une longue abſence, n'ont pu rompre les chaî„ nes qui l'attachoient à vous; & vous avez pu „ croire. . . .? „ *Oui, Berger, j'ai cru, j'ai vû. J'ai ouï cet Amant ſi fidele conter ſes peines à ſa chere Aminte.* „ Bergere, ne lui aviez-vous „ pas ordonné de feindre d'en aimer une autre? „ Aimez-moi toujours en ſecret, lui diſiez-vous; „ & pour les ſoupirs qui ne viendroient point de „ votre cœur, je les abandonne à la moindre de „ nos Bergeres, & veux bien pour notre repos „ en faire un ſacrifice à la haine de nos parens. „ Aſtrée, écoutez-moi, mon frere eſt mort: je „ ne parle plus pour lui, mais pour la ſeule „ vérité; il vous aimoit, & n'aimoit que vous. „

Aſtrée ne répondoit point, les paroles de Licidas la mettoient hors d'elle-même. Dans ce moment-là les Bergers qui étoient allé chercher des nouvelles de Celadon, revinrent de tous côtez, & ne rapporterent que ſon chapeau. Aſtrée à la vûë de ce chapeau, ſe reſſouvenant d'une invention que l'amour leur avoit fait trouver dans le commencement de leur connoiſſance, fit ſigne à Philis de le prendre. Ils s'étoient aviſez autre-

fois, ne pouvant se parler librement, de se donner des lettres dans la doublure de ce chapeau, qu'ils se jettoient l'un à l'autre en jouant à de petits jeux. Tout le monde se mit alors sur les louanges du pauvre Berger ; celle qui en sentoit le plus, en disoit le moins : mais enfin lasse de cette contrainte, Astrée pria tout bas Philis de ne la point suivre, afin que les autres en fissent de même ; & lui prenant le chapeau de Celadon, elle s'en alla seule rêver à son malheur. La solitude est toujours le premier appareil de la douleur : tantôt sur le témoignage de Licidas elle croyoit son Berger innocent ; son cœur, sa beauté, la bonne opinion d'elle-même qui est si naturelle, lui disoient sans cesse qu'on ne pouvoit point lui être infidele : & puis se souvenant des discours que Celadon tenoit à la Bergere Aminte, elle ne vouloit plus douter de son inconstance. Ces diverses pensées la conduisirent jusques dans le bois ; où se voyant seule, elle tourna & retourna le chapeau de Celadon, & trouva dans la doublure le billet suivant :

CELADON À ASTRÉE.

„ Finissez mes peines, ma Bergere : il est tems „ que vous me permettiez d'être Celadon, aiant „ si long-tems & avec tant de peine représen„ té auprès des autres Bergeres un personnage „ qui m'est si contraire. „

Hô ! que terribles furent ces paroles qui la firent ressouvenir du commandement qu'elle avoit fait à Celadon, & de la résolution qu'ils avoient prise ensemble de cacher leur intelligence par cette dissimulation. Mais, ô Dieux ! quels sont les enchantemens de l'amour ? Elle étoit au desespoir de la mort de son Amant ; & toutefois elle sentoit une secrete joye en reconnoissant qu'il lui avoit

avoit été fidele. Cette conſolation paſſagere ne dura pas, l'amour-propre l'avoit fait naître; & dès que tant de preuves eurent diſſipé les nuages de ſa jalouſie, toutes ces conſidérations ſe joignirent enſemble pour avoir plus de force à l'affliger.

Pendant qu'Aſtrée pleuroit Celadon, ce Berger étoit dans le Château d'Iſſoure entre les bras des trois belles Nimphes qui n'épargnoient rien pour le ſoulager; mais, quoiqu'elles puſſent faire, il demeura le reſte du jour & une partie de la nuit ſans reprendre ſes eſprits. Enfin le repos & les remedes lui aiant redonné des forces; il ouvrit les yeux, & fut dans le dernier étonnement. „ Si je vis, diſoit-il en lui-même, comment eſt-il „ poſſible que la cruauté d'Aſtrée ne m'ait pas fait „ mourir; & ſi je ne ſuis plus au nombre des vi„ vans, qu'eſt-ce que tu viens chercher, ô Amour! „ dans les horreurs de la mort?„ Avec mille ſemblables imaginations ce Berger ſe rendormit d'un ſi profond ſommeil, que les Nimphes étant venues voir comment il ſe portoit, & le trouvant endormi, ouvrirent les fenêtres de ſa chambre ſans qu'il s'éveillât, & s'aſſirent autour de ſon lit pour le contempler à leur aiſe. *Que ce Berger eſt changé depuis hier*, dit Galathée, *& qu'en peu de tems la couleur lui eſt revenue! Notre peine eſt bien employée, puiſque nous lui avons ſauvé la vie.*„ Madame, répondit Silvie, ce Berger eſt des meil„ leures maiſons de la Contrée; il eſt fils d'Alcip„ pe & d'Amarillis. Je le vis à une fête qui ſe „ célébroit ſur les bords du Lignon. Je me ſou„ viens même que de tous les Bergers il n'y eut „ que lui & Silvandre qui m'oſaſſent approcher; „ & je crus voir dans leurs diſcours & dans leurs „ manieres quelque-choſe au-deſſus de la houlette.„ Tant que Silvie parla, Galathée eut toujours les yeux ſur Celadon. Sa beauté qui revenoit à vûë d'œil avec ſa vie, lui fit croire fort aiſément

toutes les louanges que Silvie lui donnoit. Et d'ailleurs le Druïde Climante lui aiant prédit que celui qu'elle trouveroit à l'endroit où elle avoit trouvé Celadon, feroit tout le bonheur de sa vie, elle ne crut pas pouvoir résister à sa destinée, & s'abandonna toute entiere à sa nouvelle passion. Mais voyant qu'il ne s'éveilloit point, elle descendit dans ses jardins avec sa chere Léonide: *N'est-il pas vrai*, lui dit-elle, *que Climante lit dans l'avenir*? Il est vrai, Madame, qu'il vous fit voir dans „ le miroir enchanté le lieu où vous avez trouvé ce „ Berger; mais, Madame, ses paroles étoient si „ ambigues que j'ai peine à croire qu'il s'entendît „ lui-même. Léonide, je ne l'entends que trop „ bien; celui que je dois trouver sur le bord du „ Lignon, doit faire un jour ma félicité: je dois „ l'aimer la premiere, puisque je l'ai vû la premiere; & je l'avoue à ma honte, je sens que „ j'ai déja commencé. Hà, Madame, ce n'est „ qu'un Berger! Léonide, tous les hommes n'ont „ qu'une même origine, & on ne devroit les „ distinguer que par leur vertu. Mais enfin, Madame, vous, si grande Nimphe, qui devez après „ Amasis gouverner ces belles Contrées, pouvez-„ vous jetter les yeux sur un simple Berger? Enone se fit Bergere pour Paris. Madame, ce Berger étoit fils de Roi. *Hé bien*, reprit Galathée, „ *si c'est un crime*, pourquoi les Dieux me le conseillent-ils par la bouche de leur Druïde? Hé, „ Madame, que deviendra Lindamor? Il se consolera, Léonide. Il en mourra, Madame. Léonide, j'en serai fâchée; je me souviens encore „ de son amour & de sa fidélité; mais enfin „ je ne veux point me sacrifier à son bonheur, „ & j'aime mieux accomplir l'Oracle.„

Celadon s'étoit éveillé, & se voyant dans une chambre magnifique, il ne pouvoit deviner quelle Avanture étoit la sienne. Le soleil donnoit dans son

ſon lit, & ſes yeux encore foibles étoient éblouïs de la lumiere. Il ſe reſſouvenoit fort bien de ſa chûte dans le Lignon; il avoit vû la mort preſente; & ſe trouvant dans une chambre toute reſplendiſſante d'or & de peintures, il s'imagina que l'Amour l'avoit tranſporté dans un lieu ſi brillant pour recompenſer ſa fidélité. Il étoit dans cette penſée lors que Galathée accompagnée des deux jeunes Nimphes rentra dans la chambre. Elles étoient ſuivies du petit Meril, dont la petite taille, l'enfance, & la beauté, lui firent juger que c'étoit l'Amour qui accompagnoit les trois Graces. Une ſi noble compagnie ne l'étonna point; & quand les Nimphes furent autour de ſon lit, il leur demanda avec une hardieſſe reſpectueuſe où il étoit, & ce qu'il pouvoit faire pour les ſervir. „ Celadon, lui dit Galathée, nous vous avons ſau-„ vé la vie, nous voulons vous la conſerver; ſon-„ gez ſeulement que vous êtes en un lieu où vous „ avez tout pouvoir. Alors Silvie s'avança: *Hé quoi, Celadon*, lui dit-elle, *vous ne me reconnoiſſez pas?* „ Vous ne vous reſſouvenez pas que la Nimphe „ Silvie & deux de ſes Compagnes aſſiſterent dans „ votre hameau à la derniere fête de Venus; que „ vous reçûtes de ma main pour le prix de la cour-„ ſe un chapeau de fleurs, que vous mîtes ſur la tête „ de la Bergere Aſtrée? *Voyez, Celadon, ſi je ne vous connois pas bien?* „ Il eſt vrai, reprit le Ber-„ ger, que le jour de Venus les prix furent don-„ nez par les Nimphes de la Princeſſe Galathée; „ mais en vérité, belle Nimphe, un Berger eſt „ ſi peu accoutumé à voir les beautez de la Cour, „ & cela l'éblouït ſi fort, qu'il ne faut pas s'éton-„ ner s'il en perd aiſément la mémoire. Celadon, „ interrompit Galathée, vous vous y accoutume-„ rez; & puiſque les deſtins vous ont amené par-„ mi nous, je veux vous apprendre qui nous ſom-„ mes. „

Sçachez donc, gentil Berger, qu'à la naiſſance du monde ce Pays qu'on nomme maintenant Forêt, étoit couvert de grands abîmes d'eau, & que les habitans demeuroient ſur le haut des montagnes. Les Châteaux de Monverdun, d'Iſſoure, & de Marſilly, en font foi; & on y voit encore ſur le rocher de gros anneaux de fer pour y attacher les bateaux, n'y aiant pas apparence qu'ils puſſent ſervir à autre choſe; mais il y a pluſieurs ſiécles, qu'un Etranger qui conquit les Gaules, fit couper quelques montagnes par-où les eaux s'écoulerent, & on vit & on peupla notre Plaine, la plus fertile qu'il y ait au monde. Ce Conquerant y fit bâtir une Ville qu'il nomma *Forum*, c'eſt preſentement *Feurs*, qui a donné le nom au Pays de Forêt. Amaſis, ma Mere, en eſt la Nimphe ſouveraine par une ſuite non interrompue de Nimphes de la même famille depuis un tems immémorial, ſans que les hommes aient jamais eu part à la ſouveraineté. Les Nimphes n'ont pas laiſſé de ſe marier; leurs fils ne leur ont jamais ſuccedé, & ſe ſont contentez d'être au nombre des Chevaliers. Mon frere Clidamant qui a tout le mérite des plus grands Princes, ne me diſputera rien, & ſe contentera d'être le premier de ma Cour, après que les Dieux auront diſpoſé de la Nimphe Amaſis, ma Mere. Les Hiſtoriens ſont aſſez embarraſſez à trouver l'origine de notre Empire. Les uns diſent que la Déeſſe Diane, après avoir chaſſé long-tems avec plaiſir dans ces Contrées, y voulut laiſſer des marques éternelles de ſon amour, en y établiſſant un gouvernement de femmes, qu'elle a toujours protégées dans les revolutions des Gaules: & les autres veulent qu'Amaſis, ma Mere, ſoit venue en droite ligne de la Princeſſe Galathée qui épouſa Hercule, & qui donna le nom aux Gaules. Quoi qu'il en ſoit, nous vivons ici en repos, ſans nous mêler des guerres de nos voiſins qui nous ont tou-

toujours reſpectées. Les combats de nos jeunes Chevaliers ne ſont que de galanterie; & notre Cour eſt aſſez belle pour y donner du plaiſir aux jeunes Gens, & des honneurs aux Vieillards.

Alors Celadon s'humiliant devant Galathée: *Je ne puis aſſez m'étonner*, lui dit-il, *de me voir entre tant de grandes Nimphes, moi qui ne ſuis qu'un Berger.* „ Nous aimons la vertu, reprit Galathée, où „ nous la trouvons: & ſi vous êtes preſentement „ parmi nous, ſçachez, Celadon, que ce n'eſt pas „ ſans un grand miſtere de nos Dieux; ſoit qu'ils „ ne veuillent plus que vous erriez dans nos Fo„ rêts; ou que leur intention ſoit, en vous faiſant „ plus grand que vous n'êtes, de rendre heureuſe „ une Nimphe qui vous aime. Madame, „ lui répondit le Berger qui ne comprit pas alors le ſens de ces paroles, „ je ne ſouhaite la ſanté „ que pour être en état de vous rendre quelque „ petit ſervice, & pour retourner dans nos bois „ que nous avons fait ſerment de n'abandonner „ qu'avec la vie. Celadon, reprit la Nimphe, je „ veux que vous nous appreniez ce que c'eſt que ce „ ſerment que font vos Bergers; & puiſque vous „ nous connoiſſez, il eſt juſte que nous vous con„ noiſſions à notre tour. Mais ce ſera pour une „ autre fois; vous avez beſoin de repos: & je „ vous laiſſe le petit Meril, qui ne vous quittera „ pas; il a de l'eſprit au-deſſus de ſon âge; vous „ pouvez lui demander tout ce qui vous ſera né„ ceſſaire, il ne manquera à rien.„

Le lendemain les Nimphes revinrent voir Celadon, qu'elles trouverent en aſſez bonne ſanté. Les forces lui revenoient de moment à autre. Il comprit à la premiere parole l'impatience qu'elles avoient de le connoître; & pour les ſatisfaire il dit: „ Il y „ a bien long-tems que pluſieurs familles des „ Gaules, laſſes du Monde & de la Cour, réſo„ lurent d'un commun accord de ſe défaire de

„ l'ambition qu'ils regardoient comme la source
„ de leurs peines, & de vivre dans les bois sous
„ le simple habit de Berger. Ils s'assemblerent dans
„ la Plaine de Montverdun, établirent la forme de
„ leur gouvernement, & jurerent aux Dieux de
„ garder leurs troupeaux dans l'innocence du pre-
„ mier âge: & comme ce n'étoit, ni la misere, ni
„ l'envie de mortifier leurs sens, qui leur avoit
„ fait embrasser ce genre de vie, ils ne songeoient
„ qu'à se rendre la vie douce, & ne se refusoient point
„ les plaisirs innocens. Leurs habits dans leur sim-
„ plicité étoient fort propres: les Bergeres ne né-
„ gligeoient point les ajustemens convenables; la
„ garde de leurs troupeaux n'étoit qu'un amusement,
„ & l'amour ne laissoit pas de trouver de l'occu-
„ pation parmi elles. Alcippe, mon Pere, quoi-
„ qu'élevé dans la modestie de son état, ne pouvoit
„ souffrir la vie champêtre. Jeune enfant, il mon-
„ troit déja où son inclination le portoit: il fai-
„ soit des assemblées des autres enfans, leur don-
„ noit des arcs & des frondes, & mépriſoit les avis
„ des plus sages de nos Bergers, qui jugeoient par
„ ses actions qu'il pouroit bien un jour troubler
„ la tranquillité du Pays. A quinze ans il devint a-
„ moureux de la Bergere Amarillis; & comme il
„ étoit assez persuadé de son propre mérite, il ne
„ fut pas long-tems sans lui déclarer sa passion: il
„ étoit bien fait, Amarillis étoit belle, ils étoient
„ jeunes, & se voyoient tous les jours. Mais le Pe-
„ re d'Amarillis craignant l'humeur d'Alcippe é-
„ coutoit plus favorablement les propositions d'Al-
„ cé, riche Berger, qui lui demandoit sa fille en
„ mariage. Toutefois, voyant Amarillis plus portée
„ pour Alcippe, il ne voulut pas la contraindre, &
„ se contenta de l'envoyer chez une de ses paren-
„ tes nommée Artemis, croyant que l'absence étein-
„ droit bien-tôt l'ardeur de ces jeunes Amans. Le
„ contraire arriva. Alcippe & Amarillis se virent en

„ se-

„ ſecret : les cœurs haïſſent la contrainte, ils ſe pro-
„ mirent une éternelle fidélité. En ce tems-là, la
„ Nimphe Mere d'Amaſis, étant allée prendre pla-
„ ce parmi les Dieux, Amaſis faiſoit préparer tou-
„ tes choſes pour ſon couronnement dans la ville
„ de Marſilly. Mon Pere, jeune & curieux, obtint
„ la permiſſion d'y aller. Il étoit alors dans ſa
„ ſeiziéme année, la taille belle, les cheveux
„ blonds, tel enfin qu'il faut être pour inſpirer une
„ paſſion. Il étoit venu à Marſilly ſous la conduite
„ de Cléante, vieux Berger ami de ſon Pere. Il
„ s'amuſa au commencement à voir les fêtes publi-
„ ques, les tournois, les combats à la barriere ;
„ mais enfin las de n'être que ſpectateur, il fit
„ voir à Cléante une telle averſion pour la vie
„ champêtre, & une ſi noble impatience de ſe diſ-
„ tinguer parmi les Chevaliers, que ce Berger lui
„ acheta des habits, des armes, & des chevaux. Il
„ ſe fit bien-tôt connoître, & dans toutes les fêtes
„ on ne parla plus que de ſa bonne mine, de ſon
„ adreſſe, & de ſon courage.

„ Un jour qu'Alcippe aſſiſtoit dans le Temple aux
„ ſacrifices qui ſe faiſoient pour Amaſis, une Vieil-
„ le ſe vint mettre auprès de lui ; & l'aiant appel-
„ lé par ſon nom, ſans tourner les yeux de ſon
„ côté : *Alcippe*, lui dit-elle, *ſi vous voulez être heureux, trouvez-vous à l'entrée de la nuit dans le Carrefour de Pallas.* „ Mon Pere étant allé au ren-
„ dez-vous y trouva la Vieille. *Que vous êtes heureux!* lui dit-elle ; *la plus belle Dame de la Cour vous aime plus qu'elle-même : elle vous attend dans ſon Palais, & je vais vous y mener, pourvû que vous ne me demandiez point ſon nom, & que je vous bande le yeux. Je ſerai diſcret*, dit Alcippe ; *mais je ne veux point aller à l'aveugle dans des lieux que je ne connois pas. Jeune homme*, lui dit la Vieille, *il ne faut pas être ſi prudent à ton âge : abandonne-toi à l'amour, ſi tu veux qu'il t'accorde ſes faveurs.* „ Et

„ voyant que ſes raiſons ne le perſuadoient pas : *Que maudite ſoit la Mere*, s'écria la Vieille, *qui te fit ſi beau & ſi timide; & qu'il eſt bien vrai que tu reſſembles à une femme par le cœur auſſi-bien que par le viſage.* „ Alcippe ſe mit à rire au diſcours de la „ Vieille; & comme il ne ſe ſentoit point d'enne- „ mis, & qu'il mouroit d'envie de voir à quoi „ aboutiroit cette Avanture, il ſe laiſſa bander „ les yeux, & ſuivit la Vieille où elle voulut le me- „ ner. Je ſerois trop long, Madame, ſi je vous „ racontois tout ce qui lui arriva cette nuit. Il ſe „ trouva après bien des détours dans un lieu où „ on lui débanda les yeux : il ne vit aucune lu- „ miere, & dans une obſcurité bienheureuſe il „ fit connoiſſance avec la Dame, eut avec elle „ une aſſez longue converſation, & ſans entendre „ que le ſon de ſa voix, il ne laiſſa pas de juger „ qu'elle étoit jeune & belle. On le reconduiſit „ avant le jour avec les mêmes précautions.

„ Alcippe mena quelque tems dans le ſilence une „ Avanture ſi extraordinaire; mais enfin à force „ de chercher il découvrit ſon Inconnuë. Le mê- „ me ſoir il la preſſa de ſe faire connoître ; & la „ trouvant inflexible il lui dit qu'il la connoiſſoit. „ La Dame s'emporta fort, & depuis ce jour-là ne „ voulut plus le voir en particulier. Il en fut bien- „ tôt conſolé par les plaiſirs de l'ambition & de „ la guerre. Il alla ſervir dans l'armée de Gon- „ diok, Roi des Bourguignons. Il paſſa dans la Gran- „ de-Bretagne chez le grand Roi Artus ; & par- „ tout ſa reputation le fit bien-tôt reconnoître. „ Enfin il ſe donna à l'Empereur Grec, qui le fit „ Général de ſes Galeres. Tous ces honneurs, tou- „ te la gloire des armes, n'avoient pu lui faire ou- „ blier ſon Pays ; il ſongeoit à toutes les heures du „ jour aux charmes de ſon Amarillis ; il ſe la fi- „ guroit plus belle & plus fidele que jamais. Il „ mouroit d'envie de retourner dans ſon hameau ;

„ la

„ la fortune lui en fournit une belle occaſion.
„ Le grand Artus avoit inſtitué depuis quelques
„ années les Chevaliers de la Table-Ronde, jeu-
„ nes hommes qui devoient aller par le monde cher-
„ cher grandes avantures. Les Viſigots d'Eſpagne
„ à leur imitation firent des Chevaliers-Errans
„ qui rempliſſoient toute l'Europe du bruit de leur
„ force & de leur adreſſe. Un de ces Viſigots é-
„ tant venu à la Cour d'Amaſis, battit pluſieurs
„ Chevaliers auxquels il coupoit la tête pour en
„ faire, diſoit-il, un ſacrifice à ſa Maîtreſſe. Un
„ Oncle d'Amarillis qui avoit quitté la houlette
„ auſſi-bien que mon Pere, perdit la vie par les
„ mains de ce Barbare. Amarillis qui l'aimoit fort,
„ en fut extrêmement affligée. Elle avoit toujours
„ conſervé un commerce ſecret avec Alcippe. Il fut
„ bien-tôt inſtruit du malheur qui étoit arrivé; &
„ dans le moment il partit de Conſtantinople,
„ réſolu de mourir ou de venger ſon Pays & ſa
„ Bergere. Les Dieux l'aſſiſterent dans ſon entre-
„ priſe. Il trouva le Viſigot qui étoit revenu
„ une ſeconde fois à Marſilly après avoir parcou-
„ ru toutes les Provinces voiſines. Leur combat ſe
„ fit en preſence d'Amaſis, & le Viſigot fut vain-
„ cu. Une action ſi glorieuſe fit rentrer mon
„ Pere dans les bonnes graces de la Nimphe qui
„ l'éleva aux plus grandes charges de ſon Etat.
„ Mais, admirez l'inconſtance des hommes? ſon am-
„ bition contentée lui redonna le goût de la ſo-
„ litude. Il quitta ſes charges, il reprit la hou-
„ lette avec plaiſir, il retrouvoit Amarillis. Le
„ Berger Alcé lui avoit rendu de grands devoirs,
„ elle l'avoit mépriſé. Alcippe par ſes ſervices ga-
„ gna enfin les parens de ſa Bergere, & ils furent
„ unis pour toute la vie. Alcé tâcha de ſe conſoler
„ en épouſant Hippolite, dont il eut Aſtrée. Mais
„ ſes premieres amours l'empêcherent d'aimer
„ mon Pere; & nos deux familles ont toujours
„ été

„ été ennemies „. Celadon aiant achevé ſon recit, les Nimphes le quitterent, & Galathée rentra dans ſon appartement fort contente d'avoir appris la nobleſſe de ſon Berger.

Dès que les Nimphes ſe furent retirées, Celadon s'abandonna à ſes penſées. Tantôt il ſe figuroit Aſtrée les yeux étincellans de colere, le condamnant avec empire à un éternel banniſſement; & pour lors il ſouhaitoit la mort comme le ſeul moyen de lui obéïr. Tantôt il ſe la figuroit belle, paſſionnée, le préferant à tous ſes Rivaux, mépriſant pour l'amour de lui les ordres & la haine de ſes parens. Son bonheur paſſé redoubloit ſes peines preſentes. Mais s'étant ſouvenu que quand il s'étoit jetté dans l'eau, il avoit ſur lui des lettres de ſa Bergere, il appella le petit Meril, que Galathée laiſſoit toujours auprès de lui, & lui demanda avec empreſſement s'il n'avoit rien trouvé dans ſes habits. Meril lui aiant dit que non: *Hé!* dit le pauvre Berger, *il faut mourir*; & s'étant tourné de l'autre côté du lit, il ſe mit à ſe plaindre d'une maniere ſi douloureuſe que le petit Meril attendri lui dit de ſe conſoler; que ſi ce n'étoit que des lettres dont il regrettoit la perte, la Nimphe Galathée les avoit en ſa poſſeſſion. *O Dieux!* s'écria le Berger, *la Nimphe les a vûes! Que deviendrai-je?*

Galathée avoit effectivement pris les lettres qu'on avoit trouvée dans les poches de Celadon, & s'étoit enfermée avec Silvie pour les lire à loiſir. *Voyons*, diſoit-elle, *ſi ce Berger n'eſt point amoureux: peut-être que ces lettres nous en apprendront quelque choſe.* La premiere lettre étoit telle:

ASTRE'E A CELADON.

Qu'eſt-ce que vous entreprenez, Celadon? Vous voulez

voulez m'aimer ; & vous avez bien la mine de vouloir que je vous aime. Croyez-moi, c'eſt tenter l'impoſſible. Je ſuis fiere, il faudra ſervir, ſouffrir, & n'avoir des yeux que pour moi. Je ſuis jalouſe, difficile à gagner, facile à perdre : on m'offenſe aiſément, je ne pardonne jamais, le moindre doute eſt pour moi une aſſurance. Je prétendrai que mes volontez faſſent vos deſtinées, mes opinions vos raiſons, mes commandemens vos loix les plus inviolables. Voilà, Berger, quelle je ſuis, & quelle je ſerai toujours ; réglez-vous là-deſſus ; & puiſque vous me connoiſſez preſentement, ne vous plaignez jamais de moi.

Hé bien, dit Galathée, *Celadon n'eſt-il pas amoureux* ? „ Madame, reprit Silvie, il eſt trop honnête homme pour ne pas aimer. J'ai ouï dire à „ ma Mere que l'Amant qui veut être aimé, „ doit ſonger à ſe rendre aimable ; & c'eſt cela „ même qui le rend honnête homme. „ Galathée qui ne l'écoutoit pas, lui donna une lettre un peu mouillée pour la ſécher, & cependant elle en prit une autre, & y lut ces paroles.

ASTRÉE À CELADON.

Vous ne voulez pas croire que je vous aime, & vous voulez que je croye que vous m'aimez. Si je ne vous aime point, Celadon, que vous importe que je croye que vous m'aimez ? Afin peut-être que cette penſée m'oblige à vous aimer à mon tour ? A peine (mon Berger) le pourra cette foible conſidération, ſi votre mérite & vos ſervices ne l'ont pu encore. Or, voyez en quel état ſont vos affaires. Je ne veux pas ſeulement que vous ſçachiez que je crois que vous m'aimez ; mais je veux de plus que vous ſoyez aſſuré que je vous aime. Pour cela, Celadon, je méprife les volontez

de

de ceux à qui je dois toutes choſes. Jugez par-là de mon amitié; & ne ſoyez plus incrédule.

Hélas! Silvie, dit Galathée, *il aime, & il eſt aimé.* Mais voyons la lettre que tu viens de ſécher.

ASTRÉE À CELADON.

Licidas a dit à Philis que vous étiez aujourd'hui de mauvaiſe humeur. En ſuis-je cauſe, ou vous? Si c'eſt moi, vous avez tort, Celadon: je vous aime, & je veux que vous m'aimiez. Ne m'avez-vous pas juré mille fois qu'il ne vous falloit que cela pour être content? Et ſi c'eſt vous qui cauſez vous-même votre chagrin, avez-vous oublié, mon Berger, qu'en me donnant votre cœur vous m'avez tout donné? Pourquoi donc oſez-vous diſpoſer ſans moi d'une choſe qui ne vous appartient plus? Que je ſçache au plutôt le ſujet de votre mauvaiſe humeur, je verrai ſi je dois vous donner la permiſſion de vous affliger, & en attendant je vous le défends.

Avec quel Empire, dit Galathée, *cette Bergere traite ſon Berger.* „ Madame, répondit Silvie, cet„ te Aſtrée eſt la plus belle & la plus vertueuſe de „ nos Bergeres: la fierté lui ſied bien. Pendant que la Nimphe liſoit avec chagrin les lettres d'Aſtrée à Celadon, ce Berger ſans ſonger au petit Meril qui ne l'abandonnoit jamais, s'écria avec tranſport: „ Helas! belle Aſtrée, le banniſſement devoit-il „ être la recompenſe de mes ſervices? Si vous ne „ m'aimiez plus, falloit-il m'accuſer de perfidie „ pour excuſer votre inconſtance; & ſi je vous ai „ véritablement offenſée, que ne m'apprenez-vous „ mon crime? „

Le petit Meril qui avoit bien de l'eſprit, rapporta fidelement toutes ces paroles à l'amoureuſe Gala-

Galathée, & lui dit qu'aiant vû le Berger au deſeſpoir de la perte de ſes papiers, il lui avoit avoué pour le conſoler qu'elle les avoit trouvez dans ſes habits. Il lui conta les regrets de Celadon. La Nimphe reprit un peu d'eſperance au diſcours du petit Meril. La cruauté & les mépris d'Aſtrée ſembloient lui ouvrir le chemin à ce qu'elle deſiroit : *Ecoliere d'Amour, qui ne ſçavoit pas qu'Amour ne meurt jamais en un cœur généreux, que la racine n'en ſoit entierement arrachée.* Dans cette penſée elle écrivit un billet, & le mit avec les lettres d'Aſtrée. *Tiens*, dit-elle, *Meril, rends toutes ces lettres à Celadon, & dis-lui qu'il ne tiendra pas à moi qu'il ne ſoit bien-tôt conſolé.* Et puis s'étant enfermée avec Léonide qu'elle croyoit plus diſcrette que Silvie, parce qu'elle étoit un peu plus âgée, elle lui raconta tout ce qu'elle ſçavoit des amours d'Aſtrée & de Celadon. *Cependant*, s'écria-t-elle ; *je l'aime, ce Berger, & j'en veux être aimée.* „ Madame, lui dit Léonide, que ne „ ferois-je point pour que vous fuſſiez contente ? „ mais, puiſqu'il a donné ſon cœur, que lui de„ mandez-vous ? Il le reprendra ce cœur qu'Aſ„ trée mépriſe, & que je lui demande. Hà ! Ma„ dame, que vous ſeriez heureuſe, ſi vous les „ abandonniez à leurs amours ruſtiques : ſongez „ qui vous êtes, & ne regardez un Berger que „ pour. . . . . *Taiſez-vous, Nimphe*, reprit l'impatiente Galathée ; *ne me tenez jamais de pareils diſcours : j'aime un Berger ; ainſi le veut ma deſtinée.* Léonide connut à ces paroles qu'elle en avoit trop dit. *Auſſi*, dit M. d'Urfé, *n'y a-t-il rien qui touche plus vivement qu'oppoſer l'honneur à l'amour : car toutes les raiſons d'amour peuvent bien être vaincues, & l'amour toutefois demeure toujours en la volonté le plus fort. Je ne vous en parlerai plus, Madame*, dit Léonide ; *que prétendez-vous faire ? Le*

garder

garder dans ce Château juſqu'à ce qu'il m'aime ; la Fortune & l'Amour auront ſoin du reſte.

Le petit Meril remit les lettres d'Aſtrée entre les mains de Celadon; il les baiſa avec tranſport, & les compta pour voir ſi tout y étoit ; il en ſçavoit bien le nombre : mais il trouva ce billet d'une main inconnue :

„ Celadon, une Princeſſe vous aime, Aſtrée „ vous mépriſe : le Ciel ne veut pas qu'une Ber„ gere poſſede ce qu'une Nimphe deſire. Recon„ noiſſez votre bonheur, & ne le refuſez pas. „

Quoique ce billet ne fût point ſigné, le Berger vit bien qu'il venoit de Galathée, & dès-lors il s'attendit aux perſécutions d'un amour qu'il ne vouloit pas écouter.

Celadon commençoit à reprendre ſes forces, & à ſe promener dans les jardins du Château. Il étoit obſédé de Galathée, & n'avoit de conſolation que lorſqu'il entretenoit en particulier, ou Léonide, ou Silvie. Ces deux Nimphes lui témoignoient beaucoup d'amitié, mais d'une maniere fort differente. Léonide n'avoit pu réſiſter aux charmes du Berger ; elle l'aimoit, & eût bien voulu en être aimée : les empreſſemens de Galathée lui faiſoient de la peine; & comme elle s'étoit apperçue qu'ils n'étoient pas bien reçus, elle ſe laiſſoit aller à quelque légere eſperance. Silvie au contraire ne mettoit point de paſſion dans ſon amitié, & ne vouloit faire qu'un ami. Ainſi ces trois Nimphes étoient en garde l'une contre l'autre ; & quoiqu'elles paruſſent dans une intelligence parfaite, elles ne ſe diſoient jamais ce qu'elles penſoient véritablement. Celadon avoit prié Léonide plus d'une fois de demander ſon congé, & n'avoit pu l'obtenir. Il vit clairement qu'il étoit dans une honnête priſon. Cette penſée lui donna tant de chagrin qu'il tomba malade, & fut plus en danger

ger qu'auparavant. Il s'étoit flaté qu'il reverroit bien-tôt la divine Aſtrée, quoique l'arrêt de ſon banniſſement lui parût un grand obſtacle. Il penſoit quelquefois qu'elle avoit pardonné à ſon ombre, & s'imaginoit que ſa mort lui avoit peut-être coûté quelques larmes. Son mal augmentoit, il étoit dans la derniere foibleſſe; il s'étoit évanoui pluſieurs fois, & les trois Nimphes étoient fort embarraſſées à lui donner du ſecours. Galathée réſolut enfin d'envoyer chercher le Druïde Adamas qui étoit fort ſçavant dans la connoiſſance des Simples, & de ſe confier en lui. Il étoit Oncle de Léonide, qui partit ſur le champ pour l'aller chercher à Marſilly; mais, comme Celadon ſe trouva beaucoup mieux dès le même ſoir, Galathée fit partir en diligence la Nimphe Silvie pour contremander le Druïde, dont la preſence eût été incommode dès qu'elle n'étoit pas néceſſaire.

LIVRE SECOND.

PENDANT que les choſes ſe paſſoient ainſi dans le Château d'Iſſoure, tout étoit en pleurs dans la Cabane d'Aſtrée. Son Pere Alcé & ſa Mere Hippolite étoient morts en quatre jours: mais, quoique la Bergere fût de bon naturel, elle en fut moins touchée qu'elle ne l'auroit été dans un autre tems; la douleur qu'elle avoit de la mort de Celadon, ne lui permettoit pas d'être ſenſible à autre choſe. Philis & Diane ne la quittoient point. Ces deux Bergeres, ſes bonnes amies, ignoroient une partie de ſes Avantures; Aſtrée n'avoit jamais dit ſon ſecret qu'au cœur de Celadon. Elles la preſſerent extrêmement de leur apprendre juſqu'aux moindres particularitez de ſa vie; perſuadées qu'en leur

leur parlant ſouvent de ce qu'elle avoit tant aimé, elle ſoulageroit ſa douleur. Elle s'y réſolut enfin, & le fit en ces termes :

HISTOIRE D'ASTRÉE.

Celadon m'aimoit ; helas ! je l'avouerai ſans rougir, j'aimois Celadon. La haine de nos parens avoit fait naître notre amitié : nous nous aimions preſque avant que de nous connoître ; & parce qu'il nous étoit défendu de nous voir, nous mourions d'envie d'être enſemble. A notre premiere entrevûë, Celadon avoit quinze ans, j'en avois douze. Ce fut à une danſe, où ce jeune Berger s'étant approché de moi, je ſentis des mouvemens qui m'étoient inconnus : il me dit tout bas avec la confiance d'un enfant, qu'il vouloit m'aimer. Je le crus pourtant ; & depuis ce jour-là, quoiqu'il ait été aſſez long-tems ſans connoître ſon bonheur, il ne laiſſoit pas d'être heureux.

Quelque tems après on célébra dans nos hameaux la fête de la Déeſſe Venus. Elle ſe fit avec plus de ſolemnité qu'à l'ordinaire ; & ſi on n'y vit pas la magnificence des grandes Villes, au moins dût-on être content de la propreté & de la galanterie de nos Bergers. La fête dura trois jours : il y eut pluſieurs divertiſſemens entre les jeunes gens. Celadon y remporta le prix de la courſe ; c'étoit une guirlande de fleurs, dont il fut couronné aux yeux de toute l'aſſemblée : mais il ne l'eut pas plutôt qu'il la vint mettre ſur ma tête, en me diſant tout bas, *Voyez ſi je vous aime.* S'il fut aſſez hardi pour l'oſer faire aux yeux de ſa famille ennemie de la mienne, que direz-vous de ce qu'il fit enſuite ? Vous ſçavez, belles Bergeres, que le troiſiéme jour de la fête on a accoutumé de repréſenter le jugement de Paris. Le grand Druïde

jette

jette entre les filles une pomme d'or, ſur laquelle ſont écrits ces mots, *Soit donnée à la plus Belle.* On tire enſuite au ſort le nom de la Bergere qui doit faire le perſonnage de Paris; & celle ſur qui le ſort tombe, entre dans le Temple de la Beauté dédié à Venus, ſuivie des trois plus belles Bergeres de la Contrée qu'on a choiſies la veille. Elle fait d'abord fermer les portes du Temple, examine les trois Bergeres l'une aprés l'autre en particulier, & juge ſouverainement de leur beauté. Mais, parce qu'il eſt arrivé autrefois que quelques jeunes Bergers ſe ſont déguiſez pour être de la fête, on a fait un Edit public, qui porte que celui qui commettroit à l'avenir une pareille inſolence, ſeroit lapidé à la porte du Temple. Cette punition horrible n'épouvanta point Celadon. Il ſe confia à la vieille Bergere Darinde qui lui donna tous les ſecours dont il avoit beſoin. Il s'habilla en fille: ſon âge, ſa beauté, & l'air de modeſtie qu'il avoit ſur le viſage, le firent paſſer aiſément parmi le beau Sexe.

Quand nous fûmes toutes aſſemblées, j'apperçus une jeune Bergere d'une beauté éblouïſſante, ſa taille quoique bien formée me parut un peu grande. Elle étoit dans la fleur de la premiere jeuneſſe. Je demandai à Philis ſi elle la connoiſſoit; elle me dit que non, mais qu'elle croyoit l'avoir vûe quelque part. J'étois de même, les traits de ſon viſage ne me paroiſſoient pas nouveaux. Diane, auſſi curieuſe que nous, avoit été plus hardie, & avoit ſçu d'elle-même qu'elle s'appelloit Orithie. Nous ne doutâmes pas qu'elle ne fût parente de quelqu'une de nos anciennes Bergeres, qui nous feroit bien-tôt faire connoiſſance avec une auſſi aimable perſonne.

L'amour de Celadon lui avoit perſuadé que je ne pouvois pas manquer d'être choiſie pour diſputer le prix de la beauté; & effectivement on me nom-

ma

ma avec Stelle & Malthée: enſuite on tira au ſort le nom de celle qui devoit faire le perſonnage de Paris, nous ouïmes nommer Orithie. Admirez avec moi, cheres Compagnes, la bizarrerie de la fortune. Orithie étoit le nom que Celadon avoit pris. Perſonne ne le connoiſſoit; mais chaque Bergere en particulier croyoit qu'elle étoit connue des autres. On ne peut exprimer la joye qu'eut Celadon de voir ſon deſſein ſi bien réuſſir; ſon bonheur paſſoit de bien loin ſes eſperances. On nous conduiſit ſolemnellement dans le Temple de la Beauté. La porte en fut fermée, & Orithie ſe mit ſur un ſiége qu'on lui avoit préparé. Stelle eut audience la premiere, & Malthée la ſeconde. Je reculois toujours à me montrer à Orithie ſans en ſçavoir bien la raiſon; cela me faiſoit beaucoup de peine: & quand je me ſouviens des petites libertez que ſa qualité de Juge lui donna lieu de prendre, j'en rougis encore, vous le voyez bien. Mes cheveux alloient juſqu'à terre, & je n'avois pour tout ornement que la guirlande de fleurs que Celadon m'avoit donnée. Dès qu'il ſe vit ſeul avec moi, il changea deux ou trois fois de couleur; je n'en euſſe jamais ſoupçonné la raiſon: il me regardoit ſans me rien dire, j'en faiſois de même de mon côté: ce que la honte faiſoit en moi, l'amour le faiſoit en lui; car il m'a juré depuis qu'il ne m'a jamais vûe ſi belle. Enfin l'envie de profiter de l'occaſion pour me découvrir ſes ſentimens, l'obligea à me dire: *Quoi! Aſtrée, croyez-vous que vous n'avez qu'à vous montrer pour avoir la pomme?* „ Je ſçai bien, Orithie, lui répondis-je, qu'en „ toutes choſes je dois céder à mes Compagnes; „ & ſi la coutume ne m'y obligeoit, vous ne me „ verriez point aujourd'hui diſputer le prix. *Et ſi vous le remportez*, me dit-il, *qu'eſt-ce que vous ferez pour moi? Je vous en aurai*, lui dis-je, *d'autant plus d'obligation, que je le mérite moins. Jurez-*

moi

moi, me dit-il, *que vous me donnerez ce que je vous demanderai.* Je lui promis tout. Il me demanda d'abord de mes cheveux pour lui faire un bracelet. „ Aſtrée, me dit-il, je prends ces cheveux pour gage „ du ſerment que vous me faites, afin que ſi vous „ y contrevenez, je puiſſe les porter aux pieds de „ la Déeſſe Venus pour lui demander vengeance. *Cela eſt inutile*, lui dis-je; *je ſuis bien réſolue de n'y pas manquer.* Alors la fauſſe Orithie levant les yeux au Ciel avec un viſage riant: *Je benis les Dieux*, dit-elle: *ſçachez, Aſtrée, que ce que vous m'avez promis, c'eſt de m'aimer de tout votre cœur.* „ Je ſuis Celadon: „ regardez-moi bien; & jugez de la grandeur de „ mon amour par le péril où je m'expoſe pour „ l'amour de vous.„ Mais vous, ſages Bergeres, jugez de l'état où je me trouvai. La pudeur & la honte m'animoient à la vengeance; l'amour me le défendoit: je n'eus pas la force de conſentir à ſon ſupplice. Je ne lui répondis que par un ſilence colere qu'il entendit fort bien, & j'allai retrouver mes Compagnes. Dès que nous fûmes en état de nous montrer au Public, la diſſimulée Orithie s'avança ſur la porte du Temple, & nous aiant fait approcher toutes trois: *C'eſt Aſtrée*, s'écria-t-elle d'une voix éclatante, *qui a remporté le prix de la Beauté.* Auſſi-tôt elle me donna la pomme d'or, que je reçus toute troublée; & plus encore, lorſqu'il me dit tout bas: *Recevez cette pomme pour prix de mon affection. Je ne la reçois*, lui dis-je, *que pour te ſauver la vie.* Il n'oſa me répondre: & parce que la coutume vouloit que celle qui avoit eu la pomme, baiſât le Juge pour le remercier, je fus encore obligée de le baiſer; mais je vous aſſure que quand je ne l'aurois pas connu juſqu'alors, j'euſſe bien ſenti que ce n'étoit pas une Bergere. La foule & les applaudiſſemens nous ſéparerent. En même tems le grand Druïde m'aiant couronnée me fit porter dans une chaiſe dorée avec de ſi

grands honneurs, que tout le monde s'étonnoit du peu de joye qui paroiſſoit ſur mon viſage. J'étois tellement interdite, & ſi fort combattue d'amour & de dépit, qu'à peine ſçavois-je ce que je faiſois. Quant à Celadon, dès que la cérémonie fut achevée, il ſe perdit dans la foule des Bergeres, & peu à peu ſe retirant de la troupe il alla reprendre ſes habits ordinaires. Il nous vint retrouver un moment après avec un viſage ſi aſſuré que perſonne ne ſe fût jamais douté de ſon déguiſement. Pour moi, lorſque je le vis, je n'oſois preſque lever les yeux. Il s'en apperçut, & ne laiſſa pas de s'approcher de moi (les jeunes gens ſont étrangement hardis) & me dit tout bas: *L'amour a fait mon crime; ne ſera-t-il point mon excuſe?* La hardieſſe de Celadon qui m'oſoit encore parler après m'avoir ſi cruellement outragée, me mit dans une ſi grande colere que je lui défendis de me parler jamais, quoiqu'à dire la vérité je ne le fiſſe que par gloire & contre mon inclination. Celadon m'aimoit véritablement, il crût m'avoir offenſée, & en fut ſi fâché qu'il changea tout d'un coup ſa maniere de vivre. Ce n'étoit plus ce Celadon qui faiſoit la joye & le plaiſir de tous les lieux où il ſe trouvoit: ſon viſage changé, ſes yeux éteints, faiſoient aſſez connoître ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. On ne le voyoit plus dans les aſſemblées des jeunes Bergers, & ſon chagrin ne lui faiſoit aimer que la ſolitude.

J'avoue que cela me troubla, ſon reſpect fortifia mon inclination. Je l'avois aimé à la premiere vûë; nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre: il falut obéïr à ma deſtinée, & je réſolus de lui témoigner qu'il ne m'étoit point indifferent. Il dépériſſoit à vûë d'œil, j'en étois la cauſe, un mot lui pouvoit rendre la vie; quel moyen de le refuſer? Je menai pluſieurs fois mon troupeau où il avoit accoutumé de mener le ſien; & un jour que

je

je crus entendre sa voix, je m'approchai à la faveur d'un buisson qui le couvroit. Je le vis couché sur l'herbe d'un air si triste, les yeux si pleins de larmes, que je m'accusai de cruauté, & fus quasi prête de me montrer à lui. J'eus pourtant la force de me contraindre, & de m'aller asseoir sous des arbres qui n'étoient pas loin de là. Je me mis aussi-tôt à chanter. Il m'entendit, & m'écouta avec l'attention d'un Amant. Un moment après je fis semblant de dormir pour lui donner la hardiesse d'approcher; il n'y manqua pas, & se vint mettre à genoux devant moi. Que vous dirai-je, aimables Bergeres? Il demeura quelque tems dans cette posture; plus je le sentois près de moi, plus je faisois semblant de dormir. Enfin le respect fit place à l'amour; il soupira & s'approcha, il me baisa la main. Je crus alors qu'il avoit assez bien repris courage: j'ouvris les yeux, & m'éveillai comme en sursaut. *C'est trop, Berger*, lui dis-je en colere, *c'est trop me persécuter. Helas!* dit Celadon, *si je vous ai offensée, c'est un crime dont je ne sçaurois me repentir, & je vous offenserai toute ma vie.* Là-dessus il me dit tant de choses, & me les dit avec un air de vérité & d'une maniere si touchante qu'il me persuada.

Nous vécûmes ainsi quelque tems dans une fort grande innocence. Nous étions encore si jeunes, que sans songer à la haine de nos parens nous nous donnions souvent de petites marques d'amitié; mais bien tôt Alcippe, Pere de Celadon, s'en apperçut avec chagrin, & résolut de l'envoyer voyager pour le guerir de la passion qu'il avoit pour moi. Que la premiere absence est cruelle quand on s'aime bien, & qu'on est accoutumé à se voir tous les jours! Celadon me dit adieu en particulier. „ Astrée, me dit-il en m'embrassant les genoux, „ il faut donc que je vous quitte; que de jours je „ vais passer sans vous voir! Je vous aimerai tou-

„ jours; mais, quand vous ne me verrez plus, „ ſongerez-vous quelquefois à moi? Je vous laiſſe „ mon frere Licidas, il ſçait tout ce qui ſe paſſe „ dans mon cœur : promettez-moi de parler „ quelquefois du pauvre Celadon.„ Helas! j'étois auſſi affligée que lui. Je lui promis tout ce qu'il voulut. Il partit, viſita toutes les villes d'Italie, & fut trois ans à ſon voyage. Alcippe croyant que l'âge & la raiſon l'auroient gueri d'un amour d'enfant, le fit revenir dans nos hameaux. O Dieux! avec quelle joye me vint-il retrouver? Il me fit demander une entrevûë particuliere par ſon frere Licidas, qui pendant ſon abſence m'avoit rendu bien de petits ſervices, & m'écrivit une lettre qui me fit connoître que les beautez d'Italie n'avoient pas changé ſon cœur. Je crois l'avoir ſur moi, il faut que je vous la montre. Helas! j'ai eu plus de ſoin de ce qui venoit de lui, que de lui-même. Alors Aſtrée aiant tiré un petit porte-lettres où elle mettoit toutes les lettres de Celadon, & aiant trouvé celle qu'elle cherchoit, elle y lût ces paroles:

CELADON À ASTRE'E.

Belle Aſtrée, vous m'aimiez avant mon exil, faſſe le Ciel que vous m'aimiez encore à mon retour! Je partis avec tant de chagrin, & je ſuis revenu avec tant de plaiſir, que vous voyez bien que n'étant point mort ni en allant ni en revenant, on ne meurt ni de joye ni de douleur. Permettez donc que je vous voye, donnez m'en le moyen; & qu'au moins après une ſi longue abſence je puiſſe vous conſulter ſur l'état preſent de ma fortune.

Je fus ravie d'apprendre par la lecture de cette lettre que Celadon m'étoit fidele. Je le vis, il me jura qu'il m'aimeroit toujours; je n'épargnai pas les ſermens de mon côté. Mais, comme il avoit dix-

dix-huit ans, & que j'en avois quinze, nous commençâmes à prendre des mesures pour cacher notre intelligence. Je lui recommandai sur-tout de rendre des devoirs à toutes les belles personnes, afin que ne faisant rien de particulier pour moi ses parens ni les miens ne pussent pas soupçonner ce qui se passoit entre nous.

Nous nous voyions souvent en particulier, ou chez Philis, notre Amie commune, ou dans les bois, lorsque la grande chaleur nous obligeoit d'y mener nos troupeaux. Nos conversations qui étoient souvent fort longues, nous paroissoient toujours fort courtes: les petits secrets naissent sous les pas des Amans; ils ont toujours quelque confidence à se faire, & se croyent obligez à se rendre un compte exact de tout ce qu'ils pensent. Celadon m'aimoit véritablement, il songeoit à me corriger de mes défauts. Il avoit remarqué que j'aimois assez à parler de mes Compagnes; & quoique je ne fusse pas capable de rien inventer qui pût leur faire tort, il eût bien voulu que j'eusse encore eu la force de cacher les véritez, quand elles ne leur étoient pas avantageuses. Il m'en parla d'une maniere qui me persuada que son cœur étoit sur ses levres. „ Astrée, „ me disoit-il, il n'y a que les Dieux qui soient „ sans défauts. J'avoue qu'il est bien difficile de „ s'empêcher de conter de petites avantures qu'on „ ne croit pas fort criminelles, sur-tout quand on „ les conte aussi agréablement que vous le faites: „ on vous écoute, on est charmé, on avale à „ longs traits le doux poison que vous distribuez; „ mais enfin c'est toujours du poison. Aminte „ ne sçavoit point hier au soir ce qui est arrivé à „ Diane; vous avez diminué dans son esprit l'es„ time qu'elle avoit pour son Amie, & peut-être „ l'amitié. Je ne vous parle point de la calom„ nie, vice grossier, qui n'a point de prise sur les „ ames un peu bien nées. On a quelque peine à

„ inventer contre ſon prochain; mais on ſe laiſſe „ aller aiſément à raconter des véritez, quelque „ deſavantageuſes qu'elles ſoient à nos meilleurs „ amis. C'eſt pourtant un mal qu'on ne peut ja„ mais réparer. „ Je l'écoutois avec attention, réſolue de profiter de ſes avis; & lorſque je me ſentois prête à ſuivre mon panchant, je ſongeois à Celadon: il n'en falloit pas davantage pour m'arrêter ſur le bord du précipice. „ Je ſerois bien-aiſe, „ diſois-je en moi-même, s'il voyoit preſentement „ le pouvoir qu'il a ſur moi. Je ne ſerois pas „ fâchée de rejoüir la compagnie en leur appre„ nant quelque-choſe de fort plaiſant; mais Ce„ ladon ne le veut pas: quelle joye de lui faire „ ce petit ſacrifice! „ Ainſi peu à peu je me corrigeai d'un défaut qui eſt plus grand qu'on ne penſe. Celadon s'en apperçut, & en fut ravi. Il eût voulu me voir toute parfaite; & d'ailleurs il voyoit par-là qu'il ne m'étoit pas indifferent. Mais helas! depuis que je l'ai perdu, je me ſens à tout moment en danger de tomber; il me ſemble que ſi je manque, je n'ai plus à craindre de vengeur: j'ai honte de ma foibleſſe; la mémoire de Celadon devroit me ſoutenir. Il ne perdoit point d'occaſion de me donner de bons conſeils, & il ſçavoit les aſſaiſonner d'une maniere ſi perſuaſive, qu'il me perſuadoit toujours: il eſt vrai que j'étois aſſez bien diſpoſée à l'écouter. Les voyages font extrêmement le jeunes gens. Le commerce des Italiens qui ont plus d'eſprit que les autres Nations, lui avoit donné une grande connoiſſance du monde. „ Voyez, me diſoit-il un jour, la Bergere Malthée, „ elle eſt fort ſage; mais elle ſe fie un peu trop à „ ſa ſageſſe, & ne ſonge pas aſſez aux bienſéan„ ces. Il faut reſpecter le Public qui juge tou„ jours ſur les apparences; car, quand la choſe eſt „ douteuſe, il la prend ordinairement du mauvais „ côté. „ Je le voyois venir de loin avec ſa mora-

morale, mais je ne laissois pas d'en faire mon profit.

Il est vrai, interrompit Philis, qu'Astrée, Celadon, Licidas & moi, nous jouâmes assez bien notre personnage pendant quelque tems. Tous les autres Bergers nous étoient indifferens, & nous nous en rejouïssions. Il nous importoit peu que Silvandre avec tout son esprit fît gloire de n'aimer rien, & qu'Hilas ne fût point honteux d'être inconstant : la science de l'un, & la gayeté de l'autre, soutenoient la conversation quand elle étoit générale; mais nous aimions bien mieux le tête-à-tête. Je parlois à Celadon bien plus souvent qu'à Licidas; Astrée de son côté cherchoit le frere de son Amant pour avoir le plaisir de parler de lui sans qu'on y trouvât à redire. Enfin nous menâmes nos amours avec tant de discrétion que tout le monde s'y seroit trompé. Il y eut même beaucoup de gens qui crurent que j'aimois Celadon, & que Licidas aimoit Astrée. En vérité nous n'étions pas fâchez qu'on le crût; car dans ces sortes d'affaires il n'y a jamais que la vérité qui fasse de la peine. Mais il arriva une assez plaisante chose; nous devînmes jaloux tout d'un coup les uns des autres, & nous nous le dîmes. Il est vrai, reprit Astrée, qu'il fallut un véritable éclaircissement entre nous quatre pour nous détromper. Cependant quelques précautions que nous prissions pour cacher notre amitié, Alcippe qui épioit toutes les actions de son fils, remarqua qu'il alloit tous les jours à la même heure du côté d'un vieux saule à l'entrée de la forêt. Il eut envie de sçavoir ce qu'il y alloit faire; & s'y étant rendu de fort bon matin, il chercha tant qu'il y trouva une lettre que j'y avois mise le soir, & y lût ces paroles:

„ Nous allâmes hier au Temple rendre les hon-
„ neurs divins à Pan & à Sirinx; mais, Berger,

„ pour que je trouve une fête belle, il faut que
„ vous y soyez. Ah Dieux! ne serons-nous jamais
„ en liberté? Je commence à me lasser de tant de
„ contrainte: je suis chagrine; & vous n'auriez
„ pas eu aujourd'hui de mes nouvelles, si je
„ ne vous avois promis de vous écrire tous les
„ jours. „

Quand Alcippe eut lû cette lettre, où il n'y avoit ni suscription ni signature, il la remit au même endroit, & se cacha pour voir le Berger qui la viendroit prendre. Un moment après il vit son fils, & ne douta plus de notre intelligence. Il connut que malgré toutes ses précautions nous nous aimions plus que jamais. Il fit faire un second voyage à Celadon, & l'envoya chez le Berger Fertelle, dans l'espérance qu'il deviendroit amoureux de sa fille Malthée, ou qu'au moins il ne me verroit plus. Quelque tems après Alcippe ayant appris qu'on parloit de me marier au Berger Corebe, il fit contrefaire mon écriture, & fit écrire à Celadon en mon nom la lettre que voici.

ASTRÉE À CELADON.

Mon Pere me donne à Corebe: j'obéïs avec peine; mais j'obéïs. Oubliez Astrée qui veut vous oublier, parce que son devoir l'y oblige.

Qui pourroit exprimer ce que devint Celadon quand il crut lire ma lettre? Il quitta Fertelle sans dire adieu à Malthée; le plus affreux désert lui parut le plus propre à son desespoir, & il se retira dans une forêt à la source du Lignon. Là tous les jours il ne songeoit qu'à sa chere Astrée; & quoiqu'il se la figurât entre les bras d'un autre, il ne laissoit pas de l'aimer encore, toute infidele qu'elle étoit dans son imagination.

Six

Six mois étoient déja passez depuis la perte de Celadon, & Alcippe au desespoir le faisoit chercher par-tout, résolu de ne plus s'opposer à une passion si violente, quand un jour me promenant sur le bord du Lignon avec Licidas & Philis, (nous pleurions souvent ensemble,) nous vîmes sur l'eau une petite boule que le courant emportoit. Philis eut envie de voir ce que c'étoit. Aussi-tôt Licidas s'avança dans la riviere le plus avant qu'il put, & avec une longue perche il attira la petite boule qu'il vit être de cire. De dépit de s'être mouillé pour si peu de chose, il jetta la boule sur des cailloux; la cire se mit en morceaux, & il parut un papier où nous lûmes ces paroles:

„ Va-t'en, papier, plus heureux que celui qui „ t'envoye, va-t'en voir les bords bien-aimez „ où ma Bergere demeure; & si tu baises jamais „ le sable où ses pas sont imprimez, ne passe pas „ plus avant, & ne sors point de ces beaux lieux „ d'où je suis banni. Si elle te demande ce que je „ fais, dis-lui, ô fidele papier! que nuit & jour „ je pleure son infidélité. Si elle te mouille de „ quelques larmes, dis-lui qu'il est bien tard „ pour se repentir, & qu'elle est toujours aimée „ par un Berger qui trouvera bien-tôt sa con„ solation dans les horreurs de la mort. „

Dès que nous eûmes jetté les yeux sur ce papier, nous reconnûmes tous trois l'écriture de Celadon. Nous nous embrassâmes sans sçavoir ce que nous faisions; la joye de le retrouver nous faisoit rire & pleurer en même tems. Licidas partit aussi-tôt pour l'aller chercher vers la source du Lignon, où nous voyions bien qu'il s'étoit retiré, & lui porta une lettre de ma part. Il revint plus amoureux que jamais. Mais avant son retour son Pere Alcippe & sa Mere Amarillis moururent

rurent tous deux ; de sorte que nous commençions à esperer une meilleure fortune, quand mon Pere Alcé commença à me presser d'épouser Corebe. Helas ! comment pourrai-je achever cette malheureuse Histoire, & vous conter la perte de Celadon ? C'est moi qui lui ai mis le poignard dans le sein. Je n'ai pas assez de larmes pour. . . . Astrée n'en put pas dire davantage, les sanglots l'étouffoient ; elle tomba presque évanouïe. Ses deux Amies pleurerent avec elle : c'est la meilleure & la seule maniere de consoler les affligez ; *car plus on veut sécher les larmes, plus on en va augmentant la source.* Elles la prierent ensuite de recommencer sa narration ; ce qu'elle fit en ces termes.

Puisqu'il faut donc que j'acheve un recit si douloureux, je vous dirai que Corebe avoit un Ami nommé Semire, qui l'accompagnoit toujours lorsqu'il venoit chez nous. Corebe paroissoit assez froid, parce qu'il vit bien-tôt qu'il ne me plaisoit pas. Je le traitois pourtant fort honnêtement ; mais avec tant d'égards, tant de civilitez, qu'il ne lui étoit pas difficile de voir que mon cœur n'y avoit aucune part. Semire au contraire sous les apparences d'un Ami avoit tous les empressemens d'un Amant. Il m'aimoit aussi, & il s'apperçut que j'avois un commerce caché avec Celadon. La jalousie le rendit attentif à mes actions : & un jour que je courois après un loup qui emportoit une de mes brebis, je laissai tomber une lettre que j'avois écrite à Celadon ; il la ramassa, & y lût ces mots :

ASTRÉE À CELADON.

Que j'ai de plaisir à vous écrire, & que je suis aise quand je reçois de vos lettres ! Mais, pourquoi

quoi me remerciez-vous tant : aimez-moi seulement, l'amour hait les complimens.

Quand Semire eut vû cette lettre, il songea à me brouiller avec Celadon, avant que de rien tenter pour lui-même. Il s'attacha à me faire mille petits plaisirs, & affecta de me dire toujours du bien de mon Amant. Je le crus véritablement de mes Amis. Alors le traitre prit son tems pour me trahir. *Astrée*, me dit-il un jour, *on vous trompe ; j'y ai été trompé moi-même : je croyois que Celadon vous aimoit, & il aime Aminte. Il ne tiendra qu'à vous de vous en convaincre par vos yeux, il ne s'en contraint pas trop.* Il m'offrit de me faire cacher dans un cabinet de verdure, rendez-vous ordinaire d'Aminte & de Celadon. Je le pris au mot. Helas ! je vis Celadon & Aminte qui parloient avec beaucoup de vivacité. Je n'entendis pas ce qu'ils se disoient ; mais je vis qu'Aminte dont le visage étoit tourné de mon côté, lui faisoit de tems en tems des mines fort gracieuses. Celadon se mit une fois à genoux comme pour la remercier. La jalousie m'aveugla dans ce moment ; j'oubliai qu'en parlant d'amour à toutes les Bergeres, Celadon m'obéïssoit. Je quittai Semire sans lui dire une parole ; & mon malheur m'alant fait rencontrer mon Berger dans le tems que je n'avois plus de raison, au lieu de l'entendre avant que de le condamner, je lui parlai avec tant de colere & tant de mépris, que desesperé il se précipita dans le Lignon, & me donna le coup de la mort.

Astrée ne put achever son recit sans verser bien des larmes. Les deux Bergeres attendries pleurerent avec elle, & soulagerent sa douleur en la partageant.

LIVRE TROISIE'ME.

LEONIDE pourſuivoit ſon chemin pour aller chez le Druïde Adamas, & n'étoit plus qu'à une lieuë de Marſilly lors qu'en ſe retournant elle vit venir ſur le chemin d'Iſſoure une Nimphe qui marchoit fort vîte. Elle reconnut bien-tôt Silvie, & trembla pour la vie de Celadon. *Hà, ma chere*, lui cria-t-elle d'aſſez loin, *ce pauvre Berger eſt-il mort? Non*, lui dit Silvie, *il ſe porte beaucoup mieux: il n'a plus de fievre; & Galathée m'a fait partir en diligence pour vous dire de ne point faire venir à Iſſoure le Druïde votre Oncle, puiſque ſa preſence n'y eſt plus néceſſaire. Elle ne veut point augmenter le nombre des témoins de ſa foibleſſe.* Les deux Nimphes s'embraſſerent tendrement; & voyant qu'il étoit preſque nuit, qu'il y avoit encore loin à Marſilly, & que les portes de la Ville ſeroient fermées avant qu'elles y puſſent arriver, elles prirent le parti de s'enfoncer dans le bois des Veſtales qui étoient fort proche, & d'y paſſer la nuit. C'étoit dans la plus belle ſaiſon de l'année, & dans un Pays où les Nimphes ne craignoient, ni les Chevaliers errans qui ne ſongeoient qu'à rendre ſervice aux Dames, ni les Loups qui avoient accoutumé de fuir devant elles. Elles ſe coucherent ſur l'herbe dans un endroit du bois fort épais, & ſe mirent à raiſonner ſur leur voyage. *L'entêtement de Galathée me fait de la peine*, dit Silvie: *elle ſe deshonorera, & nous auſſi.* „ Il faudroit tâcher de la guerir malgré elle, „ en faiſant échapper le Berger; & votre Oncle A- „ damas qui eſt ſi ſage, & qui a tant d'autorité, „ l'eût

„ l'eût bien ſervie en cette occaſion : je ſuis preſ-
„ que fâchée de vous avoir rencontrée. Je ſuis
„ de votre avis, ma Sœur, reprit Léonide : ce Ber-
„ ger fera tort à la Nimphe notre Maîtreſſe, &
„ peut-être ferions-nous bien de laiſſer faire le
„ voyage à mon Oncle. Croyez-moi, après y
„ avoir bien ſongé, retournez-vous-en, & dites
„ que vous ne m'avez point rencontrée ; j'irai
„ chercher mon Oncle, & le menerai dans deux
„ jours à Iſſoure. „ Léonide parloit alors ſelon ſes véritables ſentimens, elle avoit fait bien des réflexions pendant ſon voyage. Elle n'oſoit plus ſe flater d'être jamais aimée, & craignoit plus que la mort que le Berger ne ſe rendît enfin aux ſollicitations d'une grande Nimphe. La jalouſie devint en elle plus forte que l'amour : l'idée de voir Celadon aimer à ſes yeux Galathée lui parut plus affreuſe que ſon éloignement. Elle partit à la pointe du jour pour aller à Marſilly, & Silvie retourna au Château d'Iſſoure.

Adamas qui regardoit Galathée comme devant être un jour la Nimphe ſouveraine de la Contrée, partit de Marſilly à la premiere parole de ſa Niéce. Elle lui conta en chemin faiſant tout ce qui s'étoit paſſé depuis trois ſemaines. „ Galathée aime
„ Celadon, lui dit Léonide, elle ne ſçauroit réſiſter
„ à un panchant qui l'emporte ; mais en vérité,
„ mon cher Oncle, quand vous aurez vû ce Ber-
„ ger, ſes graces, ſa beauté, ſon eſprit, vous
„ excuſerez un peu la Nimphe. Nous avons fait,
„ Silvie & moi, tout ce que nous avons pu pour
„ la guerir d'une paſſion honteuſe & inutile ; car,
„ entre-nous, Celadon ne la peut pas ſouffrir, &
„ ſous prétexte de reſpect il ſe défend fort bien
„ de ſes importunitez. C'eſt à votre prudence à
„ gouverner une affaire ſi délicate. La Nimphe
„ eſt imperieuſe ; & comme elle ſe ſent deſtinée
„ à commander, qu'elle ſe voit belle & adorée

„ de tout le monde, elle souffre impatiemment la „ moindre résistance. Elle nous a fait taire „ quand nous avons voulu prendre la liberté „ de lui parler ; mais, puisqu'elle vous a fait „ venir ici, & qu'elle a besoin de vous, peut-„ être qu'elle écoutera vos remontrances. Je „ doute qu'elle en profite. Repofez-vous-en sur „ moi, reprit Adamas ; une longue experience & „ le commerce de la Cour m'ont appris à me „ gouverner avec les Princes : il ne faut jamais „ choquer de front leurs inclinations, quelque ri-„ dicules qu'elles soient : ils sont nourris de flate-„ rie ; & ce n'eft que par la complaisance qu'on „ s'insinue dans leur esprit. Mais, quand une fois „ on a acquis la liberté de leur parler, il n'eft „ pas impossible de leur faire entrevoir la raison, „ comme leur étant avantageuse dans les choses „ essentielles & durables ; au lieu que leur passion „ presente ne leur promet que quelques plaisirs „ passagers. Alors l'amour-propre qui régle pref-„ que toujours les actions des hommes, leur fai-„ sant comparer l'un avec l'autre, il n'eft pas, „ dis-je, impossible qu'ils ne prennent le bon „ parti. Ne croyez pas, ma chere Niéce, que je „ condamne l'amour de Galathée : je commence-„ rai par voir le Berger, & j'en dirai du bien ; je „ n'y aurai pas de peine de la maniere dont vous „ m'en avez parlé. Les louanges d'un Vieillard „ comme moi, d'un Druide, feront grand plaisir „ à la Nimphe, elle croira que j'approuverai tout : „ nous verrons ensuite à nous gouverner selon „ l'occasion. „

En causant ainsi Léonide apperçut les tours du Château d'Isfoure. Adamas y fut reçu comme sa dignité & son mérite le demandoient. Il mit un genou en terre en abordant Galathée, & baisa le bas de sa robe. Léonide en fit autant ; mais la Nimphe les releva, & les embrassa avec amitié. Elle

mena

mena enſuite le Druïde dans ſon cabinet, & lui avoua tout ce qu'elle avoit dans le cœur pour Celadon. Elle lui conta la prédiction du Druïde Climante, & rejetta ſa foibleſſe ſur le deſtin qui l'avoit ainſi ordonné. *Les Druïdes n'enſçavent pas tant*, lui dit Adamas; *& d'ailleurs je connois Climante; ſa probité eſt équivoque.* Il n'en voulut pas dire davantage ſur ce point-là. Ils allerent enſuite voir Celadon qu'ils trouverent ſans fievre, & ſeulement un peu foible. Le lendemain Adamas s'alla promener dans les jardins avec Silvie; un vieux Druïde pouvoit être ſeul avec une jeune Nimphe ſans qu'on y trouvât à redire. Il étoit bien-aiſe de ſçavoir par elle la vérité de toutes choſes: ce n'eſt pas qu'il ſe défiât de Léonide; mais enfin deux témoins valoient mieux qu'un. Il reconnut dans la converſation qu'il avoit eu grande raiſon: Silvie lui dit pour le bien de la choſe ce que Léonide lui avoit caché avec ſoin. Elle lui découvrit que ſa Niéce aimoit le Berger; l'aſſurant en même tems qu'elle avoit triomphé de ſa paſſion, & qu'elle conſentiroit de bon cœur à le faire ſauver, ſi Galathée ne rentroit pas en elle-même. „ Vous ne me ſurprenez point, lui dit Adamas: ma „ Niéce m'a parlé avec tant de chaleur, & m'a ſi „ fort exageré ſes bonnes qualitez, qu'à preſent „ que je ſuis inſtruit, je vois fort bien que ſon „ cœur la trahiſſoit en me parlant. Je ne l'en aime „ & ne l'en eſtime pas moins, puiſqu'elle a ſçu „ ſe vaincre. „

Au retour de la promenade le Druïde alla voir Celadon; & ſous prétexte de lui parler de ſon mal, il l'entretint long-tems en particulier; il voulut voir ſi tout ce que ſa Niéce lui avoit dit étoit véritable. „ Berger, lui dit-il, connoiſſez-„ vous tout votre bonheur? une grande Nimphe „ vous aime; & vous, ſimple Berger, vous réſiſ-„ tez à ſa volonté. Eſt-il poſſible que vous ne vou-

„ liez

„ liez pas profiter d'une auſſi grande fortune? „ Mon Pere, lui répondit Celadon, ſi c'eſt une „ fortune, j'ai donc le goût bien dépravé. Je ſuis „ né Berger, l'ambition ne peut rien ſur moi. „ Mais, Celadon, la Nimphe eſt ſi belle. J'en „ conviens; mais ſa beauté n'eſt pas à ma portée, „ je ne la vois qu'avec reſpect. *Le mérite & la vertu*, ajouta le Druïde, *ſont la véritable grandeur, & peuvent arriver à tout.* „ Celui, repliqua le Ber- „ ger, qui veût s'élever plus haut qu'il ne lui con- „ vient, retombe & périt; on ne change point de „ nature, un rubis ne ſçauroit devenir diamant. „ Adamas, étonné du bon eſprit de Celadon, loua les Dieux, & lui promit de lui donner le moyen de ſortir de ſa priſon ſans ſcandale. „ Songez ſeulement, „ lui dit-il, à vous guerir, & vous conduiſez avec „ les Nimphes à votre ordinaire. Vous pouvez „ vous fier entierement à Silvie; elle ne ſonge „ qu'à votre bien, & eſt véritablement de vos A- „ mies. „

Ces paroles donnerent tant de joye à Celadon qu'en deux jours ſes forces revinrent, & il fut en état de s'aller promener dans les jardins. Galathée étoit tranſportée de joye; mais la preſence du Druïde commençoit à l'importuner: il falloit un peu ſe contraindre, & ne pas voir ſon Berger auſſi ſouvent qu'elle eût vouku. Léonide s'en apperçut, & en parla au Druïde. „ Mon Oncle, „ lui dit-elle, ſi vous ne trouvez moyen de faire „ ſauver Celadon, tout eſt à craindre. J'ai conté „ à Galathée ce que j'ai appris à Marſilly de la „ tromperie que le Druïde Climante lui fit en fa- „ veur de Polemas, qui devoit ſe trouver au même „ lieu où le hazard fit trouver Celadon. Elle s'eſt „ moquée de moi; & m'a dit qu'une autre fois „ je ſerois plus fine. Elle ne croit, elle ne voit, „ que par les yeux de ſon amour. „

Pendant que Léonide parloit, Adamas louoit en lui-

lui-même la vertu de ſa Niéce, qui lui faiſoit maîtriſer ſes paſſions. Pauvre Druïde qui ne voyoit pas que la jalouſie y avoit pour le moins autant de part que la vertu & la raiſon. Il lui dit qu'elle parloit bien, mais qu'il n'imaginoit pas encore comment on pouroit tromper la vigilance de Galathée. „ Il n'y a rien de ſi aiſé, reprit-elle; il n'y „ a qu'à habiller Celadon en fille: il eſt jeune, il „ n'a point de barbe, il eſt beau comme le jour, „ il paſſera aiſément les portes du Château ſans „ qu'on le reconnoiſſe, & nous lui porterons dans „ quelque bois ſes habits de Berger; il n'a qu'à „ paſſer le Lignon, il eſt ſauvé. „ Ils en parlerent à Silvie qui approuva le déguiſement; & ils convinrent dans leur petit conſeil que le Druïde, ſous prétexte d'aller ramaſſer des Simples pour l'entiere gueriſon du Berger, iroit à Marſilly chercher un habit de Nimphe; qu'il reviendroit auſſi-tôt à Iſſoure, & qu'on prendroit le tems propre pour le mettre en liberté.

Dès le même ſoir Adamas demanda audience à Galathée. „ Madame, lui dit-il, j'eſpere que tout „ réuſſira à votre contentement. Celadon a l'eſprit „ doux, & a la complexion auſſi délicate que ſon „ viſage le témoigne: il faut achever de le gue„ rir; la ſanté inſpire la joye, & propoſe le plai„ ſir. Je vous demande congé pour deux ou trois „ jours: j'irai ramaſſer les Simples qui me ſont né„ ceſſaires pour la compoſition d'un remede qui le „ guerira. „ La Nimphe fut fort aiſe que le Druïde lui propoſât de lui-même de s'en aller; & dès qu'il fut parti, elle courut à la chambre de ſon Berger, & le trouva en aſſez bonne ſanté. La tranquillité de l'eſprit, les promeſſes d'Adamas, l'eſperance de revoir bien-tôt Aſtrée, avoient produit en lui un effet ſurprenant. Eſculape n'en eût jamais tant fait. La Nimphe le trouva auſſi moins ſerieux. Il crut lui devoir quelques paroles pour

les

les services qu'elle lui avoit rendus ; & sur le point de la quitter pour jamais, il lui répondit avec plus de politesse, & même avec quelque enjouement. Ils n'étoient jamais seuls. Les trois Nimphes qui s'observoient mutuellement par des sentimens differens, étoient ordinairement toutes trois auprès de lui, & il arrivoit rarement qu'il y en eût quelqu'une assez heureuse pour lui pouvoir parler sans témoins. Léonide aiant saisi le bon moment en profita. *Celadon*, lui dit-elle, *quand nous vous aurons mis en liberté, vous ne songerez plus à nous : l'Amour des Nimphes ne vous touchera gueres. Belle Léonide*, repliqua-t-il, *que penseriez-vous de moi, si j'oublivis Astrée? Vous avez raison*, reprit-elle, & se mit à pleurer en le quittant. Elle revint un moment après, & lui dit que le Druïde Adamas venoit d'arriver de Marsilly, & qu'il lui avoit dit tout bas qu'il avoit apporté les habits nécessaires au déguisement du Berger. Adamas les lui apporta lui-même, & le laissa avec Léonide, qui sans perdre de tems commença à l'habiller. Il n'en fût jamais venu à bout tout seul. Le Berger n'étoit pas encore tout-à-fait devenu Nimphe, lorsqu'on entendit dans la cour du Château un grand bruit de Chars & de Chevaux. C'étoit Amasis qui arrivoit de Marsilly avec toute sa Cour. Dans le même moment Galathée entra dans la chambre de Celadon pour le faire cacher quelque part; mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle le vit habillé en fille ! Il fut aussi embarrassé qu'elle; mais Léonide qui eut l'esprit present, lui dit sans hésiter : *Madame, quand nous avons vû venir de loin une si grosse troupe, nous nous sommes avisées d'habiller Celadon en fille; il en a la beauté & la douceur : c'est le meilleur moyen de le cacher.* Galathée loua leur invention, & les remercia fort. Elle admira la nouvelle Nimphe, & ne put s'empêcher de la baiser, se croyant assez autorisée par son habillement

ment nouveau. Elles convinrent qu'elle s'appelleroit Lucinde, & se diroit Cousine d'Adamas & de Léonide, qui se chargea de la mener le soir saluer Amasis. Adamas bien-tôt après vint dans la chambre de Celadon qu'il trouva tout-à-fait habillé & paré de tous les ajustemens des Nimphes, *La belle personne!* s'écria le bon Druïde: *on ne le reconnoîtra jamais. Mais, ma Niéce*, dit-il à Léonide, *qu'il ressemble à ma fille Alexie! voilà ses yeux, sa bouche, tous ses traits.* En disant ces paroles il l'examinoit de plus près, & le faisoit retourner: *Mon enfant*, lui dit-il, en le baisant au front, *vous ressemblez si fort à ma fille, que j'en suis surpris; je vous en aimerai davantage.* Galathée étoit allée recevoir sa Mere, & lui faire les honneurs de son Château. Elles descendirent dans les jardins, & s'y promenerent assez long-tems, & en revenant elles virent sur la porte du Château Léonide & la fausse Lucinde, dont la beauté & les graces avoient ébloui tous les Chevaliers & toutes les Nimphes d'Amasis. On voyoit seulement qu'elle avoit été malade; ses yeux bleux & bien fendus n'avoient pas ce brillant que son âge sembloit demander: & quoique son teint fût d'une blancheur éblouïssante, il n'étoit pas animé de ces couleurs vives & naturelles que la jeunesse porte toujours. Heureusement pour Celadon l'habillement des Nimphes étoit fort modeste, elles ne montrent jamais leur gorge; & ce n'étoit que par-là qu'il pouvoit être reconnu: *Qui est cette Nimphe?* dit Amasis; *je ne la connois pas. Madame*, répondit Galathée, *c'est une parente d'Adamas, Cousine de Léonide, si belle & si remplie de vertu, que je l'ai retenue avec moi depuis quelques jours. Elle paroît fort modeste*, dit Amasis, *& je veux qu'elle vienne avec nous à Marsilly.* Ces paroles remplirent de joye le cœur de Galathée. Elle s'imagina dans le moment que sous un habit qui lui étoit si avantageux, elle pourroit

roit mener par-tout ſa chere Lucinde, & lui donner publiquement des marques de ſa tendreſſe ſans craindre la médiſance. Lucinde avoit bien d'autres penſées. Elle s'approcha d'Amaſis, & baiſa le bas de ſa robe & ſa main d'une maniere ſi aimable que toute la compagnie en fut charmée. La Nimphe l'embraſſa & la baiſa, en diſant : *J'aime Adamas & tout ce qui lui appartient.* Le Druïde prit la parole, & fit les remercimens convenables, dans la crainte que le ſon de la voix de Celadon ne le fît reconnoître : mais il n'y avoit rien à craindre ; ſa voix étoit auſſi douce que ſon viſage. On entra dans le Château, les tables furent ſervies magnifiquement : & comme le grand nombre de perſonnes qui alloient & venoient, faiſoit de la confuſion, Léonide & Lucinde au lieu de s'amuſer à manger ſortirent du Château en ſe tenant par la main. Elles avoient de grandes mantes qui leur ſervirent à cacher les habits du Berger. Elles s'enfoncerent dans le bois voiſin ; & dans un lieu écarté Celadon reprit ſon habit ordinaire, & dit adieu à Léonide, à qui il promit une éternelle amitié. Léonide eut aſſez de courage pour lui dire qu'il ne devoit jamais abandonner Aſtrée. *Adieu, Celadon*, lui dit-elle en pouſſant un grand ſoupir, & jettant quelques larmes. *Aimez toujours Aſtrée : ſouvenez-vous qu'amour veut l'extrémité en ſon ſacrifice, & n'oubliez pas Léonide votre bonne Amie.*

Dès que Celadon eut quitté Léonide, il ſortit du bois & gagna les bords du Lignon. Il commença à remonter vers ſa ſource ; mais ſe trouvant bien-tôt vis-à-vis du hameau où il avoit paſſé de ſi beaux jours avec Aſtrée, il s'arrêta ſous quelques arbres, & regardant triſtement ce lieu qu'il avoit tant aimé : *C'eſt donc là que vous êtes, divine Aſtrée, & ce troupeau que je vois errer dans la campagne, eſt peut-être le vôtre.* Cette penſée le fit lever promptement, réſolu d'aller paſſer la riviere à un pont

pont qui étoit encore assez loin. Il y arriva pourtant un peu avant la nuit; & après avoir passé l'eau il reprit tout court sur la gauche, comme s'il eût voulu aller à son hameau. Il falloit traverser une forêt. Il marcha quelque tems, & se sentant fatigué du chemin il se coucha au pied d'un arbre; mais à peine y eut-il été un moment, qu'il entendit la voix d'une personne qui se plaignoit. Le silence du lieu & de la nuit lui en firent distinguer toutes les paroles: *Malheureux Berger*, disoit l'inconnu, *où trouveras-tu jamais assez de larmes pour pleurer ce que tu as perdu? Fut-il jamais une infortune pareille à la mienne?* Celadon s'approcha: *Berger*, lui dit-il, *vous n'êtes pas le seul malheureux, & je le suis cent fois plus que vous.* Ils disputerent quelque tems, & ne se persuaderent pas. Celadon qui ne connoissoit pas le son de sa voix, lui demanda s'il étoit de la Contrée. „ Il n'y a pas long„ tems que j'en suis, lui répondit-il. J'y arrivai le „ jour qu'un Berger, nommé Celadon, s'étoit noyé; „ tout étoit en confusion dans les hameaux, ce „ Berger y étoit fort aimé. Y avez-vous vû „ Astrée, reprit Celadon, Philis, Licidas? Je les „ vis encore hier. J'admirai la beauté d'Astrée; „ on dit pourtant qu'elle est changée à ne la pas „ reconnoître depuis la mort de Celadon qu'elle „ aimoit fort. Et vous a-t-on conté comment ce „ Berger se noya? On dit qu'il étoit endormi sur „ les bords du Lignon sur un petit tertre escar„ pé, & qu'il tomba dans la riviere, qui étoit „ alors grossie par les neiges fondues. „ Celadon connut à ce discours qu'on avoit déguisé son Avanture, de peur qu'elle ne fît tort à Astrée. Il apprit en même tems qu'elle étoit vivante: il en ressentit beaucoup de joye; mais en même tems il se la figura terrible, les yeux enflammez, & le condamnant à un banniſſement éternel. Cette pensée l'arrêta tout court; il crut qu'un Amant fidele dèvoit obéïr exac-

exactement à la perſonne aimée, & réſolut de ſe confiner dans quelque ſolitude juſqu'à ce qu'elle voulût bien le rappeller. Il prit congé du Berger qui ſe croyoit ſi malheureux, & malgré une obſcurité affreuſe il s'enfonça dans la forêt. Le hazard le conduiſit à l'entrée d'une caverne, où il s'arrêta. Le jour lui en fit reconnoître les commoditez: une fontaine d'une eau fort vive & fort claire, & pluſieurs arbres chargez de fruits, le déterminerent à y établir ſa demeure. Il obéiſſoit à ſa Bergere juſqu'à ce que la fortune lui voulût être plus favorable, & ſe ſentoit néanmoins aſſez près d'elle pour ne pas deſeſperer de la voir ſans en être vû. Il ſe fit un lit de mouſſe dans un coin de la caverne, & mettant à bas ſa panetiere il s'apperçut que la prévoyante Léonide y avoit mis de quoi le nourrir pendant pluſieurs jours. Il les paſſoit dans les regrets & dans les larmes ſans être ſeulement tenté d'aller trouver Aſtrée, dont les ordres abſolus lui étoient ſacrez.

Pendant que Celadon s'échappoit du Château d'Iſſoure dans la confuſion d'une groſſe Cour, Léonide & Silvie craignoient avec raiſon que Galathée ne s'en apperçût, & ne les accuſât d'avoir favoriſé ſon évaſion. Elle n'en eut pas le tems: Amaſis s'appuyoit toujours ſur le bras de ſa fille qu'elle aimoit fort, & la fit monter dans ſon chariot avec elle pour aller à Marſilly. La Nimphe avoit eu nouvelle que le Roi des Francs avoit gagné une bataille contre les Neuſtriens, & que le brave Lindamor y avoit fait des merveilles. Elle en vouloit faire des rejouïſſances publiques, & ſouhaitoit que ſa fille y aſſiſtât. Elle n'étoit venue à Iſſoure que pour la mener à Marſilly. Galathée, en montant dans le chariot, n'eut que le tems de dire tout haut à Léonide: *Vous viendrez avec Silvie & Lucinde.* Léonide & Silvie furent bien aiſes d'en être quittes à ſi bon marché, & d'avoir

au

au moins le tems de reſpirer. Mais à peine furent-elles arrivées à Marſilly que Galathée ne voyant point Lucinde parmi les autres Nimphes, fit appeller Léonide dans ſon cabinet: *Et où eſt Lucinde?* lui dit-elle avec empreſſement. *Madame*, lui répondit Léonide, *nous l'avons cherchée inutilement dans tout le Château: il faut qu'elle ſe ſoit échappée dans le tems que tout le monde ſongeoit à partir.* „ Je ne ſçai pas comment elle a fait, mais „ il faut bien que quelqu'un lui ait prêté la main; „ & ſi j'oſois, j'en ſoupçonnerois mon Oncle le „ Druïde: je l'ai vû tantôt lui parler en particu„ lier. *C'eſt vous ou lui*, repartit la Nimphe en colere. *Allez, partez ſur l'heure: allez à la maiſon de votre Oncle, & me ramenez Lucinde, ou ne me revoyez jamais.*

Léonide obéït à ce commandement imperieux, & alla trouver Adamas à une maiſon de campagne qu'il avoit vers la ſource du Lignon. Elle lui conta tout; mais il lui dit ſans en être embarraſſé qu'il prenoit la choſe ſur lui, & que la Nimphe lui en ſçauroit un jour bon gré. Elle ſe conſola de ſa diſgrace, dans l'eſperance qu'étant ſi près de Celadon qu'elle ſuppoſoit retourné à ſon hameau, elle auroit encore le plaiſir de le voir. Mais quand elle y alla, & qu'elle apprit des Bergeres qu'elle connoiſſoit toutes, que Celadon étoit mort, ſa ſurpriſe fut extrême, ne pouvant imaginer pourquoi il n'y étoit pas revenu. Elle crut qu'il avoit ſes raiſons, & ne dit rien. Quinze jours ſe paſſerent ſans qu'elle en apprit des nouvelles. Elle vit Aſtrée, & la trouva auſſi affligée qu'elle devoit l'être. Enfin un jour en ſe promenant ſeule dans la forêt, elle vit un Berger endormi au pied d'un arbre, & reconnut le triſte Celadon. Elle ſe cacha derriere des hayes, & attendit qu'il ſe reveillat pour voir ce qu'il deviendroit. Il ſe leva, & s'enfonça dans le bois. La

Nimphe

Nimphe le suivit jusqu'à sa caverne : elle demeura à l'entrée, & l'entendit se plaindre si douloureusement qu'elle en fut attendrie. L'amitié, pour ne pas dire l'amour, qu'elle avoit pour Celadon, lui faisoit partager son affliction. Elle connut bientôt à ses paroles qu'il avoit toujours Astrée dans le cœur, & qu'il n'avoit osé retourner à son hameau de peur de lui desobéir. Cette pensée eût pu lui faire quelque peine ? mais ne pouvant résister à la joye de revoir ce qu'elle aimoit, elle entra brusquement dans la caverne, & courut au Berger les bras ouverts. *Celadon*, lui dit-elle en l'embrassant, *c'est assez se plaindre.* On ne peut exprimer la surprise du Berger. Il reprit ses esprits: *Vous voyez*, dit-il, *belle Léoniде, en quel état l'amour m'a réduit.* Elle voulut lui représenter qu'Astrée n'avoit garde de le rappeller auprès d'elle, puisqu'elle le croyoit parmi les ombres; mais il rejetta ses raisons, & dans la vérité elle n'insista pas : le Berger étoit seul dans un désert dont elle sçavoit le chemin ; un rayon d'esperance malgré toute sa vertu brilla à son imagination. Elle tâcha de le consoler, & lui promit de le venir voir de tems en tems ; & pour s'insinuer davantage dans son esprit, elle lui parla de ce qu'il aimoit, & l'assura qu'Astrée le regrettoit tous les jours, & que, quoique son affliction l'eût fort changée, elle étoit encore la plus belle des Bergeres. Elle lui conta ensuite de quelle maniere injurieuse Galathée en avoit usé avec elle en la chassant de sa maison, parce qu'elle la soupçonnoit d'avoir fait sauver Lucinde. *Je souffre pour l'amour de vous*, ajouta la Nimphe, *& cela me fait grand plaisir.* Celadon la remercia avec beaucoup de civilité ; c'étoit tout ce qu'elle pouvoit esperer de lui. Elle revint dès le lendemain avec Adamas qui aimoit Celadon comme son enfant. Le Berger le reçut avec respect & amitié, il lui avoit obligation de sa liberté. Ils

eurent

eurent pluſieurs jours de ſuite de longues converſations, ſans que le Druïde qui y alloit à la bonne foi, lui pût perſuader de retourner à ſon hameau. Il l'obligea ſeulement à ſe nourrir des vivres que Léonide lui apportoit; ce qui l'empêcha de retomber dans la derniere foibleſſe: & pour l'amuſer il lui conſeilla d'élever dans le bois un petit Temple de feuillage & de gazon, en l'honneur de la Déeſſe Aſtrée, en lui apprenant toutefois, ſuivant la doctrine des Druïdes, que le grand Dieu Thautate, premier & ſouverain Etre, méritoit ſeul d'être adoré, & qu'on ne rendoit aux petites Divinitez que des reſpects plutôt que des adorations. L'amour eut bien-tôt élevé le petit Temple. Celadon avoit un portrait en petit d'Aſtrée: Adamas en fit faire un en grand pour le mettre ſur l'autel de la nouvelle Déeſſe.

C'eſt ainſi que Celadon paſſoit les journées; il ne manquoit jamais d'aller dès le matin viſiter le Temple d'Aſtrée. Il s'enfonçoit enſuite dans le plus épais de la forêt, & s'y entretenoit dans ſes penſées ordinaires. Il s'aviſa d'écrire à ſa Bergere. Les Bergers avoient toujours dans leur panetiere une écritoire & du papier. Il retourna le ſoir dans ſa caverne avec la lettre qu'il avoit écrite. Il la porta huit jours durant ſans ſonger ſeulement à l'envoyer à Aſtrée; il eut cru l'offenſer, & manquer à l'arrêt de ſon banniſſement. Mais un jour qu'il faiſoit ſa promenade ordinaire, il apperçut ſous des arbres un Berger qui dormoit profondément. Il le reconnut pour Silvandre, diſtingué entre tous les Bergers du Lignon pour ſon eſprit, & encore plus pour ſon inſenſibilité. Celadon ne le connoiſſoit que ſur ce pied-là; mais depuis ſon abſence Silvandre avoit payé le tribut au fils de Venus. La Bergere Diane l'avoit mis à la raiſon, & il n'étoit venu dans le fond de ce bois que pour parler aux arbres & aux rochers de la cruauté

de ſa Bergere. Il avoit bien chanté & pleuré, (l'amour fait faire toutes ſortes de perſonnages,) & s'étoit endormi. Celadon mit ſa lettre ſur le bras de Silvandre, dans l'eſperance qu'elle parviendroit peut-être juſqu'à ſa Bergere. Il ne ſe trompa pas. Silvandre éveillé fut ſurpris de ſe trouver entre les mains une lettre adreſſée à la plus belle & à la plus aimée Bergere de l'Univers. Il retourna au hameau, & conta aux Bergeres ce qui lui étoit arrivé. Aſtrée, Philis, & Diane, voulurent voir la lettre, qui étoit telle:

A la plus aimée & la plus belle Bergere de l'Univers, le plus infortuné & le plus fidele de ſes Serviteurs.

„ Mon amour ne conſentira jamais à donner le „ nom de ſupplice à ce que votre commandement „ me fait ſouffrir; & ma bouche qui n'eſt deſtinée „ qu'à vos louanges, ne s'ouvrira jamais à la plainte. „ L'état où je ſuis, qui ſeroit peut-être inſupporta„ ble à tout autre, me fait plaiſir, parce que vous „ voulez que je ſouffre. Ne faites donc point de „ difficulté de perſeverer dans vos rigueurs, je per„ ſevererai dans mon obéiſſance; afin que, ſi durant „ ma vie je n'ai pu vous convaincre de ma fidélité, „ les champs Eliſées, & les ames bienheureuſes qui y „ ſont, reconnoiſſent au moins que je ſuis le plus fi„ dele, auſſi-bien que le plus infortuné des Amans.„

Ce fut Philis qui lut tout haut cette lettre. Aſtrée qui depuis la perte de Celadon n'avoit plus attention à rien, y vit quelques paroles qui avoient rapport à ſes malheurs, & demanda à la lire. Mais, helas! que devint-elle quand elle crut reconnoître l'écriture de ſon Berger? Elle changea de couleur, & ſe laiſſa aller ſur l'herbe. Philis la prit entre ſes bras. *Qu'avez-vous, ma Sœur?* lui dit-elle. Diane n'étoit pas moins empreſſée. Aſtrée ne répondoit point, ouvroit de

grands

grands yeux, & pouſſoit des ſoupirs. Les Bergeres firent ligne à Silvandre de s'éloigner un peu. Alors Aſtrée leur dit en verſant un torrent de larmes: *Voyez, c'eſt l'écriture de mon pauvre Celadon.* Phillis qui n'y avoit pas pris garde, en témoigna bien de la joye. *S'il a écrit cette lettre*, dit-elle, *il n'eſt pas mort; car l'écriture eſt nouvelle.* Les Bergeres, après l'avoir bien conſiderée, en tomberent d'accord, & prierent Diane de ſçavoir adroitement de Silvandre, qui lui avoit donné cette lettre. Elles avoient cru d'abord qu'il leur avoit fait un conte à plaiſir. Elle l'alla trouver auſſi-tôt: *Silvandre*, lui dit-elle, *dites-moi la vérité, qui vous a donné la lettre que vous nous avez montrée?* „ Je crois, ma Bergere, que c'eſt mon „ bon génie qui m'a voulu épargner la peine de „ l'écrire; & c'eſt à vous qu'elle s'adreſſe, *à la „ plus belle*: quelle autre beauté ſur la terre oſe „ ſe montrer devant la vôtre? Et *à la plus aimée*: „ qui oſera ſe vanter d'aimer comme moi, *le „ plus infortuné & le plus fidele des Bergers*? „ Voilà mon portrait. „ Diane n'en put tirer autre choſe; & les trois Bergeres, après avoir tenu un petit conſeil avec Licidas, convinrent d'aller avec Silvandre viſiter exactement l'endroit de la forêt où il avoit trouvé cette lettre, pour voir ſi elles ne trouveroient point celui qui l'avoit écrite.

Le lendemain elles partirent de bonne heure, après avoir laiſſé à quelques Bergers le ſoin de leurs troupeaux, Aſtrée, Phillis, Diane, Licidas, & Silvandre qui marchoit le premier, & ſervoit de guide dans un chemin qu'il ne connoiſſoit pas trop bien lui-même. Léonide voulut auſſi en être, Hilas, Tirel, & quelques autres Bergers. Silvandre les mena d'abord par un petit ſentier fort étroit & fort difficile; on n'y pouvoit paſſer que l'un après l'autre. Ils trouverent des prez, des bocages, & de petits ruiſſeaux qui s'alloient

jetter dans le Lignon, & bien-tôt après ils rentrerent dans le fort du bois. Silvandre leur disoit de tems en tems qu'il n'y avoit pas encore loin au lieu où il les vouloit mener, lorsque tout d'un coup, *Bergeres*, leur dit-il en riant, *je vous ai égarées; mais nous sommes ici bonne compagnie, & nous ne craignons point les loups.* Il les fit appercevoir qu'ils étoient à l'entrée d'une espéce de berceau d'arbres verts assez bas, formé par des branches courbées & liées ensemble. L'allée étoit si étroite, qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Silvandre marcha le premier, & tenta l'avanture; les Bergers le suivirent. Ils trouverent un petit preau entouré de grands arbres, & dans le fond ils virent deux chênes en pilastres, que des feuillages joignoient par en-haut, avec l'inscription suivante gravée sur une table de bois:

Loin, bien loin, profanes esprits!
Qui n'est d'un saint Amour épris
En ce lieu saint ne fasse entrée.
Voici le bois où chaque jour
Un cœur qui ne vit que d'Amour,
Adore la Déesse Astrée.

La Troupe alla plus avant, & vit un petit Autel, sur lequel étoit un portrait avec ces mots au bas; *C'est la Déesse Astrée.* En vérité, dit Philis, c'est le véritable portrait d'Astrée. Voilà ses doubles CC, ses doubles AA, entrelassez; voilà jusqu'à sa houlette & à son chien Melampe.

Astrée à tous ces discours demeuroit muette, & remarquoit par-tout l'écriture de Celadon. Elle n'en disoit rien; mais Philis & Licidas qui la connoissoient aussi-bien qu'elle, s'en réjouissoient. *Ma Sœur*, lui disoit Philis, *si Celadon vous a bâti ce petit Temple, s'il a écrit tous ces Vers, il ne s'est pas noyé, comme nous l'avons cru.* „ Hà! ma Sœur, „ reprit

„ reprit Aſtrée, Celadon eſt mort, & par ma
„ faute; & je vois bien que les Dieux ne ſont
„ pas encore contents des larmes que j'ai verſées
„ pour lui; puiſqu'ils m'ont conduite ici pour
„ m'en donner un nouveau ſujet. Mais, puiſ-
„ qu'ils le veulent, j'en verſerai tant, que ſi je ne
„ puis laver mon crime, je m'efforcerai au
„ moins de le faire, juſqu'à ce que j'aie perdu, ou
„ les yeux, ou la vie. *Pour moi*, repliqua Philis,
„ *je veux être dans l'eſperance.* „ Hé ne vous ſou-
„ vient-il pas, lui dit Aſtrée, d'avoir ouï dire à
„ nos Druïdes que nous avons une ame qui ne
„ meurt point avec notre corps, & que ſi on
„ n'a pas donné la ſépulture à ce miſerable corps,
„ l'ame erre cent ans durant dans les mêmes
„ lieux, où la mort a cauſé la ſéparation? Helas!
„ peut-être que l'ame du pauvre Celadon ſe plaît
„ encore dans les lieux qu'il a tant aimez. Du
„ moins, reprit Philis, ce vous doit être une
„ conſolation de voir que la mort n'a pu effacer
„ ſon amour. J'ai auſſi ouï dire à nos Druïdes
„ que comme nos yeux voyent nos corps, de mê-
„ me nos ames ſéparées ſe voyent & ſe reconnoiſ-
„ ſent: L'ame de Celadon aura vû clairement &
„ ſans nuages la pureté de votre affection, &
„ que la jalouſie qui cauſoit votre colere, ne ve-
„ noit que d'amour. Helas! reprit Aſtrée en
„ jettant un grand ſoupir, ce ſeroit pour moi
„ un grand ſujet de conſolation, s'il voyoit ce qui
„ ſe paſſe dans mon cœur; car, ſi je ne l'ai plus aimé
„ que toutes les choſes du monde, & ſi je ne con-
„ tinue encore en cette même affection, que ja-
„ mais les Dieux ne m'aiment. „

Après que les Bergers & les Bergeres eurent viſité tout le bois, ils reprirent le chemin de leurs hameaux. La nuit les ſurprit; & ils furent obligez de s'arrêter dans un petit pré, où les Bergers vuiderent leurs panetieres, réſolus, de peur de s'éga-

rer, d'y attendre le point du jour. Après un léger repas, Astrée, Léonide, & Phillis, se coucherent ensemble sur l'herbe; les Bergers s'éloignerent un peu, & en firent autant. On causa d'abord, & puis on s'endormit. La journée avoit été fatigante, ils avoient tous besoin de repos.

Le Soleil étoit prêt à se lever, lorsque Celadon, étant sorti de sa caverne à la pointe du jour, selon sa coutume, entra par hazard dans le petit pré où les Bergeres étoient encore endormies. Il vit, il reconnut Astrée; un mouchoir qu'elle avoit sur sa coëffure, lui cachoit une partie du visage, un bras sous la tête, & l'autre étendu le long de la cuisse, le pied & la jambe à l'air, la gorge un peu découverte. Il demeura presque sans respiration en contemplant ce chef-d'œuvre de la nature; mais, par malheur, Phillis qui en dormant embrassoit Astrée, aiant tourné la tête sans ouvrir les yeux, le pauvre Berger eut si grand-peur d'être surpris qu'il se retira avec précipitation, & retourna dans sa caverne. *Elle m'a défendu*, disoit-il en lui-même, *de me montrer à ses yeux; mais pourtant elle ne m'a pas défendu de la voir.* Il pensa aussi qu'elle étoit venue-là avec ces Bergers sur la lettre qu'il avoit laissée auprès de Silvandre endormi, & peut-être pour le chercher. Cette pensée lui donna le courage de lui écrire une seconde lettre, & de la lui mettre lui-même entre les mains, si elle n'étoit pas encore éveillée. Il l'écrivit dans le moment, & courut au même lieu, qu'il trouva dans le même silence. Il s'approcha en tremblant de son aimable Bergere, mit devant elle un genou en terre, & se voyant si près de tant de beautez, il les considere, il les admire, il n'est plus maître de ses transports, il s'approche encore, il se baisse, & dérobe à sa Bergere une légere faveur qu'elle eut pourtant refusée à tous les Rois de la terre. Elle s'éveille dans

ce

ce moment, ouvre les yeux, & voit Celadon; mais, par bonheur pour lui, le soleil qui venoit de se lever, donne dans les yeux d'Astrée, & lui darde un rayon qui l'éblouit. Elle voit Celadon; mais elle le voit au milieu d'une nuée éclatante, & ne le voit plus. Il s'étoit sauvé tout éperdu, ne sçachant ce qu'il faisoit. Il avoit laissé sur la gorge d'Astrée la lettre qu'il venoit d'écrire. Elle fit un grand cri qui éveilla Philis & Diane. *Helas!* leur dit-elle, *je viens de voir l'ombre de Celadon toute resplendissante de lumiere, & qui s'envoloit vers le Ciel.* Elle voulut se lever, & laissa tomber une lettre: elle reconnut aussi-tôt l'écriture de Celadon, & y lut ces paroles:

„ Si vous êtes venue en ce lieu, où les restes „ de Celadon sont encore, pour voir s'il vous ai„ me, vous n'en pouvez pas douter en voyant „ avec quelle fidélité il vous obéït. Si la pitié „ vous y attire, quoique ce soit un peu tard, la „ pitié est la consolation des miserables: & si c'est „ le hazard, je veux bien encore vous en être obli„ gé. Adieu, & si vous êtes la plus belle & la „ plus aimée Bergere de l'Univers, je suis le plus „ infortuné & le plus fidele des Amans. „

Ce fut bien alors que ces Bergeres crurent que Celadon étoit mort. Tout le monde s'éveilla: on conta la vision qu'avoit eu Astrée, & on demeura d'accord que pour mettre en repos une ombre si cherie il falloit lui élever un tombeau. Toute la troupe y voulut contribuer; les Bergers coupoient des branches d'arbres & des gazons, & les élevoient en piramide; les Bergeres cueilloient des fleurs. Enfin les filles Druïdes d'un Temple de la bonne Déesse, qui n'étoit pas loin, arriverent avec le Vacie ou Sacrificateur. On offrit à Cerès une Truye, & quelques jeunes Taureaux noirs. On répandit le lait & le vin sacré; on appella trois fois l'ame de Celadon: les filles Druïdes, les cheveux

veux épars, l'appelloient avec de grands cris. Enfin le Vacie en jettant des fleurs sur le tombeau lui dit: *Adieu, Celadon, adieu & pour jamais adieu: en quelque terre que tu sois, quelle te puisse être légere!* La Nimphe Léonide qui étoit presente à la cérémonie, en rioit dans le fond de son cœur, & ne laissoit pas de jetter des fleurs comme les autres.

Le lendemain, Adamas & Léonide allerent voir Celadon, & le trouverent à l'entrée de sa caverne beaucoup plus gai qu'à l'ordinaire. La joye avoit ranimé son visage, il avoit vû Astrée; & quoiqu'il ne l'eût vûe qu'endormie, elle lui avoit donné des plaisirs qu'il n'eût jamais esperé dans sa plus heureuse fortune. *Nous vous pleurâmes bien hier au soir*, lui dit Léonide? Elle lui conta ensuite comme Astrée avoit cru voir son ombre; & que pour appaiser ses manes errans elle lui avoit élevé un tombeau avec toutes les cérémonies usitées parmi les Druïdes. Il ne le pouvoit croire: on le mena sur le lieu qui n'étoit pas loin. *Après cela*, lui dit Adamas, *ne voulez-vous pas vous montrer à votre Bergere? Pouvez-vous douter qu'elle ne vous aime? Elle me regrette*, dit-il en soupirant; *& peut-être si elle me voyoit vivant & desobéissant à ses ordres, elle m'accableroit de sa haine & de sa colere: je ne lui desobéirai jamais.*

Le Druide qui le voyoit si ferme dans sa résolution, & qui vouloit absolument le tirer de son desert, lui parla ainsi: „ Mon enfant, puisque vous „ voulez attendre qu'Astrée vous rappelle, j'imagi- „ ne un moyen de vous la faire voir en attendant „ sans qu'elle le puisse trouver mauvais: vous la „ verrez, vous lui parlerez, il n'e vous sera pas „ difficile de connoître si elle vous aime enco- „ re. J'ai ma fille, que j'aime tendrement, je crois „ vous l'avoir déja dit: elle est nourrie depuis huit „ ans chez les fille Druïdes dans les antres des

„ Car-

„ Carnutes; la rigueur de nos Loix m'oblige de
„ me priver de ſa preſence. Vous lui reſſemblez,
„ Celadon, plus que ſi vous étiez ſon frere. Je
„ m'en vais faire courre le bruit, que ma fille Alexie
„ a été fort malade, & qu'elle revient prendre l'air
„ dans le pays natal. Nous vous habillerons en
„ Nimphe, & dans quatre jours vous arriverez chez
„ moi. Il y a huit ans que ma fille eſt éloignée, tout
„ le monde vous prendra pour elle. Léonide vous
„ menera voir les Bergeres de la Contrée; vous ver-
„ rez Aſtrée, on vous croit mort, vous ne hazar-
„ dez rien. Que ſi après cette épreuve vous
„ n'appaiſez pas votre Bergere, mourez, mon en-
„ fant; il vaut mieux mourir que languir com-
„ me vous faites: votre état ne peut finir que par
„ la mort, ou par la poſſeſſion d'Aſtrée. „

Vous avez raiſon, mon Pere, répondit Celadon; *ordonnez de ma deſtinée, je ſuis prêt à vous obéir.*

Adamas avoit bien quelque ſcrupule de garder dans ſa maiſon un homme habillé en fille, & de le tenir auprès de ſa Niéce, dont il connoiſſoit la ſenſibilité; & s'il étoit raſſuré par l'amour que Celadon avoit pour Aſtrée, il pouvoit craindre que Léonide, Nimphe jeune, belle, & paſſionnée, n'ébranlât la fidélité du Berger. Mais il avoit depuis peu conſulté l'Oracle de la bonne Déeſſe ſur la deſtinée de ces deux Amans: il lui avoit été répondu, que s'il pouvoit contribuer à les rendre heureux, il aſſureroit le bonheur & la tranquillité de ſa vieilleſſe. L'Oracle lui avoit levé tous ſes ſcrupules: ainſi, ravi d'avoir perſuadé Celadon, il lui apprit de quelle maniere les filles Druïdes étoient élevées dans les antres des Carnutes, leurs loix, leurs coutumes, leurs ſacrifices, afin qu'il pût répondre aux queſtions qu'on lui feroit, lui recommandant ſur-tout de parler peu ſous prétexte de modeſtie. Il revint quatre jours après avec Léonide, qui mit à Celadon un habit de Nimphe.

il ne lui fut pas nouveau, la beauté de ce Berger l'avoit engagé plus d'une fois à s'habiller en fille: ce déguisement lui plaisoit assez, & il étoit fait à toutes les petites manieres que les jeunes personnes mettent en œuvre pour plaire. Léonide présida à son ajustement; ses cheveux blonds & frisez naturellement étoient devenus si grands depuis ses malheurs, qu'il fut fort aisé de le coëffer avec des rubans & des fleurs. La tendre & officieuse Nimphe, en le voyant si beau, en contribuant à augmenter ses charmes, se faisoit elle-même de nouvelles blessures, auxquelles sa sagesse & son amitié mettoient aussi-tôt l'appareil.

Celadon, dès qu'il fut nuit, se rendit à la maison du grand Druïde, qui le reçut comme sa chere fille, & l'embrassa tendrement. Léonide ne s'épargna pas à caresser sa Cousine. On lui trouva un peu mauvais visage, mais on sçavoit qu'elle avoit été malade. On la mit au lit, & pendant deux jours elle garda la chambre, & reçut les visites de tout le voisinage. Elle n'étoit point embarrassée, & paroissoit dans son lit belle comme un Ange. La coëffure de nuit des Nimphes étoit fort simple. C'étoit une espéce de petit bonnet blanc garni de dentelles, & dont les deux côtez accompagnoient le visage, & se joignoient sous le menton avec un ruban qui les nouoit. Dès qu'on sçut dans les hameaux que la Nimphe Alexie, fille d'Adamas, étoit revenue des antres des Carnutes, les Bergers & les Bergeres crurent être obligez d'en aller faire leurs complimens au grand Druïde. Ils députerent Phocion, Oncle d'Astrée, Licidas, frere de Celadon, Silvandre, Hilas, & Tircis, ce Berger malheureux que Celadon avoit rencontré la nuit dans le bois. Adamas les reçut avec honneur, & se plaignit avec amitié de leurs Bergeres qui n'étoient pas encore venues voir sa fille Alexie. Les Bergers l'assurerent qu'elles se préparoient à

avoir

avoir cet honneur-là. Léonide présenta les Bergers à la belle Alexie, qui reçut leurs complimens avec tant de grace qu'ils en furent charmez. Elle avoit une robe de satin violet, brodée d'or avec des fleurs d'argent. Sa taille étoit bien marquée, & on avoit eu soin, par la prévoyance de Léonide, de rembourer sa robe aux endroits nécessaires. Des rubans violet & blanc (les filles Druïdes ne portoient point d'autres couleurs,) ornoient sa tête. Ses cheveux étoient cordonnez par derriere avec un ruban garni de perles, un collier & des pendans d'oreilles de diamans; & le tout accompagnoit un visage riant, à qui l'esperance prochaine de voir Astrée avoit rendu tout son éclat. Licidas la regardoit avec transport. *Helas !* disoit-il en lui-même, *qu'elle ressemble à mon pauvre frere, le visage, la parole, toutes les manieres; il est vrai qu'elle est encore plus belle.* Plus il la considéroit, plus il s'étonnoit que deux personnes pussent se ressembler si fort. La mort de Celadon qu'il croyoit certaine, l'autorité du grand Druïde qui traitoit Alexie comme sa fille, l'habit de Nimphe qui l'embellissoit, lui faisoient démentir ses yeux. Il s'approcha d'elle. *Madame*, lui dit-il, *oserois-je vous dire à quel point vous ressemblez à la personne du monde que j'ai le plus aimée.* *Berger* répondit Alexie en rougissant, *cette ressemblance me fait plaisir, puisqu'elle vous en fait, car je sçai que mon Pere vous aime & vous estime.* Léonide qui avoit peur qu'Alexie ne parlât pas encore bien en fille, interrompit leur conversation, & demanda des nouvelles des Bergeres ses bonnes amies, & de leurs amours. „ Silvandre, dit Licidas, se croyoit insensible; il „ recompense le tems perdu: il aime la belle Diane, & l'aime plus en un jour qu'un autre ne „ feroit en une année. Hilas, l'inconstant Hilas, „ depuis quelques jours semble attaché à Philis. „ Astrée aime toujours la mémoire de Celadon,

„ & ne peut souffrir le Berger Calidon, que Phocion, son Oncle & son Tuteur, voudroit bien lui „ faire épouser, parce qu'il est fort riche. „ A ces paroles, Alexie changea de couleur, & fut obligée de s'asseoir. Hilas qui l'avoit toujours regardée sans ouvrir la bouche, comme un homme ravi en admiration, se mit à ses genoux, & lui jetta des regards fort significatifs. Alexie revint bien-tôt de la petite foiblesse qu'elle avoit eue; & pour mieux cacher son déguisement, elle fit tout ce qu'elle put pour donner de l'amour à Hilas: paroles, souris, air tendre, regards languissans, tout fut employé, & ne fut pas inutile. Hilas garda quelque tems le silence; mais il donna bientôt l'essor à sa nouvelle passion. *Adieu, Phlis*, s'écria l'inconstant, *je vous dis adieu: cette belle Nimphe prend votre place dans mon cœur. Quoi! Berger*, lui dit Silvandre qui l'avoit entendu, *vous donnez ainsi congé à la belle Phlis? C'est sa faute*, répondit Hilas. *Pourquoi n'est-elle pas aussi belle qu'Alexie? Une Bergere peut être aimable*, reprit Silvandre, *sans être aussi adorable que cette belle Nimphe. Berger, jusqu'ici vous avez été inconstant, vous devenez téméraire.* Alexie que ces discours rejouïssoient extrêmement, prit la parole: *Ce Berger n'est point téméraire: & si je pouvois mériter son amitié, je me croirois bien heureuse. Et vous*, dit-elle, en se tournant vers Hilas avec un visage riant, *prenez garde que les paroles de ce Berger ne vous fassent changer la bonne volonté que vous avez pour moi; ce seroit une marque de mon peu de mérite. Ils disent que vous êtes inconstant: j'ai de la vanité, Berger, je veux fixer votre inconstance.* Après une conversation qui fut assez longue, Adamas pria la compagnie de visiter les raretez de sa maison. Ils furent charmez d'une galerie, où on voyoit les portraits de plusieurs grands Princes, & de belles Princesses. On s'y promena long-tems. Le

Druïde

Druïde ſe vouloit rejoüir, *Berger*, dit-il à Hilas, *qui avez-vous trouvé dans ma maiſon le plus à votre gré? Alexie*, répondit-il ſans héſiter. *Je n'ai vû qu'Alexie.* On alla enſuite ſouper; & les Bergers fort ſatisfaits de la reception qu'on leur avoit faite, retournerent chez eux, & raconterent aux Bergeres curieuſes toutes les merveilles qu'ils avoient vûes. Elles parloient toutes enſemble, & vouloient qu'on leur répondit de même. *Nous avons vû*, dit Hilas, *la plus belle perſonne du monde, Alexie, fille d'Adamas. Que dites-vous-là, mon Serviteur?* dit Philis. *Il n'y a plus de Serviteur pour vous*, reprit Hilas: *demandez plutôt à Léonide, qui eſt de vos bonnes amies, elle vous dira que je vous quitte pour Alexie. Mais*, reprit Philis, *Alexie eſt parmi les Vierges Druïdes, elle ne ſçauroit ſe marier. Tant mieux*, dit Hilas, *dès que l'himen paroît, & même de loin, je n'aime plus ce que j'aimois. D'ailleurs, j'en ai aimé de toutes les façons; mais jamais une Druïde: c'eſt un ragoût nouveau pour moi.* Aſtrée de ſon côté cauſoit avec Licidas. „ Eſt-il „ vrai, lui diſoit-elle, que cette Alexie ſoit ſi „ belle qu'on le dit? Jugez-en, Bergere: repré„ ſentez-vous le viſage de mon pauvre frere dans „ ſa plus grande beauté, elle eſt encore plus bel„ le. „ *O Dieux!* dit Aſtrée, *que j'ai envie de la voir?* Ces Bergeres réſolurent d'aller deux jours après rendre viſite à Adamas & à la belle Alexie; qui de ſon côté s'ennuyoit d'être Alexie, & de n'avoir point encore vû Aſtrée.

Le jour venu que les Bergeres devoient aller chez Adamas, Aſtrée, Philis, & Diane, ſe leverent à la pointe du jour; & ſans qu'Aſtrée y fît réflexion, elle s'ajuſta le plus proprement qu'elle put. Elle mit une robe blanche dont ſon Oncle Phocion venoit de lui faire préſent, & force rubans noirs, parce qu'elle étoit encore en deuil. Alexie de ſon côté eut envie d'être plus belle qu'à l'ordi-

naire. Les Nimphes portoient des habits d'or & d'argent; on voyoit éclater les perles & les diamans sur toute leur personne. Léonide avoit prêté toutes ses pierreries à sa chère Cousine, qu'elle paroit tous les matins avec le même plaisir. Ce n'étoit pas sans lui dérober de tems en tems de petites faveurs, que l'indifferente Alexie n'osoit lui refuser. Son cœur n'y prenoit aucune part, & sa fidélité pour Astrée n'en recevoit aucune atteinte. Elle eût bien voulu ne voir personne; mais il falloit se livrer au Public. Tous les Chevaliers du pays, toutes les Nimphes, toutes les Dames, vouloient rendre leurs devoirs à la fille de leur grand Druïde. Léonide les introduisoit le matin à sa toilette; & ils avoient le plaisir de la voir habiller dans un silence qui marquoit l'admiration publique. Ce silence n'étoit interrompu que par quelque parole obligeante qu'Alexie disoit aux Dames, & quelquefois aux Chevaliers, à qui elle ne laissoit pas de vouloir plaire. L'habit de Nimphe servoit de prétexte à l'amour-propre qui en veut à tous les cœurs. Alexie s'étoit éveillée de bon matin: elle se mit à une fenêtre du Château, qui avoit la vûë sur ces prez & ces forêts que le Lignon arrose, & se laissa aller aux tristes pensées qui l'avoient tant tourmentée dans sa caverne. *Quoi donc je vais me montrer à Astrée, je vais lui desobéïr, & j'ai oublié ces paroles menaçantes: Va, malheureux, ne te montre jamais devant moi.* Le Druïde arriva heureusement pour lui remettre l'esprit. „ Mon enfant, lui dit-il en l'embrassant, j'espere que cette journée sera heureuse pour vous. Vous allez „ voir ce que vous aimez; profitez des momens, „ vous connoîtrez bien-tôt si elle vous aime. J'espere tout en vous voyant si bon visage; votre „ beauté revient à vûë d'œil, & nous en avons „ besoin: soutenez la reputation de ma fille. „ Ils parloient ainsi lorsque Léonide qui étoit à la fenê-

fenêtre, leur dit qu'elle voyoit une grosse troupe de Bergers & de Bergeres qui montoient la colline, & s'avançoient vers le Château. Silvandre, Hilas, Tircis, Licidas, & plusieurs autres Bergers accompagnoient les Bergeres. Mais, quand Astrée se vit si près de voir cette Alexie qui ressembloit si fort à Celadon, à ce que disoit Licidas, le cœur lui battit d'une si grande force, qu'elle pria ses Compagnes de lui laisser un peu reprendre haleine, comme si le chemin l'eût fatiguée. *Je m'en vais devant*, s'écria l'impatient Hilas, *avertir de votre venuë*; *ou plutôt*, lui dit Silvandre, *voir la belle Alexie.* Il ne répondit point, & courut toujours. Adamas étoit dans la salle; & lorsqu'il vit Hilas tout seul, & si essoufflé qu'à peine pouvoit-il respirer: *D'où vient*, lui dit-il, *que vous êtes venu avant les autres? Ne vous en étonnez pas, mon Pere*, interrompit Alexie: *les Amans sont toujours pressez.* Un moment après les Bergeres parurent. Le grand Druide alla au-devant d'elles. *Vous méprisez un peu vos voisins*, leur dit-il en riant, *parce que vous êtes belles: je ne suis toutefois fâché que vous viendriez voir ma fille. Mon Pere*, répondit Astrée, voyant qu'il la regardoit en parlant, *nous sommes si grand nombre, qu'il a fallu du tems pour nous rassembler.* Astrée s'avança aussi-tôt pour saluer Léonide qu'elle connoissoit; mais, quand elle vit auprès d'elle la fausse Alexie, qu'il falloit aussi saluer, elle crut voir Celadon, & le feu lui monta au visage. Alexie ne fut pas moins interdite; il n'y avoit pas moyen de reculer: elles se baiserent, mais si tendrement, qu'Hilas commença à en être jaloux. Les autres Bergeres saluerent les Nimphes avec le respect qui leur étoit dû. La compagnie se répandit dans les appartemens, & chacun pour causer s'approcha de la personne qui lui plaisoit davantage.

Astrée ne pouvoit quitter Alexie; elles étoient

l'une

l'une auprès de l'autre ; se regardoient, soupiroient, & ne disoient mot. Astrée rompit la premiere le silence. „ Madame, dit-elle à Alexie, „ quand je considere la beauté de votre visage „ & les graces de toute votre personne, je ne sçaurois m'empêcher de blâmer les ordres souverains qui vous ont cachée si long-tems parmi „ les Vierges Druïdes ; mais, quand je songe qu'il „ n'y a rien dans le monde qui soit digne du Grand „ Thautate, j'avoue que pour le servir on a bien „ fait de choisir ce qu'il y a de plus parfait sur la „ terre. Je voudrois bien, répondit Alexie, mériter les louanges que vous me donnez ; j'aurois „ quelque esperance d'obtenir ce que je souhaite „ ardemment : c'est votre Amitié, belle Bergere, „ c'est à votre cœur que j'en veux ; votre nom a „ passé jusqu'aux Carnutes, & j'ai quitté avec joye „ mes plus cheres Compagnes, quand j'ai pensé „ que je verrois, que j'embrasserois, la belle Astrée. Mais, apprenez-moi la vie heureuse & tranquille qu'on dit que vous menez dans vos forêts, & sur les bords de votre Lignon. Helas „ dit Astrée, j'ai tout perdu, & si votre venuë, „ belle Nimphe, n'avoit pour moi un charme que „ je n'ose vous expliquer, vous me verriez répandre des larmes au souvenir de mes malheurs. „ J'ai ouï dire, dit Alexie, que vous avez perdu „ depuis peu ceux qui vous ont donné la vie. Et „ ce qui est encore plus cruel, reprit Astrée, c'est „ que j'en suis cause. Je me laissai tomber dans „ le Lignon en voulant donner quelque secours „ à un Berger. On alla dire à ma Mere que je „ m'allois noyer ; elle en fut si touchée qu'elle „ en tomba malade, & en mourut. Mon Pere suivit de près sa chere Epouse. „ *J'ai ouï conter cette triste Avanture*, reprit Alexie ; *mais je ne me souviens point du nom du Berger qui l'a causée.* „ Il s'appelloit Celadon, reprit Astrée : il se noya, & „ depuis

„ depuis ce jour malheureux il semble que notre „ pays soit en deuil, & que les plaisirs ne soient „ plus faits pour nous. Mais, Madame, je vous „ ennuye. Vous me charmez, belle Bergere, je „ sens que je vous aime en un moment plus que „ toutes mes Compagnes des Carnutes. Et moi „ je n'oserois vous dire ce que je sens pour vous, „ vous êtes une grande Nimphe, & je ne suis qu'u- „ ne petite Bergere. „ Elles en eussent dit davantage, si l'impatient Hilas ne fût venu les interrompre. Il n'avoit pas accoutumé de se contraindre pour ses Maitresses. Il se mit à genoux devant Alexie, & lui prenant une main la baisa. „ Ber- „ ger, lui dit Alexie, vos Bergeres vous permet- „ tent-elles ces sortes de libertez? Je vous con- „ seille de vous en desaccoutumer; on n'en use „ pas si familierement avec les Vierges Druïdes. „ Comment donc, dit Hilas, il ne faut que les „ regarder? cela est bien sec. L'Amour est un „ enfant qui fait beaucoup d'exercice; il faut un „ peu le nourrir. „

Ils en étoient-là lors qu'on vint les avertir que la collation étoit servie. Adamas faisoit fort bien les honneurs de sa maison. Il convia ensuite la compagnie à s'aller promener dans les jardins jusqu'au souper, qui fut magnifique; après quoi il y eut quelque dispute spirituelle entre Silvandre & Hilas. La belle Alexie, à qui la vûë d'Astrée avoit rendu tout son esprit, aussi-bien que toute sa beauté, ne fut jamais de l'avis d'Hilas, & le pous- sa si souvent, qu'il s'écria: *J'ai toujours craint ces Clergesses des Carnutes.* On rit beaucoup, puis on s'alla coucher. Alexie conduisit Astrée, Philis, & Diane dans leur chambre; elles avoit demandé qu'on les mît ensemble. Il étoit minuit, elles étoient lasses, vouloient dormir, & ne se pouvoient quitter. On s'embrassoit en se donnant le bon-soir, & puis on avoit encore quelque chose à se dire:

on fermoit la porte, on la r'ouvroit; & ſans Léonide qui vint chercher Alexie, elles euſſent paſſé à ce badinage une partie de la nuit.

Dès que les deux Nimphes furent ſorties, les trois Bergeres ſe coucherent dans le même lit. Elles étoient bonnes amies, & ne ſe cachoient rien. Aſtrée ne ſongeoit qu'à ſa chere Alexie, & ne pouvoit parler d'autre choſe. „ Je ne croyois pas Licidas, diſoit-elle à ſes Compagnes, lorſqu'il m'aſſuroit qu'Alexie avoit le viſage de Celadon. Il „ n'en diſoit pas encore aſſez; elle en a le viſage, la „ voix, les geſtes, le ſouris: & quand je m'approche d'elle, je m'imagine quelquefois que „ c'eſt le pauvre Celadon. Que je vous plains, ma „ Sœur, lui dit Philis; car enfin nous nous en allons demain, & Alexie retournera bien-tôt à ſes „ Carnutes. „ Je l'y ſuivrai, reprit bruſquement „ Aſtrée: & puiſque j'ai perdu tout ce que j'aimois, je me veux donner au Grand Thautate; „ on dit que ſon ſervice conſole de tout. Vous „ ne ſeriez pas ſi devote, lui dit Diane en riant, „ ſi Alexie n'étoit pas du voyage: mais, croyez-„ moi, ne prévoyons point les malheurs de ſi „ loin, & ſongeons ſeulement à faire en ſorte „ que cette belle Nimphe vienne dans notre hameau. Le grand Druïde a promis d'y venir offrir un ſacrifice pour remercier les Dieux de „ nous avoir honorez cette année du Guy-de-l'an-„ neuf. „ *J'avoue mon ignorance*, reprit Diane: *j'ai ſouvent oüi parler du Guy-de-l'an-neuf; mais je ne ſçai pas trop bien ce que c'eſt, & pourquoi on célébre cette fête avec tant de ſolemnité.* „ Il n'y a perſonne, lui dit Léonide, qui vous en puiſſe mieux inſtruire que la Niéce du grand Druïde. Sçachez „ donc, belle Bergere, qu'il ſe tient régulierement au commencement de chaque année une „ Aſſemblée générale des Druïdes dans le pays „ des Carnutes auprès du Château de Dangelum.

„ lum. On cherche avec grand soin dans les bois
„ voisins une plante qu'on nomme du Guy, qui
„ croît sur toutes sortes d'arbres, mais très-rare-
„ ment sur le chêne; & lorsqu'on en trouve sur
„ cet arbre, les Druïdes la coupent avec une ser-
„ pette d'or, & la regardent comme une marque
„ de la protection du Grand Thautate. On célé-
„ bre la fête durant plusieurs jours; on se fait des
„ présens les uns aux autres en l'honneur du Guy-
„ de-l'an-neuf: & comme les Dieux vous en ont
„ fait trouver cette année dans vos hameaux, il
„ faut engager mon Oncle à les en aller remercier
„ au plutôt. J'ai accoutumé d'assister à ces sortes
„ de sacrifices, & il ne manquera pas d'y mener sa
„ fille encore plutôt que sa Nièce. „ Les Bergeres remercierent fort Léonide, & la prierent de faire réussir le conseil qu'elle leur donnoit. Dans le tems qu'elles causoient ensemble avant que de s'endormir, Adamas qui avoit envie plus que personne de raccommoder Astrée & Celadon, étoit allé à la chambre d'Alexie: *Hé bien*, lui dit-il en riant, *comment se porte Celadon? Fort bien, mon Pere, depuis qu'il est devenu votre fille. Il faut souvenir votre personnage*, ajouta le Druïde, *& venir demain avec nous au hameau d'Astrée. Hà, mon Pere*, reprit Celadon, *c'est m'exposer furieusement; & si Astrée vient à me reconnoître, je suis perdu. Ne craignez rien*, lui dit Léonide. *Astrée vous aime, & ne fait tant d'amitié à Alexie, que parce qu'elle la fait souvenir de Celadon.* Le lendemain les trois Bergeres s'habillerent de bonne heure, & vinrent à la chambre d'Alexie qui étoit encore au lit. Elle se cacha un peu avec le drap, de peur qu'on ne vit la place où devoit être sa gorge, & s'excusa de sa paresse sur ce que son Pere l'avoit entretenuë jusques bien avant dans la nuit. Elle demanda ensuite aux Bergeres si elles avoient bien dormi. *Je vous réponds*, dit Léonide, *qu'Astrée a*

passé

passé la nuit auprès de vous. Auprès de vous, continua Léonide, *& si ce n'est du corps, c'a été du moins de la pensée. De cette sorte*, répondit Alexie, *cela pourroit bien être; & je vous puis assurer, belle Bergere*, dit-elle en prenant Astrée par la main, & la faisant asseoir sur son lit, *que j'ai fait la moitié du chemin, & n'ai pu m'endormir qu'au jour.* Elles se mirent à causer, tandis que Léonide amusoit Diane & Philis, en leur faisant remarquer les beautez de la campagne. „ Est-il vrai, „ belle Astrée, que votre Oncle Phocion vous veut „ marier avec le Berger Calidon? Cela n'est que „ trop vrai, Madame; mais je puis vous assurer „ que je ne me marierai jamais, puisque le Ciel „ l'a ainsi ordonné. „ En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & ses larmes furent entendues. Alexie en alloit peut être verser à son tour, lorsqu'Adamas entra dans sa chambre. *Quoi! ma fille*, dit-il, *vous êtes encore au lit, & ces belles Bergeres sont levées? Il faut que nous nous levions de bon matin*, dit Astrée, *pour aller garder nos troupeaux; au lieu que la belle Alexie n'a que faire de se donner tant de peine, & doit songer à la conservation de ses attraits. Je crois pour moi*, dit le bon Druïde, *que si elle veut être belle, elle n'a qu'à faire comme vous: la recette est bonne.* Toute la compagnie sortit de la chambre un moment après pour laisser habiller Alexie. On passa le reste de la journée à visiter les beautez de la maison & les promenades du Parc. Le grand Druïde fit partir les Sacrificateurs & les victimes pour se rendre au hameau des Bergeres, & donna tous les ordres pour préparer le sacrifice. Il manda au vieux Berger Phocion, Oncle d'Astrée, qu'il iroit coucher chez lui avec sa fille Alexie & sa Niéce Léonide.

Le lendemain toute la troupe prit le chemin du hameau. Astrée tenoit Alexie par la main, & lui

lui disoit le nom de tous les lieux par-où elles passoient. Elles s'arrêterent assez long-tems dans le bois à considerer le Temple de la Déesse Astrée ; & en voyant son portrait qui étoit sur l'autel : *A qui jugez-vous, Madame*, dit Astrée, *que ce portrait ressemble ? A la plus belle personne du monde. Vous n'êtes donc pas de l'avis des autres : elles disent que c'est mon portrait. C'est aussi ce que je veux dire. Hà ! Madame*, reprit Astrée, *que ne pensez-vous véritablement ce que vous me dites seulement pour me faire plaisir, j'en serois plus digne de vous.* On arriva enfin à la maison de Phocion. Adamas prit une petite chambre pour lui, & laissa la plus grande aux Nimphes & aux Bergeres. Il y avoit un fort grand lit & un plus petit. *Il faut*, dit-il, *que ma Fille & ma Niéce couchent dans un lit ; Astrée & Diane coucheront dans l'autre.* Léonide aussi-tôt prit la parole ; elle vit bien que son Oncle ne songeoit pas à ce qu'il disoit. *Il faut*, dit-elle, *laisser coucher Alexie toute seule ; elle est délicate & n'est pas accoutumée à marcher, nous coucherons bien nous trois dans le grand lit. Tout comme il vous plaira*, dit le Druïde. Phocion étoit present, il étoit maître de la maison, & ne contredisoit à rien. Le souper fut bon, plus propre que magnifique. Chacun se retira dans sa chambre & songea à se reposer. Les deux Nimphes & les deux Bergeres s'enfermerent, & commencerent à se deshabiller. Alexie qui avoit ses raisons, se deshabilla dans la ruelle de son petit lit, & se mit dedans après avoir ratraché sa chemise sous son cou avec une grosse touffe de rubans. Elle pria ensuite ses Campagnes de se venir deshabiller auprès d'elle. Astrée s'assit sur le pied du lit ; & la bonne Léonide qui n'avoit plus sur le corps qu'une robe de chambre fort légere, mit bien-tôt Astrée au même état, en portant officieusement ses habits sur une table. La Bergere faisoit bien des façons & la laissoit faire,

parce

parce que, quand elle vouloit se lever, Alexie qui s'étoit mise à son séant, la retenoit en lui faisant mille amitiez. Elles ne s'ennuyoient pas à badiner; mais Léonide & Diane vouloient dormir. Il falut qu'Astrée & Alexie se quittassent, mais ce ne fut pas sans s'être embrassées bien tendrement.

La nuit il arriva un homme envoyé par la Nimphe Galathée, qui mandoit à Adamas qu'elle vouloit assister au sacrifice du Guy-de-l'an-neuf, & que dans deux jours elle se rendroit sur les lieux. La Nimphe sçavoit qu'Astrée y étoit: elle se croyoit plus belle qu'une Bergere; sa naissance, sa dignité, ses richesses, lui répondoient de la prééminence: elle vouloit voir par ses yeux si cette beauté champêtre pouvoit lui disputer le cœur de Celadon. Le Druïde fut assez embarrassé: il ne douta pas que Galathée ne démêlât Celadon sous les habits d'Alexie; elle l'avoit vû habillé en fille, & il crut qu'elle ne manqueroit pas de se souvenir de sa chere Lucinde. Il prit son parti sans hésiter, & dit à l'envoyé de la Nimphe que tout étoit prêt pour le sacrifice, les Sacrificateurs arrivez, les victimes couronnées, le peuple des environs assemblé, & qu'il n'y avoit pas moyen de remettre la cérémonie. Il espera trouver dans la suite quelque invention pour empêcher Galathée de voir Alexie. En effet, dès le lendemain le Druïde alla offrir le sacrifice pour ôter tout prétexte à la Nimphe de faire un voyage qui eût découvert infailliblement ce qu'il avoit tant d'interêt à cacher. On fit tout avec la décence convenable; on versa le vin, on jetta les fleurs, on égorgea les victimes, on se fit des petits présens les uns aux autres. La suite des siécles a aboli cette fête du Guy-de-l'an-neuf, & il n'en reste qu'une mémoire fort légere dans le pays Chartrain, autour du Château de Dangellum, où

où on appelle encore aujourd'hui Guy-de-l'anneuf, ce qu'on appelle les Etrennes dans les autres Provinces du Royaume.

A peine le sacrifice eut-il été achevé, que le grand Druïde reçut une lettre d'Amasis qui le prioit de l'aller trouver à Marsilly pour une affaire importante. Elle avoit eu des avis secrets que Polemas, enragé de se voir mépriſé par Galathée, ſongeoit à ſe rendre maître du pays, & que le Roi des Bourguignons lui prêtoit des troupes. La Nimphe ſe voyoit preſque ſeule; la plupart de ſes Chevaliers étoient allez ſervir le Roi des Francs ſous la conduite de Lindamor. Elle avoit confiance en la capacité du Druïde. Il partit ſur le champ plein des affaires d'Etat; & n'aiant pas le tems de raiſonner ſur les affaires de Celadon, il lui dit ſeulement de continuer à bien faire le perſonnage d'Alexie, & de feindre de grands maux de tête pour avoir un prétexte de demeurer avec les Bergeres. Elles lui promirent d'avoir grand ſoin de ſa chere fille, & il voulut bien s'en fier à la parole d'Aſtrée.

Quand Celadon ſe vit ſeul ſans Adamas & ſans Léonide, qui étoit auſſi retournée à Marſilly avec ſon Oncle, il ſentit toute la difficulté de ſon entrepriſe. Il étoit au milieu de ſes parens, de ſes amis, comment pouvoir ſe cacher à eux? Il eſt vrai que ſon habillement ne l'embarraſſoit pas: il n'avoit beſoin de perſonne pour ſe coëffer; ſon adreſſe naturelle, & le plaiſir qu'il y prenoit, lui avoient épargné l'apprentiſſage. Et d'ailleurs il acceptoit de bonne grace tous les petits ſervices qu'Aſtrée, Philis, & les autres Bergeres vouloient lui rendre, quand il n'avoit point à craindre d'être découvert pour ce qu'il étoit. On ne pouvoit jamais rien ſoupçonner; l'autorité du grand Druïde qui l'avouoit pour ſa fille, étoit une bonne ſauvegarde: mais il falloit ſe contraindre à tous momens,

mens, & ignorer ce qu'il ſçavoit mieux que les autres. La vûë & les careſſes de ſa Bergere le ſoutenoient. Il la voyoit quelquefois ſi paſſionnée, qu'il croyoit pouvoir ſe découvrir ſans crainte; mais, quand il faiſoit réflexion qu'en ſe découvrant il l'offenſeroit peut-être, & perdroit ſurement toutes les petites faveurs qu'elle lui prodiguoit, il préferoit l'état preſent d'Alexie aux eſperances d'un bonheur plus ſolide que pouvoit avoir Celadon. Diane étoit retournée chez elle, mais Philis ne quittoit point Aſtrée, & couchoit auſſi dans la même chambre. Elles cauſoient ſouvent une partie de la nuit, & ordinairement ſur le lit d'Alexie, qui étoit preſque toujours couchée pour mieux faire la malade. Quelquefois Philis mourant d'envie de dormir s'alloit coucher, & auſſi pour faire plaiſir à ſes deux Amies qui n'étoient pas fâchées d'être ſeules. Elles redoubloient alors les proteſtations d'une amitié à toute épreuve, & finiſſoient toujours par les careſſes innocentes, que deux cœurs qui s'aiment bien, ne ſe refuſent pas.

Un jour Alexie s'étant éveillée la premiere ſe leva promptement, & ſe mit l'habit d'Aſtrée. *Ma chere*, lui dit-elle, dès qu'elle lui vit ouvrir les yeux, *je ſerai Bergere aujourd'hui, & vous Nimphe: tout doit être commun entre deux bonnes Amies.* Aſtrée par reſpect fit d'abord quelque difficulté, & puis ſe rendit. Elle parut aux yeux de tout le hameau auſſi belle Nimphe qu'aimable Bergere; & ce changement plaiſant à toutes deux, elles continuerent les jours ſuivans à prendre un divertiſſement qui ne faiſoit mal à perſonne. Alexie voulut même pour mieux contrefaire la Bergere conduire le troupeau d'Aſtrée; mais elle faiſoit ſemblant de n'entendre pas le métier. Elle tenoit ſa houlette tout de travers, & ne prenoit aucun empire ſur ſes chiens. Aſtrée lui faiſoit des leçons, & les Bergeres rioient. *Je n'ai rien appris*

de

de tout cela, disoit agréablement Alexie, *dans les antres des Carnutes.* Elles entroient dans le bois pendant la grande chaleur, & se confioient quelque petit secret, que des personnes qui s'aiment, regardent toujours comme des choses de conséquence: plus on se voit, plus on se veut voir; plus on se parle, plus on a de choses à se dire. Astrée songeoit nuit & jour à suivre Alexie, lorsqu'elle retourneroit parmi les Vierges Druïdes. *Madame*, lui dit-elle un jour, *promettez-moi donc de m'emmener avec vous: j'aimerois mieux mourir que de vous quitter jamais. Il faut pour cela*, lui répondit la belle Druïde, *que vous fassiez deux choses; l'une, que vous m'aimiez autant que je vous aime. Je vous dirai l'autre quand il en sera tems. Hà! Madame*, lui dit Astrée en baisant sa main, *la premiere chose est déja faite: dites-moi vite la seconde. Je le ferai le plutôt que je pourrai*, reprit Alexie; „ mais, en attendant, bannissons entre „ nous toutes les cérémonies: ne m'appellez „ point Madame, l'amitié met tout au même ni„ veau; aimons-nous tendrement, & donnons„ nous en des marques quand nous serons seu„ les; il faut un peu se contraindre devant le „ monde. „ Astrée ne répondit qu'en se jettant au cou d'Alexie, qui dans ce moment résolut de se découvrir. Elle voyoit Astrée dans ces transports vifs & naturels que l'amour inspire, & que l'amitié ne sçauroit copier. *Ma chere*, lui dit-elle en lui rendant ses caresses avec usure, *est-il bien vrai que vous m'aimiez?* Astrée à ces paroles se sentit le cœur si gros, qu'elle ne put répondre que par des larmes. *Mais*, reprit Alexie, *vous avez aimé Celadon encore plus que vous ne m'aimez. Il est vrai*, dit Astrée, *je l'ai bien aimé, & je l'aime bien encore; je ne sçai comment tout cela se fait: Alexie & Celadon s'embrassent dans mon cœur; & quand*

j'aime Alexie, je ne crois pas être infidele à Celadon. Celadon n'y pouvoit plus tenir, lorsque Philis entra dans le bois, & s'approcha dans le tems qu'il alloit parler, peut-être mal-à-propos. Son amour ne lui suffisoit pas pour une pareille déclaration, & il avoit besoin de l'autorité du grand Druïde.

LIVRE QUATRIÉME.

TOUT étoit en allarmes dans la Ville de Marsilly. La révolte de Polemas étoit averée; il levoit des Troupes, & n'attendoit que l'arrivée des Bourguignons pour venir assiéger la Nimphe dans sa Ville capitale. Elle avoit envoyé ses ordres par tout le Pays pour faire assembler les milices, & déja plus de cinq cens Chevaliers étoient entrez dans la Ville pour la défendre. Adamas qui avoit fait la guerre dans sa jeunesse, faisoit travailler aux fortifications; on racommodoit les brêches; on creusoit les fossez; on rassembloit les vivres de la campagne pour n'en point manquer, & pour les ôter aux Ennemis. Ces précautions ne rassuroient point la Nimphe, qui connoissoit la grande puissance du Roi des Bourguignons, & qui craignoit de plus que Polemas n'eût des intelligences secrettes. En effet, il s'avança avec toute son Armée, & entoura la Ville de tous côtez. Un Bourgeois lui avoit promis de lui ouvrir une porte dans le plus fort de l'attaque. Ce traître heureusement fut découvert & écartelé. Polemas ne laissa pas d'attaquer la Ville, & de faire avancer ses machines de guerre. Il fut repoussé par-tout, & perdit plus de deux-mille hommes.

Il

Il étoit dans une colere extrême contre le grand Druïde, qu'il accuſoit de cette réſiſtance ; & pour s'en venger il envoya trente Chevaliers dans le hameau d'Aſtrée pour y enlever la Nimphe Alexie, fille d'Adamas : on lui avoit donné avis qu'elle y étoit avec les Bergeres du Lignon. Ces Cavaliers ſe cacherent la nuit dans un bois voiſin, & s'étant approchez des maiſons à la pointe du jour, ils virent Alexie qui s'alloit promener dès le matin ; mais, comme elle étoit habillée en Bergere, ils la prirent pour Aſtrée, & la laiſſerent paſſer ſans lui rien dire. Un quart-d'heure après Aſtrée ſortit habillée en fille Druïde : c'étoit ce qu'ils cherchoient, ou ce qu'ils croyoient chercher. Ils l'entourerent, la ſaiſirent malgré ſes cris, & l'aiant miſe ſur un cheval, la conduiſirent en diligence au Camp de Polemas. *Vous voilà donc*, lui dit-il, *fille du plus méchant des hommes ? Vous ſerez expoſée demain aux fléches de mes Ennemis, & vous mettrez vous-même le feu à la porte de cette Ville rebelle. Seigneur*, lui répondit Aſtrée, *ſi j'ai failli, que les Dieux m'abandonnent : ſi je ſuis innocente, ils me défendront.* Elle ne pût retenir ſes larmes. *Si ton Pere*, lui dit Polemas, *eſt attendri en te voyant prêt à mourir, il me rendra la Ville, & je te ſauverai la vie.* Aſtrée alloit lui dire qu'il ſe trompoit, lorſqu'on vint avertir Polemas qu'une Bergere demandoit à lui parler. C'étoit Alexie. *Seigneur*, lui dit-elle, *je ſuis la fille d'Adamas votre ennemi : cette Bergere eſt Aſtrée ; nous avons changé d'habit ce matin pour nous reſoudre, & vos Chevaliers nous ont priſe l'une pour l'autre : renvoyez-la à ſon troupeau, & faites de moi ce qu'il vous plaira.* Aſtrée qui reconnut que ſa chere Alexie vouloit mourir pour elle, prit la même réſolution : *Ne la croyez pas*, s'écria-t-elle, *& croyez-en l'habit de Nimphe que je porte.* Polemas étoit

assez embarrassé. *Qu'on les lie toutes deux ensemble*, dit-il en fureur: *elles sont toutes deux mes ennemies, & demain nous verrons jusqu'où ira leur constance.* On les mit dans une tente; *& toute la nuit*, dit Monsieur d'Urfé, *elles ne cesserent de se donner de nouvelles assurances de l'amitié qu'elles se portoient; &, quoique le sujet en fût funebre, si est ce que l'Amour tiroit même de leurs plus ameres larmes des consolations nompareilles.*

A la pointe du jour toute l'Armée prit les armes, & entoura la Ville comme le jour précedent. L'impitoyable Polemas fit lier ensemble Astrée, Alexie, & la Nimphe Silvie, qui avoit été prise en revenant du Château d'Issoure, où Galathée l'avoit envoyée. Astrée étoit habillée en fille Druïde, Silvie en Nimphe, & Alexie en Bergere, & toutes trois d'une beauté si éclatante qu'elles attiroient la compassion de tous ceux qui les voyoient. Silvie, la plus jeune, étoit la plus affligée. Astrée, paroissoit presque insensible à son état; mais Alexie, la contenance fiere & le regard assuré, sembloit mépriser la mort. Une troupe de Soldats les armes hautes les faisoient avancer vers la Ville, chacune un flambeau à la main pour mettre le feu à la porte. Les remparts étoient couverts de Soldats; mais pas un ne voulut tirer des fléches à la vûë d'un spectacle si pitoyable. Polemas avoit chargé de la conduite de ces trois belles prisonnieres un Officier Bourguignon en qui il avoit beaucoup de confiance, & lui avoit donné cent hommes pour les conduire. Cet Officier les fit avancer jusqu'à trente pas de la porte de la Ville, & puis ordonna à sa troupe de faire alte, jusqu'à ce qu'il eût visité les cordes qui les lioient ensemble, pour voir, disoit-il, si elles ne s'étoient point relâchées. Il les fit avancer sept ou huit pas, &

s'étant

s'étant fait ſuivre ſeulement par quatre de ſes hommes dont il étoit aſſuré, il coupa d'abord les cordes. *Jettez-vous dans le foſſé*, dit-il à Aſtrée & à Silvie; *& vous, Celadon*, lui dit-il tout bas, (car il l'avoit reconnu malgré ſon déguiſement,) *prenez cette épée & cette rondache, & vous montrez digne fils du vaillant Alcippe.* Dans le même tems on vit deux Chevaliers ſe laiſſer gliſſer dans le foſſé du haut des remparts. Ils avoient reconnu la Nimphe Silvie, & vouloient mourir ou la ſauver. Ils tomberent heureuſement dans de la fange, & ne furent qu'un peu étourdis. Ils allerent auſſitôt joindre le furieux Celadon qui, ſous l'habit de Bergere, faiſoit des actions de Héros: il coupoit les bras & les têtes, & renverſoit tout ce qui ſe préſentoit devant lui. Les Soldats qui l'avoient mené juſques ſur le bord du foſſé, étoient demeurez quelque tems interdits, en voyant que celui qui les commandoit, avoit délivré les priſonnieres. Ils s'étoient reveillez aux cris & aux menaces de Polemas. Ils entouroient Celadon, qu'ils regardoient comme une Déeſſe dont la beauté les éblouiſſoit, ou du moins comme une Amazone dont la valeur étoit redoutable. Le vaillant homme qui en le délivrant lui avoit donné une épée, combattoit à ſes côtez, & ſes quatre Compagnons montroient aſſez par les grands coups qu'ils donnoient, que leur valeur ne gardoit plus de meſures. Les deux Chevaliers qui étoient venus à leur ſecours par un chemin ſi nouveau, ſignaloient auſſi leur deſeſpoir. On vit pendant ce petit combat, qui étoit fort inégal, deſcendre dans le foſſé de grands paniers attachez aux creneaux de la Ville avec des cordes. Aſtrée & Silvie ſe mirent dedans, & on les enleva ſur les remparts à la vûë de l'Armée ennemie, & aux acclamations de la Ville. Celadon & ſes vaillans Compagnons ſe dé-

fendoient avec un courage incroyable ; mais tous leurs efforts alloient devenir inutiles, & ils étoient près de succomber au grand nombre de ceux qui les attaquoient, lorsqu'un Bourgeois avertit le grand Druïde qu'il y avoit dans le fossé une porte secrette, qu'on appelloit la porte du secours. Il y courut, l'ouvrit lui même, & fit entrer dans la Ville Celadon & ses Compagnons, couverts de gloire & de blessures. Il fit aussi-tôt emporter Celadon chez lui. Il avoit encore la robe blanche que les Bergeres portoient ordinairement, mais que dans le combat il avoit teinte de son sang & de celui de ses ennemis. On le pança : les Chirurgiens trouverent ses blessures plus grandes que dangereuses. Pour Semire, (c'étoit le nom du vaillant homme qui avoit délivré Astrée & ses Compagnes,) il étoit si blessé qu'on ne daigna presque pas lui mettre le premier appareil. Il sentoit bien qu'il alloit mourir, & demanda instamment à voir Astrée. *Madame*, lui dit-il, *je suis le Berger Semire, qui meurt content, puisque son sang a lavé sa trahison.* C'étoit lui qui avoit causé par des rapports la jalousie d'Astrée, & le bannissement de Celadon ; & depuis il s'étoit mis dans les troupes du Roi des Bourguignons pour y trouver la mort qu'il croyoit avoir bien méritée. Il n'eut pas le tems d'en dire davantage. La Bergere lui donna des larmes, qui, en lui faisant connoître qu'elle lui pardonnoit, le consolerent dans l'horreur du dernier passage.

Dès qu'on sçut dans les hameaux du Lignon que la Bergere Astrée avoit été enlevée, & qu'on l'avoit conduite au Camp de Polemas, les Bergers & les Bergeres s'assemblerent chez le bon homme Phocion, Oncle d'Astrée, & lui offrirent leurs services pour contribuer à la délivrance de sa Niéce.

Niéce. Phocion avoit été dans les Troupes; il accepta leurs offres : *Auſſi-bien*, leur dit-il, *mes enfans, vous voyez que nous ne ſommes plus en ſureté dans nos bois ; & d'ailleurs les Rebelles aſſiégeant la Nimphe notre Souveraine dans ſa Ville capitale, il faut aller à ſon ſecours, & mourir avec honneur. Ceux qui voudront me ſuivre, n'ont qu'à ſe préparer à partir ; je les ferai entrer par un chemin détourné & ſûr dans la Ville de Marſilly.* Il ſe préſenta auſſi-tôt cent cinquante Bergers, réſolus de changer leur houlette contre une épée, entr'autres Licidas, frere de Celadon; Silvandre, Hilas, & Tircis. Les Bergeres Diane, Stelle, & Philis, voulurent être auſſi de la partie, dans l'eſperance de retrouver Aſtrée, & Alexie qui n'étoit point revenue dans le hameau, & qu'on jugeoit avoir été priſe auſſi-bien que ſa chere Compagne. Cette Troupe marcha toute la nuit par des chemins connus au ſeul Phocion, & entra heureuſement dans la Ville de Marſilly, ſans être apperçue par les gens de Polemas, qui ne craignant point de ſecours ne faiſoient pas la garde fort exactement. Adamas qui en fut averti, les alla recevoir à la porte de la Ville, fit loger les Bergers chez des Bourgeois qui leur donnerent des armes, & conduiſit lui-même dans ſa maiſon les Bergeres Diane & Philis, qu'il remit entre les mains de Léonide, leur bonne amie. Celadon étoit dans la même maiſon, & paſſoit toujours pour Alexie. Ses bleſſures étoient aux bras & aux jambes, enſorte qu'elles n'avoient pas fait reconnoître ſon ſexe. Léonide étoit toujours preſente quand on le pançoit, & y avoit une attention continuelle. Il voyoit à toutes les heures du jour ſa chere Aſtrée, qui avoit redoublé d'amitié & de tendreſſe pour la fauſ-

se Alexie, depuis qu'elle l'avoit vûe vouloir mourir pour elle dans la tente de Polemas, & faire ensuite sur le bord des fossez de Marsilly tant d'actions d'une valeur héroïque, qui n'étant pas naturelles à une Nimphe ne pouvoient s'attribuer qu'à la force de la passion.

Si-tôt que la Nimphe Amasis s'étoit doutée de la révolte de Polemas, elle avoit dépêché Couriers sur Couriers à Lindamor, qui commandoit les Troupes auxiliaires qu'elle avoit envoyées au Roi des Francs, pour lui ordonner de les ramener au plutôt. Clidamant, frere de Galathée, avoit été tué dans une bataille. Lindamor étoit parti sur le champ : mille raisons le pressoient ; son devoir, sa gloire, le desir de défendre sa Patrie, & plus que tout, l'amour qu'il avoit pour Galathée. Il se douta bien que la Nimphe étoit la cause principale de la guerre. Polemas étoit son Rival de cœur & d'ambition. Lindamor ignoroit la petite infidélité passagere, que sa Nimphe lui avoit faite en jettant les yeux sur Celadon; & dans la vérité elle lui avoit rendu toute son affection, soit que l'absence du Berger & la raison l'eussent guerie, soit que ce fût la crainte de Polemas & le besoin qu'elle avoit de Lindamor. Il fit une si grande diligence, qu'après quinze jours de marche il arriva à dix lieuës de Marsilly avec quatre ou cinq mille hommes. Il y apprit que Polemas assiégeoit la Ville avec dix mille hommes, & qu'il lui arrivoit le lendemain un secours de vingt mille Bourguignons. Il ne sçavoit quel parti prendre, lorsque le Prince Sigismond, fils aîné du Roi des Bourguignons, le joignit seulement avec trois cens Chevaux. *Lindamor*, lui dit-il après s'être fait connoître à lui, *je viens au secours de votre Princesse; je vous en dirai les raisons. Vous me voyez peu accom-*

compagné ; mais je me flate que quand les Soldats du Roi mon Pere ſçauront que je ſuis ici, ils viendront en foule recevoir mes ordres. En effet, quatre jours après il en étoit déja venu plus de dix-mille.

Ils s'avancerent auſſi-tôt du côté de Marſilly, ſans craindre Polemas qui n'étoit gueres plus fort qu'eux. Les deux Armées étoient campées à une lieuë l'une de l'autre, lorſque Lindamor pour épargner le ſang de tant de perſonnes innocentes envoya propoſer à Polemas de vuider leur différend par un combat ſingulier à outrance, en faiſant jurer à leurs principaux Officiers qu'ils obéïroient au Vainqueur. Polemas dont les mauvaiſes qualitez n'empêchoient pas qu'il n'eût du courage, accepta le deffi. Le jour marqué, l'heure priſe, les armes égales, le ſoleil partagé, ils ſe battirent dans une plaine entre les deux Armées ; & après un combat aſſez opiniâtre, Lindamor tua Polemas. Tous les Bourguignons vinrent auſſi-tôt trouver Sigiſmond, & la Nimphe Amaſis n'eut plus d'ennemis. Elle reçut Sigiſmond comme un grand Prince, à qui elle devoit ſon repos. Il lui avoit de ſon côté des obligations encore plus ſenſibles. Elle avoit donné retraite dans Marſilly, il y avoit deux ou trois mois, à la belle Doriſde, qu'il aimoit paſſionnément, & qui s'y étoit refugiée pour éviter les perſécutions du Roi des Bourguignons. Le Prince eut le plaiſir de la retrouver plus belle que jamais & plus fidele. Lindamor fut reçu comme un Héros qui avoit ſauvé l'Etat en donnant la mort à Polemas. Galathée le trouva beaucoup plus aimable depuis que la victoire l'avoit couronné.

Cependant le grand Druïde n'étoit pas ſi occupé des Affaires d'Etat, qu'il ne ſongeât aux Bergers & aux Bergeres du Lignon, qui au moins avoient

témoigné leur bonne volonté. Il les avoit présentez à la Nimphe souveraine, qui leur fit des présens, & les renvoya à leurs hameaux. Il demanda ensuite à la Nimphe la permission de s'aller reposer à sa maison de campagne, & y mena Astrée, Diane, Phylis, & sa chere Alexie, qui étoit guerie de ses blessures: la recette de ce tems-là pour guerir promptement les plus grandes blessures a été perdue. Il songea alors tout de bon au bonheur du Berger. *Mon Enfant*, lui dit-il, *Astrée aime Alexie: elle aimera encore mieux Celadon; il faut enfin lui découvrir tout le mistere.* Helas! mon Pere, vous ne connoissez pas Astrée: „ elle m'a défendu de me montrer jamais devant „ elle; & peut-être même qu'elle regardera le dé„ guisement d'Alexie comme une nouvelle offense. Le Druïde trouva qu'il avoit raison, & consulta Léonide. Elle crut avoir trouvé une invention admirable, pour achever le bonheur de ces Amans. *Ma chere*, dit-elle à Astrée en l'embrassant, *voilà la Paix faite. Alexie va retourner aux autres des Carnutes: vous dites que vous voulez y aller avec elle; mais ne seriez-vous pas bien-aise de revoir encore une fois le pauvre Celadon?* „ Helas! Madame, re„ prit Astrée, de quoi me parlez-vous-là? Je n'aime „ Alexie que parce qu'elle ressemble à Celadon: „ mais il est mort; & vous ne sçauriez.... J'ai plus „ de pouvoir que vous ne croyez, interrompit „ Léonide, & si vous voulez venir avec moi dans „ la forêt, si vous ne tremblez point à la vûë „ des Spectres qui vous apparoîtront, je vous fe„ rai voir votre Berger. Moi, trembler! je l'ai„ mois trop pour le craindre. Ne faites point „ tant la valeureuse, ajouta la Nimphe: prenez „ avec vous, j'y consens, ou Phylis, ou Diane. „ Non, Madame: si vous me permettez d'avoir „ une Compagne, je n'en veux point d'autre

„ qu'A-

„ qu'Alexie. Je le veux bien, dit Léonide qui „ ne souhaitoit autre chose ; mais il faut sçavoir „ d'elle, si elle aura le courage d'y venir. Vous „ lui faites tort ; Alexie a le cœur de Mars avec „ le visage de Venus. „

Léonide demanda tout le jour suivant pour préparer ses misteres. Elle marcha la premiere, & s'enfonça dans la forêt. Astrée & la fausse Alexie la suivirent pas à pas ; & quand elles furent arrivées dans un endroit fort épais & fort obscur, Léonide leur dit de l'attendre, & alla un peu plus loin. *Ce lieu-ci est bien affreux*, dit Alexie ; *la Nimphe aura de la peine à vous y faire voir quelque objet agréable.* „ Elle m'a promis, reprit Astrée, „ de m'y faire voir Celadon ; & si elle me tient „ parole, toute l'horreur de cette solitude dispa- „ roîtra aux premiers regards de mon Berger. „ En vérité, reprit Alexie, je suis jalouse de Ce- „ ladon, & je vois bien, ma chere, que vous ne „ m'aimez point ; vous ne pensez qu'à lui. Hé- „ las! je vous aime plus que moi-même ; ne soyez „ point jalouse d'une ombre : elle eut les premiers „ sentimens de mon cœur, je lui serai fidele „ jusques dans le tombeau ; & cependant par un „ mouvement plus fort que moi je me sens brû- „ ler pour Alexie... „ Elles en étoient là lors que Léonide parut plus grande que de coutume, les cheveux épars, tenant une baguette d'or à la main. *Astrée*, lui dit-elle, *voici le lieu fatal où les Dieux ont résolu de vous rendre Celadon : observez tout ; gardez le silence.* A ces mots, elle ouvrit un livre plein de caracteres inconnus, mit à terre le genou gauche, se tourna du côté de l'Orient, coupa une branche d'Olivier, & prononça entre ses dents quelques paroles mal articulées. Elle fit ensuite approcher Astrée & Alexie : „ Grands Dieux, „ s'écria-t-elle d'un ton de voix éclatant, vous

„ qui faites les deſtinées : Eſprits bien-heureux, „ qui jouiſſez des plaiſirs d'une amitié inviolable : „ Amour, puiſſante Divinité, je vous conjure de „ redonner à la Bergere Aſtrée l'image, ou plu„ tôt la perſonne-même de Celadon. „ Elle s'approcha enſuite d'Aſtrée, & lui dit : „ Bergere, Ce„ ladon n'oſe ſe montrer à vous juſqu'à ce que „ vous lui en faſſiez le commandement. „ Helas ? „ dit Aſtrée, que faut-il que je faſſe ? Hé bien, „ reprit la Nimphe, dites après moi : Celadon „ mon fils. Celadon mon fils, dit Aſtrée. Je „ vous commande ; ajouta la Nimphe, de vous „ préſenter devant moi. „ Aſtrée répéta ces paroles de tout ſon cœur ; mais en ſe retournant elle vit qu'Alexie pâliſſoit, & tomboit preſqu'en foibleſſe. *Qu'avez-vous ? ma chere*, lui dit Aſtrée. *Eſt-ce que vous voyez l'ame de Celadon ? Helas !* répondit Alexie, *je le vois, je le touche : vous le voyez devant vous, ce miſerable Celadon, qui a été aſſez malheureux pour vous déplaire* ; & en même tems il embraſſa les genoux d'Aſtrée. Elle ne voyoit encore qu'Alexie ; mais, quand Celadon lui eut montré ſon portrait, ſon bracelet, le ruban qu'il lui avoit arraché en ſe jettant dans le Lignon, & d'autres marques de leur ancienne amitié, elle demeura dans un état qu'il eſt difficile d'exprimer. La joye, l'amour, le dépit, la colere, s'emparerent tour à tour de toutes les puiſſances de ſon ame, & la tinrent quelques momens dans l'incertitude ; mais enfin la pudeur, la modeſtie, la honte, l'emporterent ; elle ſe remit devant les yeux toutes les faveurs que Celadon lui avoit dérobées ſous le nom d'Alexie, en preſence même de ſes Compagnes : &, quoiqu'elle l'aimât plus qu'elle-même, *Va, malheureux*, lui dit-elle, *va mourir, puiſque tu m'as deshonorée*. Dès qu'elle eut prononcé ces terribles paroles, elle quitta bruſquement le pauvre

Ber-

Berger, & s'enfonça dans le bois ſans ſçavoir ce qu'elle faiſoit. La violence qu'elle s'étoit faite pour traiter ainſi ce qu'elle aimoit, ne lui permit pas d'aller bien loin : les jambes lui manquerent tout d'un coup; & ſa foibleſſe l'obligea à ſe laiſſer aller ſur l'herbe preſque ſans connoiſſance. D'autre côté Celadon ne dit pas une parole pour s'excuſer, & ſe leva dans la réſolution d'aller chercher la mort la plus prompte, qu'il imaginoit la plus douce. Léonide qui les aimoit tous deux, craignoit également leur deſeſpoir, & ne ſçavoit auquel aller. Elle ſuivit d'abord Celadon; ſon cœur la tourna de ce côté-là. Elle l'appella à haute voix, & lui jetta ſes habits de Berger qu'elle avoit apportez pour mieux faire la réconciliation. Il s'arrêta, prit ſes habits, lui rendit mille graces, & ſans vouloir l'écouter davantage reprit ſa courſe dans la forêt. Léonide le ſuivit encore, juſqu'à ce que le voyant s'éloigner toujours, & la nuit prête à tomber, elle retourna ſur ſes pas pour au moins conſoler Aſtrée, dont l'état lui faiſoit pitié. Elle condamnoit ſon procedé, & ne laiſſoit pas de la plaindre; mais elle ne la retrouva plus.

Au milieu de la forêt étoit la Fontaine de la Vérité d'Amour : le fameux Enchanteur Merlin y avoit employé tout ſon art. Les Amans voyoient à nud & ſans aucun déguiſement tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur des perſonnes qu'ils aimoient: les ſermens étoient inutiles, il n'y avoit qu'à voir; mais il falloit ſe ſentir bien net pour oſer en approcher. Des lions rugiſſans & des licornes furieuſes dévoroient impitoyablement les téméraires, qui ſe fiant à quelques proteſtations, à quelques ſervices, vouloient paſſer pour ce qu'ils n'étoient pas. Celadon n'avoit rien à craindre; ſa fidélité pour Aſtrée lui pouvoit faire affronter les monſtres les plus

horribles; mais il ne songeoit qu'à mourir. Astrée qui se repentoit de sa cruauté, voulut aussi s'en punir sans aller plus loin, & prit le chemin de la Fontaine. Celadon y arriva le premier; & sans être effrayé des monstres qui s'offrirent à ses yeux, il s'avança fierement, & leur présenta son estomac prêt à recevoir le coup de la mort. Ils le laisserent passer, & ne lui firent aucun mal. Astrée arriva presqu'en même tems, & tomba à terre à la vûë des lions, qui s'humilierent devant elle, & lui lécherent les mains. Ces deux Amans se virent alors l'un & l'autre à la merci de ces animaux furieux. Astrée trembla pour Celadon, & Celadon pour Astrée; mais ce qui pouvoit les consoler, ils virent dans la fontaine ce qui se passoit dans leurs cœurs, & sentirent dans ce moment la douceur inexprimable d'aimer & d'être aimez, sans pouvoir douter de leur fidélité mutuelle. Ils vouloient aller l'un à l'autre; mais par la force de l'enchantement ils s'endormirent d'un profond sommeil.

La triste Léonide en les suivant l'un après l'autre les avoit perdus tous deux. Elle arriva en pleurs à la maison d'Adamas, & conta ce qu'elle avoit vû. Tout le monde se mit aussi-tôt en quête, & parcourut toute la forêt. Enfin à la pointe du jour le grand Druïde suivi de plusieurs Bergers arriva aux environs de la Fontaine d'Amour. Les lions & les licornes ne faisoient aucun mal à ceux qui ne s'approchoient pas de la Fontaine. Adamas & sa suite s'étant avancez virent un triste spectacle, Celadon étendu comme mort, Astrée d'un autre côté dans le même état, les lions & les licornes rodant autour d'eux, & sentant de près leurs corps comme pour les dévorer. Le Druïde remplit de crainte, d'admiration, & de pitié, n'osoit presque lever

les

les yeux, & se soumettoit à la Providence du grand Thautate, lorsque tout d'un coup le Ciel se troubla, le tonnerre se fit entendre d'une maniere effroyable, le jour devint nuit, & n'eut de lumiere que par des éclairs redoublez, qui augmentoient l'horreur des ténebres. Les Bergers, les Bergeres, les Nimphes, le grand Druïde lui-même, tout se prosterna comme pour attendre la dissolution de l'Univers. On entendoit seulement le combat effroyable des lions contre les licornes. Enfin le bruit cessa, & le jour revint. Le Druïde s'étant relevé le premier, vit bien du changement. Les lions & les licornes pétrifiez servoient d'ornement à la Fontaine; les corps d'Astrée & de Celadon étoient couverts de fleurs, & l'un auprès de l'autre. Il s'en approcha: & les voyant d'une beauté extraordinaire, il espera qu'ils ne seroient point morts. Il les toucha, & trouva encore de la chaleur. *Courage, mes enfans*, leur cria-t-il, *les Dieux font des miracles pour vous conserver.* Il leur fit avaler aussi-tôt d'une liqueur souveraine, qui les rappella à la vie. Il les fit ensuite porter à sa maison; & leur voyant la connoissance tout-à-fait revenue: *Mes enfans*, leur dit-il, avec l'autorité d'un grand Druïde, *votre fidélité vient de mettre fin à un enchantement de plusieurs siécles. Il ne devoit finir que lorsque deux Amans fideles viendroient à la Fontaine de la Vérité d'Amour dans la résolution d'y mourir l'un pour l'autre. Vous l'avez fait, mes Enfans: les Dieux vous ont assez éprouvez; votre constance mérite d'être couronnée.* Ils s'étoient jettez tous deux à genoux devant lui pour écouter avec respect l'arrêt qu'il alloit prononcer. Il les fit embrasser; & sans vouloir d'autre éclarcissement il les maria. La Nimphe Galathée avoit déja couronné

ronné l'amour de Lindamor. Le Druïde maria auſſi dans la ſuite Licidas, frere de Celadon, avec Philis, & Diane avec Silvandre. Il n'y eut que l'inconſtant Hilas qui ne voulut jamais ſe fixer.

FIN.

LA COMTESSE DE TENDE,

NOUVELLE HISTORIQUE;

PAR MADAME

DE LA FAYETTE.

LA COMTESSE DE TENDE,

NOUVELLE HISTORIQUE;

PAR MADAME

DE LA FAYETTE.

MAdemoiſelle de Strozzi, fille du Maréchal, & proche parente de Catherine de Médicis, épouſa la premiere année de la Régence de cette Reine le Comte de Tende, de la Maiſon de Savoye, riche, bien fait, le Seigneur de la Cour qui vivoit avec le plus d'éclat, & plus propre à ſe faire eſtimer qu'à plaire. Sa Femme néanmoins l'aima d'abord avec paſſion : elle étoit fort jeune; il ne la regarda que comme un enfant, & il fut bien-tôt amoureux d'une autre. La Comteſſe de Tende, vive, & d'une race Italienne, devint jalouſe : elle ne ſe donnoit point de repos, elle n'en laiſſoit point à ſon Mari : il évita ſa preſence, & ne vécut plus avec elle comme on vit avec ſa Femme.

La

La beauté de la Comteſſe augmenta. Elle fit paroître beaucoup d'eſprit; le monde la regarda avec admiration : elle fut occupée d'elle-même, & guerit inſenſiblement de ſa jalouſie & de ſa paſſion.

Elle devint l'Amie intime de la Princeſſe de Neuchâtel, jeune, belle, & veuve du Prince de ce nom, qui lui avoit laiſſé en mourant cette ſouveraineté, qui la rendoit le parti de la Cour le plus élevé & le plus brillant.

Le Chevalier de Navarre, deſcendu des anciens Souverains de ce Royaume, étoit auſſi alors jeune, beau, plein d'eſprit, & d'élévation ; mais la fortune ne lui avoit donné d'autre bien que la naiſſance. Il jetta les yeux ſur la Princeſſe de Neuchâtel dont il connoiſſoit l'eſprit, comme ſur une perſonne capable d'un attachement violent & propre à faire la fortune d'un homme comme lui. Dans cette vûë il s'attacha à elle ſans en être amoureux, & attira ſon inclination. Il en fut ſouffert ; mais il ſe trouva encore bien éloigné du ſuccès qu'il deſiroit. Son deſſein étoit ignoré de tout le monde ; un ſeul de ſes amis en avoit la confidence, & cet ami étoit auſſi intime ami du Comte de Tende. Il fait conſentir le Chevalier de Navarre à confier ſon ſecret au Comte, dans la vûë qu'il l'obligeroit à le ſervir auprès de la Princeſſe de Neuchâtel. Le Comte de Tende aimoit déja le Chevalier de Navarre; il en parla à ſa Femme, pour qui il commençoit à avoir plus de conſidération, & l'obligea en effet de faire ce qu'on deſiroit.

La Princeſſe de Neuchâtel lui avoit déja fait confidence de ſon inclination pour le Chevalier de Navarre; cette Comteſſe la fortifia. Le Chevalier la vint voir. Il prit des liaiſons & des meſures avec elle ; mais en la voyant il prit auſſi pour elle une paſſion violente. Il ne s'y abandonna pas d'abord ; il vit les obſtacles que ces ſentimens parta-

partagez entre l'amour & l'ambition apporteroient à ſon deſſein. Il réſiſta; mais pour réſiſter il ne falloit pas voir ſouvent la Comteſſe de Tende, & il la voyoit tous les jours en cherchant la Princeſſe de Neuchâtel: ainſi, il devint éperdûment amoureux de la Comteſſe. Il ne put lui cacher entierement ſa paſſion, elle s'en apperçut; ſon amour-propre en fut flaté, & elle ſe ſentit un amour violent pour lui.

Un jour, comme elle lui parloit de la grande fortune d'épouſer la Princeſſe de Neuchâtel, il lui dit en la regardant d'un air où ſa paſſion étoit entierement déclarée: Et croyez-vous, Madame, qu'il n'y ait point de fortune que je préferaſſe à celle d'épouſer cette Princeſſe? La Comteſſe de Tende fut frappée des regards & des paroles du Chevalier: elle le regarda des mêmes yeux dont il la regardoit; & il y eut un trouble & un ſilence entre eux plus parlant que les paroles. Depuis ce tems la Comteſſe fut dans une agitation qui lui ôta le repos: elle ſentit le remords d'ôter à ſon Amie le cœur d'un homme qu'elle alloit épouſer uniquement pour en être aimée, qu'elle épouſoit avec l'approbation de tout le monde, & aux dépens de ſon élévation.

Cette trahiſon lui fit horreur. La honte & les malheurs d'une galanterie ſe préſenterent à ſon eſprit; elle vit l'abîme où elle ſe précipitoit, & elle réſolut de l'éviter.

Elle tint mal ſes réſolutions. La Princeſſe étoit preſque déterminée à épouſer le Chevalier de Navarre. Néanmoins elle n'étoit pas contente de la paſſion qu'il avoit pour elle; & au travers de celle qu'elle avoit pour lui, & du ſoin qu'il prenoit de la tromper, elle démêloit la tiédeur de ſes ſentimens. Elle s'en plaignit à la Comteſſe de Tende. Cette Comteſſe la raſſura; mais les plaintes de Madame de Neuchâtel acheverent de troubler la Com-

Comteſſe; elles lui firent voir l'étenduë de ſa trahiſon qui coûteroit peut-être la fortune de ſon Amant. La Comteſſe l'avertit des défiances de la Princeſſe; il lui témoigna de l'indifference pour tout, hors d'être aimé d'elle. Néanmoins il ſe contraignit par ſes ordres, & raſſura ſi bien la Princeſſe de Neuchâtel, qu'elle fit voir à la Comteſſe de Tende qu'elle étoit entierement ſatisfaite du Chevalier de Navarre.

La jalouſie ſe ſaiſit alors de la Comteſſe. Elle craignit que ſon Amant n'aimât véritablement la Princeſſe: elle vit toutes les raiſons qu'il avoit de l'aimer. Leur Mariage qu'elle avoit ſouhaité, lui fit horreur: elle ne vouloit pourtant pas qu'il le rompît, & elle ſe trouvoit dans une cruelle incertitude Elle laiſſa voir au Chevalier tous ſes remords ſur la Princeſſe de Neuchâtel; elle réſolut ſeulement de lui cacher ſa jalouſie, & crut en effet la lui avoir cachée.

La paſſion de la Princeſſe ſurmonta enfin toutes ſes irréſolutions: elle ſe détermina à ſon Mariage, & ſe réſolut de le faire ſecrettement, & de ne le déclarer que quand il ſeroit fait.

La Comteſſe de Tende étoit prête à expirer de douleur. Le même jour qui fut pris pour le mariage, il y avoit une cérémonie publique. Son Mari y aſſiſta: elle y envoya toutes ſes femmes: elle fit dire qu'on ne la voyoit pas; & s'enferma dans ſon Cabinet couchée ſur un lit de repos, & abandonnée à tout ce que les remords, l'amour, & la jalouſie, peuvent faire ſentir de plus cruel.

Comme elle étoit dans cet état, elle entendit ouvrir une porte dérobée de ſon Cabinet, & vit paroître le Chevalier de Navarre, paré & d'une grace au-deſſus de ce qu'elle l'avoit jamais vû. Chevalier, où allez-vous, s'écria-t-elle; que cherchez vous? Avez-vous perdu la raiſon? Qu'eſt devenu votre mariage, & ſongez-vous à ma reputation?

tion? Soyez en repos de votre reputation, Madame, lui répondit-il, perſonne ne le peut ſçavoir: il n'eſt pas queſtion de mon mariage, il ne s'agit plus de ma fortune; il ne s'agit que de votre cœur, Madame, & d'être aimé de vous, je renonce à tout le reſte. Vous m'avez laiſſé voir que vous ne me haïſſiez pas; mais vous m'avez voulu cacher que je ſuis aſſez heureux pour que mon Mariage vous faſſe de la peine: je viens vous dire, Madame, que j'y renonce; que ce Mariage me ſeroit un ſupplice; & que je ne veux vivre que pour vous. On m'attend à l'heure que je vous parle, tout eſt prêt; mais je vais tout rompre, ſi en le rompant je fais une choſe qui vous ſoit agréable, & qui vous prouve ma paſſion.

La Comteſſe ſe laiſſa tomber ſur un lit de repos dont elle s'étoit rélevée à demi; & regardant le Chevalier avec des yeux pleins d'amour & de larmes: Vous voulez donc que je meure, lui dit-elle: croyez-vous qu'un cœur puiſſe contenir tout ce que vous me faites ſentir? Quitter à cauſe de moi la fortune qui vous attend! je n'en puis ſeulement ſupporter la penſée: allez à Madame la Princeſſe de Neuchâtel, allez à la grandeur qui vous eſt deſtinée, vous aurez mon cœur en même tems. Je ferai de mes remords, de mes incertitudes, & de ma jalouſie, puiſqu'il faut vous l'avouer, tout ce que ma foible raiſon me conſeillera; mais je ne vous verrai jamais ſi vous n'allez tout-à-l'heure achever votre mariage: allez, ne demeurez pas un moment; mais, pour l'amour de moi, & pour l'amour de vous-même, renoncez à une paſſion auſſi déraiſonnable que celle que vous me témoignez, & qui nous conduira peut-être à d'horribles malheurs.

Le Chevalier fut d'abord tranſporté de joye de ſe voir ſi véritablement aimé de la Comteſſe de Tende. Mais l'horreur de ſe donner à une autre

lui

lui revint devant les yeux; il pleura, il s'affligea; il lui promit tout ce qu'elle voulut, à condition qu'il la reverroit encore dans ce même lieu. Elle voulut ſçavoir avant qu'il ſortit, comment il y étoit entré. Il lui dit qu'il s'étoit fié à un Ecuyer qui étoit à elle, & qui avoit été à lui; qu'il l'avoit fait paſſer par la cour des Ecuries où répondoit le petit degré qui menoit à ce Cabinet, & qui répondoit auſſi à la Chambre de l'Ecuyer.

Cependant l'heure du mariage approchoit, & le Chevalier preſſé par la Comteſſe de Tende fut enfin contraint de s'en aller; mais il alla, comme au ſupplice, à la plus grande & à la plus agréable fortune, où un Cadet ſans bien eût été jamais élevé. La Comteſſe de Tende paſſa la nuit comme on ſe le peut imaginer, agitée par ſes inquiétudes. Elle appella ſes femmes ſur le matin, & peu de tems après que ſa chambre fut ouverte, elle vit ſon Ecuyer s'approcher de ſon lit, & mettre une lettre deſſus ſans que perſonne s'en apperçût. La vûë de cette lettre la troubla; & parce qu'elle la reconnut être du Chevalier de Navarre, & parce qu'il étoit ſi peu vrai-ſemblable que pendant cette nuit, qui devoit avoir été celle de ſes noces, il eût eu le loiſir de lui écrire, qu'elle craignit qu'il n'eût apporté, ou qu'il ne fût arrivé, quelques obſtacles à ſon Mariage, elle ouvrit la lettre avec beaucoup d'émotion, & y trouva à peu près ces paroles:

Je ne penſe qu'à vous, Madame, je ne ſuis occupé que de vous; & dans les premiers momens de la poſſeſſion légitime du plus grand parti de France, à peine le jour commence à paroître, que je quitte la Chambre où j'ai paſſé la nuit, pour vous dire que je me ſuis déja repenti mille fois de vous avoir obéï, & de n'avoir pas tout abandonné pour ne vivre que pour vous.

Cette

Cette lettre, & les momens où elle étoit écrite, toucherent ſenſiblement la Comteſſe de Tende. Elle alla dîner chez la Princeſſe de Neuchâtel qui l'en avoit priée. Son mariage étoit déclaré. Elle trouva un nombre infini de perſonnes dans la chambre; mais ſi-tôt que cette Princeſſe la vit, elle quitta tout le monde, & la pria de paſſer dans ſon Cabinet. A peine étoient-elles aſſiſes que le viſage de la Princeſſe ſe couvrit de larmes. La Comteſſe crut que c'étoit l'effet de la déclaration de ſon mariage, & qu'elle la trouvoit plus difficile à ſupporter qu'elle ne l'avoit imaginé. Mais elle vit bien-tôt qu'elle ſe trompoit. Hà! Madame, lui dit la Princeſſe, qu'ai-je fait? J'ai épouſé un homme par paſſion: j'ai fait un mariage inégal, deſapprouvé, qui m'abaiſſe; & celui que j'ai préferé à tout, en aime une autre. La Comteſſe de Tende penſa s'évanouïr à ces paroles; elle crut que la Princeſſe ne pouvoit avoir pénétré la paſſion de ſon Mari ſans en avoir auſſi démêlé la cauſe: elle ne put répondre. La Princeſſe de Navarre, (on l'appella ainſi depuis ſon mariage) n'y prit pas garde; & continuant: Mr. le Prince de Navarre, lui dit-elle, Madame, bien loin d'avoir l'impatience que lui devoit donner la concluſion de notre mariage, ſe fit attendre hier au ſoir: il vint ſans joye, l'eſprit occupé & embarraſſé: il eſt ſorti de ma chambre à la pointe du jour ſur je ne ſçai quel prétexte. Mais il venoit d'écrire, je l'ai connu à ſes mains! A qui pouvoit-il écrire qu'à une Maîtreſſe? Pourquoi ſe faire attendre, & de quoi avoit-il l'eſprit embarraſſé?

On vint dans le moment interrompre cette converſation, parce que la Princeſſe de Condé arrivoit. La Princeſſe de Navarre alla la recevoir; & la Comteſſe de Tende demeura hors d'elle-même.

me. Elle écrivit dès le soir au Prince de Navarre pour lui donner avis des soupçons de sa Femme, & pour l'obliger à se contraindre. Leur passion ne se ralentit pas par les périls & par les obstacles. La Comtesse de Tende n'avoit point de repos, & le sommeil ne venoit plus adoucir ses chagrins. Un matin, après qu'elle eut appellé ses femmes, son Ecuyer s'approcha d'elle, & lui dit tout-bas que le Prince de Navarre étoit dans son Cabinet, & qu'il la conjuroit qu'il lui pût dire une chose qu'il étoit absolument nécessaire qu'elle sçût. On cede aisément à ce qui plaît. La Comtesse sçavoit que son Mari étoit sorti; elle dit qu'elle vouloit dormir, & dit à ses femmes de refermer ses portes, & de ne point revenir qu'elle ne les appellât.

Le Prince de Navarre entra par ce Cabinet, & se jetta à genoux devant son lit. Qu'avez-vous à me dire? lui dit-elle. Que je vous aime, Madame, que je vous adore, que je ne sçaurois vivre avec Madame de Navarre: le desir de vous voir s'est saisi de moi ce matin avec une telle violence que je n'ai pu y résister. Je suis venu ici au hazard de tout ce qui pourroit en arriver, & sans esperer même de vous entretenir. La Comtesse le gronda d'abord de la commettre si légerement; & ensuite leur passion les conduisit à une conversation si longue que le Comte de Tende revint de la Ville. Il alla à l'appartement de sa Femme: on lui dit qu'elle n'étoit pas éveillée. Il étoit tard; il ne laissa pas d'entrer dans sa chambre, & trouva le Prince de Navarre à genoux devant son lit, comme il s'étoit mis d'abord. Jamais étonnement ne fut pareil à celui du Comte de Tende, & jamais trouble n'égala celui de sa Femme. Le Prince de Navarre conserva seul de la presence d'esprit; & sans se troubler ni

se

ſe lever de la place: Venez, venez, dit-il au Comte de Tende, m'aider à obtenir une grace que je demande à genoux, & qu'on me refuſe.

Le ton & l'air du Prince de Navarre ſuſpendirent l'étonnement du Comte de Tende. Je ne ſçai, lui répondit-il du même ton qu'avoit parlé le Prince, ſi une grace que vous demandez à genoux à ma Femme, quand on dit qu'elle dort, & que je vous trouve ſeul avec elle, & ſans caroſſe à ma porte, ſera de celles que je ſouhaiterois qu'elle vous accorde. Le Prince de Navarre raſſuré, & hors de l'embarras du premier moment, ſe leve, s'aſſit avec une liberté entiere; & la Comteſſe de Tende tremblante & éperdue cacha ſon trouble par l'obſcurité du lieu où elle étoit. Le Prince de Navarre prit la parole, & dit au Comte: Je vais vous ſurprendre, vous m'allez blâmer, mais il faut néanmoins me ſecourir. Je ſuis amoureux & aimé de la plus aimable perſonne de la Cour. Je me dérobai hier au ſoir de chez la Princeſſe de Navarre & de tous mes gens pour aller à un rendez-vous, où cette perſonne m'attendoit. Ma Femme qui a déja démêlé que je ſuis occupé d'autre choſe que d'elle, & qui a de l'attention à ma conduite, a ſçu par mes gens que je les avois quitté; elle eſt dans une jalouſie & un deſeſpoir dont rien n'approche. Je lui ai dit que j'avois paſſé les heures qui lui donnoient de l'inquiétude, chez la Maréchale de Saint-André qui eſt incommodée, & qui ne voit preſque perſonne: je lui ai dit que Madame la Comteſſe de Tende y étoit ſeule, & qu'elle pouvoit lui demander ſi elle ne m'y avoit pas vû tout le ſoir. J'ai pris le parti de venir me confier à Madame la Comteſſe. Je ſuis allé chez la Chaſtre qui n'eſt qu'à trois pas d'ici: j'en ſuis ſorti ſans que mes gens

m'aient vû : on m'a dit que Madame étoit éveillée; je n'ai trouvé personne dans son antichambre, & je suis entré hardiment. Elle me refuse de mentir en ma faveur : elle dit qu'elle ne veut pas trahir son Amie, & me fait des reprimandes très-sages; je me les suis fait à moi-même inutilement. Il faut ôter à Madame la Princesse de Navarre l'inquiétude & la jalousie où elle est, & me tirer du mortel embarras de ses réproches.

La Comtesse de Tende ne fut gueres moins surprise de la presence d'esprit du Prince, qu'elle l'avoit été de la venuë de son Mari : elle se rassura, & il ne demeura pas le moindre doute au Comte. Il se joignit à sa Femme pour faire voir au Prince l'abîme de malheurs où il s'alloit plonger, & ce qu'il devoit à cette Princesse. La Comtesse promit de lui dire tout ce que vouloit son Mari.

Comme il alloit sortir, le Comte l'arrêta : Pour recompense du service que nous vous allons rendre aux dépens de la vérité, apprenez-nous du moins quelle est cette aimable Maîtresse ? Il faut que ce ne soit pas une personne fort estimable de vous aimer & conserver avec vous un commerce, vous voyant embarqué avec une personne aussi belle que Madame la Princesse de Navarre, vous la voyant épouser, & voyant ce que vous lui devez. Il faut que cette personne n'ait, ni esprit, ni courage, ni délicatesse; & en vérité elle ne mérite pas que vous troubliez un aussi grand bonheur que le vôtre, & que vous vous rendiez si ingrat & si coupable. Le Prince ne sçut que répondre; il feignit d'avoir hâte. Le Comte de Tende le fit sortir lui-même, afin qu'il ne fût pas vû.

La Comtesse demeura éperdue du hazard qu'elle avoit

avoit couru, des réflexions que lui faiſoient faire les paroles de ſon Mari, & de la vûë des malheurs où ſa paſſion l'expoſoit ; mais elle n'eut pas la force de s'en dégager. Elle continua ſon commerce avec le Prince ; elle le voyoit quelquefois par l'entremiſe de la Lande, ſon Ecuyer. Elle ſe trouvoit, & étoit en effet une des plus malheureuſes perſonnes du monde. La Princeſſe de Navare lui faiſoit tous les jours confidence d'une jalouſie dont elle étoit la cauſe ; cette jalouſie la pénétroit de remords : & quand la Princeſſe de Navarre étoit contente de ſon Mari, elle-même étoit pénétrée de jalouſie à ſon tour.

Il ſe joignit un nouveau tourment à ceux qu'elle avoit déja. Le Comte de Tendé devint auſſi amoureux d'elle, que ſi elle n'eût point été ſa Femme : il ne la quittoit plus, & vouloit reprendre tous ſes droits mépriſez.

La Comteſſe s'y oppoſa avec une force & une aigreur qui alloit juſqu'au mépris ; prévenue pour le Prince de Navarre, elle étoit bleſſée & offenſée de toute autre paſſion que de la ſienne. Le Comte de Tende ſentit ſon procedé dans toute ſa dureté, & piqué juſqu'au vif il l'aſſura qu'il ne l'importuneroit de ſa vie ; & en effet il la laiſſa avec beaucoup de ſéchereſſe.

La Campagne s'approchoit ; le Prince de Navarre devoit partir pour l'Armée. La Comteſſe de Tende commença à ſentir les douleurs de ſon abſence, & la crainte des périls où il ſeroit expoſé. Elle réſolut de ſe dérober à la contrainte de cacher ſon affliction, & prit le parti d'aller paſſer la belle ſaiſon dans une Terre qu'elle avoit à trente lieuës de Paris.

Elle exécuta ce qu'elle avoit projetté. Leur adieu

fut si douloureux qu'ils en devoient tirer l'un & l'autre un mauvais augure. Le Comte de Tende demeura auprès du Roi, où il étoit attaché par sa charge.

La Cour devoit s'approcher de l'Armée. La Maison de Madame de Tende n'en étoit pas bien loin; son Mari lui dit qu'il y feroit un voyage d'une nuit seulement pour des ouvrages qu'il avoit commencez: il ne voulut pas qu'elle pût croire que c'étoit pour la voir; il avoit contre elle tout le dépit que donnent les passions. Madame de Tende avoit trouvé dans les commencemens le Prince de Navarre si plein de respect, & elle s'étoit senti tant de vertu, qu'elle ne s'étoit défiée, ni de lui, ni d'elle-même. Mais le tems & les occasions avoient triomphé de sa vertu & du respect; & peu de tems après qu'elle fut chez elle, elle s'apperçut qu'elle étoit grosse. Il ne faut que faire réflexion à la reputation qu'elle avoit acquise & conservée, & à l'état où elle étoit avec son Mari, pour juger de son desespoir. Elle fut pressée plusieurs fois d'attenter à sa vie. Cependant elle conçut quelque légere esperance sur le voyage que son Mari devoit faire auprès d'elle, & résolut d'en attendre le succès. Dans cet accablement elle eut encore la douleur d'apprendre que la Lande, qu'elle avoit laissé à Paris pour les lettres de son Amant & les siennes, étoit mort en peu de jours, & elle se trouvoit dénuée de tout secours dans un tems où elle en avoit tant de besoin.

Cependant l'Armée avoit entrepris un siége. Sa passion pour le Prince de Navarre lui donnoit de continuelles craintes, même au travers des mortelles horreurs dont elle étoit agitée.

Ses

Ses craintes ne ſe trouverent que trop bien fondées. Elle reçut des lettres de l'Armée : elle y apprit la fin du ſiége ; mais elle apprit auſſi que le Prince de Navarre avoit été tué le dernier jour. Elle perdit la connoiſſance & la raiſon : elle fut pluſieurs fois privée de l'un & de l'autre. Cet excès de malheur lui paroiſſoit dans des momens une eſpéce de conſolation ; elle ne craignoit plus rien pour ſon repos, pour ſa reputation, ni pour ſa vie, la mort ſeule lui paroiſſoit deſirable ; elle l'eſperoit de ſa douleur, ou étoit réſolue de ſe la donner. Un reſte de honte l'obligea à dire qu'elle ſentoit des douleurs exceſſives pour donner un prétexte à ſes cris & à ſes larmes. Si mille adverſitez la firent retourner ſur elle-même, elle vit qu'elle les avoit méritées ; & la Nature & le Chriſtianiſme la détournerent d'être homicide d'elle-même, & ſuſpendirent l'exécution de ce qu'elle avoit réſolu.

Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit dans ces violentes douleurs, lorſque le Comte de Tende arriva : elle croyoit connoître tous les ſentimens que ſon malheureux état lui pouvoit inſpirer ; mais l'arrivée de ſon Mari lui donna encore un trouble & une confuſion qui lui fut nouvelle. Il ſçut en arrivant qu'elle étoit malade ; & comme il avoit toujours conſervé des meſures d'honnêteté aux yeux du public & de ſon domeſtique, il vint d'abord dans ſa chambre : il la trouva comme une perſonne hors d'elle-même, comme une perſonne égarée, & elle ne put retenir ſes larmes qu'elle attribuoit toujours aux douleurs qui la tourmentoient. Le Comte de Tende touché de l'état où il la voyoit, s'attendrit pour elle ; & croyant faire quelque diverſion à ſes douleurs, il lui parla de la mort du Prince de Navarre & de l'affliction de ſa Femme.

Celle de Madame de Tende ne put réſiſter à ce diſcours ; ſes larmes redoublerent d'une telle ſorte que le Comte de Tende en fut ſurpris & preſque éclairé. Il ſortit de la chambre plein de trouble & d'agitation. Il lui ſembla que ſa Femme n'étoit pas dans l'état que cauſent les douleurs du corps : ce redoublement de larmes lors qu'il lui avoit parlé de la mort du Prince de Navarre, l'avoit frappé ; & tout d'un coup l'Avanture de l'avoir trouvé à genoux devant ſon lit ſe préſenta à ſon eſprit : il ſe ſouvint du procedé qu'elle avoit eu avec lui lors qu'il avoit voulu retourner à elle, & enfin il crut voir la vérité ; mais il lui reſtoit néanmoins ce doute que l'amour-propre nous laiſſe toujours pour les choſes qui coûtent trop cher à croire.

Son deſeſpoir fut extrême, & toutes ſes penſées furent violentes ; mais, comme il étoit ſage, il retint ſes premiers mouvemens, & réſolut de partir le lendemain à la pointe du jour ſans voir ſa Femme, remettant au tems à lui donner plus de certitude, & à prendre ſes réſolutions.

Quelque abîmée que fût Madame de Tende dans ſa douleur, elle n'avoit pas laiſſé de s'appercevoir du peu de pouvoir qu'elle avoit eu ſur elle-même, & de l'air dont ſon Mari étoit ſorti de ſa chambre, elle ſe douta d'une partie de la vérité ; & n'ayant plus que de l'horreur pour ſa vie, elle ſe réſolut de la perdre d'une maniere qui ne lui ôtât pas l'eſperance de l'autre.

Après avoir examiné ce qu'elle alloit faire, avec des agitations mortelles, pénétrée de ſes malheurs, & du repentir de ſa vie, elle ſe détermina enfin à écrire ces mots à ſon Mari.

„ Cette lettre me va coûter la vie ; mais je „ mé-

„ mérite la mort, & je la desire. Je suis grosse:
„ celui qui est la cause de mon malheur, n'est plus
„ au monde, aussi-bien que le seul homme qui
„ sçavoit notre commerce; le public ne l'a jamais
„ soupçonné. J'avois résolu de finir ma vie par
„ mes mains; mais je l'offre à Dieu & à vous
„ pour l'expiation de mon crime. Je n'ai pas vou-
„ lu me deshonorer aux yeux du monde, parce
„ que ma reputation vous regarde: conservez-la
„ pour l'amour de vous. Je vais faire paroître
„ l'état où je suis; cachez-en la honte, & fai-
„ tes-moi périr quand vous voudrez, & comme
„ vous le voudrez. „

Le jour commençoit à paroître, lorsqu'elle eut écrit cette lettre, la plus difficile à écrire qui ait peut-être jamais été écrite; elle la cacheta, se mit à la fenêtre: & comme elle vit le Comte de Tende dans la cour prêt à monter en carosse, elle envoya une de ses femmes la lui porter, & lui dire qu'il n'y avoit rien de pressé, & qu'il la lût à loisir. Le Comte de Tende fut surpris de cette lettre; elle lui donna une sorte de pressentiment, non pas de tout ce qu'il y devoit trouver, mais de quelque-chose qui avoit rapport à ce qu'il avoit pensé la veille. Il monta seul en carosse, plein de trouble, & n'osant même ouvrir la lettre, quelque impatience qu'il eût de la lire. Il la lût enfin, & apprit son malheur. Mais, que ne pensa-t-il point après l'avoir lûe? S'il eût eu des témoins, le violent état où il étoit, l'auroit fait croire privé de raison, ou prêt de perdre la vie. La jalousie & les soupçons bien fondez préparent d'ordinaire les Maris à leurs malheurs, ils ont même toujours quelques doutes; mais ils n'ont pas cette certitude que donne l'aveu qui est au-dessus de nos lumieres.

Le Comte de Tende avoit toujours trouvé sa Femme très-aimable, quoiqu'il ne l'eût pas également aimée; mais elle lui avoit toujours paru la plus estimable femme qu'il eût jamais vûe. Ainsi il n'avoit pas moins d'étonnement que de fureur; & au travers de l'un & de l'autre il sentoit encore malgré lui une douleur où la tendresse avoit quelque part.

Il s'arrêta dans une maison qui se trouva sur son chemin, où il passa plusieurs jours agité & affligé comme on peut se l'imaginer. Il pensa d'abord tout ce qu'il étoit naturel de penser en cette occasion: il ne songea qu'à faire mourir sa Femme; mais la mort du Prince de Navarre, & celle de la Lande qu'il reconnut aisément pour le confident, ralentit un peu sa fureur. Il ne douta pas que sa Femme ne lui eût dit vrai, en lui disant que son commerce n'avoit jamais été soupçonné: il jugea que le mariage du Prince de Navarre pouvoit avoir trompé tout le monde, puisqu'il avoit été trompé lui-même. Après une conviction si grande que celle qui s'étoit présentée à ses yeux, cette ignorance entiere du public pour son malheur lui fut un adoucissement; mais les circonstances qui lui faisoient voir à quel point & de quelle maniere il avoit été trompé, lui perçoient le cœur, & il ne respiroit que la vengeance. Il pensa néanmoins que s'il faisoit mourir sa Femme, & qu'on s'apperçût qu'elle fût grosse, on soupçonneroit aisément la vérité. Comme il étoit l'homme du monde le plus glorieux, il prit le parti qui convenoit le mieux à sa gloire, & résolut de ne rien laisser voir au public. Dans cette pensée il envoya un Gentilhomme à la Comtesse de Tende avec ce billet:

„ Le desir d'empêcher l'éclat de ma honte
„ l'em-

„ l'emporte presentement sur ma vengeance : je
„ verrai dans la suite ce que j'ordonnerai de vo-
„ tre indigne destinée. Conduisez-vous, com-
„ me si vous aviez toujours été ce que vous de-
„ viez être. „

La Comtesse reçut ce billet avec joye; elle le croyoit l'arrêt de sa mort : & quand elle vit que son Mari consentoit qu'elle laissât paroître sa grossesse, elle sentit bien que la honte est la plus violente de toutes les passions. Elle se trouva dans une sorte de calme de se croire assurée de mourir & de voir sa reputation en sureté; elle ne songea plus qu'à se préparer à la mort: & comme c'étoit une personne dont tous les sentimens étoient vifs, elle embrassa la vertu & la penitence avec la même ardeur qu'elle avoit suivi sa passion. Son ame étoit d'ailleurs détrompée & noyée dans l'affliction : elle ne pouvoit arrêter les yeux sur aucune chose de cette vie qui ne lui fût plus rude que la mort-même ; de sorte qu'elle ne voyoit de remede à ses malheurs que par la fin de sa malheureuse vie. Elle passa quelque tems en cet état, paroissant plutôt une personne morte qu'une personne vivante. Enfin vers le sixiéme mois de sa grossesse son corps succomba ; la fievre continue lui prit, & elle accoucha par la violence de son mal : elle eut la consolation de voir son enfant en vie, d'être assurée qu'il ne pouvoit vivre, & qu'elle ne donnoit pas un héritier illégitime à son Mari : elle expira elle-même peu de jours après, & reçut la mort avec une joye que personne n'a jamais ressentie. Elle chargea son Confesseur d'aller porter à son Mari la nouvelle de sa mort, de lui demander pardon de sa part, & de le supplier d'oublier sa mémoire qui ne lui pouvoit être qu'odieuse.

Le Comte de Tende reçut cette nouvelle ſans inhumanité, & même avec quelques ſentimens de pitié, mais néanmoins avec joye. Quoiqu'il fût fort jeune, il ne voulut jamais ſe remarier, & il a vécu juſqu'à un âge fort avancé.

MÉMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE
DE
GRAMMONT,

PAR M. LE COMTE

ANTOINE HAMILTON.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée
d'un Discours préliminaire du même Auteur.

AVERTISSEMENT.

LE Public a fait un accueil si favorable à ces Mémoires, que nous avons cru devoir en procurer une nouvelle Edition. Outre les Avantures du Comte de Grammont, très-piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'Histoire amoureuse d'Angleterre sous le Regne de Charles II. Ils sont d'ailleurs écrits d'une maniere si vive & si ingénieuse, qu'ils ne laisseroient pas de plaire infiniment quand la matiere en seroit moins intéressante.

Le Héros de ces Mémoires a trouvé dans le Comte Hamilton un Historien digne de lui. Car on n'ignore plus qu'ils sont partis de la même main à qui on doit encore d'autres Ouvrages frappez au même coin.

Nous avons enrichi cette Edition d'un Discours mêlé de Prose & de Vers, où on exagere la difficulté qu'il y a de bien représenter le Comte de Grammont. On reconnoîtra facilement que ce Discours est du même Auteur que les Mémoires, & qu'il devoit naturellement en orner le Frontispice. Au reste il ne nous appartient point d'en apprécier le mérite. Nous dirons seulement que des personnes d'un goût sûr & délicat le comparent au Voyage de Chapelle, & qu'ils y trouvent les mêmes graces, le même naturel, & la même légereté.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de M. Hamilton lui-même, Auteur de ces Mémoires, & du Discours qui les précede.

ANTOINE HAMILTON dont nous parlons, étoit de l'ancienne & illustre Maison de ce nom en Ecosse. Il naquit en Irlande. Il eut pour Pere le Chevalier George Hamilton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut aussi Duc de Châtelleraud en France.

Sa Mere étoit Madame Marie Butler, sœur du Duc d'Or-

d'Ormond, Vice-roi d'Irlande, & Grand-Maître de la Maison du Roi Charles.

Dans les révolutions qui arrivèrent du tems de Cromwel, ils suivirent le Roi & le Duc d'Torck, son frere, qui passerent en France. Ils y amenerent leur famille. Antoine ne faisoit à peine que de naître.

Lorsque le Roi fut rétabli sur son Trône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit dans les Mémoires de Grammont combien cette Cour étoit brillante. La curiosité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiselle d'Hamilton. Il ne tarda pas à sentir le pouvoir de ses charmes, il l'épousa enfin; & c'est la tendresse qu'Antoine avoit pour sa sœur, qui l'engagea à faire plusieurs voyages en France, où il a été élevé, & où il a passé une partie de sa vie.

M. Antoine Hamilton étant Catholique il ne put obtenir d'emploi en Angleterre; & rien ne fut capable d'ébranler, ni sa Religion, ni la fidélité qu'il devoit à son Roi.

Le Roi Jaques étant monté sur le Trône, il lui donna un Régiment d'Infanterie en Irlande, & le Gouvernement de Limeric. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ses Etats, le Comte Hamilton repassa avec la Famille Royale en France. C'est-là, & pendant le long séjour qu'il y a fait, qu'il a composé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de reputation. Il mourut à S. Germain le 21 Avril 1720 dans de grands sentimens de piété, & après avoir reçu les derniers Sacremens. Il étoit âgé alors d'environ 74 ans. Il a mérité les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né sérieux, il avoit dans l'esprit tous les agrémens imaginables; mais ce qui est plus digne de louanges, à ces agrémens qui sont frivoles sans la vertu, il joignoit toutes les qualitez du cœur.

EPI-

EPITRE
A MONSIEUR LE COMTE
DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande (*a*) vit le jour,
De Menodaure (*b*) heureux ſéjour,
D'où vos errantes deſtinées
Semblent vous bannir ſans retour;
Et d'où l'Aſtre du jour, paſſant les Pyrenées,
Voit tant de faces baſanées,
Et va finir ſon vaſte tour
Devers les Iſles fortunées:
Vous qui dans une auguſte Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour
Avez ſignalé vos menées
Et dans la Guerre & dans l'Amour.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet Ecrit s'adreſſe; car à quel autre pourroit-il convenir? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous depuis

(*a*) Corizande des Andoüains, Ayeule du Comte de Grammont.
(*b*) Menodaure, un des Ancêtres de la Famille.

puis des tems infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacez de votre ſouvenir. Cependant nous oſons un peu nous flater que cela n'eſt pas, puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne;
Témoin Dom Brite à Lérida,
Donna Raguez à Barcelonne,
Gaſpar Boniface à Bréda;
Enfin, Catalane, & Gaſconne,
Depuis Bourdeaux juſqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda,

Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartez & paiſibles que nous apprenons chaque jour que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos voiſins, grands nouvelliſtes, informez des vivacitez dont on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des Guerres Civiles. Indignez que votre caractere ſoit ſi peu connu dans des Provinces où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici quelque idée de votre mérite; mais, qui ſommes nous pour l'entreprendre? Médiocres pour le génie, & rouillez par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment ſeroit-il poſſible que nous euſſions ce goût & cette politeſſe qui ne ſe trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire
Pour réuſſir dans une affaire

Où

Où les talens succombent tous :
Et quelque empreſſement qu'on ait à vous plaire ;
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire ;
Et des Campagnards, comme nous,
Sont bientôt réduits à ſe taire.

Ainſi nous ne ſongions plus qu'à ramaſſer tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir de particularitez de votre vie pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes. Mais le choix nous embarraſſa. Tantôt nous voulions adreſſer nos Mémoires à l'Académie ; perſuadez qu'ayant autrefois ſoutenu des Théſes de Logique vous en ſçaviez aſſez pour être reçu dans cet illuſtre Corps, & pour y être loué depuis les pieds juſqu'à la tête à votre reception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reſte quelqu'un ſur la terre quand vous n'y ſerez plus, les Reverends Peres Maſſillon ou de la Rue vous entrepriſſent par avance. Mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractere : & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'uſage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraiſon funebre. Le fameux Deſpreaux s'offrit enſuite à notre imagination ; & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions. Mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'eſprit arbitre ſouverain
Il jouït en repos de ſa premiere gloire.
Si du plus grand des Rois il compoſe l'Hiſtoire,
Phébus eſt attentif à conduire ſa main ;
Et c'eſt l'unique ſoin des Filles de mémoire.
Lui ſeul peut conſacrer à l'Immortalité

Un

Un mérite comme le vôtre;
Mais, ſa Muſe a toujours quelque malignité,
Et vous careſſant d'un côté
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illuſtre Chef de votre Maiſon; & voici l'Adreſſe qu'on nous avoit donnée pour cela:

Non loin des ſuperbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre
Eſt un Bureau fécond (a), qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous écrits,
A des ouvrages de tout prix,
Sur-tout à ceux des Beaux-Eſprits,
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois ſortent galans cahiers,
Où tous Faiſeurs de chanſonnettes,
(Tendres Héros de leurs quartiers,)
Viennent en Vers familiers
Uſurper le nom de Poëtes;
Et ſur des tons irréguliers
Montant Chalumeaux & Muſettes
Content champêtres Amourettes,
Où couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers,
Qui ſont inconnus aux Gazettes.
De ſes atours capricieux

C'eſt-

(a) Le Mercure Galant.

C'eſt-là que l'Enigme ſe pare,
Met un maſque miſtérieux,
Et d'un voile mince & bizare
Embarraſſant les curieux
Et toujours neuve, & jamais rare.
C'eſt-là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Elégies;
Et là s'impriment tous les Morts
Avec leurs généalogies,
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignitez, & leurs tréſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous inférer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choſes, & toutes ces difficultez nous remirent enfin ſur nos premieres voyes, réſolus malgré notre inſuffiſance de tenter l'avanture nous-mêmes, & d'appeller à notre ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous: & pour les engager par quelques petites honnêtetez, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diſiez que ſa Mere y avoit miſe par dévotion, ſe mit à les apoſtropher comme vous allez voir.

O vous, dont la facile veine
Enchante par d'heureux tranſports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne fuit de ſes bords!
Quand vos chants ornez des tréſors
Du Permeſſe, ou de l'Hypocrene,

Badi-

Badinent pour quelque Climene;
Ou quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpomene,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athene;
La Fare, & vous Abbé ſçavant,
Que Phébus de ſon influence,
Anime & ſoutient en rimant;
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce Fragment:
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation fut-elle miſe au net, que nous trouvâmes Melpomene & Thalie quelque peu déplacées, puiſque ces Meſſieurs ne paroiſſoient pas avoir rien écrit qui ſoit du département de nos deux Muſes. Cette réflexion nous embarraſſoit, & nous ſongions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorſque tout-à-coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une Figure qui nous ſurprit ſans nous effrayer. C'étoit celle de votre Philoſophe, l'inimitable S. Evremont. Rien de tout ce tintamare qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conſéquence, n'avoit précedé ſon apparition.

On ne vit point trembler la terre,
Le ciel reſta clair & ſerain,
Point de murmure ſouterrain,
Et pas un ſeul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal couſus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le Spectre qui de nuit apparut à Brutus.

Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nipe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuſer Oedipe.
Il n'avoit rien du funeſte appareil,
Que l'on croit voir à ces affreuſes ombres
Qui ſortent des Royaumes ſombres
Pour interrompre le ſommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vû la premiere fois que vous nous procurâtes le plaiſir de ſa connoiſſance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refrogné, & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit ſans doute gardez pour nous venir rendre cette viſite : & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de ſon viſage.
Bref, il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon tein.

Comme

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos siéges d'auprès de lui sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde pour les faire parler ; mais il nous fit bien-tôt voir le contraire : & après avoir jetté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution ; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un & l'autre ; mais ne voyez vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent, sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un tendre, fidele, & gouteux,
Se revoltant d'un air profane
Contre l'anodine tisanne
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses Vers heureux
Que l'Inconstance & la Tocane.
L'autre, d'un stile gracieux
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux
Fait tout ceder à la paresse,
Et de l'indolente molleſſe
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît. Il importe peu que vous les ayez invoquez ; ils n'en viendront pas plutôt à votre secours. Arrangez du mieux

mieux que vous pourrez les matieres que vous alliez raſſembler pour d'autres : ne vous embarraſſez ni de l'ordre des tems, ni de celui des événemens. Je vous conſeillerois au contraire, d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez ; les premieres ſont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les Avantures juſqu'au tems où vous êtes. Faites quelques Remarques, mais courtes & légeres, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir ; & ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui ſeul tant de fois retardé,
Eſt un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie,
Celui d'éterniſer ſa vie
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé (*a*).

Ne vous allez pas embarraſſer l'eſprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer ſon caractere, cela ſentiroit le Panégyrique ; & ce ſera aſſez le louer, que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ſes recits ou ſes bons-mots ; le ſujet eſt trop grand pour vous : tâchez ſeulement en parlant de ſes Avantures de donner des couleurs à ſes défauts, & du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes faciles
A l'Immortalité j'élevois mon Héros.
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautez à ſes vœux dociles :

Fai-

(*a*) Penſée fauſſe. C'eſt peut-être la ſeule choſe qui ſoit répréhenſible dans ce Morceau, que d'ailleurs on peut regarder comme un Chef-d'Oeuvre en ſon genre.

Faites-le voir ſuivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles :
Qu'au milieu de la Paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles ;
Et toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il efface tous les travaux.
Que vos pinceaux enfin en nouveaux traits fertiles
Le faſſent voir en differens tableaux,
Tiran des Fâcheux & des Sots,
Hiſtorien d'Amour & des Guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ſes Complots
Aux Amans heureux ou tranquilles,
Déſolateur de ſes Rivaux,
Fléau des diſcours inutiles,
Agréable & vif en propos,
Célebre Diſeur de Bons-Mots,
Et ſur-tout grand Preneur de Villes.
N'oubliez pas le Cheval blanc (*a*),
Sur lequel ſoutenant témeraire menace
Il parut inopinément
Vers les Campagnes de l'Alſace
Aux yeux d'un Prince triomphant.
Dites par quel enchantement,
Par quelle adreſſe ou quelle audace,

En

(*a*) Il avoit promis à Monſeigneur le Dauphin qui commandoit l'Armée d'Alſace, qu'il le verroit arriver ſur un Cheval blanc avant la fin de la Campagne.

En dépit du vieux Saint-Alban,
Et d'Arlington & d'Haliface,
Et d'une Nimphe encore à ſéduiſante face,
Il enleva le Buckinghan (*a*).
Contez ces Faits tout uniment.
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever inſolemment;
Et ce n'eſt pas toujours au ſommet du Parnaſſe,
Que par un tour aiſé chaque recit s'explique.
Suivez la Nature de près;
Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,
Du miſerable Proſaïque,
Et du ſtile trop Poëtique,
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique,
Mais ne les condamnez jamais
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le Genre Marotique
Se renouvelle avec ſuccès.
Empruntez les nouveaux attraits,
Que l'on trouve à ſon air antique;
De Ronſard ou de Rabelais
Inſtruiſez-vous dans la boutique;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & Gothique
Pour divertir à peu de frais.

Nous

(*a*) Il perſuada au Duc de Buckinghan de paſſer en France avec lui pour rompre la triple Alliance, malgré les efforts que les Miniſtres d'Angleterre & la Comteſſe de Shrewsbury firent pour l'en empêcher. Buckinghan étoit alors Favori de Charles II.

Nous l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis; mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante, nous paroissoit plus difficile à suivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux: des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont, peuvent compter sur quelque indulgence. En tout cas vous n'êtes guères connus que de lui; & selon les apparences ce que vous allez faire, ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finissons cette visite, poursuivit-il; & par les souhaits que je vais faire, faites connoître à mon Héros que je m'intéresse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable Destin
D'un esprit éternel soustienne encor les charmes;
Qu'il dorme un peu plus le matin;
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes;
Et que le Pere Seraphin,
Tousjours sur de fausses allarmes,
Le vienne exhorter à sa fin;
Et que ce soit tousjours en vain,
Qu'abandonné du Médecin
La Cour pour lui verse des larmes.
Par ses soins redoublez, que le Roi convaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir aussi long-temps vescu.

A tant se teut le Normand Philosophe,
De son temps gentil Clerc, ains Gaudisseur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshui ne sont pas de l'étoffe
D'un Pasteur ensépulturé.

Or

Or s'en partit revoir la cointe (*a*) bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez.
Jà n'eſt métier, qu'illec il vous attende:
Si ne dira pourquoi celle légende;
Trop mieux que nous la raiſon en ſçavez.

Que ſi dans cinquante ans, ſans eſtre grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit géſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin;
Adonc verrez maint & maint Camarade,
Qui menant feſte & moult joyeux Hutin (*b*),
A grand randon (*c*) vous feront accolade.
Là trouverez Meſſire Benſerade,
Le preux Chapelle, & Maître Chapelain,
Les Damoizels Voiture & Sarrazin,
Avec cil (*d*) qui, ne Chanſon, ne Balade,
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.

Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou bataiſler,
Roide Jouſteur, & courtois Chevalier,
Aſſez devant les Guerres de la Fronde.
Si revenez és bords de la Gironde,
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez

(*a*) Vieux mot, qui ſe diſoit des perſonnes belles, ajuſtées; du latin *compius*, ou peut-être du celtique *coant*.
(*b*) Ce mot ſignifie querelle, debat. Du Cange dit que Louis X. Roi de France fut appellé Louis *Hutin*, parce que dans ſon enfance il étoit mutin & querelleur.
(*c*) Avec empreſſement, *ou plutôt* en troupes.
(*d*) Vieux mot, qui autrefois ſignifioit *Celui*.

Verrez Châtel ſis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſez ont eau claire & profonde.
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon de Sémeac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſions cette longue Lettre. Nous avons eu beau changer de ſtile & de langage pour en faire quelque-choſe; vous voyez combien nous ſommes reſtez au-deſſous de notre ſujet. Il faudroit pour y réuſſir que celui que nos fictions viennent de reſſuſciter, fût encore parmi les vivans. Mais

Il n'eſt plus de Saint-Evremont,
Et ce Chroniqueur agréable
Du Sérieux & de la Fable,
Ce Favori du ſacré Mont
N'a pu trouver le Cocyte guéable:
Et de ce Fleuve redoutable
Le Retour n'eſt permis qu'au Comte de Grammont.

MÉMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE
DE
GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

COMME ceux qui ne lisent que pour se divertir, me paroissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un Livre que pour y chercher des défauts ; je déclare que, sans me mettre en peine de la sévere érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus que l'ordre des Tems, ou la disposition des Faits, qui coûtent plus à l'Ecrivain qu'ils ne divertissent le Lecteur, ne m'embarrasseront gueres dans l'arrangement de ces MEMOIRES.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent, auront

place dans ces Fragmens, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par-où on commence un Portrait, pourvû que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original. Le fameux *Plutarque* qui traite ses Héros comme ses Lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, & promene l'attention des autres sur de curieuses Antiquitez, ou d'agréables traitez d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius, le Preneur de Villes, n'étoit pas à beaucoup près si grand que son Pere *Antigonus*, à ce qu'il nous dit. En recompense il nous apprend que son Pere *Antigonus* n'étoit que son Oncle; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa Vie par un abrégé de sa Mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes & de ses mauvaises qualitez, où il fait entrer le pauvre *Marc-Antoine*, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la Vie de *Numa Pompilius*, il entre en matiere par une Dissertation sur son Precepteur *Pythagore*; & comme il croit qu'on est fort en peine de sçavoir, si c'est l'ancien Philosophe, ou bien un certain Pythagore qui, après avoir gagné le prix de la Course aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa* pour lui enseigner la Philosophie, & lui aider à gouverner son Royaume, il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin-là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque-chose à l'Historien de toute l'Antiquité auquel on doit le plus; c'est seulement pour autoriser la maniere dont j'écris une Vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un Homme, dont le caractere inimitable efface des défauts qu'on ne pré-

prétend point déguiſer ; d'un Homme illuſtre par un mélange de Vices & de Vertus, qui ſemblent ſe ſoutenir dans un enchaînement néceſſaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppoſitions.

C'eſt ce relief incompréhenſible qui dans la Guerre, l'Amour, le Jeu, & les divers Etats d'une longue Vie, a rendu le COMTE DE GRAMMONT l'admiration de ſon ſiécle. C'eſt par-là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ſes agrémens & ſon inconſtance ; de ceux où la vivacité de ſon eſprit a répondu de ces mots heureux qu'une approbation univerſelle tranſmet à la Poſterité ; de tous les endroits enrichis des profuſions de ſa magnificence ; & de ceux, enfin, où il a conſervé la liberté de ſon jugement, dans les périls les plus preſſans, tandis que le badinage de ſon humeur au milieu des dangers les plus ſérieux de la Guerre, marquoit une fermété qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point ſon Portrait. A l'égard de ſa figure, *Buſſi & Saint-Evremont*, Auteurs plus agréables que fideles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier DE GRAMMONT artificieux, volage, & même un peu perfide en amour, infatigable, & cruel ſur la jalouſie. *Saint-Evremont* s'eſt ſervi d'autres couleurs pour exprimer le génie & pour tracer en général les manieres du COMTE. Mais l'un & l'autre s'eſt fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de juſtice à ſon Héros.

C'eſt donc lui-même qu'il faut écouter dans ces recits agréables de ſiéges & de batailles, où il s'eſt diſtingué à la ſuite d'un autre Héros ; & c'eſt lui qu'il faut croire dans des événemens moins glorieux de ſa Vie, quand la ſincerité dont il étale ſon adreſſe, ſa vivacité, ſes ſupercheries, & les divers ſtratagêmes dont il s'eſt ſervi, ſoit en amour,

soit au jeu, expriment naturellement son caractere.

C'eſt lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet Ecrit, puiſque je ne fais que tenir la plume à meſure qu'il me dicte les Particularitez les plus ſingulieres & les moins connues de ſa Vie.

CHAPITRE II.

EN ces tems-là il n'en alloit pas en France comme à preſent. LOUIS XIII. regnoit encore, & le Cardinal *de Richelieu* gouvernoit le Royaume. De grands Hommes commandoient de petites Armées, & ces Armées faiſoient de grandes choſes. La fortune des Grands de la Cour dépendoit de la faveur du Miniſtre; les établiſſemens n'y étoient ſolides qu'à meſure qu'on lui étoit dévoué. De vaſtes projets jettoient au cœur des Etats voiſins les fondemens de cette Grandeur redoutable, où on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée. Les grands-chemins étoient impraticables de jour, & les ruës durant la nuit; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La Jeuneſſe en entrant dans le monde prenoit le parti que bon lui ſembloit. Qui vouloit, ſe faiſoit Chevalier: Abbé, qui pouvoit; j'entends *Abbé à Bénéfice*. L'habit ne diſtinguoit point le Chevalier de l'Abbé; & je crois que le Chevalier DE GRAMMONT étoit l'un & l'autre au ſiége de *Turin*. Ce fut ſa premiere Campagne, & il y porta ces diſpoſitions heureuſes, qui préviennent favorablement, & font qu'on n'a beſoin, ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu par-tout.

Le ſiége étoit formé quand il arriva. Cela lui épargna

épargna quelques téméritez ; car un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a eſſuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, qu'y aiant plus rien à faire à l'égard de la Place ſur cet article. Le Prince *Thomas* commandoit l'Armée ; & comme la charge de Lieutenant-Général n'étoit pas encore connue, *du Pleſſis-Praſlin*, & le fameux Vicomte *de Turenne*, étoient ſes Maréchaux-de-Camp.

On portoit quelque reſpect aux Places de Guerre, avant qu'une puiſſance, à laquelle rien ne peut réſiſter, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuſe de Bombes, & le ravage de cent Piéces de Canon en batterie. Avant ces furieux orages qui réduiſent le Gouverneur aux ſouterrains & la garniſon en poudre, de fréquentes ſorties vivement repouſſées, de vigoureuſes attaques vaillamment ſoutenues, ſignaloient l'art des Aſſiégeans & le courage des Aſſiégez : & par conſéquent les ſiéges étoient d'une longueur raiſonnable, & les Jeunes-Gens avoient le tems d'y apprendre quelque-choſe.

Il y eut de belles actions de part & d'autre dans celui de *Turin*. On y eſſuya des fatigues, on ſouffrit des pertes ; mais on ne s'ennuya plus dans l'Armée dès que le Chevalier DE GRAMMONT y fut, plus de fatigue dans la Tranchée ; plus de ſérieux chez les Généraux ; plus d'ennuis dans les Troupes depuis ſon arrivée. Il cherchoit & portoit par-tout la joye.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme par-tout ailleurs, on voyoit des Gens de mérite, ou des Gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier DE GRAMMONT dans les choſes qui le faiſoient briller, & n'y réuſſiſſoient pas : les autres admiroient ſes talens, & recherchoient ſon amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il

étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractere de son esprit. Il l'avoit simple & naturel, mais avec le discernement & la délicatesse des plus fins & des plus déliez. Plein de franchise & de probité dans toutes ses manieres, le Chevalier DE GRAMMONT ne fut pas long-tems à démêler les qualitez qui le distinguoient. Ainsi la connoissance fut bien-tôt faite, & l'amitié bien-tôt liée entre eux.

Matta voulut absolument, que le Chevalier DE GRAMMONT vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à fraix communs qu'ils donnerent les repas les mieux entendus & les plus délicats qu'on eût encore vûs. Le Jeu rendoit à merveille dans les commencemens, & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les Généraux tour à tour régalez admirerent leur magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choses les plus communes; & son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se deshonorer que de ne se pas soumettre à son goût. *Matta* lui laissoit le soin de louer la Table & d'en faire les honneurs: & charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avoit rien de si beau que de vivre comme ils faisoient, & rien de plus aisé que de continuer; mais il s'apperçut bien-tôt que les plus grandes prospéritez ne sont pas les plus durables.

Une grosse chere, une petite économie, des Domestiques infideles, une fortune ennemie; tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand

quand le génie du Chevalier, fertile en reſſources, entreprit de ſoutenir ſon premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires; quoique celui qui en avoit le ſoin, les eût ſéparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépenſe, ou à rendre ſes comptes pour le paſſé. Un jour que le Chevalier DE GRAMMONT étoit revenu plutôt qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un fauteuil: & ne voulant pas interrompre ſon repos, il ſe mit à rêver à ſon projet. *Matta* s'éveilla ſans qu'il s'en apperçut; & aiant quelque tems admiré la contemplation où il paroiſſoit enſéveli, & ce profond ſilence entre deux hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment enſemble, il le rompit par un ſoudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à meſure que l'autre le regardoit.

„ Voilà, dit le Chevalier, un reveil aſſez gai & „ aſſez bouffon; & à qui en as-tu donc? ou ſi „ c'eſt aux Anges que tu ris? Ma foi, Chevalier, „ dit *Matta*, je ris d'un ſonge que je viens de faire, ſi naturel & ſi plaiſant, qu'il faut que je „ t'en faſſe rire auſſi. Je rêvois que nous avions „ renvoyé M. le Maître-d'Hôtel, M. le Chef de „ Cuiſine, & M. notre Officier; réſolus pour le reſte de la campagne d'aller manger chez les „ autres, comme les autres étoient venus manger „ chez nous. Voilà mon ſonge; & toi, Chevalier, à quoi rêvois-tu?

„ Pauvre eſprit! dit le Chevalier en hauſſant „ les épaules: te voilà d'abord ſur le côté, te voilà dans la conſternation & l'humilité pour quelques mauvais propos que le Maître-d'Hôtel t'aura tenus comme à moi? Quoi! après la figure „ que nous avons faite, à la barbe des Grands „ & des Etrangers de l'Armée, quitter la partie „ comme des Sots, & plier bagage comme des

„ Croquans au premier épuiſement de finance? „ Tu n'as point de ſentiment. Où eſt l'honneur „ de la France? Et où eſt l'argent? dit *Matta*. „ Car mes gens ſe donnent au diable qu'il n'y a „ pas dix écus dans la maiſon; & je crois que les „ tiens ne t'en gardent gueres davantage: car il „ y a plus de huit jours que je ne t'ai vû, ni ti- „ rer ta bourſe, ni compter ton argent; amuſe- „ ment qui t'occupoit volontiers en proſperité.

„ Je conviens de tout cela, dit le Chevalier. „ Mais je veux te faire convenir, que tu n'es „ qu'une poule mouillée dans cette occaſion. Et „ que ſeroit-ce de toi, ſi tu te voyois dans l'état „ où je me ſuis trouvé à Lyon, quatre jours avant „ d'arriver ici? Je t'en veux faire le recit.

CHAPITRE III.

„ VOici, dit *Matta*, qui ſent bien le Roman, hors „ qu'il faudroit que ce fût ton Ecuyer qui „ me contât ton Hiſtoire. C'eſt l'ordre, dit le „ Chevalier. Cependant, je pourrai te parler de „ mes premiers exploits ſans bleſſer ma modeſtie: „ outre que mon Ecuyer a l'accent un peu burleſ- „ que pour un recit héroïque.

„ Tu ſçauras donc qu'en arrivant à Lyon „ .. Eſt-ce comme cela qu'on commence? dit *Matta*. Prens ton Hiſtoire d'un peu plus loin: les moin- dres particularitez d'une Vie comme la tienne mé- ritent d'être contées; mais ſur-tout la maniere dont tu ſaluas le Cardinal *de Richelieu* la premiere fois. On m'en a fait rire. Au reſte je te diſ- penſe de me parler des gentilleſſes de ton enfan- ce, de la généalogie, du nom, & de la qua- lité de tes Ancêtres: car tu n'en ſçais pas un mot,

„ Ah

„ Ah, que tu fais le mauvais Plaisant! Tu crois „ que tout le monde est de ton ignorance. Tu „ t'imagines donc que je ne connois pas les *Menodaures*, ni les *Corisandes*; moi! Je ne sçais peut-„ être pas qu'il n'a tenu qu'à mon Pere d'être Fils „ d'HENRI IV? Le Roi vouloit à toute force „ le reconnoître, & jamais ce traître d'homme „ n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce se-„ roit que les GRAMMONTS sans ce beau travers! „ Ils auroient le pas devant les *Césars de Vendôme*. „ Tu as beau rire, c'est l'Evangile. Mais venons „ à notre fait.

„ On me mit au College de Pau dans la vûë „ de me faire d'Eglise; mais, comme j'avois bien „ d'autres vûës, je n'avois garde d'y profiter. J'a-„ vois tellement le jeu dans la tête que le Pré-„ cepteur & les Régens perdoient leur Latin en „ me le voulant apprendre. Le vieux *Brinon* „ qui me servoit de Valet-de-Chambre & de Gou-„ verneur, avoit beau me menacer de ma Mere. „ Je n'étudiois que quand il me plaisoit, c'est-à-„ dire, presque jamais. Cependant on me trai-„ toit en Ecolier de ma qualité : j'eus toutes les „ dignitez de la Classe sans les avoir méritées; „ & je sortis du College à peu près comme j'y étois „ entré. On trouva que j'en sçavois encore de „ reste pour l'Abbaye que mon Frere avoit demandé „ pour moi.

„ Il venoit d'épouser la Niéce d'un Ministre de-„ vant qui tous genoux fléchissoient. Il voulut me „ présenter à lui. J'eus peu de peine à quitter „ mon Pays, & beaucoup d'impatience d'arriver „ à Paris. Mon frere m'aiant tenu quelque tems „ auprès de lui pour me dégourdir, il me lâcha „ par la Ville pour perdre l'air de la Campagne, „ & trouver celui du Monde. Je l'attrapai si bien, „ que je ne voulus plus m'en défaire quand il fut „ question de me présenter à la Cour en équipa-

„ ge

„ ge d'Abbé. Tu ſais comme on ſe mettoit alors ? „ Tout ce qu'on obtint de moi, fut de mettre une „ ſoutanne par-deſſus mes habits ; & mon frere, „ mourant de rire de mon habillement Eccléſiaſti- „ que, voulut en faire rire les autres. J'avois la „ plus belle tête du monde, bien poudrée & bien „ friſée, par-deſſus ma ſoutanne, & par-deſſous „ des bottines blanches & des éperons dorez. Le „ Cardinal qui avoit l'eſprit pénétrant, n'avoit „ garde de rire. Cette élévation de ſentimens lui „ donna de l'ombrage. Il jugea de ce que ſeroit „ un génie qui à cet âge ſe moquoit de la Ton- „ ſure, & mépriſoit le petit Colet.

„ Quand mon frere m'eut remené chez lui : *Or* „ *ça, notre petit Cadet*, me dit-il, *cela s'eſt paſſé* „ *à merveille, & votre ajuſtement mi-parti de Ro-* „ *be, & d'Epée, a beaucoup rejoui la Cour : mais* „ *ce n'eſt pas tout ; il faut opter, mon petit Cava-* „ *lier. Voyez donc, ſi vous en tenant à l'Egliſe* „ *vous voulez poſſeder de grands biens, & ne rien* „ *faire ; ou avec une petite légitime vous faire* „ *caſſer bras & jambes pour être le* Fructus Bel- „ *li d'une Cour inſenſible, & parvenir ſur la fin* „ *de vos jours à la dignité de Maréchal-de-Camp,* „ *avec un œil de verre & une jambe de bois.*

„ *Je ſçai*, lui dis-je, *qu'il n'y a aucune compa-* „ *raiſon entre ces deux états pour la commodité de* „ *la vie ; mais, comme il faut chercher ſon ſalut* „ *préférablement à tout, je ſuis réſolu de renoncer à* „ *l'Egliſe pour tâcher de me ſauver ; à condition* „ *néanmoins que je garderai mon Abbaye.* Les re- „ montrances & l'autorité de mon frere furent „ inutiles pour m'en détourner ; & il falut bien „ me paſſer ce dernier article pour m'entretenir „ à l'Académie.

„ Tu ſais que je ſuis le plus adroit Homme de „ France ? Ainſi j'eus bien-tôt appris tout ce qu'on „ y montre ; &, chemin faiſant, j'appris encore ce

„ qui

„ qui perfectionne la jeuneſſe, & rend honnête-
„ homme ; car j'appris encore toutes ſortes de
„ jeux aux Cartes & aux Dez. La vérité eſt que
„ je m'y crus d'abord beaucoup plus ſavant que je
„ ne l'étois; comme je l'ai dans la ſuite éprouvé.

„ Ma Mere qui ſut le parti que je prenois,
„ pleura la profeſſion que j'avois quittée, & ne put
„ ſe conſoler de celle que j'avois priſe. Elle avoit
„ compté que dans l'Egliſe je ſerois un Saint; elle
„ compta que je ſerois un Diable dans le Monde,
„ ou tué à la Guerre. Je mourois d'envie d'y
„ aller ; mais comme j'étois encore trop jeune,
„ il fallut faire une Campagne à *Bidache* avant
„ que d'en faire une à l'Armée.

„ Quand je fus de retour auprès de ma Mere,
„ j'avois tellement l'air de la Cour & du Monde,
„ qu'elle eut du reſpect pour moi, au lieu de
„ me gronder de mon entêtement pour les Ar-
„ mes. J'étois ſon Idole ; & me trouvant iné-
„ branlable, elle ne ſongea qu'à me garder le
„ plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on fît
„ mon petit Equipage.

„ Le fidele *Brinon* qui me fut donné pour
„ Valet-de-Chambre, devoit encore faire la char-
„ ge de Gouverneur & d'Ecuyer, parce que c'eſt
„ peut-être le Gaſcon unique, qu'on verra jamais
„ ſérieux & rebarbatif au point où il l'eſt. Il ré-
„ pondit de ma conduite ſur la bienſéance & la
„ morale, & promit à ma Mere qu'il rendroit
„ bon compte de ma perſonne dans les dangers
„ de la Guerre. J'eſpere qu'il tiendra mieux ſa
„ parole à l'égard de ce dernier article qu'il n'a
„ fait ſur les autres.

„ On fit partir mon Equipage huit jours avant
„ moi, C'étoit toujours autant de tems que ma
„ Mere gagnoit pour me faire des exhortations.
„ Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la
„ crainte de Dieu devant les yeux, & l'amour du

„ Pro-

„ Prochain en recommandation, elle me laiſſa
„ partir ſous la garde du Seigneur & du ſage
„ *Brinon*.

„ Dès la ſeconde poſte nous prîmes querelle.
„ On lui avoit mis quatre cens louis entre les
„ mains pour ma Campagne. Je les voulus avoir.
„ Il s'y oppoſa fortement. *Vieux Faquin*, lui dis-
„ je, *eſt-ce à toi cet argent ; ou, ſi on te l'a donné pour moi ? A ton avis il me faudroit un Tréſorier pour ne payer que par Ordonnance.* Je ne
„ ſai ſi ce fut par preſſentiment qu'il s'attriſta ;
„ mais ce fut avec des violences & des convulſions extrêmes qu'il ſe vit contraint de céder.
„ On eût dit que je lui arrachois le cœur.

„ Je me ſentis plus léger & plus gai depuis le
„ dépôt dont je l'avois ſoulagé ; lui au contraire
„ parut ſi accablé, qu'on eût dit que je lui avois
„ mis quatre cens livres de plomb ſur le dos, en
„ lui ôtant ces quatre cens Piſtoles. Il falut
„ foüetter ſon cheval moi-même, tant il alloit
„ peſamment ; & ſe retournant de tems en tems,
„ *M. le Chevalier*, me diſoit-il, *ce n'eſt pas ainſi que Madame l'entend.* Ses réflexions & ſes douleurs ſe renouvelloient à chaque Poſte ; car au
„ lieu de donner dix ſols au Piſtillon, j'en donnois trente.

„ Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux Soldats
„ nous arrêterent à la Porte de la Ville pour nous
„ mener chez le Gouverneur. J'en pris un pour
„ me conduire à la meilleure Hôtellerie, & mis *Brinon* entre les mains de l'autre pour aller rendre compte au Commandant de mon voyage &
„ de mes deſſeins.

„ Il y a d'auſſi bons Traiteurs à Lyon qu'à Paris ; mais mon Soldat, ſelon la coutume, me mena chez un de ſes amis, dont il me vanta la
„ maiſon comme le lieu de la Ville où on faiſoit la chere la plus délicate, où on trou-

„ voit

„ voit la meilleure compagnie. L'Hôte de ce Palais étoit gros comme un muid: il s'appelloit *Cerise*. Il étoit Suisse de nation, empoisonneur „ de profession, & voleur par habitude. Il me „ mit dans une chambre assez propre, & me demanda si je voulois manger en compagnie, ou „ seul. Je voulus être de l'Auberge, à cause du „ Beau-monde que le Soldat m'avoit promis „ dans cette maison.

„ *Brinon* que les questions du Gouverneur avoient impatienté, revint plus refrogné „ qu'un vieux Singe; & voyant que je me peignois un peu pour descendre: *Et que voulez-vous donc, Monsieur?* me dit-il. *Aller trotter par la Ville? Non, n'est-ce pas assez trotté depuis le matin? Mangez un morceau, & couchez-vous à bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour. Monsieur le Contrôleur*, lui „ dis-je, *je ne veux, ni trotter par la Ville, ni manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. En pleine Auberge?* s'écria-t-il. *Hé! Monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au Diable, s'ils ne sont une douzaine de Baragouineurs à jouer Cartes & Dez, qu'on n'entendroit pas Dieu tonner.*

„ J'étois devenu insolent depuis que je m'étois „ emparé de l'argent; & voulant commencer à „ me soustraire de la domination de mon Gouverneur: *Sçavez-vous bien, Monsieur Brinon*, „ lui dis-je, *que je n'aime pas qu'un Sot fasse le raisonneur? Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, & que j'aie ici des chevaux de Poste avant le jour.*

„ J'avois senti pétiller mon argent au moment „ qu'il avoit lâché le mot de *Cartes* & *Dez*. Je „ fus un peu surpris de trouver la Sale où on „ mangeoit remplie de figures extraordinaires. „ Mon Hôte, après m'avoir présenté, m'assura „ qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de ces

„ Mes-

„ Meſſieurs qui auroient l'honneur de manger a-
„ vec moi. Je m'approchai d'une table où on
„ jouoit, & je faillis à mourir de rire. Je m'é-
„ tois attendu à voir bonne compagnie & gros
„ jeu; & c'étoient deux Allemands qui jouoient
„ au trictrac. Jamais chevaux de caroſſe n'ont
„ joué comme ils faiſoient; mais leur figure
„ ſur-tout paſſoit l'imagination. Celui auprès de
„ qui j'étois, étoit un petit *Ragot*, graſſouillet &
„ rond comme une boule. Il avoit une fraiſe a-
„ vec un chapeau pointu haut d'une aune. Non,
„ il n'y a perſonne qui d'un peu loin ne l'eût
„ pris pour le dôme de quelque Egliſe avec un
„ clocher deſſus. Je demandai à l'Hôte ce que
„ c'étoit? *Un Marchand de Baſle*, me dit-il, *qui*
„ *vient vendre ici des chevaux; mais je crois qu'il*
„ *n'en vendra gueres de la maniere qu'il s'y prend;*
„ *car il ne fait que jouer. Joue-t-il gros jeu?*
„ lui dis-je. *Non pas à preſent*, dit-il; *ce n'eſt*
„ *que pour leur écot, en attendant le ſouper: mais*
„ *quand on peut tenir le petit Marchand en particu-*
„ *lier, il joue beau jeu. A-t-il de l'argent*, lui
„ dis-je? *Oh, oh*, dit le perfide Ceriſe, *plût à*
„ *Dieu que vous lui euſſiez gagné mille piſtoles &*
„ *en être de moitié; nous ne ſerions pas long-tems*
„ *à les attendre.*

„ Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer
„ la ruine du *Chapeau pointu*. Je me remis au-
„ près de lui pour l'étudier. Il jouoit tout de
„ travers, écoles ſur-écoles, Dieu ſait. Je com-
„ mençois à me ſentir quelques remords ſur l'ar-
„ gent que je devois gagner à une *petite Citrouil-*
„ *le* qui en ſavoit ſi peu. Il perdit ſon écot,
„ on ſervit, & je le fis mettre auprès de moi.
„ C'étoit une table de Réfectoire, où nous étions
„ pour le moins vingt-cinq malgré la promeſſe
„ de mon Hôte.

„ Le plus maudit repas du monde fini toute
„ cette

„ cette cohuë ſe diſperſa, je ne ſçai comment, à
„ la réſerve du *petit Suiſſe* qui ſe tint auprès de
„ moi, & l'Hôte qui ſe vint mettre de l'autre
„ côté. Ils fumoient comme des Dragons, & le
„ *Suiſſe* me diſoit de tems en tems: *Demande par-*
„ *don à Monſieur de la liberté grande*; & là-deſſus
„ m'envoyoit des bouffées de tabac à m'étouffer.
„ Monſieur *Ceriſe* de l'autre côté me demanda la
„ liberté de me demander ſi j'avois jamais été
„ dans ſon pays, & parut ſurpris de me voir
„ aſſez bon air ſans avoir voyagé en Suiſſe.

„ Le *petit Ragot* à qui j'avois à faire, étoit
„ auſſi queſtionneur que l'autre. Il me demanda
„ ſi je venois de l'Armée de Piedmont; & lui
„ aiant dit que j'y allois, il me demanda ſi je
„ voulois acheter des chevaux; qu'il en avoit
„ bien deux cens, dont il me feroit bon marché.
„ Je commençois à être enfumé comme un jam-
„ bon; & m'ennuyant du tabac & des queſtions,
„ je propoſai à mon homme de jouer une petite
„ piſtole au trictrac, en attendant que nos gens
„ euſſent ſoupé. Ce ne fut pas ſans beaucoup
„ de façons qu'il y conſentit, en me demandant
„ pardon de la *liberté grande*.

„ Je lui gagnai partie, revanche, & le tout,
„ dans un clin-d'œil; car il ſe troubloit & ſe
„ laiſſoit enfiler, que c'étoit une bénédiction.
„ *Brinon* arriva ſur la fin de la troiſiéme partie
„ pour me mener coucher. Il fit un grand ſigne
„ de croix, & n'eut aucun égard à tous ceux que
„ je lui faiſois de ſortir. Il falut me lever pour
„ lui en aller donner l'ordre en particulier. Il
„ commença par me faire des reprimandes de ce
„ que je m'encanaillois avec un vilain monſtre
„ comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un
„ *gros Marchand* qui avoit force argent, & qui
„ ne joüoit non plus qu'un enfant. *Lui, Mar-*
„ *chand?* s'écria-t-il. *Ne vous y fiez pas, M. le*

„ *Che-*

„ *Chevalier. Je me donne au Diable, si ce n'eſt* „ *quelque Sorcier. Tais-toi, vieux Fou*, lui dis- „ je : *il n'eſt non plus Sorcier que toi ; c'eſt tout* „ *dire : & pour te le montrer, je lui veux gagner* „ *quatre ou cinq cens piſtoles avant de me coucher.* „ En diſant cela je le mis dehors, avec défenſe „ de rentrer ou de nous interrompre.

„ Le jeu fini, le *petit Suiſſe* déboutonna ſon „ haut-de-chauſſe pour tirer un beau quadruple „ d'un de ſes gouſſets ; & me le préſentant il „ me demanda pardon de la *liberté grande*, & vou- „ lut ſe retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je „ lui dis que nous ne jouions que pour nous amu- „ ſer ; que je ne voulois point de ſon argent ; & „ que s'il vouloit, je lui jouerois ſes quatre Piſ- „ toles dans un tour unique. Il en fit quelque „ difficulté ; mais il ſe rendit à la fin, & les re- „ gagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre ; „ la chance tourna, le dez lui devint favorable, „ les écoles ceſſerent ; je perdis partie, revanche, „ & le tout, les moitiez ſuivirent, le tout en fut. „ J'étois piqué, lui beau joueur, il ne me refuſa „ rien, & me gagna tout ſans que j'euſſe pris „ ſix trous en huit ou dix parties. Je lui de- „ mandai encore un tour pour cent piſtoles ; mais, „ comme il vit que je ne mettois pas au jeu, il „ me dit qu'il étoit tard, qu'il falloit qu'il allât „ voir ſes chevaux, & ſe retira, me demandant „ pardon de la *liberté grande*. Le ſens-froid dont „ il me refuſa, & la politeſſe dont il me fit la „ reverence, me piquerent tellement que je fus „ tenté de le tuer. Je fus ſi troublé de la rapi- „ dité dont je venois de perdre juſqu'à la derniere „ piſtole, que je ne fis pas d'abord toutes les ré- „ flexions qu'il y a à faire ſur l'état où j'étois „ réduit.

„ Je n'oſois remonter dans ma chambre de „ peur de *Brinon*. Par bonheur s'étant ennuyé de

„ m'at-

„ m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut quelque
„ conſolation, mais elle ne dura pas. Dès que
„ je fus au lit, tout ce qu'il y avoit de funeſte
„ dans mon avanture, ſe préſenta à mon imagina-
„ tion. Je n'eus garde de m'endormir. J'envi-
„ ſageois toute l'horreur de mon deſaſtre ſans
„ y trouver de remede; & j'eus beau tourner mon
„ eſprit de toutes façons, il ne me fournit aucun
„ expédient. Je ne craignois rien tant que l'au-
„ be du jour: elle arriva pourtant, & le cruel
„ *Brinon* avec elle. Il étoit botté juſqu'à la cein-
„ ture; & faiſant claquer un maudit foüet qu'il
„ tenoit à la main: *Debout, M^r. le Chevalier*, s'é-
„ cria-t-il en ouvrant mes rideaux; *les chevaux*
„ *ſont à la porte, & vous dormez encore? Nous*
„ *devrions avoir déja fait deux poſtes. C'à de l'ar-*
„ *gent pour payer dans la maiſon. Brinon*, lui dis-
„ je d'une voix humiliée, *fermez le rideau! Com-*
„ *ment*, s'écria-t-il, *fermez le rideau! Vous voulez*
„ *donc faire votre Campagne à Lyon? Apparemment*
„ *vous y prenez goût. Et le gros Marchand, vous*
„ *l'avez dévaliſé, non pas, M. le Chevalier? Cet*
„ *argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a*
„ *peut-être une famille, & c'eſt le pain de ſes en-*
„ *fans qu'il a joué, & que vous avez gagné. Cela*
„ *valoit-il la peine de veiller toute la nuit? Que di-*
„ *roit Madame, ſi elle voyoit ce train? Monſieur Bri-*
„ *non*, lui dis-je, *fermez, s'il vous plaît, le rideau.*
„ Mais au lieu de m'obéïr, on eût dit que le
„ Diable lui fourroit dans l'eſprit ce qu'il y avoit
„ de plus ſenſible & de plus piquant dans un mal-
„ heur comme le mien. *Et combien?* me diſoit
„ il; *les cinq cens? Que fera ce pauvre homme?*
„ *Souvenez-vous que je vous l'ai dit, Monſieur le*
„ *Chevalier? Cet argent ne vous profitera pas. Eſt-*
„ *ce quatre cens? trois? deux? Quoi! ce ne ſeroit*
„ *que cent louis?* pourſuivit-il, voyant que je
„ branlois la tête à chaque ſomme qu'il avoit nom-

„ mée.

„ mée. *Il n'y a pas grand mal à cela : & cent pis-*
„ *toles ne le ruineront pas, pourvû que vous les ayez*
„ *bien gagnées. Brinon*, *mon ami*, lui dis-je avec
„ un grand soupir, *fermez le rideau ; je suis indi-*
„ *gne de voir le jour.*

„ *Brinon* treſſaillit à ces triſtes paroles ; mais il
„ penſa s'évanouïr quand je lui contai mon a-
„ venture. Il s'arracha les cheveux, fit des ex-
„ clamations douloureuſes, dont le refrain étoit
„ toujours : *Que dira Madame* ? Et après s'être
„ épuiſé en regrets inutiles : *Ça donc*, *M. le Che-*
„ *valier*, me dit-il, *que prétendez-vous devenir* ?
„ *Rien*, lui dis-je, *car je ne ſuis bon à rien.* En-
„ ſuite, comme j'étois un peu ſoulagé de lui a-
„ voir fait ma confeſſion, il me paſſa quelques
„ projets dans la tête que je ne pus lui faire ap-
„ prouver. Je voulois qu'il allât en poſte join-
„ dre mon équipage pour vendre quelqu'un de
„ mes habits. Je voulois encore propoſer au Mar-
„ chand de chevaux de lui en acheter bien cher à
„ credit pour les revendre à bon marché. *Bri-*
„ *non* ſe moqua de toutes ces propoſitions ; &
„ après avoir eu la cruauté de me laiſſer long-
„ tems tourmenter, il me tira d'affaire. Les pa-
„ rens font toujours quelque vilenie à leurs pau-
„ vres enfans. Ma Mere avoit eu deſſein de me
„ donner cinq cens louis ; elle en avoit retenu
„ cinquante, tant pour quelques petites répara-
„ tions à l'Abbaye, que pour faire prier Dieu pour
„ moi. *Brinon* étoit chargé de cinquante autres,
„ avec ordre de ne m'en point parler que dans
„ quelque preſſante néceſſité. Elle arriva bien-tôt,
„ comme tu vois ?

„ Voilà, pour abréger, le dénoûment de cette
„ premiere intrigue. Le jeu m'a favoriſé juſques
„ ici ; car je me ſuis vû quinze cens louis, tous
„ frais faits, depuis mon arrivée. La fortune eſt
„ redevenue mauvaiſe, il la faut corriger. Notre

„ argent

„ argent eſt au bas ; eh bien, il y faut re-
„ médier. „

Rien n'eſt plus aiſé, dit *Matta* : il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de chevaux, auſſi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidele *Brinon* n'auroit-il point encore quelque réſerve pour la derniere extrémité ? La voilà ma foi venue, & nous ne ferions pas mal de nous en ſervir.

La plaiſanterie ſeroit de ſaiſon, lui dit le Chevalier, ſi tu ſavois où donner de la tête. Il faut de l'eſprit de reſte, pour en vouloir fourrer partout, comme tu prétens faire. Que Diable ! tu veux toujours badiner, ſans ſonger que la conjoncture eſt des plus ſérieuſes pour nous. Ecoute, je vais demain au Quartier-général ; je dînerai chez le Comte de *Cameran*, & je le prierai de ſouper. . . . . Et où ? dit *Matta*. Ici, dit le Chevalier. Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici apparemment un de tes projets de Lyon : tu ſais que nous n'avons ni argent ni credit ; & pour racommoder nos affaires tu veux donner à ſouper ?

Eſprit bouché ! dit le Chevalier. Eſt-il poſſible, que depuis le tems que nous ſommes enſemble, il ne te ſoit pas venu le moindre brin d'imagination ? Le Comte de *Cameran* joue au Quinze, & moi auſſi ; nous avons beſoin d'argent, il n'en ſait que faire ; je commanderai un excellent repas, il le payera. Fais-moi parler à ton Maître-d'hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions qu'il eſt bon de prendre dans une occaſion comme celle-ci. Comme quoi ? dit *Matta*. Voici comme quoi, dit le Chevalier ; car je vois bien qu'il te faut expliquer juſques aux choſes les plus claires.

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'eſt-il pas vrai ? Dès que la nuit ſera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt Soldats,

commandez par *La Place*, ton Sergent ; & tu les posteras ventre à terre entre ci & le Quartier-général. . . .Comment, Mor. . . .! s'écria *Matta*, une embuscade? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétens voler ce pauvre Savoyard. Si c'est là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas. . . . Pauvre esprit ! dit le Chevalier : voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent. Les Piedmontois, honnêtes-gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers & défians. Celui-ci commande la Cavalerie. Tu sais que tu ne saurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir, que fait-on ce qu'il pourroit faire ? car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, cher Chevalier, dit *Matta* se tenant les côtez, embrasse-moi ; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon Sot, moi, de croire quand tu m'as parlé de prendre des précautions qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dez de mauvaise foi. Je ne me serois jamais avisé de faire souvenir un homme qui joue au Quinze, par un détachement d'Infanterie. Il faut avouer que tu es déjà grand homme de guerre.

Le lendemain vint tout alla de point en point comme le Chevalier de GRAMMONT l'avoit projetté ; l'infortuné *Camerus* donna dans le piége. On soupa le plus agréablement du monde. *Matta* but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le Chevalier DE GRAMMONT, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un Convié qu'il alloit bientôt

tôt rendre très-ſerieux ; & le bon *Cameran* mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chere & l'amour du jeu; c'eſt-à-dire, qu'il ſe hâtoit de manger pour ne rien dérober au tems précieux qu'il deſtinoit au Quinze.

Le repas fini, le Sergent *La Place* poſta ſon embuſcade, & le Chevalier DE GRAMMONT entreprit ſon homme. Il avoit encore ſur le cœur la perfidie du Suiſſe *Ceriſe*, & du *Chapeau pointu*. Cela fit qu'il s'arma d'inſenſibilité contre de foibles remords & quelques ſcrupules qui ſe levoient dans ſon ame. *Matta*, ne voulant point être ſpectateur de l'hoſpitalité violée, ſe mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Cameran*.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre piſtoles, comme pour badiner ; mais *Cameran* aiant été trois ou quatre fois de reſte, il cava au plus fort, & le Jeu devint plus ſerieux. Il fut encore de reſte, & il devint orageux; les cartes volerent par la chambre, & les exclamations éveillerent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de ſommeil & chaude de vin, il ſe mit à rire des tranſports du Piedmontois; & au lieu de le conſoler : Ma foi, mon pauvre Comte, lui dit-il, ſi j'étois dans votre place, je ne jouerois plus. Et pourquoi ? dit l'autre. Je ne ſai, dit-il; mais le cœur me dit, que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit *Cameran*, en demandant des cartes. Voyez donc, dit *Matta*, & ſe rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les cartes étoient également malheureuſes pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons; & en dernier il avoit beau montrer Quinze, cela ne ſervoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit ? s'écria *Matta* qui s'étoit reveillé en ſurſaut.

Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies ſont les meilleures. Quittez; car je me donne au Diable, s'il eſt poſſible que vous gagniez. Et d'où vient? dit *Cameran* qui commençoit à s'impatienter. Voulez-vous le ſavoir? dit *Matta*. Ma foi, c'eſt que nous vous trompons.

Le Chevalier DE GRAMMONT, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité: Monſieur *Matta*, lui dit-il, trouvez-vous qu'il ſoit fort agréable pour un homme qui joue auſſi malheureuſement que Monſieur le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaiſanteries? Pour moi, j'en ſuis ſi ennuyé, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; & le Seigneur *Cameran* ſe radouciſſant lui dit, qu'il n'y avoit qu'à laiſſer parler Mr. *Matta*, ſi cela ne l'offenſoit pas; que pour lui, cela ne lui faiſoit aucune peine.

Le Chevalier DE GRAMMONT en uſa bien plus honnêtement, que le Suiſſe de Lyon n'avoit fait à ſon égard; car il joua ſur ſa parole tant qu'il voulut. *Cameran* lui en ſut ſi bon gré, qu'il perdit juſques à quinze cens piſtoles, & les paya dès le lendemain. Pour *Matta*, il fut grondé de la belle maniere de ſon intemperance de langue. Toute la raiſon qu'en eut celui qui le reprimandoit, fut qu'il y avoit de la conſcience à laiſſer tromper le pauvre Savoyard ſans l'en avertir; outre, diſoit-il, qu'il eût été bien-aiſe de voir ſon Infanterie aux mains avec la Cavalerie de *Cameran*, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette avanture les aiant remis en fonds, la fortune ſe déclara pour eux pendant le reſte de la Campagne: & le Chevalier DE GRAMMONT, pour faire voir qu'il ne s'étoit ſaiſi des effets du

Comte

Comte que par droit de repréſailles, & pour ſe dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce tems-là à faire l'uſage de ſon argent, qu'on lui a vû faire depuis dans toutes les occaſions. Il déterroit les malheureux pour les ſecourir; les Officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les Soldats eſtropiez dans la tranchée: enfin, tout éprouvoit ſa liberalité; mais ſa maniere d'obliger ſurpaſſoit encore ſes bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits, réuſſit par-tout. Connu des Soldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occaſions, où il y avoit quelque-choſe à faire, & le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, ſon premier ſoin fut de faire reſtitution, en mettant *Cameran* de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuiſable de bonne humeur & de vivacité lui fourniſſoit toujours quelque-choſe de nouveau dans les diſcours & dans les actions. Je ne ſai pour quelle occaſion Mr. *de Turenne* commanda ſur la fin du ſiége un corps ſéparé. Le Chevalier DE GRAMMONT le fut voir dans ſes nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. Mr. *de Turenne* aimoit naturellement la joye. La ſeule preſence du Chevalier l'inſpiroit. Il fut charmé de ſa viſite; & par reconnoiſſance il voulut le faire jouer. Le Chevalier DE GRAMMONT lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de ſon Précepteur, que quand on alloit chez ſes amis, il n'étoit pas prudent d'y laiſſer ſon argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit Mr. *de Turenne*, il ne trouveroit, ni gros jeu, ni grand argent, parmi nous; mais afin qu'il ne ſoit pas dit qu'on le laiſſe aller ſans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le Chevalier DE GRAMMONT y conſentit. La

Fortune qui l'avoit suivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; & voyant qu'il y avoit quelques visages consternez de la perte: Messieurs, leur dit-il, je ferois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes. Le Valet-de-Chambre crut qu'il se moquoit. Je vous parle serieusement, dit le Chevalier: je vous donne un cheval pour les cartes; & qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit Mr. *de Turenne*, j'en suis charmé pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vû jusqu'à present donner un cheval pour les cartes.

Turin se rendit enfin. Le Baron *de Batteville* qui l'avoit vaillamment défendu, & long-tems, eut une capitulation digne de sa résistance. Je ne sai si le Chevalier DE GRAMMONT eut quelque part à la prise de cette place; mais je sai bien que sous un Regne plus glorieux, & des armes par-tout victorieuses, sa hardiesse & son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis à la vûë de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

LA gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les Héros. Il faut que l'amour mette la derniere main au relief de leur caractere, par les travaux, la témérité des entreprises, & la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non seulement dans les Romans,

mans, mais dans l'Hiſtoire véritable des plus fameux Guerriers, & des plus célebres Conquerans.

Le Chevalier DE GRAMMONT & *Matta*, qui ne ſongeoient gueres à ces exemples, ne laiſſerent pas de ſonger qu'il étoit bon de s'aller délaſſer des fatigues du ſiége de *Turin*, en formant quelque ſiége aux dépens des beautez & des époux de Turin. Comme la Campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repaſſer les Monts.

Ils ſe mirent donc en chemin, tels à peu près qu'*Amadis*, ou Dom *Galaor*, après avoir reçu l'accolade & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les avantures, & courant après l'amour, la guerre, & les enchantemens. Ils valoient bien ces deux freres; car, s'ils ne ſavoient pas autrement *pourfendre Geans, dérompre harnois, & porter en croupe belles Damoiſelles ſans leur parler de rien*; ils ſavoient jouer, & les autres n'y connoiſſoient rien.

Ils arriverent à *Turin*, furent agréablement reçus, & fort diſtinguez à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien-faits; ils avoient de l'eſprit, & faiſoient de la dépenſe. Dans quel pays du monde ne réuſſit-on pas avec de tels avantages? Comme *Turin* étoit alors celui de l'amour, & de la galanterie, deux Etrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuyer, n'avoient garde d'ennuyer les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fuſſent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du reſpect pour leurs femmes, & de la conſidération pour les Etrangers; & leurs femmes encore mieux faites avoient pour le moins autant de conſidération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne Fille de HENRI IV,

rendoit sa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit herité des vertus de son Pere, à l'égard des sentimens qui conviennent au Sexe; & à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, son Alteſſe n'avoit pas dégeneré.

Le Comte de *Tanes* étoit son premier Ministre. Les affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant son Ministere. Personne ne s'en plaignoit; & cette Princeſſe paroiſſoit contente de sa capacité sur les autres; & voulant que tout ce qui composoit sa Cour, le fût auſſi, on y vivoit aſſez selon l'uſage & les coutumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarez portoient les livrées de leurs Maîtreſſes, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur servir par-tout d'Ecuyer; & dans les Carouſels, de chamarrer leurs lances, leurs houſſes, & leurs habits, des chiffres & des couleurs de chaque. *Dulcinée.*

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie; mais il l'auroit souhaité plus ſimple, que celle qu'on pratiquoit à *Turin.* Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué; mais il trouvoit de la superſtition dans le culte & les cérémonies que l'Amour sembloit exiger mal-à-propos. Cependant, comme il avoit soumis sa conduite aux lumieres du Chevalier DE GRAMMONT sur cet article, il fallut suivre son exemple, & se conformer aux coutumes du Pays.

Ils s'enrôlerent en même tems au ſervice de deux beautez, que les premiers Chevaliers d'honneur céderent auſſi-tôt par politeſſe. Le Chevalier DE GRAMMONT choiſit Mademoiſelle *de St. Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ſes ſervices à Madame *de Senantes*. *Matta* le voulut bien, quoiqu'il eût

eût mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier DE GRAMMONT lui fit entendre, que Madame de *Senantes* lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient formez enſemble, il ſuivit ſes inſtructions en Amour, comme il avoit fait ſes conſeils ſur le Jeu.

Mademoiſelle *de St. Germain*, dans le premier Printems de ſon âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans & fort éveillez. Ils étoient noirs comme ſes cheveux. Elle avoit le tein vif & frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par ſa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formez, une beauté ſinguliere dans le coude, qui ne lui ſervoit pas de grand-choſe. Ses mains étoient paſſablement grandes; & la Belle ſe conſoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits; mais ils étoient bien tournez. Elle laiſſoit aller cela tout comme il plaiſoit au Seigneur, ſans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature; mais malgré cette nonchalance pour ſes attraits, ſa figure avoit quelque-choſe de ſi piquant, que le Chevalier DE GRAMMONT s'y laiſſa prendre d'abord. Son eſprit & ſon humeur étoient faits pour aſſortir le reſte. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjoûment, de la vivacité, de la complaiſance, & de la politeſſe. Tout cela couloit de ſource; point d'inégalité.

Madame la Marquiſe *de Senantes* paſſoit pour blonde; il n'eut tenu qu'à elle de paſſer pour rouſſe; mais elle aimoit mieux ſe conformer au goût du ſiécle, que reſpecter celui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux ſont accompagnez, ſans aucun de leurs dégoûts.

Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on eſt propre, ſi c'eſt par art, ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de ſi près. Elle avoit beaucoup d'eſprit, autant de mémoire, plus de lecture, & beaucoup plus de panchant à la tendreſſe.

Elle avoit un Mari, que la ſageſſe-même eût fait conſcience d'épargner. Il ſe piquoit d'être Stoïcien, & faiſoit gloire d'être falope & dégoûtant, en honneur de ſa profeſſion. Il y réuſſiſſoit parfaitement; car il étoit fort gros, & ſuoit en Hiver comme en Eté.

L'érudition & la brutalité ſembloient être ſes talens favoris: l'une & l'autre brilloient dans ſa converſation, tantôt enſemble, tantôt tour à tour, mais toujours mal-à-propos. Il n'étoit point jaloux; cependant il ne laiſſoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour ſa Femme, pourvû qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos Avanturiers furent déclarez, le Chevalier DE GRAMMONT prit le verd, & farcit *Matta* de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles Maîtreſſes. Ils entrerent d'abord en fonction. Le Chevalier DE GRAMMONT apprit & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre choſe. *Matta* d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquitoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit ſe ſouvenir que ſa charge étoit de ſervir à la gloire, & non pas à l'utilité de ſa Maîtreſſe.

Madame de Savoye donna dès le lendemain une fête à la Venerie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier DE GRAMMONT diſoit tant de choſes agréables & divertiſſantes à ſa Maîtreſſe, qu'elle en rioit à gorge déployée. *Matta*, menant

la

la ſienne à ſon caroſſe, lui ſerra la main; & au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ſes ſouffrances. C'étoit aller un peu vîte; &, quoique Madame *de Senantes* ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laiſſa pas d'être choquée, qu'on s'y prît ſi cavalierement. Elle ſe crut obligée d'en témoigner quelque peu de reſſentiment; & retirant ſa main qu'on lui ſerroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale, ſans regarder ſon nouvel Amant. *Matta*, ſans s'imaginer qu'il l'eût offenſée, la laiſſa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville, qui voulût ſouper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour un homme de ſon caractere. Il trouva bien-tôt ce qu'il cherchoit; fut long-tems à table, pour ſe remettre des fatigues de l'amour; & ſe coucha fort content de ſa journée.

Pendant tout cela le Chevalier DE GRAMMONT faiſoit parfaitement ſon devoir auprès de Mademoiſelle *de Saint-Germain*; & ſans préjudice à ſes aſſiduïtez, il trouvoit le moyen de briller en chemin faiſant par mille petits recits, qu'il mêloit à la converſation générale.

Madame de Savoye les écoutoit avec plaiſir, & la ſolitaire *Senantes* y donnoit ſon attention. Il s'en apperçut, & quitta ſa Maîtreſſe, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta*? *Moi*! dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais je ne ſai ce qu'il n'auroit point fait de moi, ſi j'avois eu la bonté d'écouter ſes très-humbles propoſitions*: & là-deſſus elle ſe mit à lui conter de quelle maniere ſon ami l'avoit traitée dès le ſecond jour de leur connoiſſance.

Le Chevalier DE GRAMMONT ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit, qu'il étoit un peu naïf; mais qu'elle en ſeroit contente dans la ſuite: & pour la conſoler, il l'aſſura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Alteſſe Royale eût été

dans sa place ; mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela ; mais il étoit parti dès le matin pour une partie de chasse, où ses connoissances de table l'avoient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, & fut chez sa Maîtresse. On lui demanda si c'étoit Monsieur qu'il venoit voir : il dit que non ; & le Suisse lui dit que Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laissa ses deux Perdrix, & le pria de lui en faire présent de sa part.

La *Senantes* étoit à sa toilette ; qui se coeffoit de toute sa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refusoit la porte. Elle n'en savoit rien ; mais Monsieur son Mari le savoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere visite ne fût pas pour lui. C'est pourquoi, résolu qu'elle ne feroit pas pour sa Femme, le Suisse en avoit reçu ses ordres, & pensa bien être battu pour le présent qu'on avoit laissé. Les Perdrix furent renvoyées sur l'heure ; & *Matta*, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour sans changer d'habit. Il n'avoit garde de songer, qu'il n'y falloit pas paroître sans les couleurs de sa Dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, & sa personne ragoûtante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa complaisance pour le Chevalier DE GRAMMONT ; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoyé ses Perdrix avec tant d'indifference.

Elle ne savoit ce qu'il vouloit dire ; & choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la reprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit,

dit, qu'il falloit qu'il eût trouvé des perſonnes de bonne compoſition en ſon chemin, puiſqu'il prenoit des manieres auxquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. *Matta* lui demanda comme quoi ſes manieres étoient donc ſi nouvelles? *Comme quoi!* dit-elle. *Le ſecond jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme ſi j'étois à votre ſervice depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la ſerrez de toute votre force. Après ce début, je monte en caroſſe, & vous à cheval; mais loin de vous tenir à la portiere comme les autres, il ne part pas un lievre que vous ne pouſſiez après: & vous étant bien amuſé durant la promenade à prendre du tabac, ſans ſonger à moi, vous ne vous en ſouvenez au retour, que pour me prier de mon deshonneur, en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chaſſe, de Perdrix, & d'une viſite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reſte.*

Le Chevalier DE GRAMMONT arriva, comme ils en étoient-là. *Matta* fut grondé de ſes empreſſemens. Son Ami ſe tuoit de lui dire, qu'ils étoient inſolens plutôt que familiers. *Matta* s'excuſoit du mieux qu'il pouvoit; mais toujours fort mal. Sa Maîtreſſe en eut pitié, voulut bien recevoir ſes excuſes ſur la maniere, plutôt que ſon repentir ſur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût juſtifier ou condamner ces tranſgreſſions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendreſſe faiſoient hazarder; mais qu'on ne pardonnoit point les téméritez, qui n'étoient fondées que ſur la facilité qu'on ſe promettoit de trouver. *Matta* jura qu'il ne lui avoit ſerré la main que par un excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du ſecours que par néceſſité; qu'il ne ſavoit pas la maniere de demander des graces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de ſervice, qu'elle la paroiſſoit

dans ce moment; & qu'il la prioit de se souvenir de lui, quand l'occasion s'en présenteroit. La *Senantes* ne s'en offensa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalitez de la sévere bienséance, en écoutant un homme de son caractere; & le Chevalier DE GRAMMONT, après cette espéce de racommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de Mademoiselle de *St. Germain.*

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel, qui le portoit à se mêler de celles de *Matta.* Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les panchans de Madame *de Senantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, & pour ne pas perdre tout son tems, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite *Saint-Germain.*

Cependant dès le même soir pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son Ami malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la Cour en habit de campagne, & sans les couleurs de sa Maîtresse; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de rendre la premiere visite à Monsieur *de Senantes*, au lieu de s'amuser à demander Madame; & pour toute conclusion, lui demanda de quoi Diable il s'avisoit de lui faire présent de deux méchantes Perdrix rouges? Et pourquoi non? lui dit *Matta.* Ne faudroit-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde & du nœud d'épée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Et va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au Diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les Benêts de *Turin.* Mais pour répondre à toutes les questions, je n'ai point été voir le Mari de Madame *de Senantes*, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est

un

un animal qui me déplaît, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd, d'écrire des billets à ta Maîtresse, & d'emplir tes poches de cédrat, de pistaches, & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la Pie au nid; & qu'en lui chantant quelque chanson faite du tems de *Cassande* & d'HENRI IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure. Chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son goût. Le tien est de baguenauder en amour; & pourvû que tu fasses bien rire la *Saint-Germain*, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle pour en venir au sérieux. En tout cas, si Madame *de Senantes* n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui réponds bien, que je ne ferai pas long-tems le personnage d'Estafier auprès de sa personne.

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame *de Senantes* le trouvoit à son gré, pensoit à peu près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son Mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre avance pour l'apprivoiser. On lui faisoit entendre, qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de posséder le Trésor; cela fut inutile. Quoiqu'il ne pût voir Madame *de Senantes* que dans les Assemblées publiques, il en étoit impatient, & lui faisant un jour ses plaintes: „ Ayez la bonté, Madame, lui dit-il, de me faire savoir où vous logez? Il n'y a point de jour „ que je n'aille trois fois chez vous pour le „ moins,

„ moins, ſans vous y avoir encore pu trouver.
„ J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en
„ riant; mais je vous avertis, que vous ne m'y
„ trouverez jamais, que vous n'y ayez trouvé Mon-
„ ſieur *de Senantes*: je n'en ſuis pas la Maîtreſſe.
„ Je ne vous le donne pas, pourſuivit-elle, pour
„ un homme, dont on voulut rechercher le com-
„ merce pour ſon agrément. Au contraire, je
„ conviens que ſon humeur eſt aſſez bizarre, &
„ ſes manieres peu gracieuſes; mais il n'y a rien
„ de ſi farouche qu'on ne puiſſe familiariſer avec
„ un peu de ſoins & de complaiſance. Il faut
„ que je vous répéte des Vers à ce ſujet. Je les
„ ai retenus, parce qu'ils donnent un petit con-
„ ſeil, dont vous uſerez comme il vous plaira.

RONDEAU.

METtez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces Documens,
Vous, qui vous piquez de la gloire
De réuſſir en Faits galans,

Ou qui voulez le faire croire.
En équipage, en airs bruyans,
En lieux communs, en faux ſermens,
En habits, bijoux, dents d'Ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux Parens,
Toujours en main nouvelle Hiſtoire,
Pour les Valets force préſens;
Mais, eût-il l'humeur ſombre & noire,
Avec l'Epoux, malgré ſes dents,
Mettez-vous bien.

Ma

Ma foi, Madame, dit *Matta*, le Rondeau dira ce qu'il lui plaira, mais il n'y a pas moyen; l'Epoux eſt trop ſot. Quelle Diable de cérémonie, pourſuivit il. Quoi! dans ce Pays-ci, on ne ſauroit voir la Femme ſans être amoureux du Mari?

Madame *de Senantes* trouva cette maniere de répondre très-offenſante: & comme elle crut en avoir aſſez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puiſqu'il ne pouvoit ſe contraindre ſur ſi peu de choſe; & dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le Chevalier DE GRAMMONT avoit donné congé à ſa Maîtreſſe à peu près dans le même-tems: il étoit tout-à-fait refroidi ſur cette pourſuite. Ce n'eſt pas que Mademoiſelle *de Saint-Germain* ne fût plus digne que jamais de ſa perſéverance. Au contraire, ſes agrémens ſe multiplioient à vûë d'œil. Elle ſe couchoit avec mille charmes, & le lendemain paroiſſoit avec quelque choſe de nouveau. La phraſe de croître & d'embellir ſembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier DE GRAMMONT ne pouvoit diſconvenir de ces vérités; mais il n'y trouvoit pas ſon compte: un peu moins de mérite, avec un peu moins de ſageſſe, eût été plus ſon fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaiſir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ſes contes, & qu'elle recevoit ſes billets & ſes préſens ſans ſcrupule; mais qu'elle en vouloit demeurer-là. Son adreſſe l'avoit tournée de toutes les manieres ſans avoir pu lui tourner la tête. Sa Femme-de-chambre étoit gagnée; ſes parens, charmez de ſes Bons-Mots, & de ſon aſſiduité, n'étoient jamais plus aiſes que quand ils le voyoient chez eux: bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la *Senantes* en uſage, & tout livroit la petite *Saint-Germain*

Germain à ſes embûches, ſi la petite *Saint-Germain* eût été d'humeur à ſe livrer; mais elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire, que la grace qu'il lui demandoit, ne lui coûteroit rien; que puiſque ſes tréſors ſe trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit perſonne, qui par une tendreſſe éternelle, & par une diſcrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contoit enſuite que jamais Mari n'avoit ſu donner la moindre idée de ce que l'Amour a d'agréable; & qu'il n'y avoit rien de ſi different, que les empreſſemens d'un Amant toujours tendre, toujours paſſionné, mais toujours reſpectueux, & la nonchalante indifference d'un Epoux.

Mademoiſelle de *Saint-Germain* ne voulant pas prendre la choſe ſerieuſement, pour n'être pas obligée de s'en offenſer, lui dit, que comme c'étoit aſſez la coutume de ſon Pays de ſe marier, elle ſeroit bien-aiſe d'en paſſer par-là, devant que de prendre connoiſſance de ces diſtinctions & de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrémement, & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications. Qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois; mais qu'elle le ſupplioit de ne lui plus parler ſur ce ton, puiſque ces ſortes de converſations n'étoient point divertiſſantes pour elle, & qu'elles ſeroient très-inutiles pour lui. La Belle qui rioit plus volontiers qu'une autre, ſavoit prendre un air fort ſerieux, dès qu'il en étoit queſtion. Le Chevalier DE GRAMMONT vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; & voyant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de ſentiment, il s'étoit tellement rallenti ſur cette pourſuite, qu'il ne la ſervoit plus que pour cacher les deſſeins qu'il avoit ſur Madame *de Senantes*.

Il voyoit cette Princeſſe fort choquée du peu de com-

complaisance de *Matta*. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions le Chevalier DE GRAMMONT lui dit qu'elle avoit raison; exagera la perte que son Ami faisoit; la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite *Saint-Germain*; & demanda grace pour lui-même, puisque son Ami ne la méritoit pas. Il fut bien-tôt écouté favorablement sur cette proposition; & dès qu'ils furent d'accord, ils songerent aux mesures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper son Epoux, & l'autre son Ami. Cela n'étoit pas fort difficile. *Matta* n'étoit point défiant, & le gros *Senantes*, auprès de qui le Chevalier DE GRAMMONT avoit déja fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit se passer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit; car, dès que le Chevalier DE GRAMMONT étoit chez Madame, son Mari s'y trouvoit par politesse; & pour chose au monde il ne les auroit laissez ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta qui ne savoit cependant pas qu'il fût disgracié, continuoit à servir sa Maîtresse à sa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier DE GRAMMONT, que les choses iroient en apparence selon le premier établissement; & de cette maniere la Cour croyoit toujours que Madame *de Senantes* ne songeoit qu'à *Matta*, tandis que son Ami ne songeoit qu'à Mademoiselle de *Saint Germain*.

On faisoit de tems en tems de petites Lotteries de bijoux. Le Chevalier DE GRAMMONT y mettoit toujours, en retiroit par hazard quelque-chose, & sous pretexte des lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la *Senantes*, & la *Senantes* les recevoit encore plus imprudemment. La petite *Saint-Germain* n'en tiroit plus que bien rarement. Il y a des tra-

casseiers

caſſiers par-tout. On fit des remarques ſur ce procedé. Ceux qui les firent, les communiquerent à Mademoiſelle *de Saint-Germain*. Elle fit ſemblant d'en rire; mais elle ne laiſſa pas d'en être piquée. Rien n'eſt ſi commun au Beau-Sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuſe. Elle n'en ſut pas bon gré à Madame *de Senantes*. D'un autre côté, on fut demander à *Matta*, s'il n'étoit pas aſſez grand pour faire lui-même ſes préſens à Madame *de Senantes*, ſans les envoyer par le Chevalier DE GRAMMONT? Cela le reveilla; car il ne s'en ſeroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des ſoupçons aſſez légers; & voulant s'en éclaircir: Il faut avouer, dit-il au Chevalier DE GRAMMONT, que l'amour ſe fait ici d'une façon toute nouvelle. On y ſert ſans gages; on s'adreſſe au Mari, quand on eſt amoureux de la Femme; & on fait des préſens à la Maîtreſſe d'un autre, pour le mettre bien avec la ſienne. Madame *de Senantes* t'eſt fort obligée de... C'eſt toi-même, répondit le Chevalier DE GRAMMONT; puiſque c'eſt ſur ton compte. J'étois honteux de voir, que tu ne t'étois jamais aviſé de lui faire le moindre petit préſent. Sais-tu bien, que les Gens ſont faits ſi extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'eſt plutôt par vilenie, que par inadvertence, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maîtreſſe? Fi! que cela eſt ridicule, qu'il faille qu'on ſonge toujours pour toi!

Matta ſe laiſſa gronder, ſans qu'il en fût autre choſe, perſuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit, ni aſſez défiant, ni aſſez épris, pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenoit aux affaires du Chevalier DE GRAMMONT, qu'il fît connoiſſance avec Monſieur *de Senantes*; il en fut tellement perſécuté, qu'il le fit à la fin. Son Ami fut l'introducteur de cette

cette premiere visite. Sa Maîtresse lui fut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas ; & l'Epoux, aiant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison qu'il avoit en campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier DE GRAMMONT répondit pour tous deux, accepta l'offre ; & comme c'étoit la seule que *Matta* n'eût pas refusée *de Senantes*, il y consentit. Le Mari vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée ; mais il n'y trouva que *Matta*. Le Chevalier DE GRAMMONT s'étoit mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec Monsieur *de Senantes* ; mais le Chevalier DE GRAMMONT les aiant envoyé prier d'aller toujours devant, & qu'il seroit à eux dès que son Jeu seroit fini, le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier DE GRAMMONT de le tirer si-tôt de cet embarras : & le perfide ne les fut pas plutôt en campagne, qu'il fut chez Madame de *Senantes*, sous prétexte d'y trouver encore son Mari, pour aller ensemble où ils devoient souper.

La trahison étoit en beau train ; & comme il paroissoit à Madame de *Senantes*, que l'indifférence de *Matta* ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de GRAMMONT avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son Mari ne fût pas. Il est donc à croire, que cette premiere occasion ne se fût pas perdue, si Mademoiselle de *Saint-Germain* qu'elle n'atten-

doit

doit pas, ne fût arrivée presque en même-tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là, qu'elle ne l'avoit été de sa vie: cependant on ne laisse pas de la trouver fort laide & fort ennuyante. Elle s'apperçut bien-tôt qu'elle importunoit, & ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demie heure à se divertir de leur inquiétude, & à faire mille petites singeries, qu'elle voyoit bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coeffes, son écharpe, & tout l'attirail dont on se défait, quand on prétend s'établir familierement quelque part pour le reste du jour. Le Chevalier DE GRAMMONT la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie. Madame *de Senantes* qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez sèchement, qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle *de Saint-Germain* lui dit, qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand-chose; & le Chevalier DE GRAMMONT, voyant qu'il étoit inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors il fit partir un de ses Grisons, pour prier Monsieur *de Senantes* de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie, sans l'attendre, parce que le Jeu ne finiroit peut-être pas si-tôt; mais qu'il seroit à lui devant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courier, il mit une sentinelle à la porte de Madame *de Senantes*, dans l'esperance que l'éternelle *Saint-Germain* en sortiroit avant elle; mais ce fut inutilement, & son espion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moyen

de

de ſe voir ce jour-là, tout allant de travers pour ſes deſſeins. Il fallut donc ſe paſſer de Madame, pour aller trouver Monſieur.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Ville, *Matta* ne ſe divertiſſoit pas beaucoup à la Campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur *de Senantes*, tout ce que le Seigneur *de Senantes* lui diſoit, ne faiſoit que lui déplaire. Il maudiſſoit de bon cœur le Chevalier DE GRAMMONT du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut ſur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit ſe mettre à table ſans un troiſiéme.

Cependant, comme ſon hôte étoit aſſez délicat ſur la bonne-chere; qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuiſinier de tout le Piedmont; la vûë du premier ſervice le radoucit: & mangeant fort & ferme, ſans faire attention à *Senantes*, il ſe flata que le ſouper finiroit ſans avoir rien à démêler avec lui; mais il ſe trompa.

Dans le tems que le Chevalier DE GRAMMONT vouloit le mettre bien avec Monſieur *de Senantes*, il en avoit fait un portrait fort avantageux. Pour lui donner envie de le connoître, dans l'étalage de mille autres qualitez, connoiſſant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit aſſuré que c'étoit un des ſavans hommes de l'Europe,

Senantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du ſouper, de la part de *Matta*, pour mettre la ſienne en jeu; mais il étoit bien loin de ſon compte. Perſonne n'avoit moins lû, perſonne auſſi ne s'en ſoucioit moins, & perſonne n'avoit ſi peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne voulut point entrer en converſation, ſa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger, ou pour demander à boire.

L'autre s'offenſant d'un ſilence qui lui paroiſ-

ſoit

ſoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé ſur d'autres ſujets, crut qu'il en auroit quelque raiſon en le mettant ſur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entamer le ſujet.

„ Comme vous êtes le Galant de ma Femme..
„ Moi! lui dit *Matta* qui vouloit faire le diſ-
„ cret. Ceux qui vous l'ont dit, en ont menti.
„ Morbleu!.. Monſieur, dit *Senantes*, vous le
„ prenez-là d'un ton qui ne vous convient gue-
„ res? Car je veux bien vous apprendre, malgré
„ vos airs de mépris, que Madame de *Senantes* en
„ eſt peut-être auſſi digne qu'aucune de vos Da-
„ mes de France; & que nous en avons vû qui
„ vous valoient bien, qui ſe ſont fait un honneur
„ de la ſervir. A la bonne heure, dit *Matta*. Je
„ l'en crois très-digne: & puiſque vous le vou-
„ lez ainſi, je ſuis ſon Serviteur & ſon Galant pour
„ vous obliger. „

Vous croyez peut-être, pourſuivit l'autre, qu'il en va dans ce Pays-ci, comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des Amans que pour leur accorder des faveurs. Deſabuſez-vous de cela, s'il vous plaît: & ſachez que, quand même il en ſeroit quelque-choſe dans cette Cour, je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'eſt plus honnête, diſoit *Matta*; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? Voici pourquoi, reprit-il. Je connois la tendreſſe de Madame de *Senantes* pour moi; & je connois ſa ſageſſe envers tout le monde; & plus que tout cela, je connois mon propre mérite.

Vous avez-là de belles connoiſſances, Monſieur le Marquis, dit *Matta*: je les ſalue toutes trois. A votre ſanté? *Senantes* en fit raiſon; mais voyant que la converſation tomboit d'abord qu'on ne bûvoit plus, après deux ou trois ſantez de part & d'autre il voulut faire une ſeconde tentative,

& provoquer *Matta* par ſon fort, c'eſt-à-dire, du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fuſſent venus s'établir dans le Piedmont ? *Matta* qui le donnoit au Diable avec ſes Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fût du tems des Guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit *Matta*. Sous quel Conſulat? pourſuivit *Senantes*..... Sous celui de la Ligue, quand les Guiſes firent venir les Lanſquenets en France, dit *Matta*. Mais, que Diable cela fait-il?

Monſieur *de Senantes* étoit paſſablement prompt, & volontiers brutal; ainſi Dieu ſait de quelle maniere la converſation ſe ſeroit tournée, ſi le Chevalier DE GRAMMONT ne fût ſurvenu pour y mettre ordre. Il eut aſſez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat; mais l'un oublia les queſtions qui l'avoient choqué, l'autre les réponſes, pour reprocher au Chevalier DE GRAMMONT cette fureur éternelle pour le jeu, qui faiſoit qu'on ne pouvoit jamais compter ſur lui. Le Chevalier DE GRAMMONT qui ſe ſentoit encore plus coupable qu'ils ne diſoient, prit le tout en patience, & ſe donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaiſa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la converſation; mais il n'y put mettre la joye, comme il avoit coutume. Il étoit de très-mauvaiſe humeur; & comme il les preſſoit à tout moment de ſortir de table, Monſieur *de Senantes* jugea qu'il avoit beaucoup perdu. *Matta* dit au contraire qu'il avoit beaucoup gagné; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuſe, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu beſoin du Sergent *La Place*, avec ſon embuſcade?

Ce trait d'Hiſtoire paſſoit l'érudition *de Senantes*; & de peur que *Matta* ne s'aviſât de l'expliquer, le Chevalier DE GRAMMONT changea de diſcours, & voulut ſortir de table; mais *Matta* ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans

l'esprit de *Senantes*. Il prit cette complaisance sur son compte: cependant ce n'étoit pas lui; mais c'étoit son vin, que *Matta* trouvoit à son gré.

Madame Royale qui connoissoit le caractere de *Senantes*, fut charmée du recit que le Chevalier DE GRAMMONT lui fit de cette fête & de cette conversation. Elle appella *Matta*, pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua que, devant qu'il fût question des Allobroges, Monsieur *de Senantes* l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa Femme.

Cette premiere connoissance faite de cette maniere, il sembloit que toute la bonne volonté que *Senantes* avoit d'abord eue pour le Chevalier DE GRAMMONT, se fût tournée vers *Matta*. Il étoit tous les jours à sa porte, & *Matta* tous les jours chez sa Femme. Cela ne convenoit point au Chevalier DE GRAMMONT. Il se repentit des reprimandes qu'il s'étoit avisé de faire à *Matta*, le voyant d'une assiduité qui rompoit toutes mesures. Madame *de Senantes* en étoit encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien-aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avoit voulu; mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentoit pour elle, le Chevalier DE GRAMMONT n'étoit occupé que des moyens qui pouvoient mettre son Avanture à fin. Voici le stratagême dont il se servit enfin, pour avoir la scene libre, en éloignant l'Amant & le Mari tout à la fois.

Il fit entendre à *Matta*, qu'il falloit donner à souper chez eux à Monsieur *de Senantes*, & se chargea de pourvoir à tout. *Matta* lui demanda si c'étoit pour jouer au Quinze, & l'assura qu'il auroit beau faire,

faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois qu'il ne s'engagât pas au jeu, pour le laiſſer tête-à-tête avec le plus ſot Gentilhomme de l'Europe. Le Chevalier DE GRAMMONT n'avoit garde d'y ſonger, perſuadé qu'il ſeroit impoſſible de profiter de cette occaſion, de quelque maniere qu'il s'y prît, & qu'on le relanceroit dans tous les coins de la Ville, plutôt que de le laiſſer en repos. Toute ſon attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, & d'y faire ſurvenir quelques conteſtations entre *Senantes* & *Matta*. Pour cet effet il ſe mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier DE GRAMMONT témoigna qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de muſique à Monſieur de *Senantes*, comme il l'avoit réſolu le matin; mais, que les Muſiciens s'étoient engagez. Le Marquis de *Senantes* ſe fit fort de les avoir à ſa maiſon de campagne le lendemain au ſoir, & pria la compagnie d'y ſouper. *Matta* leur demanda, que Diable ils vouloient faire de muſique; & ſoutint que cela n'étoit bon dans ces occaſions, que pour des femmes qui avoient quelque-choſe à dire à leurs Amans, pendant que les violons étourdiſſoient les autres, ou pour des Sots qui ne ſçavoient que dire, quand ces violons ne jouoient pas. On ſe moqua de ſes raiſonnemens: la partie fut liée pour le lendemain; & les violons paſſerent à la pluralité des voix. *Senantes*, pour en conſoler *Matta*, comme pour faire honneur au repas, porta force ſantez. Il aima mieux lui faire raiſon de cette maniere, que ſur la diſpute: & le Chevalier DE GRAMMONT voyant qu'il ne falloit pas grand-choſe pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle diſſertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelques propos dans la converſation

pour parvenir à ſes fins. S'étant heureuſement aviſé de lui demander le nom de famille de Madame ſon Epouſe; *Senantes* fort en généalogie, comme ſont tous les Sots qui ont de la mémoire, ſe mit à celle de Madame *de Senantes*, par un embrouillement de filiations, qui ne finiſſoit point. Le Chevalier DE GRAMMONT fit ſemblant de l'écouter avec une grande attention: & voyant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monſieur diſoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela eſt bien galant, dit *Matta*: mais pour moi j'avoue, que ſi j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable Pere de mes enfans, que de ſavoir quels ſont les Grands-Peres de ma Femme. *Senantes* ſe moquant de ſa groſſiereté, ne ceſſa point qu'il n'eût conduit les Ancêtres de ſon Epouſe, de branche en branche, juſques à *Yolande de Senantes*. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demie-heure, que les GRAMMONTS venoient d'Eſpagne. Eh! que nous importe d'où les GRAMMONTS viennent, lui dit *Matta*? Savez-vous bien, Monſeigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien ſavoir, que de ſavoir trop de choſes? L'autre lui ſoutint le contraire avec chaleur, & préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un Ignorant eſt un Sot. Mais le Chevalier DE GRAMMONT qui connoiſſoit *Matta*, ne douta point qu'il n'envoyât promener le Logicien, s'il en venoit à la concluſion du Sillogiſme. C'eſt pourquoi ſe mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit, que c'étoit ſe moquer que de s'échauffer ainſi pour rien; & traita la choſe ſerieuſement, afin qu'elle fût plus marquée. Le ſouper finit donc tranquillement, par le ſoin qu'il eut de ſupprimer les diſputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la chaſſe, le Chevalier DE GRAMMONT chez le Baigneur, & *Senan-*

te,

tes à ſa maiſon de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choſes, ſans oublier les violons, & que *Matta* chaſſoit dans la plaine, pour gagner de l'appetit, le Chevalier DE GRAMMONT penſoit à l'exécution de ſon projet.

Dès que la maniere en fut réglée dans ſa tête, on fut avertir ſous main l'Officier des Gardes qui ſervoit auprès de ſon Alteſſe, que Monſieur de *Senantes* avoit eu quelques paroles avec Monſieur de *Matta* la nuit précédente en ſoupant; que l'un étoit ſorti dès le matin; & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la Ville.

Madame Royale, allarmée de cet avis, envoya promptement chercher le Chevalier DE GRAMMONT. Il parut ſurpris, quand Son Alteſſe en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles, mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût ſouvenu le jour d'après. Il dit que ſi le mal n'étoit déja fait, le plus court ſeroit de s'en aſſurer juſqu'au lendemain; & que ſi on pouvoit les trouver, il ſe faiſoit fort de les racommoder, ſans qu'il en fût autre choſe. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Monſieur *de Senantes* qu'il étoit à ſa maiſon de campagne. On y fut: on le trouva; & l'Officier lui donna des gardes, ſans lui dire autre choſe, & le laiſſa fort étonné.

Dès que *Matta* fut revenu de ſa chaſſe, Madame Royale envoya ce même Officier le prier de lui donner ſa parole, qu'il ne ſortiroit pas juſqu'au lendemain. Ce compliment le ſurprit. On ne lui en rendit aucune raiſon. Un bon repas l'attendoit; il mouroit de faim; & rien ne lui paroiſſoit ſi déraiſonnable, que de l'obliger à la réſidence dans cette conjoncture. Il donna néanmoins ſa parole: & ne ſachant ce que tout cela vouloit dire, toute ſa reſſource fut d'envoyer chercher ſon Ami; mais ſon Ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé *Senantes* au

milieu de ſes violons, fort indigné de ſe voir priſonnier dans ſa maiſon, ſur le compte de *Matta* qu'il attendoit pour faire bonne chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier DE GRAMMONT, & lui dit, qu'il ne croyoit pas l'avoir offenſé; mais, que s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'aſſurer que pour peu que le cœur lui en dît, il auroit contentement à la premiere occaſion. Le Chevalier DE GRAMMONT l'aſſura, que *Matta* n'y avoit jamais ſongé; qu'il ſavoit au contraire, qu'il l'eſtimoit infiniment; qu'il falloit que ce fût la tendreſſe extrême de Madame ſa Femme, qui s'étant allarmée ſur le rapport des laquais qui les avoient ſervis à table, ſeroit allée chez Madame Royale, pour prévenir quelque accident funeſte; qu'il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit ſouvent dit à Madame *de Senantes* en parlant de *Matta*, que c'étoit la plus rude épée de France; comme en effet ce pauvre garçon ne ſe battoit jamais, ſans avoir le malheur de tuer ſon homme.

Monſieur *de Senantes*, un peu radouci dit, qu'il étoit fort ſon Serviteur, qu'il gronderoit bien ſa Femme de ſon impertinente tendreſſe, & qu'il mouroit d'envie de ſe revoir avec le cher *Matta*.

Le Chevalier DE GRAMMONT l'aſſura, qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ſes Gardes de ne point le laiſſer échapper, qu'ils n'euſſent des ordres de la Cour; parce qu'il paroiſſoit qu'il mouroit d'envie de ſe battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vûë, quoiqu'il n'en fût pas beſoin.

Son homme étant en toute aſſurance de cette maniere, il fallut pourvoir à ſes furetez à l'égard de l'autre. Il regagna la Ville; & dès que *Matta* le vit: „ Que Diable eſt-ce, lui dit-il, que cette „ belle farce qu'on me fait jouer? Pour moi, je „ ne connois plus rien aux ſottes manieres de ce „ Pays-ci. D'où vient qu'on me met priſonnier ſur

„ ma

„ ma parole? D'où vient? dit le Chevalier DE „ GRAMMONT; c'eſt que tu es encore plus ex- „ traordinaire toi-même que tout cela. Tu ne „ ſaurois t'empêcher d'entrer en diſpute avec un „ bourru, dont tu ne devrois faire que rire. Quel- „ que valet officieux aura ſans doute été redire le „ beau démêlé d'hier au ſoir. On t'a vû ſortir de „ la Ville dès le matin; *Senantes* quelque tems après; „ en faut-il davantage, pour que Son Alteſſe Roya- „ le ſe ſoit cru obligée de prendre ces précautions? „ *Senantes* eſt aux arrêts; on ne te demande que ta „ parole: ainſi, bien loin de prendre la choſe „ comme tu fais, j'envoyerois très-humblement „ remercier Son Alteſſe de la bonté qu'elle a de „ te faire arrêter; puiſque ce n'eſt qu'en ta conſi- „ deration qu'elle s'intéreſſe dans la choſe. Je m'en „ vais faire un tour au Palais, où je tâcherai d'é- „ claircir ce miſtere. Cependant, comme il n'y „ a gueres d'apparence que cela ſe puiſſe racom- „ moder de cette nuit, tu feras bien de comman- „ der à ſouper; car je ſuis à toi dans un moment.„

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner ſa très-humble reconnoiſſance à Madame Royale de ſes bontez, quoiqu'il ne craignît pas plus *Senantes* qu'il ne l'aimoit; c'eſt tout dire.

Le Chevalier DE GRAMMONT revint au bout d'une demie-heure avec deux ou trois des connoiſſances que *Matta* s'étoit faites à la chaſſe. Ces Meſſieurs avoient voulu venir ſur le bruit de la querelle, & chacun offrit ſes ſervices ſéparément à *Matta* contre l'unique & paiſible *Senantes*. *Matta*, les ajant remerciez, les retint à ſouper, & ſe mit en robe-de-chambre.

Si-tôt que les choſes furent dans le train que ſouhaitoit le Chevalier DE GRAMMONT, & que vers la fin du repas il vit trotter les bantez à la ronde, il ſe tint aſſuré de ſon homme juſqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart,

avec la permiſſion des Conviez, il lui fit une fauſſe confidence pour déguiſer une trahiſon véritable; & lui dit, après avoir exigé pluſieurs ſermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite *Saint-Germain*, qu'elle le verroit cette nuit. C'eſt pourquoi, qu'il alloit quitter la compagnie, ſous prétexte d'aller jouer à la Cour; qu'il le prioit de leur bien faire entendre, qu'il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piedmontois étoient volontiers ſoupçonneux. *Matta* lui promit de s'en acquiter diſcrettement; lui dit qu'il feroit ſes excuſes, ſans qu'il fût beſoin de prendre congé de la compagnie; & l'aiant embraſſé pour le féliciter ſur l'heureux état de ſes affaires, il le congédia le plutôt & le plus ſecrettement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occaſion.

Il ſe remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au ſuccès de cette avanture. Il fit fort le plaiſant, pour donner le change à ſes hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu, qui poſſedoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y paſſer les nuits. Il ſe moquoit tout haut de la folie du Chevalier DE GRAMMONT ſur cet article, & tout bas de la crédulité des Piedmontois, qu'il trompoit ſi finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; & *Matta* ſe coucha très-content de ce qu'il avoit fait pour ſon Ami. Cet Ami cependant jouïſſoit du fruit de ſa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre *Senantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où ſe met une perſonne qui veut rehauſſer le prix de ſa reconnoiſſance. Ses charmes n'étoient point négligez; & s'il y a des occaſions où on déteſte le traître, tandis qu'on profite de la trahiſon, celle-là n'en étoit pas: & quelque diſcret que fût le Chevalier DE GRAMMONT

MONT ſur ſes bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en ſoit, perſuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adreſſe, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette ſupercherie. Mais il eſt tems que nous le tirions de la Cour de Savoye, pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

LE Chevalier DE GRAMMONT de retour en France y ſoutint merveilleuſement la reputation qu'il avoit acquiſe ailleurs : alerte au jeu, actif & vigilant en amour, quelquefois heureux, & toujours craint dans les tendres commerces, à la guerre, égal dans les caprices de l'une & de l'autre fortune, d'un agrément inépuiſable dans la bonne, plein d'expédiens & de conſeils dans la mauvaiſe.

Attaché d'inclination à Monſieur le Prince, témoin, & ſi on oſe le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquiſe aux fameuſes journées de Lens, de Norlingue, & de Fribourg, les recits qu'il en a ſi ſouvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat. Tant qu'il n'eut que quelques ſcrupules de devoirs, & pluſieurs avantages à ſacrifier, il quitta tout pour ſuivre un homme, que de preſſans motifs & des reſſentimens qui ſembloient en quelque ſorte excuſables, ne laiſſoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a ſuivi dans la premiere diſgrace de ſa fortune, d'une conſtance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les ſujets de plainte, qu'il lui a donnez dans la ſuite, & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour

lui. C'eſt pourquoi, ſans craindre aucun reproche ſur une conduite qui ſe juſtifioit aſſez d'elle-même, comme il étoit un peu ſorti de ſon devoir pour entrer dans les intérêts de Monſieur le Prince, il crut pouvoir en ſortir pour rentrer dans ſon devoir.

Sa paix fut bien-tôt faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace, dès qu'ils le vouloient. La Reine encore effrayée du péril où les troubles avoient mis l'Etat, au commencement de ſa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les eſprits par la douceur. La Politique du Miniſtre n'étoit, ni ſanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'aſſoupir, plutôt que d'employer les derniers remedes; de ſe contenter de ne rien perdre dans la guerre, ſans ſe mettre en fraix pour gagner quelque-choſe ſur les Ennemis; de ſouffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvû qu'il amaſſât beaucoup de bien; & de pouſſer la minorité tout auſſi loin qu'il lui ſeroit poſſible.

Cette avidité d'amaſſer ne ſe bornoit pas à mille moyens que lui en fourniſſoit l'autorité dont il étoit revêtu: ſon induſtrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu; mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier DE GRAMMONT, à qui il trouvoit beaucoup d'eſprit, & auquel il voyoit beaucoup d'argent, fut bien-tôt de ſon goût & de ſon jeu. Il s'apperçut des ſubtilitez & de la mauvaiſe foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en uſage les talens que la nature lui avoit donnez, non-ſeulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occaſions. Ce ſeroit ici le lieu de parler de ces Avantures; mais, qui peut les conter avec aſſez d'agrément & de légereté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déja entendu parler? C'eſt en vain qu'on écrivoit mot pour mot ces narrations divertiſſantes,

tes, il semble que leur sel s'évapore sur le papier; & de quelque maniere qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire, que dans les occasions où l'adresse fut réciproquement employée, le Chevalier emporta l'avantage, & que s'il fit mal sa cour au Ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étoient laissé gagner, ne retirerent pas dans la suite de grandes utilitez de leur complaisance. Cependant ils resterent toujours dans une soumission rampante, tandis que dans mille rencontres le Chevalier DE GRAMMONT ne se contraignoit gueres sur son chapitre. En voici une.

L'Armée d'Espagne, commandée par Monsieur le Prince & par l'Archiduc, assiégeoit *Arras*. La Cour s'étoit avancée jusqu'à *Peronne*. Les Troupes ennemies auroient donné par la prise de cette Place de la reputation à leur Armée. Elles en avoient besoin; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir par-tout de l'avantage sur elles.

Monsieur le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs & leurs irrésolutions ordinaires le permettoient; mais, comme aux événemens de la guerre, il faut agir indépendemment dans de certaines occasions qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'Infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée depuis la bataille de Rocroi; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire en combattant contre eux, étoit le seul qui commandant alors pour eux pût réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des Chefs & la méfiance du Conseil lui lioient les mains.

Cependant *Arras* ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voyoit assez la honte

qu'il y avoit à laisser prendre cette Place à sa barbe, & presque à la vûë du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution, pour la sureté de ses Lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le desordre est grand dans la retraite; & Monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui savoit le mieux profiter de ces avantages. L'Armée que commandoit Monsieur *de Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette Armée battue, la prise d'*Arras* n'étoit pas la seule disgrace qu'on eût à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sinceres tiroient d'un mauvais pas, s'effrayoit à la vûë d'un péril pressant, & d'un événement décisif. Il crut que faisant le siége de quelque autre Place, sa prise dédommageroit de celle d'*Arras*; mais, Monsieur *de Turenne* qui penfoit tout autrement que le Cardinal, prit la résolution de marcher aux Ennemis, & ne lui en donna l'avis, qu'après s'être mis en marche. Le courier arriva au fort de ses inquiétudes, & redoubla ses allarmes; mais, il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le Maréchal dont la haute reputation lui avoit acquis la confiance des Troupes, n'avoit pas manqué de prendre son parti, devant qu'un ordre précis de la Cour pût l'interdire. L'occasion étoit de celles où les difficultez rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du Général rassurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les allarmes & les espérances; & tandis que le reste des Courtisans raisonnoit diversement sur

ce

ce qui devoit arriver, le Chevalier DE GRAMMONT se mit en tête de s'en éclaircir par lui même. Sa résolution surprit assez la Cour. Ceux qui avoient autant vû d'occasions que lui, sembloient dispensez de ces sortes d'empressemens; mais ses amis lui en parlerent en vain.

Le Roi lui en sut bon gré. La Reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser, s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse; mais il la crut sincere, parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit, avec *Caseau* que Monsieur *de Turenne* avoit dépêché vers Leurs Majestez. Le Duc *d'Torck*, & le Marquis *d'Humieres*, commandoient sous ses ordres. Le dernier étoit de jour; & à peine paroissoit-il, quand le Chevalier arriva. Le Duc *d'Torck* ne le reconnut pas d'abord; mais le Marquis *d'Humieres* courant à lui les bras ouverts: „ Je me doutois bien, dit-„ il, que si quelqu'un nous venoit voir de la „ Cour, dans une occasion comme celle-ci, ce se-„ roit le Chevalier DE GRAMMONT. Eh bien, „ poursuivit-il, que fait-on à *Peronne*? On y a „ grand-peur, dit le Chevalier. Et que croit-on „ de nous? On croit, poursuivit-il, que si vous „ battez Monsieur le Prince, vous n'aurez fait „ que votre devoir; & si vous êtes battus, on croi-„ ra que vous êtes des foux & des ignorans, d'a-„ voir tout risqué sans égard aux conséquences. „ Voilà, dit le Marquis *d'Humieres*, une nou-„ velle bien consolante que tu nous apportes. „ Veux-tu que nous te menions au quarter de „ Monsieur *de Turenne* pour lui en faire part, „ ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien; „ car tu as couru toute la nuit, & peut-être n'as-

„ tu pas eu plus de repos la précédente? Où prens-
„ tu que le Chevalier DE GRAMMONT ait jamais
„ eu besoin de dormir? lui répondit-il. Fais-moi
„ seulement donner un cheval, afin que j'aie l'hon-
„ neur d'accompagner Monsieur le Duc *d'Yorck*;
„ car apparemment il n'est en campagne de si
„ bon matin, que pour visiter quelques postes. „

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent: „ J'aurois envie, dit le Chevalier DE GRAMMONT, de pousser jusques à la Vedette, qu'ils „ ont avancée sur cette hauteur. J'ai des amis & „ des connoissances dans leur Armée, dont je „ voudrois bien demander des nouvelles. Monsieur le Duc *d'Yorck* voudra bien me le permettre? „ A ces mots, il s'avança. La Vedette le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La Vedette répondit au signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui s'étant déja mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit vû faire au Chevalier, fut bien-tôt à lui. Voyant le Chevalier DE GRAMMONT seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet Officier de faire enforte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur Armée, & en même tems lui demanda si le Duc *d'Ascot* étoit au siége. „ Monsieur, lui dit-„ il, le voilà, qui vient de mettre pied à terre „ sous ces arbres, que vous voyez sur la gauche „ de notre grande Garde. Il n'y a qu'un moment „ qu'il étoit ici, avec le Prince *d'Aremberg* son „ frere, le Baron du *Limbec*, & *Lauzigny*. Pour-„ rois-je les voir sur parole? lui dit le Chevalier. „ Monsieur, dit-il, s'il m'étoit permis de quitter „ mon poste, j'aurois l'honneur de vous y accom-„ pagner; mais je vais leur envoyer dire que

„ Mon-

„ Monſieur le Chevalier DE GRAMMONT ſou-
„ haite de leur parler; & après avoir détaché un
„ Cavalier de ſa garde vers eux, il revint. Mon-
„ ſieur, lui dit le Chevalier DE GRAMMONT,
„ puis-je vous demander comment je ſuis connu
„ de vous? „ Eſt-il poſſible, lui dit l'autre, que
Monſieur le Chevalier DE GRAMMONT ne re-
connoiſſe pas *la Motte*, qui a eu l'honneur de ſer-
vir ſi long-tems dans ſon Régiment? „ Quoi!
„ c'eſt toi, mon pauvre *la Motte*? Vraiment,
„ j'ai eu tort de ne te pas reconnoître; quoique
„ tu ſois dans un équipage bien différent de celui
„ que je te vis la premiere fois à Bruxelles, lorſ-
„ que tu montrois à danſer les Triolets à Mada-
„ me la Ducheſſe *de Guiſe*: & j'ai peur que tes
„ affaires ne ſoient pas en auſſi bon état qu'elles
„ étoient la campagne d'après que je t'eus donné
„ cette Compagnie dont tu parles. „ Ils en étoient
là, quand le Duc *d'Arfcot*, ſuivi de ceux dont on
vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier
DE GRAMMONT fut embraſſé de toute la trou-
pe avant que de pouvoir leur parler. Bien-tôt ar-
riverent une infinité d'autres connoiſſances avec
autant de curieux des deux partis, qui ſe voyant
ſur la hauteur s'y aſſembloient avec tant d'empreſ-
ſement, que les deux Armées, ſans deſſein, ſans
treve, & ſans ſupercherie, s'alloient mêler en
converſation, ſi par hazard Monſieur *de Turenne*
ne s'en fût apperçu de loin. Ce ſpectacle le ſur-
prit. Il y accourut; & le Marquis *d'Humieres* lui
conta l'arrivée du Chevalier DE GRAMMONT,
qui avoit voulu parler à la Vedette, avant que
d'aller au Quartier-général. Il ajouta qu'il ne
comprenoit pas comment Diable il avoit fait, pour
raſſembler les deux Armées autour de lui, depuis
un moment qu'il les avoit quittez. „ Effective-
„ ment, dit Monſieur *de Turenne*, voilà un hom-
„ me bien extraordinaire. Mais il eſt juſte qu'il

„ nous

„ nous vienne un peu voir, après avoir rendu ſa „ premiere viſite aux Ennemis.„ A ces mots il fit partir un Aide-de-Camp, pour rappeller les Officiers de ſon Armée, & pour dire au Chevalier DE GRAMMONT l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un ſemblable aux Officiers des Ennemis. Monſieur le Prince, averti de cette paiſible entrevûë, n'en avoit point été ſurpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier DE GRAMMONT. Il avoit ſeulement ordonné à *Luſſan* de rappeller les Officiers, & de prier le Chevalier qu'il pût lui parler le lendemain ſous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que Monſieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut auſſi agréablement dans l'Armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monſieur *de Turenne* eſtimoit ſa franchiſe, autant qu'il étoit charmé de ſon eſprit. Il lui ſut bon gré d'être le ſeul des Courtiſans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les queſtions qu'il lui fit ſur la Cour, étoit moins pour en apprendre des nouvelles, que pour ſe divertir de la maniere dont il lui en conteroit les inquiétudes & les differentes allarmes. Le Chevalier DE GRAMMONT lui conſeilla de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entrepriſe qu'il voyoit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monſieur *de Turenne* lui promit de faire de ſon mieux pour ſuivre cet avis, & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réuſſît, il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que Monſieur le Prince eût ſouhaité de lui parler. Ses meſures étoient priſes pour l'attaque des Lignes. Il entretint le Chevalier DE GRAMMONT en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile.

Il

Il avoit trop vû pour ne pas juger par ſes lumieres & les obſervations qu'il fit, que dans le poſte qu'il avoit pris, la choſe ne pouvoit plus differer.

Il partit le lendemain pour ſon rendez-vous, accompagné d'un Trompette; & à l'endroit que Monſieur *de Luſſan* lui avoit marqué la veille, il trouva Monſieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre :„ Eſt-il poſſible, lui dit-il en l'embraſſant, „ que ce ſoit le Chevalier DE GRAMMONT, & „ que je le voye dans le parti contraire ? C'eſt „ vous-même que j'y vois, répondit le Chevalier DE GRAMMONT; & je m'en rapporte à „ vous, Monſeigneur, ſi c'eſt la faute du Chevalier DE GRAMMONT, ou la vôtre, que nous „ ne ſoyons plus dans le même parti. Il faut l'avouer, dit Monſieur le Prince, s'il y en a qui „ m'ont abandonné comme des ingrats & des miſerables, tu m'as quitté comme j'ai quitté moi-„ même, en honnête-homme qui croit avoir raiſon. Mais oublions tous ſujets de reſſentiment, „ & dis-moi ce que tu viens faire ici, toi, que „ je croyois à *Peronne* avec la Cour ? Le voulez-„ vous ſavoir ? dit-il. Je viens, ma foi, vous „ ſauver la vie. Je vous connois: vous ne ſauriez-vous empêcher d'être au milieu des Ennemis dans un jour d'occaſion : il ne vous faudroit qu'avoir votre cheval tué ſous vous, & „ être pris les armes à la main, pour être traité „ par ce Cardinal-ci, comme votre oncle *de Montmorency* le fut par l'autre. Je viens donc vous „ tenir un cheval tout prêt, en cas de ſemblable „ malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la tête. Ce ne ſeroit pas la premiere fois, dit Monſieur le Prince en riant, que tu m'aurois rendu de ces ſervices; quoique le danger alors fut „ moins grand, qu'il pourroit l'être à preſent, ſi „ j'étois pris. „

De

De cette converſation ils tomberent ſur des diſcours moins ſérieux. Monſieur le Prince le queſtionna ſur la Cour, ſur les Dames, ſur le jeu, ſur l'Amour; & revenant inſenſiblement à la conjoncture dont il étoit queſtion, le Chevalier DE GRAMMONT aiant demandé des nouvelles des Officiers de ſa connoiſſance, qui étoient reſtez auprès de lui, Monſieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller juſques aux Lignes, où il pourroit voir, non-ſeulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la diſpoſition des Quartiers & tous les Retranchemens. Le Chevalier DE GRAMMONT y conſentit, & Monſieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'aiant reméné juſqu'à leur rendez-vous: „Hé bien, Chevalier, lui dit-il, quand crois-tu que nous te reverrons? Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en uſer ſi galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt une heure avant le jour; car vous pouvez compter, que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas, ſi on m'en avoit fait confidence; mais, quoi qu'il en ſoit, fiez-vous à ma parole. „ Non, tu ne te déments point, dit Monſieur le Prince, en l'aiant encore embraſſé. Le Chevalier DE GRAMMONT regagna le Camp de Monſieur *de Turenne* à l'entrée de la nuit. Tout s'y diſpoſoit à l'attaque des Lignes; & ce n'étoit plus un ſecret parmi les Troupes.

„ Hé bien, Monſieur le Chevalier, on a été bien-aiſe de vous voir, lui dit Monſieur *de Turenne*; & Monſieur le Prince vous aura bien fait des queſtions & des amitiez? Il en a uſé le plus civilement du monde, lui dit le Chevalier DE GRAMMONT; & pour me faire voir qu'il ne me prenoit pas pour un eſpion, il m'a mené juſqu'aux Retranchemens & aux Lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. Et

„ qu'en

„ qu'en croit-il ? Il eſt perſuadé, que vous l'attaquerez cette nuit, ou demain à la petite pointe du jour ; car vous autres grands Capitaines, „ pourſuivit le Chevalier, vous connoiſſez la manœuvre les uns des autres, que c'eſt une merveille. „

Monſieur *de Turenne* reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la diſpoſition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien-aiſe qu'un homme qui avoit vû tant d'occaſions, fût témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reſte de cette nuit pour ſe repoſer, après avoir paſſé l'autre ſans dormir, il le laiſſa au Marquis *d'Humieres*, qui lui donnoit à ſouper, & qui le logeoit.

La journée ſuivante fut celle des Lignes d'*Arras*, où Monſieur *de Turenne* victorieux vit ajouter un nouvel éclat à ſa gloire ; & dans laquelle le Prince *de Condé*, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquiſe ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuſe journée, qu'il ſeroit ſuperflu d'en parler ici. Le Chevalier DE GRAMMONT, à qui, comme volontaire, il étoit permis de ſe trouver par-tout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Monſieur *de Turenne* ſe trouva bien d'une activité qui ne l'abandonnoit, ni en paix, ni en guerre, & d'une preſence d'eſprit qui lui fit porter des ordres, comme venant du Général, ſi à propos que Monſieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs ſur ces matieres, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en preſence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la premiere nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire pour ces expéditions

que

que trouver les poſtes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvû de relais; mais il eut bien d'autres obſtacles à ſurmonter. En premier lieu, des Partis d'Ennemis, répandus de tous côtez, s'oppoſoient à ſon paſſage. Enſuite, des Courtiſans avides & officieux, qui dans ces occaſions ſe poſtent ſur les avenuës pour eſcamoter la nouvelle d'un pauvre courier. Cependant ſon adreſſe le ſauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris pour l'eſcorter juſqu'à moitié chemin de *Bapaume*, huit ou dix Maîtres commandez par un Officier de ſa connoiſſance; perſuadé que le plus grand danger ſeroit entre le Camp & la premiere Poſte. Il n'eut pas fait une lieuë, qu'il en fut convaincu. L'Officier le ſuivoit de près; & ſe retournant vers lui: „ Si vous n'êtes „ pas bien monté, dit-il, je vous conſeille de „ regagner le Camp; car moi, je vais bien-tôt „ paſſer à toute bride. Monſieur, lui dit l'Offi„ cier, j'eſpere vous tenir compagnie, quelque „ train que vous alliez, juſqu'à ce que vous ſoyez „ en lieu de ſureté. J'en doute, lui dit-il; car „ voilà des Meſſieurs qui ſe diſpoſent à vous ve„ nir voir. Eh! ne voyez-vous pas, lui répon„ dit cet Officier, que ce ſont de nos gens qui „ font repaître leurs chevaux? Non; mais je vois „ fort bien que ce ſont des Cravattes de l'Armée „ Ennemie: „ & là-deſſus lui aiant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux Cavaliers qui l'eſcortoient, de ſe diſpoſer pour faire diverſion, & donna des deux vers *Bapaume*.

Il montoit un Anglois fort vîte; mais s'étant enfourné dans un chemin creux, dont le terrain étoit mol & bourbeux, il eut à ſes trouſſes Meſſieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque Officier de conſideration, n'avoient eu garde de prendre le change, & s'étoient attachez à ſe pour-

pourſuivre, ſans ſe mettre en peine des autres. Le mieux monté du Parti commençoit à l'approcher ; car les chevaux Anglois qui vont vite comme le vent en terrain uni, ſe démêlent aſſez mal des mauvais chemins. Le Cravatte avoit le mouſqueton haut, & lui crioit de loin bon quartier. Le Chevalier DE GRAMMONT qui voyoit qu'on gagnoit ſur lui, & que quelques efforts que fît ſon cheval dans un terrain peſant, il ſeroit joint à la fin, quitta tout-à-coup le chemin de *Bapaume*, pour ſe jetter dans une chauſſée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant comme pour écouter la propoſition du Cravatte, il laiſſa prendre un peu d'haleine à ſon cheval, tandis que l'autre qui croyoit qu'il ne l'attendoit que pour ſe rendre, faiſoit tous ſes efforts pour s'en mettre en poſſeſſion, & crevoit ſon cheval pour arriver avant le reſte de ſes compagnons, qui ſuivoient à la file.

Un moment de réflexion fit envisager au Chevalier DE GRAMMONT la deſagréable avanture que ce ſeroit, au ſortir d'une victoire ſi glorieuſe, & des périls d'un combat ſi bien diſputé, d'être pris par des Coquins qui ne s'y étoient point trouvez ; & au lieu d'être reçu en triomphe, & d'être embraſſé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de ſe voir traîné en chemiſe par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché juſques à la portée de ſa carabine, qu'il préſentoit toujours, en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier DE GRAMMONT, à qui cette offre & la maniere dont on la faiſoit, déplaiſoient également, fit un petit ſigne de la main, pour qu'on ceſſât de le coucher en joue ; & ſentant ſon cheval en haleine, il baiſſa la main, partit comme un éclair, & laiſſa ſon Cravatte ſi étour-

étonné, qu'il ne s'aviſa pas ſeulement de lui tirer ſon coup.

Dès qu'il eut gagné *Bapaume*, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place, avoit toutes ſortes d'égards pour lui. Il l'aſſura que perſonne n'avoit encore paſſé; qu'il lui ſeroit fidele; & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les couriers de Monſieur *de Turenne*.

Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe garantir de ceux qui devoient ſe mettre à l'affût aux environs de *Peronne*, pour courir d'auſſi loin qu'ils le verroient, & porter ſa nouvelle à la Cour, ſans la ſavoir.

Il ſavoit que le Maréchal *Du-Pleſſis*, celui *de Villeroy*, & *Gaboury*, s'en étoient vantez à Monſieur le Cardinal, avant ſon départ. Ce fut donc pour éluder cette embuſcade, qu'il prit deux Cavaliers bien montez à *Bapaume*; & dès qu'il fut à une lieuë de la Ville, après leur avoir donné à chacun deux louis-d'or, pour être fideles, il leur ordonna de prendre les devants, de faire fort les effrayez, de dire à ceux qui les queſtionneroient, „ que tout „ étoit perdu; que le Chevalier DE GRAMMONT „ étoit reſté à *Bapaume*, n'étant pas preſſé de por„ ter une mauvaiſe nouvelle; & que pour eux „ ils avoient été pourſuivis par des Cravattes ré„ pandus par-tout depuis la défaite. „

Tout réuſſit comme il l'avoit projetté. Les Cavaliers furent interceptez par *Gaboury*, dont l'empreſſement avoit devancé les deux Maréchaux; mais quelques queſtions qu'on leur fit, ils jouerent ſi bien leur rôle, que la conſternation avoit déja gagné *Peronne*, & que des bruits incertains de la défaite ſe diſoient à l'oreille parmi les Courtiſans, lorſque Monſieur le Chevalier DE GRAMMONT arriva.

Rien ne rehauſſe tant le prix d'une bonne nouvelle,

velle, que la fauſſe allarme d'une mauvaiſe. Cependant, quoique la ſienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que Leurs Majeſtez qui la reçurent avec les tranſports de joye qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grace du monde. Elle l'embraſſa devant tous les Courtiſans. Le Roi n'y parut pas moins ſenſible; mais le Cardinal, ſoit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandoit une recompenſe de quelque prix; ſoit par le retour de cette inſolence que lui donnoit la proſperité, fit ſemblant de ne le pas écouter d'abord; & aiant appris enſuite, que les Lignes avoient été forcées, que l'Armée d'Eſpagne étoit battue, & qu'*Arras* étoit ſecouru: Et Monſieur le Prince, dit-il, eſt-il pris? Non, dit le Chevalier DE GRAMMONT. Il eſt donc mort? ajouta le Cardinal. Encore moins, répondit le Chevalier DE GRAMMONT. Belle Nouvelle! dit le Cardinal, d'un air de mépris. A ces mots, il paſſa dans le cabinet de la Reine, avec Leurs Majeſtez. Il le fit heureuſement pour le Chevalier DE GRAMMONT, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponſe emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles queſtions, & la concluſion qu'il en avoit tiré.

La Cour étoit remplie des eſpions de ſon Eminence. Une foule de Courtiſans & de curieux l'aiant environné, ſelon la coutume, il fut bienaiſe de dire devant les Eſclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit ſur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même. En reprenant ſon air ironique: „ Ma foi, Meſſieurs, dit-il, rien n'eſt „ tel que d'avoir du zele & de l'empreſſement pour „ les Rois & les grands Princes, dans les ſervi„ ces qu'on leur rend. Vous avez vû l'air gra„ cieux que Sa Majeſté m'a fait: vous êtes té„ moins comme la Reine m'a tenu parole; mais „ pour Monſieur le Cardinal, il a reçu ma Nou„ velle,

„ velle, comme s'il n'y gagnoit pas plus qu'il n'a „ fait à la mort *de Pierre Mazarin.* „

Il y avoit là de quoi faire évanouïr des gens qui se seroient intéressez sincerement pour lui; & la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres tems: car il la faisoit en presence de témoins qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Ministre puissant & absolu. Le Chevalier DE GRAMMONT en étoit trop persuadé; cependant quelque inconvenient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquiterent dignement de leur devoir. Cependant l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient esperé. Le lendemain, comme le Chevalier DE GRAMMONT étoit au dîner de Leurs Majestez, le Cardinal y vint; & s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par respect: „ Chevalier, lui dit-il, la „ Nouvelle que vous avez apportée, est bonne; „ Leurs Majestez en sont contentes: & pour vous „ montrer que je crois y gagner beaucoup plus „ qu'à la mort *de Pierre Mazarin*, si vous voulez „ venir dîner chez moi, nous jouerons; car la „ Reine vous veut donner de quoi, & cela par- „ dessus le premier marché. „

Voilà de quelle maniere le Chevalier DE GRAMMONT avoit osé choquer un si puissant Ministre; & voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Ministres. Il y avoit véritablement quelque-chose de grand à un homme de son âge de ne respecter l'autorité des Ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la Cour, & se laissoit agréablement flater d'avoir seul osé conserver quelque espéce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de

cette

cette insulte au Cardinal, qui lui attira depuis quelques inconveniens sur des témeritez moins heureusement hazardées.

Cependant la Cour revint. Le Cardinal qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moyen de tenir son Maître en tutelle, accablé de soins & de maladies, comblé de trésors dont il ne savoit que faire, & raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France une Minister qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencemens sinceres d'une paix ardemment desirée, les plaisirs & l'abondance commençoient à regner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier DE GRAMMONT y furent long-tems diverses dans l'amour & dans le jeu. Estimé des Courtisans; recherché des Beautez qu'il ne servoit pas; redoutable à celles qu'il servoit; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif; & dans les commerces essentiels toujours honnête-homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son Histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déja fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide, qu'on ne doive regretter, dans une vie dont les moindres particularitez ont eu quelque-chose de divertissant ou de singulier. Mais, soit qu'il ne les ait pas cru dignes d'occuper une place parmi les autres évenemens, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis, pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La Paix des Pyrenées, le mariage du Roi, le retour de Monsieur le Prince, & la mort du Cardinal, donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux sur son Roi. Rien ne l'é-

galoit, ni par les graces de ſa perſonne, ni pour la grandeur de ſon air ; mais on ne lui connoiſſoit pas encore ce génie ſuperieur, qui rempliſſant ſes Sujets d'admiration l'a dans la ſuite rendu ſi redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, reſſorts inviſibles des intrigues & des mouvemens de toutes les Cours, étoient attentifs aux premieres démarches qu'il feroit. Les plaiſirs ſe promettoient un empire ſouverain ſur un Prince tenu dans l'éloignement des connoiſſances néceſſaires pour gouverner ; & l'ambition ne ſe flatoit de regner dans la Cour, que ſur l'eſprit de ceux qui pouvoient ſe diſputer le Miniſtere. Mais on fut ſurpris de voir tout-à-coup briller des lumieres qu'une prudence en quelque façon néceſſaire avoit longtems diſſimulée.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une Puiſſance illimitée refuſe rarement, l'attacha tout entier aux ſoins du gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux ; mais tout le monde n'y trouva pas ſon compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître abſolu. Les Courtiſans n'approchoient qu'avec vénération du ſeul objet de leurs reſpects & du ſeul arbitre de leur fortune. Ceux qui n'agueres étoient de petits Tyrans dans leurs Provinces, ou dans les Places frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, ſelon le bon plaiſir du Maître, s'accordoient, tantôt au mérite, tantôt aux ſervices. Il n'étoit plus queſtion d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir.

Le Chevalier DE GRAMMONT regardoit comme un prodige l'attention de ſon Maître pour les ſoins de ſon Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'aſſujettir à cet âge aux régles qu'il s'étoit preſcrites, & qu'on ôtât tant d'heures aux plaiſirs pour les donner aux devoirs ennuyeux & aux fonctions fatigantes du gouvernement ; mais

il

il louoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit deſormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dûs. Impatient des cultes ſerviles qu'on rend à la fortune d'un Miniſtre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux qui s'étoient ſuccedez. Jamais il n'avoit encenſé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ſes ſuffrages aux artifices de l'autre: mais auſſi jamais il n'avoit tiré du Cardinal *de Richelieu* qu'une Abbaye qu'on ne pouvoit refuſer à ſa qualité; & jamais il n'avoit eu de *Mazarin* que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'experience de pluſieurs années à la ſuite d'un grand Capitaine lui avoit donné de la capacité pour la guerre: mais dans une paix univerſelle il n'en étoit plus queſtion. Il jugea qu'au milieu d'une Cour floriſſante en beautez, & abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du ſoin de plaire à ſon Maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnez pour le jeu, & de mettre en uſage de nouveaux ſtratagêmes en amour.

Il réuſſit aſſez bien dans les deux premiers de ces projets: & comme il s'étoit dès-lors établi pour maxime de ſa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vûës de ſon établiſſement; de ne reſpecter la faveur, que lorſqu'elle ſeroit ſoutenue du mérite; de ſe faire aimer des Courtiſans, & craindre des Miniſtres; de tout oſer pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence; il ſe vit bien-tôt des plaiſirs du Roi, ſans que l'envie des Courtiſans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable; mais l'amour ne le fut pas: ou pour mieux dire, l'inquiétude & la jalouſie l'emporterent ſur ſa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de beſoin.

La Motte Houdancourt étoit une des Filles de la Reine-Mere. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avoit ôté des Amans à la célebre,

Meneville. Il suffisoit alors, que le Roi jettât les yeux sur une jeune personne de la Cour, pour ouvrir son cœur aux esperances, & souvent à la tendresse: mais, s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtisans se le tenoient pour dit; & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects. Mais le Chevalier DE GRAMMONT s'avisa de faire tout le contraire; peut-être pour conserver un caractere de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle; mais, dès qu'il la crut hônorée de l'attention de son Maître, il crut qu'elle méritoit la sienne: & s'étant mis sur les rangs, il lui devint bien-tôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point pour ses mauvais traitemens, ni pour ses menaces. Ses premieres tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espera qu'il s'en corrigeroit; mais s'étant témérairement obstiné dans ses manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut, que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre Rivaux. Il fut banni de la Cour: & ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le plus (la présence & la vûë de son Maître,) après avoir fait quelques légeres réflexions sur sa disgrace, & quelques petites imprécations contre celle qui la causoit; il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

LA curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits & par son élevation, avoit déja fait passer une premiere fois le Chevalier

DE

DE GRAMMONT en Angleterre. La raiſon d'Etat ſe donne de beaux privileges. Ce qui lui paroit utile, devient permis; & tout ce qui eſt néceſſaire, eſt honnête en fait de Politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection d'Eſpagne dans les Pays-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puiſſances envoyoient une célebre Ambaſſade à *Cromwel*.

Cet homme dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la Puiſſance ſouveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualitez dont l'éclat ſembloit l'en rendre digne. La Nation la moins ſoumiſe qui ſoit en Europe, ſubiſſoit patiemment un joug qui ne lui laiſſoit pas ſeulement l'ombre d'une liberté dont elle eſt ſi jalouſe: & *Cromwel*, Maître de la République, ſous le titre de Protecteur, craint dans le Royaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorſque le Chevalier DE GRAMMONT le vit; mais il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Nobleſſe proſcrite, l'autre éloignée des affaires, une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale: tout cela n'offroit que des objets triſtes & ſerieux dans la plus belle Ville du monde; & le Chevalier DE GRAMMONT ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un Scélerat, & l'admiration de quelques Beautez cachées, qu'il n'avoit pas laiſſé de déterrer.

Ce fut toute autre choſe au voyage dont nous allons parler. La joye du rétabliſſement de la Royauté paroiſſoit encore par tout. La Nation, avide de changement & de nouveauté, goûtoit le plaiſir d'un gouvernement naturel, & ſembloit reſpirer au ſortir d'une longue oppreſſion. Enfin, ce même peuple qui par une abjuration ſolemnelle avoit exclu juſques à la poſterité de ſon Prince légitime, s'épuiſoit en fêtes & en rejouïſſances pour ſon retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorſque le Chevalier DE GRAMMONT arriva. La reception qu'il eut dans cette Cour, lui fit bien-tôt oublier l'autre ; & les engagemens qu'il prit dans la ſuite en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un Exilé de ſon caractere. Tout y flatoit ſon goût : & ſi les avantures qu'il y eut ; ne furent pas les moins conſiderables, ce furent ſans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant que d'en parler, il ne ſera pas hors de propos de donner une idée de la Cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La néceſſité des affaires avoit expoſé CHARLES II. dès ſa premiere jeuneſſe aux travaux & aux périls d'une guerre ſanglante. L'étoile du Roi ſon Pere ne lui avoit laiſſé pour héritage, que ſa mauvaiſe fortune & ſes diſgraces. Elles l'accueillirent par-tout ; mais ce ne fut qu'après avoir lutté juſqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit ſoumis aux decrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Nobleſſe, ou pour la fidélité, l'avoit ſuivi dans ſon exil ; & ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi la jeuneſſe, s'étant raſſemblé dans la ſuite auprès de ſa perſonne, compoſoit une Cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance & les proſperitez qui ne ſont, à ce qu'on prétend, que corrompre les ſentimens, ne trouverent rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La néceſſité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation ; & on ne voyoit que de l'émulation parmi eux ſur la gloire, ſur la politeſſe, & ſur la vertu.

Au milieu d'une petite Cour ſi floriſſante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repaſſé deux ans avant le tems dont on parle, pour monter ſur un Trône

Trône qu'il devoit selon les apparences remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'étoit renouvellée à son couronnement. La mort du Duc de *Glocester*, & celle de la Princesse Royale qui la suivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin, pour se préparer à la reception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes qu'on faisoit pour cette nouvelle Reine, dans tout l'éclat d'une Cour brillante, que le Chevalier DE GRAMMONT vint contribuer à sa magnificence & à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse & de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cedoit à personne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'esprit agréable, l'humeur douce & familiere. Son ame susceptible d'impressions opposées, étoit compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats, & tendre jusqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires pressantes, & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagemens.

Le Duc d'*Yorck* étoit d'un caractere bien different. On lui attribuoit un courage à toute épreuve, une Religion inviolable pour sa parole, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Observateur scrupuleux des régles du devoir & des loix de la justice, il passoit pour ami fidele, & pour implacable ennemi.

Sa morale & sa justice, quelque tems combattues par la bienséance, en avoient enfin triomphé, en reconnoissant Mademoiselle *Hyde*, Fille d'honneur de Madame la Princesse Royale, qu'il avoit secrettement épousée en Hollande. Son Pere, dès lors

Miniſtre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, ſe vit bien-tôt à la tête des affaires, & penſa les gâter. Ce n'eſt pas qu'il manquât de capacité ; mais il avoit encore plus de préſomption.

Le Duc d'*Ormond* avoit la confiance & l'eſtime de ſon Maître. Il en étoit digne par la grandeur de ſes ſervices, l'éclat de ſon mérite & de ſa naiſſance, & les biens qu'il avoit abandonnez pour ſuivre la fortune de ſon Maître. Les Courtiſans mêmes n'oſerent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maiſon du Roi, premier Gentil-homme de la Chambre, & Vice-Roi d'Irlande. C'étoit juſtement le Maréchal DE GRAMMONT par le caractere de l'eſprit & la nobleſſe des manieres ; & comme le Maréchal DE GRAMMONT, c'étoit l'honneur de la Cour de ſon Maître.

Le Duc *de Boukingham*, & le Comte de *Saint-Albans*, étoient en Angleterre ce qu'on a vû en France : l'un, plein d'eſprit & de feu, diſſipoit ſans éclat les biens immenſes où il étoit rentré : l'autre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une fortune conſiderable, & ſembloit l'augmenter en perdant au jeu, & en tenant une groſſe table.

Le Chevalier *de Barklay*, depuis Comte *de Falmouth*, étoit confident & favori du Roi, commandoit la Compagnie des Gardes du Duc d'*Yorck*, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'exterieur. Son eſprit étoit à peu près de même ; mais ſes ſentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit, lorſque ſur le point de ſon élevation il fut tué ſur mer. Jamais le deſintéreſſement n'a ſi bien marqué la nobleſſe d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de ſon Maître. Son credit n'étoit employé qu'à lui faire recompenſer les ſervices, ou répandre des graces ſur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paroiſ-

paroiſſoit humilié par la faveur; & ſi vrai dans tous ſes procedez, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de Cour.

Les Fils du Duc d'*Ormond*, & ſes Neveux, avoient été à la Cour du Roi dans ſon exil, & ne la deshonoroient pas depuis ſon retour. Le Comte d'*Arran* avoit une adreſſe ſinguliere dans toutes ſortes d'exercices: grand joueur de paume & de guitarre, & galant avec aſſez de ſuccès. Le Comte d'*Oſſery*, ſon Frere aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élevation & de probité.

L'aîné des *Hamiltons*, leur Couſin, étoit l'homme de la Cour qui ſe mettoit le mieux. Il étoit bien fait de ſa perſonne, & poſſédoit ces talens heureux, qui menent à la fortune, & qui font réuſſir en amour. C'étoit le Courtiſan le plus aſſidu, l'eſprit le mieux tourné, les manieres les plus polies, & l'attention la plus réguliere pour ſon Maître, qu'on pût avoir. Perſonne ne danſoit mieux, & perſonne n'étoit ſi coquet; mérite qu'on comptoit pour quelque-choſe dans une Cour qui ne reſpiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'eſt pas étonnant, qu'avec ces qualitez il ait occupé dans la ſuite la place de Mylord *Falmouth*: mais il eſt étonnant, que la même deſtinée l'ait enlevé, comme ſi cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux eſperances preſque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau *Sidney*, moins dangereux qu'il ne le paroiſſoit, avoit trop peu de vivacité pour ſoutenir le fracas dont menaçoit ſa figure: mais c'étoit le petit *Germain*, ſur qui pleuvoient de tous côtez les bonnes fortunes. Le vieux *Saint-Albans*, ſon Oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous ſes Neveux. On ſait quelle table

le bon-homme tenoit à Paris, tandis que le Roi ſon Maître mouroit de faim à Bruxelles, & que la Reine-Mere, ſa Maîtreſſe, ne faiſoit pas grand-chere en France.

Germain, ſoutenu de l'opulence de ſon Oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure conſidérable à ſon arrivée chez la Princeſſe d'*Orange*. Les pauvres Courtiſans du Roi ſon Frere n'avoient rien à lui diſputer ſur l'équipage & la magnificence; & ces deux articles ſont ſouvent autant de chemin en amour, que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple; car, quoiqu'il fût brave & bien Gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat ni naiſſance diſtinguée, pour lui donner du relief. Et pour ſa figure, il n'y avoit pas de quoi ſe recrier: il étoit petit: il avoit la tête groſſe, & les jambes menues: ſon viſage n'étoit pas deſagréable; mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les manieres. Il n'avoit pour tout eſprit, qu'une routine d'expreſſions qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, ſelon que l'occaſion s'en préſentoit. Voilà ſur quoi ſe fondoit un mérite ſi redoutable en amour.

La Princeſſe Royale y fut priſe toute la premiere. Mademoiſelle *Hyde* avoit fait quelque pas ſur ceux de ſa Maîtreſſe. Ce fut ce qui le mit d'abord en credit. Sa reputation s'étoit établie en Angleterre avant ſon arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'eſprit des femmes, pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. *Germain* les trouva dans des diſpoſitions ſi favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'apperçut, qu'une reputation ſi légerement établie étoit encore plus foiblement ſoûtenuë. L'entêtement continua. La Comteſſe de *Caſtelmaine*, vive & connoiſſeuſe, ſuivit le faux-brillant qui l'avoit ſéduite; & quoique détrompée ſur une vogue qui promettoit tant, &

qui

qui tenoit ſi peu, ſon entêtement ne voulut point ſe démentir. Elle ſoutint la gageure, juſqu'au point de ſe brouiller avec le Roi; tant elle avoit bien placé ſa conſtance pour la premiere fois.

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les Beautez, on ne pouvoit s'y tourner ſans en voir. Celles de reputation étoient cette même Comteſſe de *Caſtelmaine*, depuis Ducheſſe *de Cleveland*, Madame *de Cheſterfield*, Madame *de Shrewsbury*, Meſdame *Roberts*, Madame, *Midleton*, Meſdemoiſelles *Brouk*, & cent autres de même éclat, qui brilloient à la Cour; mais c'étoient Mademoiſelle d'*Hamilton*, & Mademoiſelle *Stwart*, qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta gueres d'éclat, ni par ſa preſence, ni par ſa ſuite. Cette ſuite étoit alors compoſée de la Comteſſe de *Panetra*, paſſée avec elle en qualité de Dame d'Atour; de ſix monſtres qui ſe diſoient Filles d'honneur; & d'une *Duegna*, autre monſtre, qui ſe portoit pour Gouvernante de ces rares beautez.

Pour les hommes, c'étoient *Franciſco de Melo*, Frere de la *Panetra*, & un certain *Taurauvedez*, qui ſe faiſoit appeller Dom *Pedro Franciſco Correo de la Sylva*, fait à peindre, mais plus fou lui ſeul que tous les Portugais enſemble. Il étoit beaucoup plus fier de ſes noms, que de ſa bonne mine; mais le Duc *de Boukingham*, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles, & quelques menaces ſans effet, le pauvre *Correo de la Sylva* fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc *de Boukingham* héritoit d'une Nimphe Portugaiſe qu'il lui avoit enlevée, auſſi-bien que deux de ſes noms, & qui étoit plus affreuſe encore que les Filles de la Reine. Il y avoit outre cela ſix Aumôniers, quatre Boulangers, un Parfumeur Juif, & un cer-

ain Officier, apparemment ſans fonction, qui s'appelloit le Barbier de l'Infante. *Catherine de Bragance* n'avoit garde de briller dans une Cour charmante, où elle venoit regner. Elle ne laiſſa as d'y réuſſir aſſez dans la ſuite. Le Chevalier DE GRAMMONT, dès long-tems connu de la famille Royale, & de la plupart des hommes de la Cour, n'eut qu'à faire connoiſſance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'interpréte pour cela. Elles parloient toutes aſſez pour s'expliquer, & toutes entendoient le François aſſez bien, pour ce qu'on avoit à leur dire.

La Cour étoit toujours groſſe chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Ducheſſe; mais elle y étoit plus choiſie. Cette Princeſſe avoit l'air grand, la taille aſſez belle, peu de beauté, beaucoup d'eſprit, & tant de diſcernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre ſexe, étoit diſtingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ſes manieres la faiſoit conſiderer comme née dans un rang qui la mettoit ſi près du Trône. La Reine-Mere étoit de retour après le mariage de Madame; & c'étoit dans ſa Cour, que les deux autres ſe raſſembloient.

Le Chevalier DE GRAMMONT fut bien-tôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vû, furent ſurpris qu'un François pût être de ſon caractere. Le retour du Roi qui avoit attiré toutes ſortes de Nations dans ſa Cour, y avoit un peu décrié les François; car, loin que les perſonnes de diſtinction y euſſent paru des premiers, on n'avoit vû que de petits étourdis, plus ſots & plus emportez les uns que les autres, mépriſant tout ce qui ne leur reſſembloit pas, & croyant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre Pays.

Le Chevalier DE GRAMMONT, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs cou-

coutumes, mangeoit de tout, louoit tout, & s'accoutumoit facilement à des manieres qu'il ne trouvoit ni groſſieres ni ſauvages; & faiſant voir une complaiſance naturelle, au lieu de l'impertinente délicateſſe des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un eſprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit ſouffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord ſa cour au Roi, & fut de ſes plaiſirs. Il jouoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit ſi peu de difference aux manieres & à la converſation de ceux qu'il voyoit le plus ſouvent, qu'il ne lui paroiſſoit pas qu'il eût changé de Pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de ſon humeur, s'offroit partout aux divers panchans qui l'entraînoient, comme ſi les plaiſirs de la Cour de France l'euſſent quitté, pour l'accompagner dans ſon exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas, & ceux qui voulurent le régaler à leur tour, furent obligez enfin de prendre leurs meſures & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empreſſemens deviennent fatigans à la longue: mais, comme ces devoirs ſemblent indiſpenſables pour un homme de ſon caractere, & que c'étoient les plus honnêtes gens de la Cour qui l'en accabloient, il en ſubit la néceſſité de bonne grace; mais il ſe conſerva toujours la liberté de ſouper chez lui.

L'heure de ſes repas, à la vérité, dépendoit du jeu, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne chere, qui ne ſervoient pas mal, & qui voloient encore mieux.

La compagnie n'étoit pas nombreuſe à ces petits repas, mais elle étoit choiſie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour, en étoit d'or-

dinaire; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occasions n'y manquoit jamais. C'étoit le célebre *Saint-Evremont*, Historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrenées*, exilé comme lui, quoique pour des raisons fort differentes.

La fortune, heureusement pour l'un & pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre, quelque tems avant le Chevalier DE GRAMMONT, après avoir eu le tems de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse Satyre.

Le Chevalier DE GRAMMONT étoit dès ce tems-là son Héros. Ils avoient l'un & l'autre ce que l'experience du Grand-monde, & le commerce des honnêtes-gens, peuvent ajouter aux naturels heureux. *Saint-Evremont*, moins occupé des entêtemens frivoles, faisoit de tems en tems de petites leçons au Chevalier DE GRAMMONT; & par des réflexions sur le passé, il tâchoit à le redresser sur le present, ou à l'instruire sur l'avenir.

„ Vous voilà, lui disoit-il, dans le plus agréa-
„ ble train de vie, qu'un homme de votre humeur
„ puisse souhaiter. Vous faites les délices d'une
„ Cour toute jeune, toute vive, & toute galante.
„ Pas une partie de plaisir, que le Roi ne vous
„ y mette. Vous jouez du matin jusqu'au soir;
„ ou pour mieux dire, du soir au matin, sans
„ sçavoir ce que c'est que de perdre. Loin de lais-
„ ser ici l'argent que vous y avez apporté, com-
„ me vous faites ailleurs, vous l'avez doublé,
„ triplé, multiplié, presque au-delà de vos sou-
„ haits, malgré cette dépense exorbitante que
„ vous faites imperceptiblement. Voilà sans
„ doute, la plus heureuse situation du monde.
„ Tenez-vous-y, Chevalier; & n'allez pas gâter
„ vos affaires par le renouvellement de vos vieux
„ péchez. Fuyez l'amour, en cherchant les au-
„ tres

„ tres plaiſirs. Il ne vous a pas été favorable juſ-
„ qu'à preſent. Vous ſavez ce que la galanterie
„ vous coûte. Tout le monde ici n'en ſait pas
„ tant que vous. Jouez fort & ferme, & rejouïſ-
„ ſez la Cour par votre agrément. Divertiſſez le
„ Roi par votre eſprit, & vos recits ſinguliers.
„ Mais fuyez des engagemens capables de vous
„ ôter ce mérite, & de vous faire oublier que
„ vous êtes étranger & banni, dans cet heureux
„ ſéjour.

„ La fortune peut ſe laſſer de vous y favoriſer.
„ Que fuſſiez-vous devenu, ſi votre derniere
„ diſgrace vous eût accueilli dans ces épuiſemens
„ d'argent où nous vous avons vû? Ménagez ce
„ Dieu néceſſaire, en renonçant à l'autre. On
„ s'ennuyera plutôt de ne vous plus voir à la Cour
„ de France, que vous ne vous laſſerez de celle-
„ ci; mais, quoi qu'il en ſoit, faites proviſion
„ d'argent. Quand on en a beaucoup, on ſe con-
„ ſole de ſon exil. Je vous connois, mon cher
„ Chevalier. S'il vous vient en tête de ſéduire
„ une femme, ou de ſupplanter un homme, les
„ gains du jeu ne ſuffiront pas pour vos préſens
„ & pour vos corruptions. Non, le jeu tout fa-
„ vorable qu'il vous puiſſe être, ne vous ſauroit
„ tant faire gagner, que l'amour vous fera per-
„ dre, ſi vous y ſuccombez.

„ Vous êtes en poſſeſſion de mille qualitez bril-
„ lantes qui vous diſtinguent ici: liberal, offi-
„ cieux, poli, délicat, & pour l'agrément de
„ l'eſprit, inimitable. Dans un examen rigoureux,
„ peut-être tout cela ne ſe trouveroit-il pas au
„ pied de la lettre? Mais ce ſont de beaux en-
„ droits; & puiſqu'on vous les paſſe, ne vous
„ montrez point ici par d'autres. Car en amour,
„ vous n'êtes rien moins que ce que je viens de
„ dire, ſi tant eſt qu'on puiſſe donner le nom
„ d'amour à vos façons de faire.

„ Mon

„ Mon petit faquin de Philoſophe, dit le Che-
„ valier DE GRAMMONT, tu fais ici le Caton
„ de Normandie ... Eſt ce que je mens ? pour-
„ ſuivit *Saint-Evremont.* N'eſt-il pas vrai, que,
„ dès qu'une femme vous plaît, votre premier
„ ſoin eſt d'apprendre ſi elle eſt aimée d'un autre,
„ & le ſecond, de la faire enrager ; car de
„ vous en faire aimer, n'eſt que le dernier de vos
„ ſoins? Vous ne vous mettez d'ordinaire ſur les
„ rangs, que pour troubler le repos de quelqu'au-
„ tre. Une Maîtreſſe qui n'auroit pas d'Amans,
„ ſeroit ſans appas pour vous, & ſans prix pour el-
„ le, ſi elle en avoit. Tous les lieux par-où vous
„ avez paſſé, n'en fourniſſent-ils pas mille exem-
„ ples? Parlerai-je de votre coup d'eſſai à *Turin*;
„ du tour que vous fîtes à Fontaine bleau au cou-
„ rier de la Princeſſe Palatine, que vous volâtes
„ ſur le grand-chemin? Et ce bel exploit n'étoit
„ que pour vous mettre en poſſeſſion de quelques
„ marques de ſa tendreſſe pour un autre, & pou-
„ voir lui donner de la confuſion & des inquiétu-
„ des par des reproches & par des menaces que
„ vous n'étiez pas en droit de lui faire.

„ Qui jamais avant vous s'étoit aviſé de ſe
„ mettre en embuſcade ſur un degré, pour trou-
„ bler un homme en bonne fortune, pour le re-
„ tirer par le pied à moitié monté dans la cham-
„ bre de ſa Maîtreſſe? Cependant, voilà comme
„ il vous plut d'en uſer pour votre ami le Duc *de*
„ *Bouckingham*, comme il ſe gliſſoit la nuit
„ chez ...; & cela ſans être ſeulement ſon Rival.
„ Que de Griſons en campagne pour la d'*Olonne*!
„ Que de ſtratagêmes, de ſupercheries, & de per-
„ ſécutions pour la Comteſſe *de Fieſque*! elle, qui
„ peut-être vous eût été fidele, ſi vous ne l'a-
„ viez forcée vous-même à ne l'être pas. En der-
„ nier lieu (car le détail de vos iniquitez ſe-
„ roit infini,) permettez-moi de vous demander

„ pour-

„ pourquoi vous êtes ici? N'en ſommes-nous pas
„ obligez à ce mauvais génie qui vous a témérai-
„ rement inſpiré la tracaſſerie juſques dans les
„ amuſemens galans de votre Maître? Soyez donc
„ ſage ici ſur ce chapitre. Toutes les places ſont
„ priſes auprès des Beautez de la Cour: & de
„ quelque docilité que ſoient les Anglois à l'égard
„ de leurs Epouſes, ils ne ſont point gens à s'ac-
„ coutumer aux inconſtances d'une Maîtreſſe, ni
„ à ſouffrir patiemment les avantages d'un Rival.
„ Laiſſez-les en repos, & ne vous faites point
„ inutilement haïr.

„ Vous ne réuſſirez point auprès de celles qui
„ ne ſont pas mariées. On veut ici des deſſeins
„ ſerieux, & du fonds de terre. Vous avez auſſi
„ peu de l'un que de l'autre. Chaque Pays a ſes
„ manieres. En Hollande, les filles ſont de fa-
„ cile accès & de bonne compoſition; & dès qu'el-
„ les ſont mariées, ce ſont autant de Lucreces.
„ Chez vous, les femmes ſont fort coquettes avant
„ le mariage, & beaucoup plus après; mais pour
„ ici, c'eſt un miracle, quand une fille écoute
„ ſur un autre ton que celui du Sacrement; &
„ je ne vous crois pas encore aſſez abandonné du
„ Seigneur pour y ſonger. „

Tels étoient les ſermons de *Saint-Evremont*: mais il avoit beau prêcher, le Chevalier DE GRAMMONT ne l'écoutoit que pour le plaiſir; & quoiqu'il convint des véritez, il faiſoit peu de cas des conſeils. En effet, ſe laſſant des faveurs de la fortune, ce fut juſtement en ce tems-là qu'il ſe mit à pourſuivre celles de l'amour.

La *Midleton* fut la premiere qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la Ville, peu connue encore à la Cour; aſſez coquette, pour ne rebuter perſonne; aſſez magnifique, pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus; mais trop mal avec la fortune, pour pouvoir en ſoutenir

la

la dépense. Tout cela convenoit au Chevalier DE GRAMMONT. Ainsi sans s'amuser aux formalitez, il ne s'adressa qu'à son Portier pour être introduit, & choisit un de ses Amans pour son confident.

Cet Amant qui avoit bien autant d'esprit qu'un autre, est le Comte *de Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à servir le Chevalier DE GRAMMONT, étoit le dessein de traverser un Rival des plus dangereux, & d'être relayé par un autre d'une dépense qui commençoit à peser. Le Chevalier DE GRAMMONT pourvut à l'un & à l'autre, comme il l'avoit souhaité.

Bien-tôt Grisons furent en campagne, lettres & présens trotterent. On l'écouta tant qu'il voulut; on se laissa lorgner; on répondit même: mais ce fut tout. Il s'apperçut que la Belle prenoit volontiers; mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des Filles d'honneur de la Reine, qui s'appelloit *Warmestré*. C'étoit une Beauté toute différente de l'autre. La *Midleton*, bien faite, blonde, & blanche, avoit dans les manieres & le discours quelque-chose de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paroît, n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre; & elle ennuyoit, en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoit tous les autres; & l'ambition de passer pour Bel-Esprit ne lui a donné que la reputation d'ennuyeuse, qui subsistoit longtems après sa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille encore moins d'air; mais avec des couleurs très-vives, c'étoient des yeux pleins de feu, des regards aga-

agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir. La ſuite n'a que trop fait voir qu'elle conſentoit à ce qu'ils promettoient de plus témeraire.

C'étoit entre ces deux Déïtez, que flottoient les vœux du Chevalier DE GRAMMONT, & ſes préſens étoient partagez. Les gants parfumez, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les eſſences, & autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque ſemaine, avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des préſens plus ſolides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans, & belles guinées de Dieu, cela ſe trouvoit en eſpéce dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient, comme ſi cela fût venu de plus loin.

La beauté de Mademoiſelle *Stwart* commençoit alors à faire du bruit. La Comteſſe *de Caſtelmaine* s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais au lieu de s'en allarmer, elle favoriſa tant qu'elle put ce nouveau goût, ſoit par une imprudence ordinaire à celles qui ſe croyent au-deſſus des autres, ſoit qu'elle voulût par cet amuſement détourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec *Germain*. Elle ne ſe contentoit pas de paroître ſans inquiétude ſur une diſtinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir; elle affecta d'en faire ſa favorite, la mit de tous les ſoupers qu'elle donnoit au Roi; & dans la confiance de ſes propres charmes, pouſſant la témerité juſqu'au bout, elle la retenoit ſouvent à coucher. Le Roi qui ne manquoit gueres à venir chez la *Caſtelmaine* avant qu'elle ſe levât, ne manquoit gueres auſſi d'y trouver Mademoiſelle *Stwart* au lit avec elle. Les objets les plus indifferens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant l'imprudente *Caſtelmaine* ne fut point jalouſe que cette Rivale parût auprès d'elle en cet état; ſûre, quand bon lui ſem-

ſembleroit, de triompher de tout ce que ces occaſions auroient eu de plus avantageux pour la *Stwart:* mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier DE GRAMMONT voyoit ce manege, ſans y pouvoir rien comprendre; mais, comme il étoit attentif aux panchans du Roi, il ſe mit à lui faire la cour, en exagerant le mérite de cette nouvelle Maîtreſſe. C'étoit une figure de plus d'éclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir gueres moins d'eſprit, ni plus de beauté. Tous ſes traits étoient beaux & réguliers; mais ſa taille ne l'étoit pas. Cependant elle étoit menue, aſſez droite, & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, danſoit bien, parloit François, mieux que ſa langue naturelle; elle étoit polie, poſſedoit cet air de parure, après lequel on court, & qu'on n'attrape gueres, à moins que de l'avoir pris en France dès ſa jeuneſſe. Tandis que ſes charmes faiſoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la *Caſtelmaine* ſe donnoient du bon-tems au gré de tous ſes caprices.

Madame *Hyde* tenoit un rang aſſez conſiderable parmi les Beautez, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de *Germain.* Elle venoit d'épouſer un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-ſœur de Madame la Ducheſſe, brillante par ſon propre éclat, pleine d'agrément & d'eſprit. Cependant elle crut que, tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tous les autres avantages ne ſeroient rien pour ſa gloire; & ce fut pour y mettre la derniere main, qu'elle s'aviſa de ſe jetter à ſa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre; elle avoit la peau d'une blancheur éblouïſſante; les mains jolies, & le pied ſurprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ſes regards, que ſes yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoiſe:

noiſe; & quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faiſoit quelque-choſe de plus.

Germain la reçut d'abord; mais ne ſachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la ſacrifier à la *Caſtelmaine*. Le ſacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour ſa gloire, d'avoir enlevé *Germain* à tant de concurrentes; mais ce n'étoit rien pour le reſte.

Jacob Hall, fameux Danſeur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa diſpoſition & ſa force charmoient en public. On voulut voir ce que c'étoit en particulier; car on lui trouvoit dans ſon habit d'exercice toute une autre conformation, & bien d'autres jambes que celles du fortuné *Germain*. Le Voltigeur ne trompa point les conjectures de la *Caſtelmaine*, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints couplets de chanſons, beaucoup plus à l'honneur du Danſeur, que de la Comteſſe; mais elle ſe mit bien au-deſſus de tous ces petits bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la ſatyre s'exerçoit à ſes dépens, on ſe battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre Beauté, qui n'en étoit gueres plus chiche qu'elle. C'étoit Madame *de Shrewsbury*.

Le Comte d'*Arran* qui l'avoit ſervie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette Beauté, moins fameuſe pour ſes conquêtes, que pour les malheurs qu'elle a cauſez, mettoit ſon plus grand mérite à être plus ſemillante que les autres. Comme perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir été ſeul dans ſes bonnes graces, perſonne auſſi ne pouvoit ſe plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais, qu'elle ne lui eût point fait d'avances, ſans conſiderer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée; mais ce fut

fut mal-à-propos qu'il s'aviſa de l'enlever à ſes autres Amans.

Thomas Howard, Frere du Comte *de Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave, ni mieux fait. Quoique ſon air fût froid, & que ſes manieres paruſſent douces & pacifiques, perſonne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La *Shrewsbury* donnant tête baiſſée dans les premieres agaceries de l'invincible *Germain*, *Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine. Cependant, comme elle vouloit le ménager, elle conſentit à recevoir une collation qu'il lui avoit ſi ſouvent propoſée, qu'elle n'oſa plus s'en défendre: un certain jardin, appellé *Spring-Garden*, devoit être la ſcene de cette fête.

Dès que la partie fut liée, *Germain* en fut averti ſous main. *Howard* avoit une Compagnie dans le Régiment des Gardes; & un des Soldats de cette Compagnie jouoit aſſez bien de la muſette. Cette muſette fut de la fête; & *Germain* ſe trouva dans le jardin comme par hazard: enflé de ſes premieres proſperitez, il s'étoit mis ſur ſon air vainqueur, pour achever cette derniere conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la *Shrewsbury* parut ſur le balcon.

Je ne ſais comme elle trouva ſon Héros; mais *Howard* ne le trouva pas à ſon gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au premier ſigne qu'elle lui fit; & ne ſe contentant pas de faire le petit Tyran dans une fête qui n'étoit pas à ſon intention, après s'être emparé des lorgneries de la Belle, il épuiſa ſes Lieux-communs & toute ſa petite Ironie, à railler le repas & à tourner la muſique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur, & comme il étoit encore moins endurant, trois fois le feſtin fut ſur le point d'être enſanglanté; mais trois

trois fois il ſupprima ſon impétuoſité naturelle, pour faire éclater ailleurs ſon reſſentiment ſans obſtacle.

Germain ſans faire attention à ſa mauvaiſe humeur pourſuivit ſa pointe, parla toujours à Madame *de Shrewsbury*, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il ſe coucha, fier de ce triomphe, & fut reveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour ſecond *Gilles Rawling*, homme de bonne fortune, & gros joueur. *Howard* ſe ſervit de *Dillon*, adroit & brave, fort honnête-homme, & par malheur intime ami de *Rawling*.

Dans ce combat la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide; & *Germain* percé de trois grands coups d'épée fut porté chez ſon Oncle, avec fort peu de ſignes de vie.

Pendant que le bruit de cet évenement occupoit la Cour, ſelon les divers intérêts qu'on y prenoit, le Chevalier DE GRAMMONT eut avis par *Jones*, ſon ami, ſon confident, & ſon rival, qu'un autre s'empreſſoit auprès de la *Midleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour ſa figure, mais fort à craindre par ſon aſſiduité, par l'adreſſe de ſon eſprit, & par d'autres talens qui ſont comptez pour quelque-choſe, quand il eſt permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant pour mettre en mouvemens toute la vivacité du Chevalier DE GRAMMONT ſur la concurrence. Ses inquiétudes reveillerent en lui ce que le deſir de vengeance, le malin vouloir, & l'experience, peuvent imaginer d'expédiens, pour troubler le repos d'un Rival, & pour deſeſperer une Maîtreſſe. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ſes lettres, & de lui redemander ſon argent, avant que de commencer à la tourmenter; mais rejettant ce pro-

projet, comme indigne de l'injuſtice qu'on lui faiſoit, il étoit ſur le point de travailler à la déſolation de la pauvre *Midleton*, lorſqu'il vit par hazard Mademoiſelle d'*Hamilton*. Dès ce moment, plus de reſſentiment contre la *Midleton*, plus d'empreſſemens pour la *Warmeſtré*, plus d'inconſtance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous; & de ſes anciennes habitudes il ne lui reſta que l'inquiétude & la jalouſie.

Ses premiers ſoins furent de plaire; mais il vit bien qu'il falloit pour réuſſir s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait juſqu'alors.

La famille de Mademoiſelle d'*Hamilton*, aſſez nombreuſe, occupoit une maiſon grande & commode près de la Cour. Celle du Duc d'*Ormond* n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans Londres, s'y trouvoit tous les jours. Le Chevalier DE GRAMMONT y fut reçu ſelon ſon mérite & ſa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de tems ailleurs; mais après avoir fait cette connoiſſance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit, que Mademoiſelle d'*Hamilton* étoit digne de l'attachement le plus ſincere & le plus ſerieux. Rien n'étoit meilleur que ſa naiſſance, & rien de plus charmant que ſa perſonne.

CHAPITRE VII.

LE Chevalier DE GRAMMONT peu content de ſes galanteries, ſe voyant heureux ſans être aimé, devint jaloux ſans être amoureux. La *Midleton*, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il ſavoit pour plaire.

Il

Il fut la chercher chez la Reine, où il y avoit bal. Elle y étoit; mais, par bonheur pour elle, Mademoiſelle d'*Hamilton* y étoit auſſi. Le hazard avoit fait, que de toutes les belles perſonnes de la Cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vûe, & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la premiere fois de près, & s'apperçut qu'il n'avoit rien vû dans la Cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle danſa, ſes yeux furent ſur elle; & dès ce moment plus de reſſentiment contre la *Midleton*. Elle étoit dans cet heureux âge, où les charmes du Beau-Sexe commencent à s'épanouïr. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge, & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuſe juſques dans le moindre de ſes mouvemens. C'étoit l'original, que toutes les femmes copioient pour le goût des habits & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni; les cheveux bien plantez & dociles pour cet arrangement naturel, qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur que les couleurs empruntées ne ſauroient imiter, formoit ſon teint. Ses yeux n'étoient pas grands; mais ils étoient vifs, & ſes regards ſignifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, & le tour de ſon viſage parfait. Un petit nez délicat & retrouſſé n'étoit pas le moindre ornement d'un viſage tout aimable. Enfin, à ſon air, à ſon port, à toutes les graces répandues ſur ſa perſonne entiere, le Chevalier DE GRAMMONT ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugez avantageux ſur tout le reſte. Son eſprit étoit à peu près comme ſa figure. Ce n'étoit point par ces vivacitez importunes dont les ſaillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la converſation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le diſcours, dont la peſanteur aſſoupit; mais ſans ſe preſſer de par-

ler, elle disoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le discernement imaginable, pour le solide & le faux-brillant: & sans se parer à tout propos des lumieres de son esprit, elle étoit réservée, mais très-juste dans ses décisions. Ses sentimens étoient pleins de noblesse; fiers à outrance, quand il en étoit question: cependant elle étoit moins prévenue sur son mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer; mais loin de le chercher, elle étoit très-difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier DE GRAMMONT étoit persuadé de ces véritez, plus il s'efforçoit de plaire & de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légere, & toute nouvelle, le faisoient écouter; mais il étoit embarrassé de ce que les préfens qui faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit desormais se servir.

Il avoit un vieux Valet-de-chambre, nommé *Termes*, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé: mais depuis la disgrace de la *Midleton*, & l'avanture de la *Warmestré*, le Seigneur *Termes* n'étoit plus employé que pour les habits que son Maître faisoit venir de Paris, & ne s'acquitoit pas toujours fidelement de cette commission, comme on va voir.

La Reine avoit de l'esprit, & mettoit tous ses soins à plaire au Roi, par les complaisances qui coûtoient le moins, à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs & aux amusemens qu'elle pouvoit fournir, sur-tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galan-

galante, ou ceux qu'elle nomma pour danſer, devoient repréſenter differentes Nations. Elle donna du tems pour s'y préparer; & durant ce tems on peut croire que les Tailleurs, les Couturieres, & les Brodeurs, ne furent pas ſans occupation. Les Beautez qui devoient en être, n'étoient gueres plus tranquilles. Cependant Mademoiſelle d'*Hamilton* eut aſſez de loiſir, pour faire deux ou trois petites Piéces, dans une conjoncture ſi favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux Impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame *de Monſery*, Femme de ſon Couſin germain; & l'autre étoit une Fille d'honneur de la Ducheſſe, qu'on appelloit *Blake*.

La premiere que ſon Mari n'avoit pas aſſurément épouſée pour ſes beaux yeux, étoit faite comme la plupart des riches heritieres, pour qui l'équitable Nature ſemble avare de ſes richeſſes, à meſure qu'elles ſont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille de toutes ſans l'être, mais elle boitoit avec plus de raiſon; car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un viſage aſſortiſſant mettoit la derniere main au deſagrément de ſa figure.

Mademoiſelle *Blake* étoit une autre eſpéce de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son viſage étoit de la derniere fadeur, & ſon teint ſe fouroit par-tout, avec deux petits yeux reculez, garnis de paupieres blondes, longues comme le doigt. Avec ces attraits elle ſe mettoit en embuſcade pour ſurprendre les cœurs; mais elle s'y ſeroit tenue en vain, ſans l'arrivée du Marquis *de Briſacier*. Le Ciel ſembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'exterieur & dans les manieres pour ébloüir une créature de ſon caractere. Il parloit éternellement ſans

rien dire; & rencheriſſoit dans ſes habits ſur les modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce fracas s'adreſſoit à elle; & le Seigneur *Briſacier* crut que ces longues paupieres de la *Blake* n'avoient jamais couché que lui en jouë. On s'apperçut du bien qu'ils ſe vouloient: cependant ils n'en étoient qu'aux muets interprétes, quand Mademoiſelle d'*Hamilton* s'aviſa de ſe mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choſes dans l'ordre, & commença par ſa Couſine *Monſery*, à cauſe de ſa qualité. Les deux entêtemens de cette derniere étoient la danſe & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas ſoutenable avec ſa figure; mais, quoique la danſe fût encore plus inſoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la Cour, & la Reine avoit aſſez de complaiſance pour le public, pour ne jamais manquer de la faire danſer. Mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête auſſi ſerieuſe & auſſi magnifique que cette maſcarade. La *Monſery* ſéchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut ſur cette inquiétude dont Mademoiſelle d'*Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le deſſein de ſe donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoyoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans leſquels la maniere dont elles devoient ſe mettre, étoit marquée. Mademoiſelle d'*Hamilton* fit écrire un billet tout ſemblable pour Madame *de Monſery*, en Babilonienne.

Elle aſſembla ſon conſeil pour aviſer aux moyens de le faire tenir. Ce conſeil étoit compoſé d'un de ſes freres & d'une ſœur, qui ſe divertiſſoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir conſulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord *Monſery* ne faiſoit que de ſortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-homme, aſſez

ſerieux,

ſerieux, fort ſevere, & mortel ennemi du ridicule. La laideur de ſa Femme ne lui étoit pas tant à charge, que celui qu'elle ſe donnoit dans toutes les occaſions qui s'en préſentoient. Il ſe crut en ſureté dans celle dont il étoit queſtion; ne croyant pas que la Reine voulût gâter ſa maſcarade en la nommant. Cependant, comme il connoiſſoit la fureur dont ſa Femme ſe donnoit en ſpectacle par ſa danſe & par ſa parure, il venoit de l'exhorter bien ſerieuſement à ſe contenter d'être ſpectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit enſuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre ſa figure & celle des perſonnes auxquelles la danſe & l'éclat ſont permis. Son ſermon finit enfin par une défenſe expreſſe de briguer dans cette fête une place qu'on ne ſongeroit pas à lui donner. Mais, loin de prendre cet avis en bonne part, elle ſe mit en tête que lui ſeul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle ſouhaitoit ardemment; & ſi-tôt qu'il fut ſorti, ſon deſſein fut de s'aller jetter aux pieds de Sa Majeſté pour en demander juſtice. Ce fut juſtement dans ces diſpoſitions qu'elle reçut le billet. Elle le baiſa trois fois; & ſans égard aux défenſes de ſon Mari, elle monta promptement en caroſſe, pour s'informer chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle maniere les Dames de qualité s'habilloient à Babilone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiſelle *Blake*, étoit d'une autre eſpéce. Elle étoit d'une confiance ſur ſes appas, & d'une credulité ſur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Briſacier* qu'elle en croyoit dûement atteint, avoit l'eſprit orné de lieux-communs & de chanſonnettes. Il chantoit faux avec méthode, & mettoit ſans ceſſe en avant l'un & l'autre de ces talens heureux. Le Duc de *Boukingham* le gâtoit autant

qu'il pouvoit, par les louanges qu'il donnoit à sa voix & à son esprit.

La *Blake* qui n'entendoit presque point le François, se régla sur cette autorité, pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit, ne faisoient mention que de blondes; & que, prenant toujours la chose pour elle, ses paupieres s'en humilioient par reconnoissance & par pudeur. Ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la *Blake*, dès qu'il en seroit tems.

Pendant que ces petits projets se formoient, le Roi qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au Chevalier DE GRAMMONT, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à la charge de mener Mademoiselle d'*Hamilton*. Il ne se piquoit pas d'être assez danseur, pour une occasion comme celle-là. Cependant il n'avoit garde de refuser cette proposition. „ Sire, dit-il, de toutes les bontez qu'il „ vous a plû me témoigner depuis que je suis „ ici, cette derniere m'est la plus sensible; & „ pour vous en témoigner ma reconnoissance, je „ vous promets de vous rendre de bons offices au„ près de la petite *Stwart*. „ Il le disoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement séparé du reste des Filles de la Reine, & que les respects des Courtisans commençoient à se tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaisanterie: & l'ayant remercié d'une offre si nécessaire, „ Monsieur le Chevalier, lui dit-il, de quelle „ maniere vous mettrez-vous pour le bal? Je „ vous laisse le choix des Nations. Si cela est, „ reprit le Chevalier DE GRAMMONT, je m'ha„ billerai à la Françoise, pour me déguiser; car „ on me fait déja l'honneur de me prendre pour „ un Anglois dans votre Ville de Londres. J'au„ rois sans cela quelque envie de me mettre à „ la Romaine; mais de peur de me faire des af-

„ faires

„ faires avec le Prince *Robert* qui prend ſi chaudement les intérêts d'*Alexandre*, contre Mylord „ *Janet* qui ſe déclare pour *Céſar*, je n'oſe plus „ m'habiller en Héros. Du reſte, quoique j'aye „ la danſe cavaliere, avec l'oreille & de l'eſprit „ j'eſpere me tirer d'affaire: de plus Mademoiſelle d'*Hamilton* mettra bien ordre, qu'on n'aura „ pas trop d'attention pour moi. Quant à mon „ habillement, je ferai partir *Termes* demain matin; & ſi je ne vous fais voir à ſon retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vû, te„ nez-moi pour la Nation la plus deshonorée de „ votre maſcarade.„

Termes partit avec des inſtructions réïterées ſur le ſujet de ſon voyage; & ſon Maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens, dans l'attente de ſon retour. Il s'en occupa juſqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſa petite ſociété prirent pour l'exécution de leur deſſein.

Les gants de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires par hazard. Elle en envoya une à Mademoiſelle *Blake*, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui ſe pût trouver; & elle y joignit ce billet.

„ Vous étiez l'autre jour plus charmante que „ toutes les blondes de l'Univers. Je vous vis „ hier encore plus blonde que vous ne l'étiez ce „ jour-là. Si vous continuez, que deviendra mon „ cœur? Mais il y a long-tems qu'il eſt la proye „ de vos yeux marcaſſins. Serez-vous demain de „ la maſcarade? Mais peut-il y avoir des char„ mes dans une fête où vous ne ſeriez pas? N'im„ porte; je vous reconnoîtra dans quelque déguiſement que vous ſoyez. Mais je ſerai mieux

„ éclairci de mon ſort par le préſent que je vous „ envoye. Vous porterez des nœuds de ce ruban „ à vos cheveux, & ces gants baiſeront les plus bel- „ les mains du monde. „

Ce billet avec le préſent furent rendus à la *Blake* avec le même ſuccès qu'on avoit fait tenir celui de Babilonienne à Madame *de Monſery*. On venoit d'en rendre compte à Mademoiſelle d'*Hamilton*, quand cette même *Monſery* lui vint rendre viſite. Elle paroiſſoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand ſa Couſine la pria de paſſer dans ſon cabinet. „ Dès qu'elles y furent: „ Je vous demande le ſecret, dit la *Monſery*, pour „ celui que je vais vous dire. N'admirez-vous „ point comme les hommes ſont faits? Ne vous y „ fiez pas trop, ma chere Couſine. Mylord *Mon-* „ *ſery* qui devant notre mariage auroit paſſé les „ jours & les nuits à me voir danſer, s'aviſe à pre- „ ſent de me le défendre, & dit que cela ne me con- „ vient pas. Ce n'eſt pas tout; il m'en a ſi ſou- „ vent rebatu les oreilles au ſujet de la maſcarade, „ que je ſuis obligée de luiracher l'honneur que la „ Reine m'a fait de me nommer. Cependant je „ ſuis étonnée qu'on ne me faſſe pas ſavoir qui „ doit me mener? Mais ſi vous ſaviez la peine „ qu'on a de trouver dans cette maudite Ville de „ quoi ſe mettre en Babilonienne, vous auriez „ pitié de ce que j'ai ſouffert depuis le tems qu'on „ m'a nommée; outre que ce qu'il m'en coûte, paſ- „ ſe toute imagination. „

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à meſure que Mademoiſelle d'*Hamilton* l'avoit ſupprimée, la vainquit enfin par un éclat immoderé. La *Monſery* lui en ſut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de ſon Epoux. Mademoiſelle d'*Hamilton* lui dit, que tous les Maris étoient à-peu-près de même; qu'il ne falloit pas s'embarraſſer de leurs fantaiſies;

taiſies; qu'elle ne ſavoit pas qui devoit la mener dans la maſcarade ; mais que, puiſqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne ſe fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût auſſi quelque Epouſe fantaſque qui lui eût interdit la danſe.

Cette converſation finie, la *Monſery* ſortit avec empreſſement, pour tâcher de ſavoir quelques nouvelles de ſon danſeur. Ceux qui trempoient dans le complot, rioient à gorge déployée de ſa viſite avec Mademoiſelle d'*Hamilton*, quand Mylord *Monſery* leur en fit une à ſon tour ; & tirant Mademoiſelle d'*Hamilton* à l'écart : Ne ſauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la Ville demain ? „ Non, dit-elle. Pourquoi ? Parce, dit-il, „ que je viens d'apprendre que ma Femme fait de „ grands préparatifs d'habits. Je ſais bien qu'elle „ n'eſt pas de la maſcarade ; j'y ai mis bon ordre : „ mais, comme elle a le diable au corps pour la „ danſe, je meurs de peur qu'elle ne ſe donne „ quelque nouveau ridicule malgré toutes mes „ précautions. Encore ſi c'étoit parmi la Bourgeoiſie, dans quelque lieu retiré, je n'en ſerois „ pas en peine. „

On le raſſura le mieux qu'on put ; & l'aiant congédié ſous prétexte de mille choſes qu'on avoit à faire pour le jour ſuivant, Mademoiſelle d'*Hamilton* ſe crut en liberté pour le reſte de la journée, lorſqu'elle vit arriver une certaine Mademoiſelle *Price*, Fille d'honneur de Madame la Ducheſſe. C'étoit juſtement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette Fille & la *Blake* ſe harpilloient au ſujet de *Dongan*, que la *Price* avoit enlevé à cette derniere. La haine ſubſiſtoit encore entre ces deux Divinitez.

Quoique les Filles d'honneur ne fuſſent point nommées pour la maſcarade, elles y devoient aſſiſ-

ter ; & par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'*Hamilton* avoit encore une paire de gants pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la *Blake* ; elle en fit présent à sa Rivale, avec quelques nœuds du même ruban qui sembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille remercîmens, & lui promit de s'en faire honneur au bal. „ Vous me ferez plaisir, dit-elle ; mais, si vous dites qu'une bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reste, lui dit-elle, n'allez pas ôter le Marquis *de Brisacier* à cette pauvre *Blake*, comme vous avez fait *Dongan*. Je sais bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'esprit ; vous parlez François ; & pour peu qu'il vous eût entretenue, l'autre n'auroit que faire d'y prétendre. „ Il n'en fallut pas davantage. La *Blake* n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiselle *Price* étoit ridicule & coquette, & quelque-chose de plus.

Le jour du bal venu, la Cour plus brillante que jamais étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer, étoient assemblez, à la réserve du Chevalier DE GRAMMONT. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de Ville, qui avoit déja paru. La chose étoit monstrueuse pour la conjoncture, & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste & la mieux poudrée qu'on pût voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi qui s'en apperçut d'abord : „ Chevalier DE GRAMMONT, lui dit-il, *Termes* n'est „ donc point arrivé ? Pardonnez-moi, Sire, „ dit-il, Dieu merci. Comment ! Dieu merci, „ dit

„ dit le Roi. Lui ſeroit-il arrivé quelque-choſe „ par les chemins ? Sire, dit le Chevalier DE „ GRAMMONT, voici l'Hiſtoire de mon habit, „ & de Mr. *Termes*, mon courier. „ A ces mots le bal tout prêt à commencer fut ſuſpendu. Tous ceux qui devoient danſer faiſant un cercle autour du Chevalier DE GRAMMONT, il pourſuivit ainſi ſon recit.

„ Il y a deux jours que ce coquin devroit être „ ici ſuivant mes ordres & ſes ſermens. On „ peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, „ voyant qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'avoir „ bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il eſt ar- „ rivé, crotté depuis la tête juſqu'aux pieds, bot- „ té juſqu'à la ceinture, fait enfin comme un ex- „ communié. Eh bien, Monſieur le faquin, lui „ dis-je, voilà de vos façons de faire? Vous vous „ faites attendre juſqu'à l'extrémité ; encore eſt- „ ce un miracle que vous ſoyez arrivé. Oui, „ mor....., dit-il, c'eſt un miracle. Vous êtes „ toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus „ bel habit du monde, que Monſieur le *Duc de* „ *Guiſe* lui-même a pris la peine de commander. „ Donne-le donc, Bourreau, lui dis-je. Mon- „ ſieur, dit-il, ſi je n'ai mis douze Brodeurs après, „ qui n'ont fait que travailler le jour & la nuit, „ tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas „ quitté d'un moment. Et où eſt-il, dis-je, traî- „ tre qui ne fais que raiſonner dans le tems que „ je devrois être habillé? Je l'avois, dit-il, empaqué- „ té, ſerré, ployé, que toute la pluye du monde „ n'en eût point approché. Me voilà, pourſui- „ vit-il, à courir jour & nuit, connoiſſant votre „ impatience, & qu'il ne faut pas lanterner avec „ vous... Mais où eſt-il, m'écriai-je, cet ha- „ bit ſi bien empaqueté? P'éri, Monſieur, me dit- „ il, en joignant les mains. Comment, péri! „ lui dis-je en ſurſaut. Oui péri, perdu, abî-

„ mé. Que vous dirai-je de plus? Quoi! le Pa-
„ quebot a fait naufrage? lui dis-je. Oh! vrai-
„ ment, c'eſt bien pis, comme vous allez voir,
„ me répondit-il. J'étois à une demi-lieuë de Ca-
„ lais hier au matin, & je voulus prendre le long
„ de la mer, pour faire plus de diligence; mais,
„ ma foi, on dit bien vrai, qu'il n'eſt rien tel
„ que le grand-chemin; car je donnai tout au
„ travers d'un ſable mouvant, où j'enfonçai juſques
„ au menton. Un ſable mouvant auprès de Calais!
„ lui dis-je. Oui, Monſieur, me dit-il, & ſi
„ bien ſable mouvant, que je me donne au Diable,
„ ſi on me voyoit autre choſe que le haut de la
„ tête quand on m'en a tiré. Pour mon cheval,
„ il a fallu plus de quinze hommes pour l'en for-
„ tir; mais pour mon porte-manteau, où, mal-
„ heureuſement j'avois mis votre habit, jamais on
„ ne l'a pu trouver. Il faut qu'il ſoit pour le moins
„ une lieuë ſous terre.

„ Voilà, Sire, pourſuivit le Chevalier DE
„ GRAMMONT, l'avanture & le recit que m'en
„ a fait cet honnête-homme. Je l'aurois infailli-
„ blement tué, ſi je n'avois eu peur de faire atten-
„ dre Mademoiſelle d'*Hamilton*, & ſi je n'avois été
„ preſſé de vous donner avis du ſable mouvant,
„ afin que vos couriers prennent ſoin de l'évi-
„ ter. „

Le Roi ſe tenoit les côtez de rire, quand le Chevalier DE GRAMMONT reprenant la parole:
„ A propos, Sire, dit-il, j'oublois de vous dire
„ que, pour augmenter ma mauvaiſe humeur, je me
„ ſuis vû arrêter, comme je ſortois de ma chaiſe,
„ par un diable de fantôme en maſque, qui me
„ vouloit à toute force perſuader que la Reine
„ m'avoit ordonné de danſer avec elle; & comme
„ je m'en ſuis défendu le moins brutalement qu'il
„ m'a été poſſible, elle m'a chargé de m'informer
„ ici qui doit la mener, & m'a prié de l'envoyer

„ preu-

„ prendre inceſſamment. Ainſi Votre Majeſté ne „ feroit point mal de donner ſes ordres pour cela; „ car elle s'eſt miſe en embuſcade dans un ca„ roſſe pour ſaiſir tous les paſſans à la porte de „ Withall. Au reſte, je vous puis dire que c'eſt „ une choſe à voir que ſon habillement. Il faut „ qu'elle ait plus de ſoixante aunes de gaze & de „ toile d'argent autour d'elle, ſans compter une „ eſpéce de piramide ſur la tête, garnie de cent „ mille brimborions. „

Ce dernier recit étonna toute l'aſſemblée, à la réſerve de ceux qui avoient part à l'avanture. La Reine aſſura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal, étoit preſent: & le Roi après quelques momens de réflexion: „ Je parie, dit-il, que c'eſt „ la Ducheſſe *de Neucaſtle*. Et moi, dit Mylord „ *Monſery*, s'approchant de Mademoiſelle d'*Ha„ milton*, je parie que c'eſt une autre folle; car „ je me trompe fort, ſi ce n'eſt ma Femme. „

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fît venir. Mylord *Monſery* s'offrit à cette commiſſion, par le preſſentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas mal. Mademoiſelle d'*Hamilton* ne fut pas fâchée que ce fût lui, ſçachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. La plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la Princeſſe de Babilone eût paru dans ſes atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les danſes ſerieuſes. Cependant il y avoit d'auſſi bons danſeurs, & d'auſſi belles danſeuſes, qu'il y en eut au monde, dans cette aſſemblée; mais, comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danſes Françoiſes, pour ſe mettre aux contre-danſes. Quand ceux qui étoient de la maſcarade, en eurent danſé quelques-unes, le Roi trouva bon de mettre en jeu les troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repo-

ſeroit. Les Filles de la Reine & celles de la Ducheſſe furent menées par ceux qui étoient de la maſcarade.

Ce fut alors qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la *Blake*; & on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de *Briſacier*, faiſoit ſon effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coin. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce Ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complaiſance; & pour éclaircir *Briſacier* de ſon ſort, elle portoit ſouvent à ſa tête ſes mains victorieuſes garnies des gants dont il étoit queſtion. Mais, ſi on fut ſurpris d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement ſurpriſe de voir la *Price* partager avec elle de point en point le préſent de *Briſacier*. La ſurpriſe ſe changea bien-tôt en jalouſie; car ſa Rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de converſation ſur ce qu'on lui avoit inſinué la veille: & *Briſacier* n'avoit pas manqué de donner tête baiſſée dans ces premieres agaceries, ſans faire la moindre attention à la blonde *Blake*, ni aux ſignes qu'elle ſe tuoit de faire, pour l'inſtruire de ſon heureuſe deſtinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte; & par conſéquent ne danſoit point. Le Duc *de Boukingham* qui mettoit le Marquis *de Briſacier* ſur les rangs le plus ſouvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la *Blake*, ſans ſavoir ce qui ſe paſſoit alors dans le cœur de cette Nimphe. *Briſacier* s'en défendit ſur le mépris qu'il avoit pour les contre-danſes. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on mépriſoit; & voyant qu'il s'étoit remis en converſation avec ſa mortelle ennemie, elle ſe mit à danſer, ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit. Quoique ſon indignation & ſa jalouſie fuſſent aſſez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſes complices qui en eurent le plaiſir entier. Leur ſatisfaction fut complette; car

car bien-tôt arriva *Monſery*, encore tout interdit de la viſion dont le Chevalier DE GRAMMONT avoit fait le portrait. Il apprit à Mademoiſelle d'*Hamilton* que c'étoit la *Monſery* en propre perſonne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une ſentinelle à la porte de ſa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'eſt trop arrêté ſur ces incidens frivoles; & peut-être aura-t-il raiſon. Paſſons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier DE GRAMMONT dans la nouvelle tendreſſe qui l'occupoit. Il n'étoit pas ſans Rivaux; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'eſt qu'il étoit ſans inquiétude. Il connoiſſoit leur eſprit & celui de Mademoiſelle d'*Hamilton*.

De ſes Amans, le plus conſiderable & le moins déclaré étoit Monſieur le Duc d'*Yorck*; mais il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ſes manieres, pour douter de ſon goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des ſentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiſelle d'*Hamilton* d'apprendre; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande aſſiduité. Comme la chaſſe étoit ſon plaiſir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire aſſez fatigué; mais la preſence de Mademoiſelle d'*Hamilton* le reveilloit, quand elle ſe trouvoit chez la Reine, ou chez la Ducheſſe. C'étoit-là que, n'oſant lui parler de ce qu'il avoit ſur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la proueſſe des chevaux, lui faiſoit un détail de bras caſſez, de jambes démiſes, d'épaules diſloquées, & d'autres avantures curieuſes & divertiſſantes: après quoi ſes yeux lui diſoient le reſte, juſqu'à ce que le ſommeil interrompit leur converſ-

converſation; car ces tendres truchemens ne laiſſoient pas de ſe fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La Ducheſſe ne fut point allarmée d'une paſſion que ſa Rivale ne regardoit rien moins que ſerieuſement, & dont elle prenoit la peine de ſe divertir avec tout le reſpect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût & de l'eſtime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieuſement.

Les deux *Rouſſels*, Oncle & Neveu, étoient deux autres Rivaux du Chevalier DE GRAMMONT. L'Oncle avoit bien ſoixante ans. Son courage & ſa fidélité l'avoient diſtingué dans les guerres civiles. Sa paſſion & ſes deſſeins pour Mademoiſelle d'*Hamilton* parurent à la fois; mais ſa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendreſſe inſpire. Il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus, pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux *Rouſſel*, effrayé d'une chûte ſi terrible, voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'étoit encore par ſa conſtance envers les pourpoints tailladez, qu'il a ſoutenus long-tems après leur ſuppreſſion univerſelle; mais ce qui ſurprenoit le plus, étoit un certain mêlange d'avarice & de liberalité, ſans ceſſe en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son Neveu n'étoit alors que cadet de la famille; mais la ſucceſſion de ſon Oncle le regardoit: & quoiqu'il en eût le ſoin pour ſon établiſſement, & qu'il eût encore plus le ſoin de ménager l'eſprit de cet Oncle pour s'en aſſurer, il ne put éviter ſa deſtinée. La *Midleton* le traitoit avec aſſez de préference; mais ſes faveurs ne purent le garantir des charmes de Mademoiſelle d'*Hamilton*. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laiſſée dans ſon naturel; mais il étoit guindé dans toutes ſes allures, taciturne à donner des vapeurs, cepen-

cependant un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le Chevalier DE GRAMMONT, en plein repos ſur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, ſans former d'autres projets, ni concevoir d'autres eſperances, que celle de ſe rendre agréable. Quoique ſa paſſion fût hautement déclarée, perſonne à la Cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie, qui ne vont qu'à rendre juſtice au mérite.

Son Philoſophe (*a*) en jugea tout autrement; & voyant que ſans compter un redoublement infini de magnificence & de ſoins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu; qu'il ne cherchoit plus ces longues & agréables converſations, qu'ils avoient d'ordinaire enſemble; & que ce nouvel empreſſement l'enlevoit par-tout à lui-même: „ Monſieur le Chevalier, lui dit-il, il me ſem-„ ble que vous laiſſez depuis quelque tems les „ Beautez de la Ville & leurs Amans bien en re-„ pos? La *Midleton* fait impunément de nouvel-„ les conquêtes, & de vos préſens vous ſouffrez „ qu'elle vous creve les yeux ſans la moindre ava-„ nie. La pauvre *Warmeſtré* vient d'accoucher „ tranquillement au milieu de la Cour, ſans que „ vous en ayez ſoufflé. Je l'avois bien prévû, „ Monſieur le Chevalier. Vous avez fait connoiſ-„ ſance avec Mademoiſelle d'*Hamilton*; & choſe „ qui ne vous étoit jamais arrivée, vous voilà vé-„ ritablement amoureux. Mais, voyons un peu „ ce qui vous en peut arriver? Je ne penſe pas, „ en premier lieu, que vous eſperiez de la mettre „ à mal. Elle eſt telle, & par ſa naiſſance, & par „ ſon mérite, que ſi vous étiez en poſſeſſion des „ titres & des biens de votre maiſon, vous ſe-„ riez excuſable de vous préſenter ſur un pied „ ſerieux, quelque ridicule qu'il y ait dans le ma-„ riage

(*a*) Saint-Evremont.

„ riage en général. Si vous ne voulez que „ de l'eſprit, de la ſageſſe, & les tréſors de la „ beauté, vous ne ſauriez mieux vous adreſſer: „ mais pour vous qui n'avez que médiocrement „ de ceux de la fortune, vous ne ſauriez vous „ adreſſer plus mal. Car, votre frere de *Toulon-* „ *geon*, de l'humeur dont je le connois, n'aura pas „ la complaiſance de ſe laiſſer mourir, pour fa- „ voriſer vos prétentions.

„ Mais, poſons le cas que vous ayez tout „ le bien qu'il faudroit pour l'une & pour l'autre, „ & c'eſt beaucoup dire, connoiſſez-vous la déli- „ cateſſe, pour ne pas dire la bizarrerie, de cette „ Princeſſe ſur un pareil engagement? Savez- „ vous, qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir les meil- „ leurs partis d'Angleterre? Le Duc *de Richemont* „ l'a recherchée des premiers; mais, quoiqu'il fût „ amoureux, il étoit intéreſſé. Cependant le „ Roi voyant qu'il ne tenoit qu'au bien, prit ſur „ lui cet article, en conſideration du Duc d'*Or-* „ *mond*, du mérite & de la naiſſance de Made- „ moiſelle d'*Hamilton*, & des ſervices de Monſieur „ ſon Pere; mais choquée qu'un homme qui fai- „ ſoit l'amoureux, eût marchandé, faiſant d'ail- „ leurs réflexion ſur ſon caractere dans le monde, „ elle n'a pas jugé qu'il fût aſſez important d'ê- „ tre Ducheſſe *de Richemont*, au hazard de ce qu'il „ y auroit à craindre d'un homme brutal & dé- „ bauché.

„ Votre petit *Germain*, malgré tout le bien de „ ſon Oncle, & l'éclat de ſa propre reputation, „ n'y a-t-il pas échoué? A-t-elle jamais voulu „ ſeulement regarder *Henry Howard*, qui eſt à la „ veille d'être le premier Duc d'Angleterre, & qui „ poſſede actuellement tout le bien de la maiſon „ *de Nortfolck*? Je tombe d'accord, que c'eſt un „ bœuf; mais quelle autre dans toute l'Angle- „ terre ne paſſeroit pas par-deſſus la peſanteur de

„ ſon

„ ſon eſprit, & le peu d'agrément de ſa figure,
„ pour être avec trois cens mille livres de ren-
„ te la premiere Ducheſſe du Royaume?

„ Pour achever en peu de mots, Mylord *Fal-*
„ *mouth* m'a dit lui-même, qu'il l'avoit toujours
„ regardée comme la ſeule choſe qui manquoit
„ à ſon bonheur; mais qu'au milieu de tout l'é-
„ clat de ſa fortune il n'avoit oſé lui déclarer
„ ſes ſentimens; qu'il ſe ſentoit aſſez de foibleſſe,
„ ou trop de fierté, pour ſe contenter de l'obtenir
„ du ſeul conſentement de ſes parens; & quoi-
„ que les premiers refus des Belles ne fuſſent
„ comptez pour rien, il ſavoit de quel air elle re-
„ cevoit ceux dont la perſonne ne lui étoit point
„ agréable. Après cela, Monſieur le Chevalier,
„ voyez de quelle maniere vous prétendez vous y
„ prendre; car vous êtes amoureux? Vous l'allez
„ être de plus en plus; & plus vous le ſerez,
„ moins ſerez-vous capable des réflexions, que
„ vous pourriez faire à preſent.

„ Mon pauvre Philoſophe, répondit le Cheva-
„ lier DE GRAMMONT, tu ſais bien le Latin,
„ tu fais des Vers, tu ſais la marche & tu con-
„ nois la nature des Etoiles du Ciel; mais, pour
„ les Aſtres de la Terre, tu n'y connois rien. Tu
„ ne m'as rien appris de Mademoiſelle d'*Hamilton*
„ que le Roi ne m'ait dit, il n'y a pas trois jours.
„ Tant mieux, qu'elle ait refuſé les Oſtrogoths
„ dont tu viens de parler: ſi elle en avoit voulu,
„ je n'en voudrois pas, quoique je l'aime à la
„ folie. Ecoute bien ce que je te vais dire. Je
„ me ſuis mis dans la tête de l'épouſer: & je
„ veux que mon Pédagogue *Saint-Evremont* lui-
„ même ſoit le premier à m'en ſavoir gré. Quant
„ à l'établiſſement, je ferai ma paix avec le Roi:
„ je lui demanderai qu'elle ſoit Dame du Palais,
„ il me l'accordera. *Toulongeon* crevera, ſans
„ que je l'aide, ou que je l'en empêche: & Made-
„ moi-

„ moiſelle d'*Hamilton* aura Semeat avec le Cheva-
„ lier DE GRAMMONT, pour la dédommager
„ des *Nortfolcks* & des *Richemonts*. Et bien, as-
„ tu quelque-choſe à dire contre ce projet? car,
„ je parie cent louis, qu'il en ira comme je dis.„

C'étoit dans ce tems-là, que la faveur de Mademoiſelle *Stwart* étoit ſi déclarée, qu'on voyoit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans ſa conduite, pour être auſſi maîtreſſe de l'eſprit du Roi, qu'elle l'étoit de ſon cœur. L'occaſion étoit belle pour ceux qui avoient de l'experience & de l'ambition. Le Duc *de Boukingham* ſe mit en tête de la gouverner pour ſe mettre bien dans l'eſprit du Roi. Dieu ſait quel Gouverneur & quelle tête, pour en conduire une autre! Cependant c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'inſinuer dans un eſprit comme celui de Mademoiſelle *Stwart*. Elle avoit un caractere d'enfance dans l'humeur, qui la faiſoit rire de tout; & ſon goût pour les amuſemens frivoles, quoique naturels, ne ſembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ſes paſſe-tems les plus heureux. Elle faiſoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle; & on n'y voyoit que des Courtiſans empreſſez autour d'elle, qui lui en fourniſſoient les materiaux; ou de nouveaux Arthitectes qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laiſſoit pas de ſe plaire à la Muſique, & d'avoir quelque goût pour le chant. Le Duc *de Boukingham* qui faiſoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïſſoit point la médiſance; il en étoit le pere & la mere: il faiſoit des Vaudevilles, inventoit des contes de Vieilles, dont elle étoit folle; mais ſon talent particulier étoit d'attraper le ridicule, & les diſcours des gens, & de les contrefaire en leur

leur preſence, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Bref, il ſçavoit faire toutes ſortes de perſonnages, avec tant de grace & d'agrément, qu'il étoit difficile de ſe paſſer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu ſi néceſſaire aux amuſemens de la *Stwart*, qu'elle le faiſoit chercher par-tout, lorſqu'il ne ſuivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, & croyoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'eſprit, ſa vanité lui fit prendre ſur ſon compte des gracieuſetez qui n'étoient que pour ſes bouffonneries & ſon badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de ſon mérite, il oublia ſon premier projet & ſa Maîtreſſe Portugaiſe, pour ſe prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris: mais dès qu'il voulut prendre un perſonnage ſerieux auprès de Mademoiſelle *Stwart*, il fut renvoyé ſi loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un & l'autre de ſes deſſeins ſur elle. On peut dire néanmoins, que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi, ouvrit le chemin à cette faveur où il s'eſt élevé dans la ſuite.

Mylord *Arlington* entreprit le projet que le Duc *de Boukingham* venoit d'abandonner, & voulut s'emparer de l'eſprit de la Maîtreſſe pour gouverner celui du Maître. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naiſſance que lui, dans la fortune qu'il avoit déja faite. Ses premieres négociations avoient été pendant le Traité des Pyrenées. Quoiqu'il n'y eût pas réuſſi pour les intérêts de ſon Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu ſon tems; car il avoit parfaitement attrapé par ſon exterieur le ſerieux & la gravité des Eſpagnols, & dans les affaires il imitoit aſſez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou pour mieux dire, une petite emplâtre en lozange.

Les

Les bleſſures du viſage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier qui ne ſied pas mal. C'étoit tout le contraire à ſon égard ; & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air miſterieux du ſien, qu'elle ſembloit y ajouter quelque-choſe d'important & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance compoſée, d'une grande avidité pour le travail, & d'une impénétrable ſtupidité pour le ſecret, s'étoit donné pour grand politique ; & n'aiant pas le loiſir de l'examiner, on l'avoit cru ſur ſa parole, & on l'avoit fait Secrétaire & Miniſtre d'Etat ſur ſa mine.

Son ambition ne pouvant ſe borner à ces établiſſemens, après s'être pourvû de pluſieurs belles maximes, & de quelques exemples hiſtoriques, il avoit obtenu de Mademoiſelle *Stwart* une audience pour les étaler, en lui faiſant offre de ſes très-humbles ſervices & de ſes avis les mieux raiſonnez, pour ſe conduire dans le poſte où il avoit plû au Ciel & à ſa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de ſon diſcours, quand elle ſe ſouviut qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc *de Boukingham* avoit coutume de contrefaire ; & comme ſa preſence & ſes diſcours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combattu.

Le Miniſtre en fut indigné. Son orgeuil étoit digne du poſte qu'il occupoit ; & ſa délicateſſe ſur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta bruſquement, avec tous les beaux conſeils qu'il lui avoit préparez, tenté de les porter à la *Caſtelmaine*, & de s'unir à ſes intérêts ; ou bien de quitter le parti de la Cour, pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire paſſer un acte pour la ſuppreſſion des Maîtreſſes. Mais ſa prudence l'emporta ſur les reſſentimens,

mens; & ne ſongeant plus qu'à jouïr délicieuſement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande, pour mettre le comble à ſa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réuſſir dans le deſſein où le Duc *de Boukingham*, & Mylord *Arlington* venoient d'échouer. Il ſe l'étoit mis en tête; mais ſa coquetterie naturelle vint à la traverſe, & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances & les agaceries que la Comteſſe *de Cheſterfield* s'aviſa de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on pût voir. Elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, & des regards extrêmement ſéduiſans. Ses manieres étoient engageantes; ſon eſprit amuſant & vif; mais ſon cœur toujours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point ſcrupuleux ſur la conſtance, ni délicat ſur la ſincerité. Elle étoit fille du Duc d'*Ormond*. *Hamilton* étoit ſon Couſin germain. Ils ſe voyoient tant qu'ils vouloient ſans conſéquence: mais, dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ſes yeux, il ne ſongea plus qu'à lui plaire, ſans ſe ſouvenir de ſa légereté, ni des obſtacles qui s'oppoſoient à ſes deſſeins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiſelle *Stwart*, ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire. Mais elle ſe trouva bien-tôt en état de ſe paſſer des inſtructions qu'on avoit prétendu lui donner pour ſa conduite. Elle avoit fait ce qu'il falloit pour augmenter la paſſion du Roi, ſans intéreſſer ſa vertu par les dernieres complaiſances: mais les empreſſemens d'un Amant paſſionné qui trouve toutes les occaſions favorables, ſont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre;

&

& la sageſſe de Mademoiſelle *Stwart* n'en pouvoit plus, lorſque la Reine fut attaquée d'une fievre violente, qui la mit bien-tôt à l'extrémité.

Ce fut alors, qu'elle ſe ſut bon gré d'une réſiſtance, qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille eſperances de grandeurs & de gloire s'emparérent de ſon eſprit; & les nouveaux reſpects qu'on lui rendit par-tout, contribuerent à les augmenter. La Reine fut abandonnée des Médecins. Le petit nombre de Portugaiſes qu'on n'avoit point renvoyées, rempliſſoit la Cour de cris lugubres, & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princeſſe qu'il n'aimoit pas, à la vérité, mais qu'il eſtimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement; & croyant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit, que la ſenſibilité qu'il témoignoit pour ſa mort, auroit de quoi lui faire regretter la vie; mais que n'aiant pas aſſez de charmes pour mériter ſa tendreſſe, elle avoit du moins la conſolation en mourant de faire place à quelque Epouſe qui en fût plus digne, & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refuſée. A ces mots elle lui arroſa la main de quelques larmes qu'il crut les dernieres. Il y joignit les ſiennes; & ſans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit déſobéï: & quelques dangereux que ſoient les mouvemens ſoudains, quand on eſt entre la mort & la vie, ce tranſport de joye qui lui devoit être fatal, la ſauva; & cet attendriſſement merveilleux du Roi fit un effet, dont tout le monde ne loua pas également le Ciel.

Il y avoit déja quelque tems que *Germain* étoit remis de ſes bleſſures. Cependant la *Caſtelmaine* trouvant ſa ſanté tout auſſi déplorable que devant, ſe mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi; car malgré la tendreſſe de ſes pleurs & la violen-

violence de ſes emportemens, Mademoiſelle *Stwart* le retint tout pour elle. Tantôt c'étoient des promenades, où les Beautez de la Cour à cheval faiſoient aſſaut de graces & d'attraits; quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois on voyoit ſur la riviere un ſpectacle que la ſeule ville de Londres peut offrir.

La Tamiſe lave les bords du vaſte & peu magnifique Palais des Rois de la Grande-Bretagne. C'étoit des degrez de ce Palais que la Cour deſcendoit pour s'embarquer ſur ce fleuve à la fin de ces jours d'Eté, dont la chaleur & la pouſſiere ne permettent pas la promenade du Parc. Un nombre infini de bateaux découverts, qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville, faiſoient cortege aux berges où étoit la famille Royale. Les collations, la muſique, & les feux d'artifice en étoient. Le Chevalier DE GRAMMONT en étoit toujours auſſi; & c'étoit un grand hazard, quand il n'y mettoit pas quelque-choſe du ſien, pour ſurprendre agréablement par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix & d'inſtrumens qu'il faiſoit venir de Paris à la ſourdine, & qui ſe déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus qui partoient auſſi de France, pour rencherir au milieu de Londres ſur les collations du Roi. La choſe étoit quelquefois au-delà de ſes eſperances; quelquefois elle y répondoit moins: mais il eſt conſtant qu'elle lui coûtoit toujours infiniment.

Mylord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'eſtime & de conſideration pour lui. Cette profuſion le mit en peine; & comme il alloit ſouvent ſouper avec lui ſans façon, un jour qu'il y trouva *Saint-Evremont* ſeul, & un repas pour ſix perſonnes qu'on auroit priées dans les formes:

„ Il ne faut point, dit-il, s'adreſſant au Cheva-
„ lier DE GRAMMONT, me ſavoir gré de cette
„ viſite. Je viens du coucher, où le diſcours n'a
„ roulé que ſur vous; & je vous aſſure que la ma-
„ niere dont le Roi s'eſt expliqué ſur ce qui vous
„ regarde, ne vous auroit pas fait le plaiſir que
„ j'en ai reſſenti. Vous ſçavez bien, qu'il y a long-
„ tems qu'il vous offre ſes bons offices auprès du
„ Roi de France; & pour moi, pourſuivit-il en
„ riant, vous ſavez bien que je l'en ſolliciterois,
„ ſi je ne craignois de vous perdre dès que votre
„ paix ſeroit faite: mais graces à Mademoiſelle
„ *d'Hamilton*, vous n'en êtes pas trop preſſé. Ce-
„ pendant j'ai ordre du Roi mon Maître de
„ vous dire, qu'en attendant que le vôtre vous ren-
„ de ſes bonnes graces, il vous donne une penſion
„ de quinze cens Jacobus. C'eſt peu pour la figure
„ que fait le Chevalier DE GRAMMONT parmi
„ nous; mais ce ſera, dit-il en l'embraſſant, pour
„ lui aider à nous donner à ſouper. „

Le Chevalier DE GRAMMONT reçut, comme il devoit, l'offre d'une grace qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. „ Je reconnois, dit il, les bon-
„ tez du Roi dans cette propoſition, mais j'y re-
„ connois encore mieux le caractere de Mylord
„ *Falmouth*; & je le ſupplie d'aſſurer Sa Majeſté,
„ que j'en ai toute la reconnoiſſance du monde.
„ Le Roi mon Maître ne me laiſſera pas manquer,
„ lorſqu'il voudra bien me rappeller. En atten-
„ dant, je vais vous faire voir de quoi donner en-
„ core quelques ſoupers à Meſſieurs les Anglois. „
Il fit apporter, en diſant cela, ſon coffre fort, & lui montra ſept à huit mille guinées, du plus bel or du monde. Mylord *Falmouth* voulant mettre au profit du Chevalier DE GRAMMONT le refus d'une offre ſi avantageuſe, en fit le recit à Monſieur de *Comminge*, alors Ambaſſadeur en Angleterre, & Monſieur de *Comminge* ne manqua pas de faire

valoir

valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on ſait, eſt le cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle ſaiſon que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux, ou de beaux équipages, s'empreſſoit à ce rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaiſoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les caroſſes à glaces étoient en uſage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préferoient infiniment le plaiſir d'être vûes preſque toutes entieres, aux commoditez des caroſſes modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi, n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier DE GRAMMONT s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque-choſe de galant, qui tînt de l'ancienne mode, & qui renchériſt ſur la nouvelle, fit ſecrettement partir *Termes*, avec toutes les inſtructions néceſſaires. Le Duc *de Guiſe* fut encore chargé de cette commiſſion; & le courier au bout d'un mois, s'étant par la grace de Dieu ſauvé cette fois des ſables mouvans, fit paſſer heureuſement en Angleterre la caléche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vûe.

Le Chevalier DE GRAMMONT avoit ordonné qu'on y mît quinze cens louis; & le Duc *de Guiſe* qui étoit de ſes amis, y en fit mettre juſqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce préſent; & le Roi, charmé de l'attention du Chevalier DE GRAMMONT pour les choſes qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit ſe laſſer de l'en remercier; mais il ne voulut recevoir un préſent de cette conſéquence, qu'à condition qu'il n'en refuſeroit pas quelque autre de ſa part.

La Reine s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire

voir la premiere avec Madame la Ducheſſe d'*Yorck*. Madame de *Caſtelmaine* qui les y avoit vûes, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce caroſſe que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y repréſenter le premier beau jour de *Hyde-Park*. *La Stewart* eut la même envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre enſemble deux Divinitez, dont la premiere union s'étoit changée en haine mortelle, le Roi fut fort embarraſſé; car chacune y vouloit être la premiere.

La *Caſtelmaine* étoit groſſe, & menaçoit d'accoucher avant terme, ſi ſa Rivale avoit la préference. Mademoiſelle *Stewart* proteſta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, ſi on la refuſoit. Cette menace l'emporta ſur l'autre. Les fureurs de la *Caſtelmaine* furent telles, qu'elle en penſa tenir ſa parole; & on tient, que ce triomphe coûta quelque peu d'innocence à ſa Rivale.

La Reine-Mere qui, ſans faire des tracaſſeries, ne laiſſoit pas de les aimer, eut la bonté de ſe divertir de cet événement ſelon ſa coutume. Elle prit occaſion de faire la guerre au Chevalier DE GRAMMONT ſur ce qu'il avoit jetté cette pomme de diſcorde parmi de telles Concurrentes. Elle ne laiſſa pas de lui donner en preſence de toute la Cour les louanges que méritoit un préſent ſi magnifique. Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici ſans équipage, vous qui faites une ſi groſſe dépenſe? car on dit que vous n'avez pas ſeulement un laquais, & que c'eſt un galopin de la ruë qui vous éclaire, avec une de ces torches de poix, dont ils empuantiſſent toute la Ville? „ Ma„ dame, lui dit-il, le Chevalier DE GRAMMONT „ n'aime point le faſte. Mon Link dont vous „ parlez, eſt affectionné pour mon ſervice; outre

„ que

„ que c'eſt un des braves hommes du monde. Votre Majeſté ne connoît pas la nation des Links. „ Elle eſt trop charmante. On ne ſauroit faire „ un pas la nuit, qu'on n'en voye accourir une „ douzaine. La premiere fois que je fis connoiſ„ ſance avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs ſervices; ſi bien qu'en arrivant à „ White-Hall, j'en avois bien deux cens autour de „ ma chaiſe. Le ſpectacle étoit nouveau; car ceux „ qui m'avoient vû paſſer avec cette illumination, „ avoient demandé quel enterrement c'étoit. Ces „ Meſſieurs ne laiſſerent pas d'entrer en differend „ ſur quelques douzaines de ſchelins que je leur „ avois jettez; & celui dont Votre Majeſté fait „ mention, en alant battu trois ou quatre lui ſeul, „ je le retins pour ſa valeur. Non, Madame, „ je ne compte pour rien la parade des caroſſes „ & des laquais. Je me ſuis vû cinq ou ſix va„ lets-de-chambre à la fois, ſans avoir jamais eu „ de domeſtique en livrée, excepté mon Aumô„ nier *Pouſſatin*. Comment! dit la Reine, en é„ clatant de rire, un Aumônier portant vos cou„ leurs? Ce n'étoit pas apparemment un Prêtre? „ Pardonnez-moi, Madame, dit-il, & le premier „ Prêtre du monde, pour la Danſe Baſque. Che„ valier, dit le Roi, je veux que vous nous con„ tiez tout-à-l'heure l'Hiſtoire de l'Aumônier *Pouſ„ ſatin*. „

MALICE DE L'AMOUR.

N'Aguerres Amour, tenté par ma jeuneſſe,
S'en vint me voir; bien ſçavoit mon adreſſe.
Moi, tout naïf, ignorant ſa façon,
Ne me doutois que fût ce faux Garçon.
D'un foible enfant il avoit l'air timide;
Ses doux regards céloient ſon cœur perfide,
Son ris, ſa voix, ſon parler ingénu,
Faiſoient aimer le petit Inconnu.
Sa douce haleine avoit odeur de roſe,
Voire en ſa jouë elle ſembloit éclоſe:
Sur ſon dos nud, vermeil & coloré,
Flottoit épars maint long cheveu doré.
Rien ne portoit ſur ſon épaule allée,
Fors mainte fléche en ſa trouſſe mêlée.
De ſa main dextre il tenoit un falot;
De l'autre, un arc, avec un javelot.
Sous ce harnois digne du fils d'Alcmene,
Le regardant: Quelle Mere inhumaine,
Dis-je, ô mon fils! te permet de courir
Ainſi par voye? Ah! tu te vas ferir
Avec ton arc, & cette lourde lance;
Autre Joujou convient à ton enfance.
Comme oſes-tu, dans le tems des Frimats,
Riſquer au vent tes membres délicats?
Voi, bel Enfant, comment de la Scythie
Accourt ici le Mari d'Orithie?
Tôt, prens ma robe, & point ne ſortiras,
Viens dans mon ſein chauffer tes petits bras.

Amour

Amour m'écoute; & cachant ſa ſurpriſe,
D'abord ſourit à mon air de franchiſe.
Puis tout-à-coup de dépit rougiſſant,
Eh quoi! dit-il, en âge adoleſcent
Eſt-on encore ignorant de mon être?
A tes dépens tu l'apprendras, peut-être.
Or, connois-moi, ſimple & jeune Garçon,
Comme à la mort, l'homme me doit rançon.
Amour je ſuis; ſur les rivages ſombres
Jà trop connu du noir Tyran des Ombres;
De Jupiter, du vainqueur de Python;
Voire en la mer, le frere de Pluton
De mes feux brûle au ſein des Nereïdes;
Les Conquerans, les Poltrons, les Alcides,
Jeunes & vieux, j'aſſervis à mes loix;
Doux par caprice aux Bergers plus qu'aux Rois;
Tout l'Univers cede à mon haut courage.
Toi, dès adonc, fais en l'apprentiſſage.
Ainſi parla. Puis de ſon arc vainqueur
Il tire un dard droit au fond de mon cœur.
La flamme y prend; l'Enfant ſe met à rire. . .
T'ai-je fait mal? Parle, tu n'as qu'à dire.
Reméde ſai, foi d'Enfant de Cipris;
Tu gueriras par un regard d'Iris.
Leger je pars; je la vois & je l'aime,
Pour un baiſer l'eût aimée Amour-même.
Mais, ô combien le Traître m'a déçu!
Certes, d'Iris à ſouhait j'ai reçu
Douceurs ſans nombre; & plus que de coutume
Amour encor me brûle & me conſume.

L'ORIGINE DE LA FOSSETTE DU MENTON.

JADIS Amour fut, après bien des larmes,
L'Amant aimé d'un objet plein de charmes;
Mais non content de ce titre si doux,
Il y joignit encor celui d'Epoux.
Quelle Imprudence aux Amans ordinaire!
Sans que l'hymen se mêle de l'affaire,
Helas! on cesse assez-tôt de s'aimer.
Or il fallut, comme on peut présumer,
Faire à Psiché (c'est le nom de la Belle)
Un équipage, une Cour d'Immortelle,
Pleine de Jeux, de Graces, & de Ris,
Train convenable à la Bru de Cipris.
On manda donc Flore avec ses Compagnes,
Nimphes des bois, des eaux, & des campagnes;
Ce que la Terre a de Jeux & d'Amours,
Tout fut sommé de venir au concours.
Pour en répandre encor mieux la nouvelle
Amour choisit un messager femelle;
Et par ainsi pas ne fut antre, creux,
Réduit secret même d'Amour heureux,
Où ne fut bruit du mandement suprême.
Le rendez-vous étoit Cythere-même.
Là, dans le fond d'un bocage charmant,
Asyle propre au bonheur d'un Amant,
Où tout sembloit annoncer la presence
Du Dieu qui tient les cœurs sous sa puissance,

Etoit

Etoit un Temple, où l'Amour adoré
Est d'une foule en tout tems imploré.
Car tout mortel à son tour l'importune,
Et prudes même y viennent à la brune.
C'étoit là, dis-je, où tout le peuple allé
Vers le Printems se trouva rassemblé.
Ils étoient tous un peu las du voyage:
Car autrefois ce n'étoit pas l'usage
D'aller en poste à la Cité d'Amours:
C'étoit corvée, & traitte de long cours.
Lors, sur un char fait de roses nouvelles,
Qu'en se baisant giroient six tourterelles,
L'amour parut nonchalamment panché
Entre les bras de sa chere Psiché.
Le blond Hymen, tout fier de sa conquête,
La torche en main, voltigeoit à la tête,
Et mille Amours folâtrant autour d'eux
Entrelaçoient cent chiffres amoureux.
Chacun couroit au devant de ses traces,
Lorsque l'Amour appuyé sur les Graces
Sortit du char, délia son bandeau,
Et fit ranger chacun sous son drapeau.
Qu'il fut surpris de voir dans sa milice
Gens hors d'état d'entrer encore en lice;
Plus d'une Nimphe au minois surané,
Plus d'un amant au teint bis & fané!
Bien en vit-il en équipage leste,
Frais & dodus papillonant de reste:
Plus d'une Grace au minois éveillé,
Aux yeux fripons, au corsage taillé
Sur le dessein qui servit de modele.

Or ce deſſein, Venus l'a fait brûler,
Pour des raiſons dont on n'oſe parler.
Que fit Amour en voyant ce mêlange,
Si ſe mit-il à trier ſa phalange,
A mettre à part la fleur des bataillons.

Dès qu'il trouvoit tels morceaux de Déeſſe,
Sur le Menton l'Amour avec adreſſe
Leur appliquoit ſon petit doigt mignon,
Dont en reſtoit l'empreinte au compagnon;
C'étoient autant d'arrêtez à ſes gages,
Et chez Pſiché les uns étoient mis Pages,
Ou Chambellan, Majordome, & Menin.
Autant fit il au troupeau féminin.
Pas ne croyez qu'il choiſit la moins belle,
Pour la placer auprès de ſa femelle:
Soubrette priſe au choix d'un jeune Epoux,
Ne manque pas des attraits les plus doux.
Il acheva de décimer la troupe,
Dès qu'un tendron lui tomboit ſous la coupe,
Qui méritât le petit coup de doigt,
Ainſi, l'Amour au Menton lui mettoit,
Ce ſceau divin de la beauté parfaite,
Cette charmante & gentille foſſette.
Tant eſt qu'enfin du nombre des élus,
Les non-marquez ſe trouverent exclus;
Objet commun, ou Nimphe demi-belle,
Miſe au rebut s'en retourna chez elle.
Mais, quel rebut! Qu'on pouvoit y glaner!
Un honnête-homme auroit pu s'y borner.

LE VERITABLE AMOUR.

LE long d'un mur étoient juchez
Deux Pigeons contens & fideles,
Les yeux l'un sur l'autre attachez,
Et n'éployant qu'un peu leurs ailes.
Un Moineau, plein d'activité,
Ou plutôt plein de pétulance,
Traitoit cette tranquillité
D'inquiétude, d'indolence,
De dégoût, de caducité.
Parle mieux de notre tendresse,
Dit la Colombe avec douceur,
L'Amour est moins pour nous une courte caresse,
Qu'un long épanchement du cœur.

LE MEPRIS DES RICHESSES;

ODE,

Qui a remporté le premier Prix à l'Académie des Jeux Floraux.

Par M. Rainaud, de l'Oratoire, Préfet du College de Soissons.

PLUTUS qui de nos cœurs avides
Bannis les innocens plaisirs,
Jusqu'à quand tes trésors perfides
Irriteront-ils nos désirs?
Jusqu'à quand irons-nous par d'aveugles maximes,
D'un encens criminel & du sang des Victimes,
Offrir l'hommage à tes Autels?
Tes funestes présens enfantent nos miseres,
Et qui sait mépriser ces biens imaginaires
Est le plus riche des mortels.

C'est en vain que de l'opulence
Adorant l'éclat suborneur,
Dans le luxe & dans l'abondance
On met le suprême bonheur.

Con-

Contemplons ce Créſus, pour qui les arts s'épuiſent,
Pour qui la terre & l'onde à l'envi reproduiſent,
Tout ce qui peut combler ſes vœux?
Dans le ſein des plaiſirs qu'enfante la molleſſe,
Ce ſuperbe mortel aux yeux de la ſageſſe
N'eſt qu'un illuſtre malheureux.

Quels traits à ma vûë il décele!
Des beſoins toujours renaiſſans
J'apperçois la troupe cruelle,
Qui le rend eſclave des ſens.
Que de pâles ſoucis! Que de mortelles craintes!
Sous ſes lambris dorez j'entens les triſtes plaintes.
C'eſt peu, quel ſpectacle nouveau!
Implacable Vautour, dans ſa triſteſſe extrême,
Son cœur qui ſe déchire, eſt toujours de lui-même
Et la victime & le bourreau.

Doux repos que l'homme deſire,
Heureuſe paix, charme des cœurs,
Tu n'établis pas ton Empire
Dans les faſtueuſes grandeurs.
Loin des Palais pompeux que le luxe environne,
De ceux que nos reſpects accablent ſur le Trône,
Tu fuis la haute Majeſté;
Et des cœurs ſans deſirs, délicieux partage,
Tu vas ſous l'humble toit, habité par le Sage,
Aſſurer ſa félicité.

Là des tréſors, à qui tout cede,
Il dédaigne les vains appas;
Trop content de ce qu'il poſſede,
Il mépriſe ce qu'il n'a pas.

A l'envie, aux ſoupçons, toujours inacceſſible,
L'inquiéte Avarice à ſon bonheur paiſible
Ne vient jamais mêler l'ennui;
Soleil, tu ne vois rien, dont ſon cœur ſoit avide;
Trop heureux! il jouït d'un tréſor plus ſolide,
Qu'il porte toujours avec lui.

Fidele aux loix de la nature,
Et Souverain de ſes deſirs,
Sans ſoins, ſans trouble, ſans murmure,
Il goûte de parfaits plaiſirs.
En vain ſur l'Ocean s'élevent les tempêtes;
Les foudres menaçans qui grondent ſur nos têtes,
Ne l'arrachent point au ſommeil;
Tranquille, il ne va point affrontant les naufrages,
De leurs riches métaux dépouiller des rivages
Eclairez d'un autre ſoleil.

Aveugle & bizarre (*) Déeſſe,
Qui régles le ſort des humains,
Dont les Autels fument ſans ceſſe
De l'encens que t'offrent leurs mains:
Tes éclatans revers, ſignalant ta puiſſance,
Ne ſçauroient de ſon ame ébranler la conſtance;
Il brave leurs vaines rigueurs.
Que pourroit contre lui ton courroux inflexible?
Tu ne fais qu'affermir ſon courage invincible,
En multipliant ſes malheurs.

Mais Dieux! quel ſpectacle m'étonne!
L'orage fond ſur les moiſſons.

L'air

(*) La Fortune.

L'air s'embrase, l'olympe tonne,
Les vents ont forcé leurs prisons.
Des Aquilons fougueux la cohorte effrénée
Emporte, avec les dons de Cerès consternée,
Ceux de Pomone & de Bacchus ...
De regretter ces biens ne peut-il se défendre?
Non, non, son cœur tranquille avoit sû les attendre,
Et tranquille, il les a perdus.

Vous qu'une implacable (*) Furie
Retient sous un joug odieux,
Ministres de sa barbarie,
Brisez ses fers injurieux.
Dans ces frêles trésors, vos cruelles délices,
Vous trouvez vos tourmens, vous trouvez vos supplices,
Ardens à vous tyranniser.
Plus heureux ce (†) Romain, dont la vertu constante
Préfere au vain éclat de l'or qu'on lui présente,
La gloire de le mépriser.

Heureux le monde en son enfance,
Où l'homme, maître de son cœur,
Dans la paix & dans l'innocence
Trouvoit un solide bonheur!
Pomone, tes présens faisoient sa nourriture;
Son corps d'un vil feuillage empruntoit sa parure,
Modeste ouvrage de ses mains;
Et toujours affranchi de la sombre tristesse,
Il goûtoit ces vrais biens qu'au sein de la molesse
Regrettent encor les humains.

Re-

(*) L'avarice. (†) Curius.

Revivez antiques exemples
De l'active frugalité;
Que nos cœurs ne ſoient plus les temples
D'une aveugle Divinité.
Etouffons, au mépris de ſes vaines largeſſes,
Les deſirs effrénez qu'enfantent les Richeſſes,
Sources fécondes de nos maux;
Et bornant ces beſoins d'où renaiſſent nos peines,
Sur les débris du faſte & des grandeurs humaines
Etabliſſons notre repos.

CATALOGUE
DE
LIVRES

imprimez chez JEAN NEAULME, & dont il a nombre d'Exemplaires.

ANecdotes de la Cour de *Philippe-Auguſte*. *Haye* 1739. 6. *vol.* 12.

- - - - - Jéſuitiques, ou le Philotanus moderne *Haye* 1740. 3. *vol.* 12.

Architecture de Vignole, par A. C. Daviler 4. 3. *vol. Haye* 1732. avec le Supplement.

Bibliotheca Botanica, ſive *Catalogus Auctorum ac Librorum, omnium qui de Re Botanica, de Medicamentis ex Vegetabilibus paratis, de Re Ruſtica, & de Horticultura tractant, a* J. F. Seguier o, *Nimoſenſe*, *Digeſtus*. Accedit, *Bibliotheca Botanica*. Jo. Ant. Rumaldi, *ſeu potius* Ovidii Montalbani, *Bononienſis*, Hagæ-Comitum 1740.

Bibliotheque de Campagne, ou Amuſemens de l'Eſprit & du Cœur, Tome I. CONTENANT Guſtave Vaſa, Hiſtoire de Suéde; la Boucle de Cheveux enlevée, Poëme traduit du fameux Mr. Pope; Inés de Cordoue, Nouvelle Eſpagnole; l'Hiſtoire de la Rupture d'Albenamar & de Fatime; le Comte d'Amboiſe, Nouvelle Galante; & l'Eloge du Vin de Bourgogne & du Vin de Champagne, Odes: 12. *Haye* 1735.

- - - - Idem Tome II. CONTENANT Catherine de France, Reine d'Angleterre; le Voyage de Campagne; le Comte de Gabalis, ou Entretiens ſur les Sciences ſecrettes; l'Apprentie Coquette, Avanture, par Mr. de Marivaux; la

quette,

Ducheſſe de Milan; la Roſe, Ode nouvelle; la Volupté, Epitre à Mr. D***; le Triomphe de la Beauté; les Dangers du Sommeil; l'Amour regretté; & l'Honneur des Songes rétabli. 12. *Haye* 1735.

- - - - - Idem Tome III. CONTENANT l'Hiſtoire d'Iris, par Poiſſon; Mémoires du Comte de Comminge; l'Académie Galante; Hiſtoire de Henri IV. Roi de Caſtille, ſurnommé l'Impuiſſant; la Chartreuſe, I. Epitre en Vers; & les Ombres, II. Epitre en Vers. 12. *Haye* 1740.

- - - - - Tome IV. CONTENANT la Comteſſe de Mortane, par Madame ***; Traité de l'Amitié, par Madame la Marquiſe de Lambert; la nouvelle Aſtrée; la Comteſſe de Tende, Nouvelle Hiſtorique de Madame de la Fayette; les Mémoires du Comte de Grammont; la Malice de l'Amour; l'Origine de la Foſſette du Menton, le véritable Amour; & le Mépris des Richeſſes, Ode. 12. *Haye* 1741.

- - - - - - Françoiſe, ou Hiſtoire de la Littérature Françoiſe, dans laquelle on montre l'utilité qu'on peut retirer des Livres publiez en François depuis l'Origine de l'Imprimerie, pour la connoiſſance des belles Lettres, de l'Hiſtoire, des Sciences & des Arts: Et où on rapporte les jugemens des Critiques ſur les principaux Ouvrages en chaque genre, écrits dans la même Langue par *Mr. l'Abbé Goujet.* *Haye* 1740. 2. *vol.* 12.

Burnet, Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre. 4. *Tomes*, 2. *Vol.* 4. *fig.* *Haye* 1735.

- - - - - *Idem. Tom.* 4. 5. & 6. 12. *Haye* 1735.

Cauſes célebres & intéreſſantes, avec les Jugemens qui les ont décidées; par Pitaval, 13. *vol.* 8. *Haye* 1738.

Dictionarium Univerſale Latino-Gallicum. 8. Hagæ 1731.

Ega-

Egaremens du Cœur & de l'Eſprit, où Mémoires de Monſieur de Meilcourt, par Crebillon fils. 12. *Haye* 1740. 3. *vol.*

Fabri (Baſilii) *Theſaurus Eruditionis Scholaſticæ, ſeu Lexicon Latino-Germanico-Gallicum, poſt Buchneri Cellarii, Grævii, & Stubelii Operas, ex ultima Jo. Mathiæ Geſneri Locupletatione.* Lipſiæ 1735. 2. vol. in folio.

Hiſtoire du Ciel conſideré ſelon les Idées des Poëtes, des Philoſophes & de Moïſe; où l'on fait voir l'Origine du Ciel Poëtique; la Mépriſe des Philoſophes ſur la fabrique du Ciel & de la Terre; la conformité de l'Expérience avec la ſeule Phyſique de Moïſe, par *l'Auteur du Spectacle de la Nature*, 1740. 2. *vol. avec Figures.*

Hoffmanni *Conſultationum & Reſponſorum Medicinalium. Theſaurus*, 1734. 3. *vol.* 8.

Journées (Les) amuſantes, par Madame de *Gomez* 8 *volumes* 12. *avec Figures.*

Mémoires d'Omer de Talon, Avocat général en la Cour du Parlement de Paris, contenant toutes les Affaires qui ſe ſont paſſées du tems du Cardinal de Retz, 8. *vol.* 12. *Haye* 1732.

- - - - - - d'Artillerie par Mr. de *St. Remy*; *Nouvelle Edition revûe & corrigée ſur la derniere Edition de Paris*, 2. *Volumes. in* 4. *avec un très-grand nombre de Figures. Haye* 1741.

- - - - - du Marquis *Maffei* Lieutenant-Général des Troupes de l'Electeur de Baviere, & enſuite de celles de l'Empereur. Contenant une exacte Deſcription de pluſieurs des plus fameuſes Expéditions Militaires de notre Siécle. *Traduits ſur l'Original Italien, & enrichis de ſon Portrait. Haye* 1740. 2. *vol. in* 8.

Nouveau Teſtament, gros Caractere. 8. *Haye* 1735.

Oeuvres de *Brantome. Nouvelle Edition revûe & corrigée en une infinité d'endroits, ſans néanmoins toucher à ſon Style naïf & ſingulier; augmentées non ſeulement du*

du Traité des Duels *imprimé en France, mais même des* Rodomontades Eſpagnoles, *de ſon* Teſtament, *& de quelques* Vies d'Hommes Illuſtres, *qui n'ont jamais paru; & accompagnées de quantité de Remarques Hiſtoriques & Critiques de Mr.* le Duchat *& autres. Avec de très jolis Frontiſpices & Vignettes.* 15. *vol* 12. *Haye* 1740.

Oeuvres de Mathématique & de Phyſique de M. *Mariotte* de l'Académie Royale des Sciences; comprenant tous les Traitez de cet Auteur, tant ceux qui avoient déja paru ſéparément, que ceux qui n'avoient pas encore été publiez; Imprimées ſur les Exemplaires les plus exacts & les plus complets. *Nouvelle Edition revûe & corrigée. Haye* 1740. 2. *volumes* 4. *avec figures.*

Philoſophe (le) Anglois, ou Hiſtoire de Cleveland. 8. *vol.* 12. *fig. Haye* 1735.

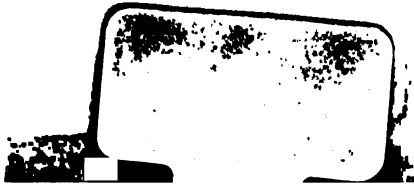
Remarques Hiſtoriques & Critiques ſur l'Hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoyras, par Tyndal, & l'Abrégé Hiſtorique des Actes Publics d'Angleterre de Rymer, fait par Rapin Thoyras, avec des Notes Critiques de Tyndal. 4. 2. *vol Haye* 1733.

Recueil des Chanſons choiſies, le premier Couplet noté, & le Recueil de Cantates, à l'Uſage des Amateurs de la Muſique. 12. 7. *vol. Haye* 1735.

Spectacle (le) de la Nature, ou Entretiens ſur les Particularitez de l'Hiſtoire Naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes-Gens curieux, & à leur former l'Eſprit. 8. *Tomes*, 4 *Vol.* 12. *fig. Haye* 1736.

Saturnales (les) Françoiſes, par M***. 2 *vol.* 12. *Paris* 1736.

Titi Livii Patavini Hiſtoriarum Libri qui extant, Interprete Juliano Florido, in Uſum Delphini. 4. 6. vol. Pariſiis 1679.

Vie de Marianne, ou les Avantures de Madame la Comteſſe de ***. par Marivaux. 8. *Parties*, 8. *Haye* 1736.

862932